

Terry Pratchett



# La couronne du berger

le dernier roman du disque-monde

L'ATALANTE

Terry Pratchett

# La couronne du berger

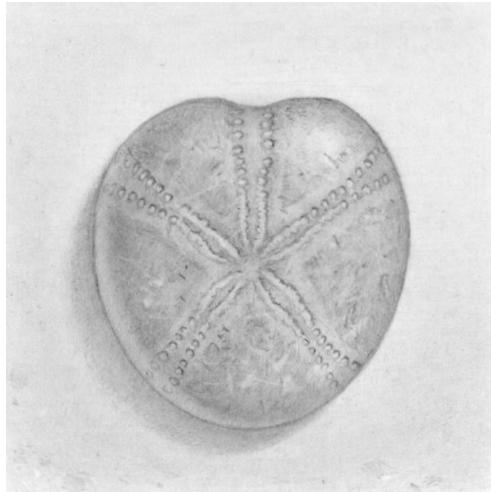
ILLUSTRATIONS DE PAUL KIDBY

TRADUIT DE L'ANGLAIS  
PAR PATRICK COUTON



L'ATALANTE  
Nantes

Pour Esméralda Ciredutemps  
– prends bien soin de toi.



## PROLOGUE

### UNE COURONNE DANS LE CAUSSE

Il était né dans les ténèbres de la mer Circulaire ; d'abord banal et mol objet flottant ballotté d'une marée à l'autre. Il s'était cuirassé d'une coquille, mais, dans son monde houleux et tumultueux rôdaient des bêtes gigantesques capables de la forcer en un clin d'œil. Il avait survécu malgré tout. Sa petite vie aurait pu se poursuivre ainsi longtemps jusqu'à ce que le ressac et d'autres objets flottants y mettent un terme, mais il y avait eu la mare.

C'était, en haut d'une plage, une mare à la température agréable que des tempêtes venues du Moyeu régulièrement en eau ; l'animal s'y était nourri de bestioles encore plus petites que lui et il avait grandi jusqu'à en devenir le roi. Il aurait pu grandir encore sans l'été de canicule où l'eau s'était évaporée sous les rayons ardents du soleil.

Le petit animal avait donc péri, mais il en était resté la carapace, et elle gardait en elle une graine d'intelligence. La violence de la grande marée suivante l'avait emportée sur le littoral, où elle s'était déposée pour

ensuite rouler d'un bord à l'autre avec les galets et autres détritus de la tempête.

La mer avait avalé les millénaires pour finir par s'assécher et se retirer des terres. La carapace hérissée de l'animal depuis longtemps mort s'était enfoncée sous des couches de coquilles d'autres petites bestioles qui n'avaient pas survécu. Et elle était restée là, tandis que son noyau intelligent se développait lentement à l'intérieur, jusqu'au jour où l'avait trouvée un berger qui gardait son troupeau sur les collines qu'on connaissait sous le nom de Causse.

Il avait ramassé le drôle de coquillage qui lui avait attiré l'œil, il l'avait tenu en main, tourné et retourné. Bosselé mais pas vraiment, il logeait idéalement dans sa paume. Sa forme était trop régulière pour qu'il s'agisse d'un silex, et il avait pourtant du silex en son cœur. Sa surface était grise, comme de la pierre, mais avec un soupçon d'or sous le gris. Cinq rides distinctes, équidistantes les unes des autres, semblables à des rayures, montaient de sa base légèrement aplatie jusqu'à son sommet. Le berger avait déjà vu de vieux coquillages. Mais celui-ci paraissait différent – il lui avait presque sauté dans la main.

Sa petite trouvaille lui roulait dans la paume tandis qu'il la tournait en tous sens, et il avait le sentiment qu'elle voulait lui dire quelque chose. C'était ridicule, il le savait, et il n'avait pas encore bu de bière, mais plus rien n'avait l'air de compter que cet objet singulier. Il s'était alors traité d'imbécile, pourtant il l'avait conservé et emporté au bistro pour le montrer aux copains.

« Regardez, avait-il dit, on dirait une couronne. »

Évidemment, un de ses copains avait éclaté de rire. « Une couronne ? Qu'est-ce que tu ferais d'une couronne ? T'es pas roi, Daniel Patraque. »

Mais le berger avait rapporté sa trouvaille chez lui pour la ranger soigneusement sur l'étagère de la cuisine où il gardait les babioles qui lui plaisaient.

Le coquillage avait fini par y tomber dans l'oubli.

Mais pas pour les Patraque, qui se l'étaient transmis de génération en génération...



## CHAPITRE PREMIER

### LÀ OÙ SOUFFLE LE VENT

C'était une de ces journées qu'on marque d'une pierre blanche et qu'on se rappelle. En haut des collines, au-dessus de la ferme de ses parents, Tiphaine Patraque avait l'impression de voir jusqu'aux confins du monde. L'atmosphère était d'une limpidité de cristal, et le vent frisquet brassait les feuilles mortes datant de l'automne autour des frênes dont les branches s'entrechoquaient afin de laisser passer les nouvelles pousses du printemps.

Elle s'était toujours demandé pourquoi les arbres poussaient là. Mémé Patraque lui avait parlé d'anciens sentiers remontant à l'époque où la vallée en contrebas était un marais. D'après elle, ça expliquait pourquoi les habitants d'alors s'étaient installés dans les hauteurs – loin du marais et loin de quiconque aurait envie de razzier leurs troupeaux.

Ils s'étaient peut-être sentis en sécurité près des anciens cercles de pierre qu'ils y avaient découverts. Peut-être les avaient-ils édifiés eux-mêmes. Nul n'en connaissait l'origine avec certitude... mais tout le monde savait, y compris les incrédules, qu'il valait sans doute mieux

laisser tranquilles de pareils vestiges. Juste au cas où. D'ailleurs, même si un cercle recelait de vieux secrets ou un trésor, ça leur faisait une belle jambe, aux éleveurs de moutons, hein ? Et même si beaucoup de pierres étaient tombées, le cadavre enterré en dessous n'avait pas forcément envie qu'on le déterre, hein ? On peut être mort et se mettre quand même en rogne.

Mais Tiphaine avait personnellement franchi une des arches à trois pierres pour accéder au pays des fées – un pays des fées complètement différent de celui dont elle avait lu la description dans *Le Livre des contes de fées de l'enfant sage* – et elle savait que les dangers étaient réels.

Aujourd'hui, pour une raison inconnue, elle avait éprouvé la nécessité de monter aux mégalithes. Comme toute sorcière de bon sens, elle portait de solides chaussures propres à l'emmener sur tous les terrains – de bonnes chaussures fonctionnelles. Mais elles ne l'empêchaient pas de sentir sa terre, de sentir ce qu'elle lui disait. Tout avait commencé par un chatouillement, une démangeaison qui lui avait grimpé dans les pieds, qui avait exigé de se faire entendre et demandé qu'elle se rende au cercle dans les collines, alors même qu'elle enfonçait la main dans le fondement d'un mouton pour soigner une méchante colique. Tiphaine ignorait pourquoi il lui fallait se rendre là-haut, mais aucune sorcière ne restait sourde à ce qui risquait d'être une injonction. Et les cercles jouaient un rôle protecteur. Un rôle protecteur pour le pays – et contre ce qu'ils empêchaient de sortir...

Elle y était montée aussitôt, la mine un peu soucieuse. Là-haut, pourtant, au sommet du Causse, tout paraissait normal. Comme toujours. Même aujourd'hui.

Mais l'était-ce vraiment ? Car, à la grande surprise de Tiphaine, elle n'était pas la seule que l'antique cercle avait attirée ce même jour. Quand elle se retourna d'un bloc pour écouter dans l'atmosphère limpide la brise qui faisait danser les feuilles sur ses pieds, elle reconnut un éclair de cheveux roux, surprit fugitivement une peau bleue tatouée et entendit marmonner un « miyards » lorsqu'une envolée particulièrement joyeuse de feuilles se prit dans les cornes d'un casque en crâne de lapin.

« C'eut la kelda qui m'a envoyeu ichi pou avwar ces piaeres à l'euy », déclara Rob Deschamps depuis sa position avantageuse sur un affleurement rocheux voisin. Il surveillait les environs comme s'il

craignait l'incursion de pillards. D'où qu'ils viennent. Surtout s'ils sortaient d'un cercle.

« Et si un de ces enmaerdeus veut aerveni faere un monvaes cop, on les ataene de pieud faerme, ajouta-t-il avec de l'espoir dans la voix. Je swis seur qu'on pourra leu douneu la maeyeure ospitalitae feegle. » Il redressa sa charpente noueuse bleue de toute sa hauteur de quinze centimètres et brandit sa claymore vers un ennemi invisible.

L'effet, songea Tiphaine une fois de plus, était franchement impressionnant.

« Ces anciens pillards sont tous morts depuis longtemps », dit-elle avant de pouvoir se retenir, malgré son second degré qui l'incitait à la circonspection. Si Jeannie – l'épouse de Rob et la kelda du clan feegle – avait vu des ennuis en perspective, eh bien, ils n'allaien sûrement pas tarder.

« Morts ? Ma fwa, on l'eut tous, répliqua Rob<sup>1</sup>.

— Hélas. » Tiphaine soupira. « Au temps jadis, les mortels se contentaient de mourir. Ils ne revenaient pas comme vous en avez visiblement l'habitude.

— Ils aerviendraient s'ils avaient un ch'tit po de note gaude.

— C'est quoi, ça ?

— Been, c'eut inne espace de bouillie aveu tout dedans et, si possible, vos saveuz, une ch'tite goutte d'alcool ou d'ambrocassion pou bedots de vote viaele grand-mae. »

Tiphaine éclata de rire, mais l'inquiétude demeura. Il faut que je parle à Jeannie, se dit-elle. Je dois savoir pourquoi elle ressent la même appréhension que mes chaussures.

Quand ils arrivèrent au gros tertre herbeux qui abritait non loin de là le dédale tarabiscoté du domicile des Feegle, Tiphaine et Rob se dirigèrent vers le bosquet de ronces qui dissimulait l'entrée principale, et ils trouvèrent Jeannie assise devant, qui mangeait un casse-croûte.

Du mouton, se dit Tiphaine avec une pointe de contrariété. Elle n'ignorait rien de l'accord passé avec les Feegle : en échange du droit de prélever une vieille brebis de temps en temps, ils pouvaient s'amuser à chasser les carbos qui s'abattaient sinon sur les jeunes agneaux, lesquels s'appliquaient à faire ce pour quoi ils étaient les plus doués, à savoir se

perdre et mourir. Les agneaux égarés sur le Causse avaient désormais une nouvelle astuce : ils fonçaient à travers les collines, parfois en marche arrière, portés par des Feegle – un sous chacune de leurs petites pattes – qui les ramenaient au troupeau.

Le statut de kelda requérait un solide appétit, car il n'y avait qu'une kelda par clan de Nac mac Feegle, et elle avait beaucoup de fils, sans parler de la petite chanceuse qui jaillissait de temps en temps<sup>2</sup>. Chaque fois que Tiphaine croisait Jeannie, la petite kelda était un peu plus large et un peu plus ronde. Ses hanches ne devaient rien au hasard, et Jeannie ne ménageait sûrement pas ses efforts en cet instant pour leur donner encore davantage d'ampleur, vu qu'elle s'attaquait à ce qui ressemblait à un demi-gigot de mouton entre deux morceaux de pain. Ce n'était pas un mince exploit pour une Feegle de quinze centimètres de haut, et, à mesure que Jeannie vieillissait et acquérait de la sagesse, le mot « ceinture » servait moins à désigner un article pour tenir son kilt qu'à concrétiser son équateur.

Les jeunes Feegle rassemblaient en troupeaux les escargots et luttaient entre eux. Ils rebondissaient les uns sur les autres, sur les murs, et parfois hors de leurs chaussures. Tiphaine les intimidait, ils voyaient en elle une autre forme de kelda, aussi cessèrent-ils de se bagarrer pour suivre son approche d'un œil inquiet.

« Metteuz-vos en rangs, les garchons, moutreuz que vos aveuz travayeuz dur, faut que not michante sorcieure vwa cha », leur dit leur mère avec fierté en essuyant sur ses lèvres une traînée de gras de mouton.

Oh, non, se dit Tiphaine. Qu'est-ce que je vais voir ? J'espère que ça n'a pas de rapport avec les escargots...

Mais Jeannie reprit : « Maetnant vos alleuz raeciteu vot alfabeut pou not michante sorcieure. Alleuz, Jan-un-peu-plus-ch'tit-que-Ch'tit-Jan, vos coumaecheuz. »

Le premier Feegle de la rangée gratta son spog et en éjecta d'une pichenette une petite bestiole. On dirait une loi de la nature, songea Tiphaine, un spog de Feegle démange toujours, sans doute parce que son contenu est peut-être toujours vivant. Jan-un-peu-plus-ch'tit-que-Ch'tit-Jan déglutit. « A come dans arme, beugla-t-il. Pou vos coupeu la tchaete, vos saveuz, fanfaronna-t-il avec fierté.

— B come dans bote ! s'égosilla le deuxième Feegle en essuyant ce qui ressemblait à de la bave d'escargot et lui dégoulinait sur le devant du kilt. Pou vos piaetineu la tchaete.

— Et C come dans claymore... et, miyards, je vais vos dounieu un michant cop de pieud si vos mi pousseu co une fwas aveu vot aepae », brailla le troisième en se retournant pour se jeter sur un de ses frères.

Quelque chose de jaunâtre en forme de croissant tomba par terre quand la bagarre boula dans les ronces ; Rob le rafla et voulut le cacher dans son dos.

Tiphaine plissa les yeux. La chose lui paraissait louche, comme... oui, une rognure de vieil ongle de pied !

« Been, fit Rob en dansant d'une jambe sur l'autre, vos coupeuz toujours ces ch'tits morcios su les vieux mossieus que vos passeuz vwar traes souvaet. Ils volent par la ferniaete et ataenent qu'on les ramasse. C'eut dur come des ongues, vos saveuz.

— Oui, c'est parce que c'est de l'ongle... » voulut faire observer Tiphaine avant de s'arrêter. Après tout, le vieux monsieur Godiche serait peut-être heureux de savoir que des rognures de sa personne étaient encore en mesure de livrer bataille. Même s'il n'arrivait pas personnellement à se lever d'une chaise sans se faire aider ces temps-ci.

La kelda la prit alors à l'écart. « Been, ma cocote, vot nom est dans la taere. Il vos parle, Tir-far-thóinn, Pays sous la vague. Et vos, vos lui parlez ?

— Oui, répondit Tiphaine. De temps en temps seulement. Mais j'écoute, Jeannie.

— Pwint tous les jous ?

— Non, pas tous les jours. J'ai tant à faire, tant à faire.

— Je counwas cha, dit la kelda. Vos saveuz que je vos survaeye. Je vaeye su vos dans ma tchaete, mais je vos y vwas ossi voleu de tous coteus. Et vos deveuz vos rapaeleu, quand on est mort, c'eut pou lonmaet. »

Tiphaine soupira, recrue de fatigue. La tournée des maisons, voilà à quoi s'astreignait toute sorcière compatissante, elle comme ses consœurs, pour combler les manques dans le monde, pour effectuer les tâches indispensables : rentrer des bûches pour une vieille dame ou mettre à chauffer une casserole de ragoût pour un dîner, apporter des herbes

médicinales pour une jambe douloureuse ou un mal gênant, aller chercher un panier d'œufs en trop ou des vêtements usagés pour un dernier-né dans une maison où l'argent faisait défaut, et écouter, oh oui, toujours écouter la litanie des soucis et des inquiétudes des gens. Et les ongles de pied... ceux-là, ils avaient l'air durs comme du silex, et il arrivait qu'un vieux garçon sans amis ni famille se retrouve avec des ongles qui se vrillaient dans ses chaussures.

Mais la récompense de cette somme de travail, c'était d'en avoir encore plus. Plus le trou est grand, plus on vous donne une grande pelle.

« Aujourd'hui, Jeannie, dit-elle lentement, je l'ai écouté, le pays. Il m'a dit d'aller au cercle... ? » On sentait comme une question en suspens.

La kelda soupira. « Je le vwas pwint clermaet po le moumaet, mais y a quaet cose qui cloche, Tiph. Le vwale entre nos mondes est mince et se daekire facilmaet, vos saveuz. Les piaeres sont daebout, adon la porte est pwint ouvaerte – et la rinne des elfes est pwint aussi forte depwis que vos l'aveuz raevouyeue au paeis des faes. Elle est pwint praesseeue de vos raecontreu une fwas de plus, mais... j'ai quand minme la trouye. Je le sens en ce moumaet, come un brouyard qui s'en vient par ichi. »

Tiphaine se mordit la lèvre. Si la kelda était inquiète, elle aussi devrait l'être, elle le savait.

« Vos faetes pwint de monvaes sang, reprit doucement Jeannie en observant attentivement Tiphaine. Quand vos aureuz beswin des Feegle, nos vaedrons. Et, en ataenant, nos faerons les survaeuyants pou vos. » Elle enfourna une dernière bouchée de son casse-croûte puis, posant sur Tiphaine un regard différent, elle changea de sujet. « Vos aveuz un ch'tit amisse – Preston, je crwas que vos l'appelez. Vos le voyez bocop ? » Son regard était soudain aussi acéré que le fil d'une hache.

« Ben, fit Tiphaine, il travaille dur, tout comme moi. Lui à l'hôpital et moi sur le Causse. » À sa grande horreur, elle se sentit commencer à rougir, de cette rougeur qui prend naissance aux pieds et monte petit à petit au visage jusqu'à le faire ressembler à une tomate. Elle n'allait quand même pas piquer un fard ! Pas comme une jeune paysanne devant son galant. Elle était une sorcière ! « On s'écrit, ajouta-t-elle d'une petite voix.

— Et c'eut tout. Des laetes ? »

Tiphaine déglutit. Elle s'était un jour dit – comme tout le monde – que Preston et elle devaient peut-être songer à des « accordailles ». Jeune

homme instruit, il dirigeait la nouvelle école dans la grange de la ferme des Patraque, le temps d'avoir suffisamment économisé pour aller étudier la médecine dans la grande ville. Mais tout le monde persistait pourtant à croire qu'il y avait quelque chose entre eux ; eux-mêmes aussi. Sauf que... Devait-elle se conformer à ce que tout le monde attendait d'elle ? « Il est très gentil, il raconte des blagues désopilantes et il sait parler, s'évertuait-elle à expliquer. Mais... on aime tous les deux notre travail. On pourrait même dire qu'on ne fait qu'un avec lui. Preston travaille d'arrache-pied à l'hôpital gratuit de dame Sybil. Et je ne peux pas m'empêcher de penser à Mémé Patraque, qui aimait tellement la vie qu'elle menait sur les collines, toute seule en compagnie des moutons, de ses deux chiens, Tonnerre et Éclair, et... » Sa voix décrut, et Jeannie lui posa une petite main brune sur le bras.

« Vos crwayeuz que c'eut une vie, ma fie ?

— Ben, j'aime ce que je fais et ça aide les gens.

— Mais vos, qui vos aede ? Vot balai vole pa tout coteu et je crwas qu'il risque un jou de praene feu. Vos vaeyeuz su tout le monde, mais qui vaeye su vos ? Si Preston resse pwint au paeis, be-en, il y a vot amisse le baron et sa nouvaelle feume. Ils vaeyent surmaet su leur peupe. Assez po aedeu.

— Ils veillent sur les gens, oui », convint Tiphaine en se rappelant avec un frisson que tout le monde avait autrefois cru également qu'elle et Roland, désormais le baron, projetaient des accordailles. Pourquoi tenait-on tellement à la marier ? Les maris étaient-ils donc si difficiles à trouver quand on en voulait un ? « Roland est un homme bien, mais il n'égale pas encore ce que son père est devenu. Et Laititia... »

Laititia, songea-t-elle. Toutes deux savaient que la jeune baronne connaissait la magie mais qu'elle tenait pour l'instant le rôle que lui imposait son rang. Et elle excellait dans ce domaine – au point que Tiphaine se demandait si son statut de baronne n'allait pas l'emporter finalement sur celui de sorcière. Il entraînait certainement beaucoup moins d'embarras.

« Vos aveuz daeja tant faet que les jaes vos crwaraien pwoint, reprit Jeannie.

— Ben, dit Tiphaine, il y a trop de travail et pas assez de monde pour le faire. »

Le sourire dont la kelda la gratifia était curieux. « Vos leur en douneuz l'ocasion ? Faut pwint avwar peur de daemandeu de l'aede. La fierteu, c'eut bien, ma fie, mais cha va vos tweu aveu le tans. »

Tiphaine éclata de rire. « Jeannie, vous avez toujours raison. Mais je suis une sorcière, alors j'ai la fierté dans le sang. » Ce qui la fit penser à Mémé Ciredutemps – la sorcière que toutes ses consœurs tenaient pour la plus sage et la plus grande d'entre elles. Quand Mémé Ciredutemps disait quelque chose, elle ne montrait aucune fierté – mais elle n'en avait pas besoin. La fierté était là, elle faisait partie intégrante de Mémé. À la vérité, tout ce qu'une sorcière se devait d'avoir dans le sang, Mémé l'avait à la pelle. Tiphaine espérait devenir un jour une sorcière de cette trempe.

« Bon, c'eut bieu, win, dit la kelda. Vos aetes not michante sorcieure des collines et on veut une sorcieure bieu fiaere. Mais on veut aetou que vos ayeuz une vie à vos. » Elle fixait maintenant Tiphaine de son petit regard solennel. « Alors sovez-vous maetnant et alleuz du coteu que le vaet vos pousse. »

Le vent dans les Comtés ne décolérait pas, il soufflait partout comme s'il en voulait au pays, il hurlait autour des cheminées du manoir du seigneur Tournant, que ceinturaient des hectares d'espaces verts et qu'on n'atteignait qu'au terme d'une longue allée – ce qui rebutait tout visiteur sans le secours d'un bon cheval.

Ça excluait aussi la majorité de la population des environs, essentiellement des paysans, qui avaient de toute façon bien trop à faire pour se rendre au manoir. Quand ils avaient un cheval, il était d'ordinaire massif, avec du poil aux pattes, et attelé à une charrette. Les chevaux maigrichons, à moitié fous, qui remontaient l'allée en caracolant ou en tirant des voitures transportaient en principe des hommes d'une autre classe : ceux qui avaient toujours des terres et de l'argent, mais souvent très peu de menton. Et leurs femmes ressemblaient parfois à leurs chevaux.

Le père du seigneur Tournant avait hérité du titre de son propre père, un grand entrepreneur en bâtiment, ainsi que de sa fortune, mais, ivrogne invétéré, il en avait gaspillé la quasi-totalité<sup>3</sup>. Le jeune Harold Tournant avait néanmoins cherché diverses combines et, oui, avait pris un tournant en détournant l'argent de certains de ses concitoyens jusqu'à finir par

reconstituer le patrimoine familial, suite à quoi il avait ajouté deux ailes au manoir, qu'il avait encombrées à grands frais d'objets extrêmement laids.

Il avait eu trois fils, ce qui le comblait en ce sens que son épouse lui en avait donné un de plus que « le descendant et son suppléant » habituels. Le seigneur Tournant aimait se placer un cran au-dessus de tout le monde, même si ce cran ne tenait qu'à un fils dont il ne se souciait pas outre mesure.

Henri, l'aîné, n'allait pas beaucoup à l'école parce qu'il s'occupait désormais du domaine, qu'il assistait son père et apprenait qui valait la peine qu'on lui adresse ou non la parole.

Le deuxième de la lignée était Hugues, qui avait laissé entendre à son géniteur qu'il aimerait entrer dans les ordres. À quoi le géniteur avait répondu : « Uniquement s'il s'agit de l'Église d'Om, aucune des autres. Pas question qu'un de mes fils fasse le pitre dans des histoires de culte<sup>4</sup> ! » Om était commodément réticent à s'exprimer, ce qui permettait à ses prêtres d'interpréter ses désirs à leur guise. Détail étonnant, les désirs d'Om se traduisaient rarement par des consignes telles que « Donnez à manger aux pauvres » ou « Aidez les personnes âgées », mais relevaient davantage du type « Il te faut une résidence somptueuse » ou « Pourquoi pas sept plats au menu de ce soir ? » Aussi le seigneur Tournant estimait-il qu'un homme d'Église dans la famille pouvait se révéler utile.

Son troisième fils était Geoffroy. Et nul ne savait vraiment ce qu'on allait faire de lui. Pas même le Geoffroy en question, loin de là.

Le précepteur qu'employait le seigneur Tournant pour ses fils s'appelait monsieur Tortil. Les frères de Geoffroy le surnommaient « Tortille », parfois même devant lui. Mais, pour Geoffroy, monsieur Tortil était un don du ciel. Le précepteur avait apporté avec lui une immense caisse de livres, parfaitement conscient qu'on avait du mal à en trouver un seul dans certaines grandes maisons, sauf quand il s'agissait d'ouvrages relatant des batailles du passé au cours desquelles un membre de la famille avait fait preuve d'un héroïsme aussi spectaculaire qu'imbécile. Grâce à monsieur Tortil et à ses livres merveilleux, Geoffroy avait appris à connaître les grands philosophes Ly Tin Wheedle, Verdepicrate, Xénon et Ibid, ainsi que les inventeurs célèbres Yeux d'Or Main d'Argent Dactylos

et Léonard de Quirm, suite à quoi il avait découvert petit à petit ce qu'il allait faire dans la vie.

Quand ils ne lisaient ni n'étudiaient, monsieur Tortil emmenait Geoffroy fouiller la terre des Comtés pour mettre à jour toutes sortes de trucs – allant d'ossements à d'anciennes maisons –, et il lui parlait de l'univers, auquel il n'avait encore jamais réfléchi. Plus il apprenait, plus il avait soif de connaissances et envie de tout savoir sur la grande tortue A'Tuin et sur les pays au-delà des Comtés.

« Excusez-moi, monsieur, avait-il dit un jour à son précepteur, comment êtes-vous devenu professeur ? »

Monsieur Tortil avait ri. « Quelqu'un m'a appris, c'est ainsi que cela marche. Il m'a aussi donné un livre, et j'ai ensuite lu tous les livres que je trouvais. Tout comme vous, jeune homme. Je vous vois lire sans arrêt, pas seulement en cours. »

Geoffroy savait que son père se moquait de l'enseignant, mais sa mère était intervenue pour déclarer que leur fils avait une étoile dans la main.

Son père l'avait raillée. « Tout ce qu'il a dans la main, c'est de la boue et des cadavres, et qui a envie de savoir où se trouve Quatrix ? Personne n'y va jamais<sup>5</sup> ! »

Sa mère avait paru lasse, mais elle s'était rangée de son côté. « Il lit très bien, et monsieur Tortil lui a appris trois langues. Il parle même un peu l'offlérien ! »

Son père avait encore ricané. « Ça n'est pratique que s'il veut devenir dentiste ! Ha, pourquoi perdre du temps à apprendre des langues ? Tout le monde parle le morporkien à notre époque, après tout. »

Mais la mère de Geoffroy lui avait conseillé : « Continue de lire, mon garçon. Lire, c'est s'élever. Le savoir est la clé de tout. »

Peu après, le seigneur Tournant avait renvoyé le précepteur. « Je ne veux plus de ce monceau d'inepties chez nous, avait-il tranché. Si encore ce gamin avait un grand avenir. Pas comme ses frères. »

Les murs du manoir propageaient les sons à une grande distance, et Geoffroy avait entendu. Eh bien, s'était-il dit, quelle que soit l'orientation que je prenne, je ne serai pas comme mon père !

Son précepteur parti, Geoffroy errait au hasard dans le domaine, acquérait de nouvelles connaissances, passait beaucoup de temps avec McTavish, le garçon d'écurie, qui était aussi vieux que les collines mais

qu'on qualifiait quand même de « garçon ». Le bonhomme connaissait tous les chants d'oiseaux du monde, il allait même jusqu'à les imiter.

Et il était là quand Geoffroy avait découvert Méphistophélès. Une des vieilles chèvres avait mis bas deux chevreaux en bonne santé, mais aussi un troisième caché dans la paille, un petit avorton qu'elle avait rejeté.

« Je vais essayer de sauver ce petit biquet », avait déclaré Geoffroy. Et il avait trimé d'arrache-pied toute la nuit pour garder le nouveau-né en vie, il avait trait la mère et forcé le chevreau à lui lécher le doigt jusqu'à ce qu'il s'endorme paisiblement près de lui dans une botte de foin étalée qui les maintenait tous deux au chaud.

C'est une si petite bête, s'était dit Geoffroy en plongeant le regard dans les yeux en boîte aux lettres du chevreau. Je dois lui donner une chance.

Et l'animal avait bien réagi ; il était devenu un jeune bouc costaud doué d'un coup de pied diabolique. Il suivait Geoffroy partout et baissait la tête pour charger quiconque menaçait selon lui son jeune maître. Autant dire souvent tous ceux à sa portée ; du coup, plus d'un serviteur et d'un visiteur finissaient par s'éclipser sans demander leur reste face aux cornes baissées du bouc.

« Pourquoi que vous avez appelé ce bouc de l'enfer Méphistophélès ? avait un jour demandé McTavish.

— Je l'ai lu dans un livre<sup>6</sup>. Je trouve que c'est un très joli nom pour un bouc », avait répliqué Geoffroy.

Geoffroy avait grandi, le garçonnet était devenu un jeune gars, puis un grand gars qui avait le bons sens de se faire remarquer de son père le moins souvent possible.

McTavish avait un jour sellé un cheval pour lui, ils avaient galopé jusqu'aux champs à la limite du domaine du seigneur Tournant puis s'étaient approchés en silence d'un terrier de renard dans les bois. Là, comme ils l'avaient déjà fait souventes fois, ils avaient regardé la renarde jouer avec ses petits.

« Chouette d'les voir de même, avait soufflé McTavish. Une m'man renarde mange et donne à manger à ses p'tits. Mais ils aiment trop mes poules à mon goût. Ils tuent des bêtes auxquelles on tient, alors on les tue. C'est la vie, dame.

— Ce n'est pas normal, avait objecté d'une voix chagrinée Geoffroy, qui était de tout cœur avec la renarde.

— Mais on a besoin des poules et faut qu'on les protège. C'est pour ça qu'on chasse les renards. J'veux ai amené ici aujourd'hui parce que vot' père va bientôt vous demander de vous joindre à la chasse. De cette renarde-là, p't-être ben.

— Je comprends. » Geoffroy était au courant de la chasse, évidemment, il avait pris l'habitude de la voir partir chaque année depuis tout bébé. « Nous devons protéger nos poules, et le monde est parfois cruel et sans pitié. Mais en faire un jeu, ce n'est pas bien. C'est même horrible ! Il s'agit d'une exécution, ni plus ni moins. Est-ce qu'il faut tout détruire ? Tuer une mère qui donne à manger à ses petits ? On prend beaucoup et on ne rend rien. » Il s'était relevé et avait regagné son cheval. « Je ne veux pas chasser, McTavish. Je vous assure, je n'aime pas haïr – je ne hais même pas mon père –, mais la chasse... je ne peux plus la voir, même en peinture. »

McTavish avait paru inquiet. « J'crois ben que vous devriez faire attention, mon p'tit Geoffroy. Vous savez comment qu'il est, vot' père. Un peu vieux croûton.

— Mon père n'est pas un vieux croûton, c'est un vieux con ! avait amèrement rectifié Geoffroy.

— Ben alors, si vous allez y causer – ou à vot' mère –, il comprendra p't-être que vous êtes pas prêt à participer à la chasse, non ?

— Ce serait en pure perte. Quand il a pris une décision, rien n'y fait, il n'en démord plus. J'entends des fois ma mère pleurer – elle n'aime pas qu'on la voie dans ces moments-là, mais je sais qu'elle pleure. »

À cet instant, alors qu'il regardait planer un faucon dans le ciel, il avait songé : Là est la liberté. La liberté, voilà ce que je veux.

« J'aimerais savoir voler, McTavish, avait-il dit avant d'ajouter : Comme les oiseaux. Comme Langas<sup>7</sup>. »

Et, aussitôt, il avait vu une sorcière voler sur un balai à la suite du faucon. Il avait pointé le doigt en l'air et annoncé : « Je veux un de ces machins. Je veux être une sorcière. »

Le vieux bonhomme avait rétorqué : « C'est point pour vous, mon gars. Tout le monde sait que les hommes peuvent pas être des sorcières.

— Pourquoi donc ? »

Le vieux avait haussé les épaules. « Ça, personne le sait.  
— Moi, je veux savoir », avait répliqué Geoffroy.

Le jour de sa première chasse, Geoffroy part au petit trot avec les autres, blême mais décidé, et il se dit : C'est le jour où je dois essayer de me défendre.

Les hobereaux locaux galopent bientôt à travers la campagne, certains allant jusqu'à foncer dans les fossés, à travers les haies ou par-dessus les portails, souvent sans leurs montures, tandis que Geoffroy prend soin de rester en queue de peloton avant de s'éclipser en douce. Il fait le tour des bois dans le sens inverse de la chasse, le cœur serré, surtout quand les aboiements des chiens virent aux jappements joyeux, au moment où le gibier est abattu.

Puis l'heure vient de rentrer au manoir. Là, tout le monde en est à ce stade de la chasse où « demain » a encore un sens et où on a droit à une chope de boisson chaude abondamment corsée d'une rincette comparable au liniment spécial pour moutons de la grand-mère de Tiphaine. La récompense des héros de retour au foyer ! Ils ont survécu à la chasse. *Hourra !* Ils lampent, ingurgitent à grands traits, et le breuvage dégouline de leurs mentons absents.

Mais le seigneur Tournant examine le cheval de Geoffroy – le seul qui n'est pas couvert d'écume, qui n'a pas les jambes souillées de boue –, et il se met dans une colère sans bornes.

Ses frères tiennent Geoffroy sous le regard implorant mais sans effet de sa mère. Elle détourne la tête quand son époux étale le sang de la renarde sur la figure de son fils.

Le seigneur Tournant est incandescent de fureur. « Où étais-tu ? Tu aurais dû être là-bas pour le coup de grâce ! rugit-il. La prochaine fois, c'est toi qui le donneras, jeune homme – et tu y prendras plaisir ! Il a fallu que j'y passe quand j'étais jeune, tout comme mon père avant moi. Et tu y passeras aussi. C'est une tradition. Tu comprends ? Chaque mâle de notre famille a goûté au sang à ton âge. Qui es-tu pour juger que c'est mal ? J'ai honte de toi ! »

Suit alors le sifflement – *swish* – de la cravache en travers du dos de Geoffroy.

La figure dégouttant du sang de la renarde, il regarde sa mère. « C'était un animal magnifique ! Pourquoi le tuer comme ça ? Pour s'amuser ?

— S'il te plaît, ne contrarie pas ton père, implore sa mère.

— Moi, je vais les observer dans les bois et, toi, tu les chasses. Est-ce que tu les manges ? Non. C'est ignoble, on chasse et on tue ce qu'on ne mange pas, juste pour faire couler le sang. Pour le plaisir. »

*Swish.*

Geoffroy accuse le coup. Mais il se sent soudain plein de... De quoi ? Il a brusquement l'impression étonnante qu'on peut tout remettre en ordre, et il se dit : Je pourrais le faire. Je sais que je peux. Il se redresse de toute sa taille et, d'une secousse, se libère de l'étreinte de ses frères.

« Il me faut te remercier, père, déclare-t-il avec une vigueur inattendue. J'ai appris une chose importante aujourd'hui. Mais je ne te laisserai plus lever la main sur moi – jamais –, et tu ne me reverras plus tant que tu n'auras pas changé. Tu me comprends ? » Il a pris des intonations bizarrement guindées, comme pour convenir à la situation.

Henri et Hugues regardent Geoffroy avec une espèce d'effroi mêlé de respect et ils attendent l'explosion, tandis que les autres chasseurs, qui se sont écartés pour permettre au seigneur Tournant de s'occuper de son fils, ne feignent plus de se désintéresser de la scène. Le monde de la chasse est sens dessus dessous, et l'atmosphère, bien que glaciale, paraît retenir son souffle.

Dans le silence tendu, Geoffroy sort son cheval de l'écurie en laissant le seigneur Tournant figé comme une statue de pierre.

Il donne du foin à sa monture, la débarrasse de sa selle et de sa bride, et il la bouchonne quand McTavish s'approche de lui. « Bravo, mon p'tit Geoffroy », dit-il. Puis, faisant preuve d'un franc-parler surprenant, le garçon d'écurie ajoute à voix basse : « Vous vous êtes bien défendu, dame oui. Laissez pas ce salopard vous écrabouiller.

— Si vous tenez de tels propos, McTavish, mon père pourra vous renvoyer, l'avertit Geoffroy. Et vous vous plaisez ici, non ?

— Ben, mon gars, là, vous avez raison. J'suis trop vieux pour changer asteure, m'est avis. Mais vous avez tenu bon et personne aurait fait mieux. J'gage que vous allez nous quitter maintenant, maître Geoffroy ?

— Hélas oui. Mais je vous remercie, McTavish. J'espère que mon père ne va pas s'en prendre à vous pour m'avoir parlé.

— Il le fera point, dame non, jamais, tant que j'y reste utile, répond le plus vieux garçon d'écurie du monde. De toute manière, au bout de tant d'années, je l'connais bien – il est comme ces affaires volcaniques, voilà. Des explosions violentes et dangereuses pendant un temps, et tant pis pour les ceusses qui se trouvent pris sous les rochers brûlants qui volent tout partout, mais ça finit quand même par se calmer. Les plus malins évitent de s'montrer en attendant que ça passe. Vous avez été très aimable et respectueux, maître Geoffroy. M'est avis que vous tenez de vot' mère. Une charmante dame, toujours bonne avec moi, et elle a bien aidé quand ma Manon se mourait. J'ai pas oublié. Et vous, pareil, je vous oublierai pas.

— Merci, dit Geoffroy. Et moi, je ne vous oublierai pas non plus. »

McTavish allume une pipe monstrueuse, et la fumée s'élève en volutes. « M'est avis que vous allez vouloir emmener votre maudit bouc avec vous.

— Oui, reconnaît Geoffroy. Mais je ne pense pas avoir mon mot à dire de ce côté-là – c'est Méphistophélès qui décidera. Comme d'habitude. »

McTavish lui jette un regard en coin. « Vous avez à manger, maître Geoffroy ? Vous avez des sous ? M'est avis que vous avez pas envie de retourner au manoir maintenant. J'vais vous dire, j'veux prête quelques sous jusqu'à ce que vous trouviez où vous voulez vous établir.

— Non ! s'exclame Geoffroy. Je ne peux pas accepter !

— J'suis vot' ami, maître Geoffroy. Comme j'ai dit, vot' mère a été bonne pour moi et j'y dois beaucoup. Revenez la voir de temps en temps. Et, ces jours-là, oubliez pas de rendre visite au vieux McTavish. »

Geoffroy s'en va chercher Méphistophélès pour l'atteler à la petite carriole que McTavish lui a fabriquée. Il charge quelques affaires, empoigne les rênes, lâche un claquement de langue, puis ils quittent la cour de l'écurie.

Tandis que l'écho des sabots menus du bouc rebondit le long de l'allée, McTavish s'interroge : « Comment il se débrouille, le gamin ? Ce bouc infernal botte le cul de tous ceux qui l'approchent. Mais pas le sien. »

Si Geoffroy se retournait, il verrait le regard implorant de sa mère qui sanglote, tandis que son père garde son immobilité de statue, ahuri par un tel acte de défi. Ses frères esquissent un mouvement pour le suivre, mais s'arrêtent au vu de la rage dans les yeux paternels.

Ainsi donc, Geoffroy et son bouc partent vers une nouvelle vie. À présent, se dit-il alors qu'il négocie le premier des nombreux virages de

l'allée ouvrant sur l'avenir, je n'ai nulle part où aller.

Mais le vent lui souffle : « Lancre. »

Au royaume de Lancre, la journée n'avait pas été bonne pour Mémé Ciredutemps. Un jeune bûcheron qui travaillait plus haut dans les montagnes du Bélier avait failli se trancher entièrement le pied, le jour même où l'Igor local, en déplacement, ne pouvait pas le rafistoler. Quand Mémé arriva au camp sur son vieux balai déglingué, elle vit tout de suite que le gars était dans un état bien pire qu'elle ne s'y attendait. Il avait fait de son mieux pour paraître brave devant ses compagnons qui, regroupés autour de lui, s'efforçaient de le réconforter, mais elle lisait la douleur sur sa figure.

Alors qu'elle examinait les dégâts, il réclama sa mère à grands cris.

« Toi, petit, lança sèchement Mémé en posant un regard perçant sur le plus proche des autres bûcherons, tu sais où elle vit, la famille de ce gars-là ? » Et, devant le hochement de tête effrayé du jeune homme – le chapeau pointu d'une sorcière paraissait souvent flanquer une trouille bleue aux jeunes gens –, elle poursuivit : « Alors vas-y. Fonce. Dis à sa mère que j'lui ramène son fils, et qu'il faut de l'eau chaude et un lit propre. Propre, attention. » Et, tandis que le gars filait à toutes jambes, Mémé embrassa d'un regard noir ses collègues qui ne bronchaient pas, l'air penaud. « Vous autres, cracha-t-elle, restez pas à vous tourner les pouces. Allez donc m'faire un brancard avec le bois qui traîne par là pour que j'puisse emmener votre ami. »

Le pied du gars pendouillait presque, et sa chaussure était pleine de sang. Mémé serra les dents et se mit à la tâche avec tout son arsenal et toutes les connaissances accumulées au fil de longues années, silencieusement, délicatement, en aspirant la douleur du blessé pour l'absorber et la retenir en elle jusqu'à ce qu'elle ait l'occasion de s'en débarrasser.

La figure du bûcheron s'anima, ses yeux pétillèrent, et il se mit à bavarder avec la sorcière comme avec une vieille amie. Elle nettoya et recousit le pied sans cesser d'expliquer au jeune gars ce qu'elle faisait d'une voix calme et enjouée avant de lui donner ce qu'elle appelait une « petite teinture ». Pour les bûcherons assistant à la scène, le blessé paraissait presque redevenu lui-même quand ils apportèrent à la sorcière

un brancard de fortune et trouvèrent leur collègue en train de lui expliquer comment se rendre chez lui.

Les habitations des bûcherons en montagne ne valaient le plus souvent guère mieux que des cabanes, et le jeune gars – un certain Jeannot Labbé – habitait l'une d'elles avec sa mère. C'était une petite hutte branlante qui tenait surtout debout par la vertu de la saleté, et, quand Mémé Ciredutemps y arriva, le brancard arrimé sous son balai, elle se renfrognna en se demandant comment la blessure du Jeannot pourrait rester propre dans un tel environnement. La mère se précipita vers son fils et s'agita follement en tous sens tandis que le bûcheron qui lui avait apporté la mauvaise nouvelle aidait Mémé à transporter le brancard à l'intérieur, puis à déposer le blessé sur une paillasse que la mère avait chargée de couvertures pour obtenir un lit apte à accueillir un invalide.

« Restez bien allongé et vous levez pas », dit doucement Mémé au blessé. Puis elle se tourna vers la mère dans tous ses états qui se tordait les mains et parlait confusément de la rétribuer. « Pas b'soin de m'payer, madame – c'est comme ça que marchent les sorcières –, et j'veais revenir le voir dans quelques jours, et, au cas où j'pourrais pas, faites venir madame Ogg. J'connais les jeunes gars, et votre fils va vouloir s'lever et s'mettre à l'ouvrage au plus vite, mais moi je vous l'dis : le lit et le repos, voilà ce qui lui faut. »

La mère du bûcheron regarda Mémé. « Merci beaucoup, m'dame... hum... fit-elle. Ben, j'ai 'core jamais eu b'soin d'aller voir une sorcière, et j'ai entendu des gens dans l'pays raconter que les sorcières vous jouent de mauvais tours. Mais j'pourrai maintenant leur dire qu'y a rien de vrai là-d'dans.

— Ah bon ? répliqua Mémé en s'efforçant de garder son calme. Ben, j'aimerais bien en jouer, des mauvais tours, au chef d'équipe qu'a pas gardé l'œil sur ces gars, et laissez pas ce type-là demander avant moi à votre fils de se lever. Si jamais il lui demande ça, dites-lui que Mémé Ciredutemps le poursuivra pour avoir employé des drôles qui savent pas vraiment grimper aux arbres. J'suis une bonne sorcière, figurez-vous, mais si j'veois votre fils travailler avant d'avoir le pied guéri, j'demanderai des comptes.

— J'veais prier Om pour vous, m'dame Ciredutemps, dit la mère en écartant Mémé du geste.

— Ben, vous m'raconterez ce qu'il vous répond, répliqua sèchement Mémé. Et c'est maîtresse Ciredutemps, merci. Mais si vous avez de vieux vêtements que j'pourrai emporter quand je repasserai... ben, là, ça m'arrangerait. J'verrai dans un couple de jours, vous et votre gars. Et faites bien attention à garder cette blessure propre. »

Toi, la chatte blanche de Mémé, l'attendait quand elle revint à sa chaumière, de même que plusieurs personnes en quête de potions et de cataplasmes. Une ou deux voulaient des conseils, mais on veillait le plus souvent à ne pas en demander à la sorcière, parce qu'elle était encline à les prodiguer de toute manière, qu'on en veuille ou non – par exemple celui, judicieux, de ne pas donner au petit Jeanjean des soldats faits main avant qu'il soit en âge de comprendre qu'il faut éviter de se les fourrer dans le nez.

Elle s'activa encore pendant une heure, distribua des médicaments à chacun de ses visiteurs tour à tour, et c'est seulement bien plus tard qu'elle s'en aperçut : elle avait donné à manger au chat, d'accord, mais elle n'avait elle-même rien avalé de solide ni de liquide depuis l'aube. Elle se réchauffa donc un peu de soupe épaisse – pas un repas plantureux, mais suffisant pour la caler.

Puis elle s'étendit un moment sur son lit, seulement dormir dans la journée était un luxe réservé aux grandes dames, aussi se permit-elle non pas de piquer un roupillon mais de l'effleurer. Après tout, il y avait toujours des gens à voir et du labeur en attente.

Elle se releva donc et, malgré l'heure désormais tardive, sortit nettoyer les cabinets. Elle les frotta à la brosse. Elle les frotta si fort qu'elle put se mirer dedans...

Mais, d'une certaine façon, dans l'eau chatoyante, son visage la voyait aussi. « Bon d'là, fit-elle dans un soupir, et moi qui croyais que ça irait mieux demain. »

1 Les Feegle croyaient tous sans exception qu'ils étaient forcément morts, puisqu'ils occupaient désormais un monde magnifique qui offrait de multiples occasions de voler, de se battre et de boire. Un pays de cocagne pour héros défunts.

2 Parfois littéralement, car une kelda donnait habituellement naissance à quelque chose comme sept bébés à la fois. Jeannie avait pour sa part engendré une fille dès sa première nichée.

3 Pour le père du seigneur Tournant, ce n'était pas du gaspillage, puisqu'il avait biberonné avec un plaisir indicible la fortune de ses ancêtres. C'est du moins ce qu'il croyait jusqu'au jour où il s'enivra si immodérément qu'il fit une mauvaise chute et tomba sur un guignol manquant singulièrement de peau sur les os, armé qui plus est d'une faux, un certain nombre d'années avant la date prévue.

4 Il savait aussi que les dieux risquaient parfois d'avoir des exigences fâcheuses. Il avait un associé qui s'était converti au dieu crocodile Offler avant de s'apercevoir qu'il devait garder à portée de main une volière de pluviers nettoyeurs afin de satisfaire les caprices dentaires de la divinité.

5 Tout à fait exact ; pourtant, beaucoup d'immigrants venaient de Quatrix, comme souvent des pays dont on n'a jamais entendu parler. Seulement, ils n'avaient aucune envie d'y retourner.

6 Ce qui prouve que les livres sont d'un grand enseignement, ne serait-ce que pour donner un joli nom à un bouc diaboliquement malin.

7 La légende de Pilotus et de son fils Langas, qui voulaient voler comme les oiseaux, était connue de tout garçon cultivé. Ils s'étaient fabriqué des ailes en cousant ensemble des plumes et du duvet de chardon. Le gamin avait au moins volé sur une courte distance, mais son père, âgé et corpulent, s'était écrasé. La morale de cette histoire est : comprends ce que tu fais avant de te lancer.



## CHAPITRE 2

### UNE VOIX DANS LE NOIR

Une belle journée ensoleillée qui s'annonce, se dit Mémé Ciredutemps, une journée idéale, à la vérité. Elle était restée debout toute la nuit, avait nettoyé l'entrée et la cuisine de sa chaumière jusqu'à ce que reluise tout ce qui pouvait reluire : elle avait astiqué le fourneau, secoué le tapis en lurette et récuré le dallage.

Elle gravit son escalier en colimaçon et s'attaqua ensuite au plancher de la chambre. Elle avait fabriqué du très bon savon cette année<sup>8</sup>, et le broc ainsi que la petite cuvette près du lit étincelaient. Les araignées dans les recoins, qui se figuraient détentrices d'un bail jusqu'à la fin des temps, furent délicatement poussées vers la fenêtre avec toile et tout le barda. Même le matelas avait l'air propre et sain. Toi, sa minette, surgissait de temps en temps pour prendre des nouvelles et se coucher sur la couette en patchwork tellement raplapla qu'on aurait dit une grosse tortue écrabouillée.

Puis Mémé nettoya encore les cabinets, histoire de faire bonne mesure. Une si belle journée ne se prêtait pas à pareille tâche, mais Esméralda

Ciredutemps était pointilleuse sur ces choses-là, aussi les cabinets se rendirent-ils à ses efforts et, oui, rutilèrent. Étonnamment.

Sa chatte l'observait avec une intensité qui se voyait sur sa figure. Ce jour n'était pas comme les autres, elle le sentait. Un jour comme il n'en avait jamais existé. Un jour de remue-ménage comme s'il ne devait pas y avoir de lendemain, et, une fois l'intérieur de la chaumière propre comme un sou neuf, Toi suivit Mémé dans l'arrière-cuisine.

Un seau d'eau rempli à la pompe près du puits y fit merveille. Mémé sourit. Elle avait toujours aimé l'arrière-cuisine. Le local fleurait bon le travail assidu et bien fait. Y avaient aussi élu domicile des araignées, qui se cachaient surtout autour des bouteilles et des bocaux sur les étagères, mais la sorcière estimait que les araignées d'arrière-cuisine comptaient pour du beurre. Il faut que tout le monde vive.

Elle sortit ensuite de la chaumière et gagna l'enclos entouré de murs à l'arrière pour jeter un coup d'œil à ses chèvres. Le cheminement de ses pensées aboutit à la conclusion qu'une fois encore tout était à sa place.

Satisfait, du moins aussi satisfait que pouvait l'être une sorcière, Mémé Ciredutemps alla voir ses ruches.

« Vous êtes mes abeilles, leur dit-elle. Merci. Vous m'avez fourni tout mon miel pendant des années, et vous fâchez pas si une nouvelle tête s'en vient, s'il vous plaît. J'espère que vous lui donnerez autant de miel. Et maintenant, pour la dernière fois, j'vais danser avec vous. » Mais les abeilles bourdonnèrent doucement et préférèrent danser pour elle en repoussant son esprit de leur ruche. « J'étais plus jeunette la dernière fois que j'ai dansé avec vous autres, dit Mémé Ciredutemps. Mais j'suis vieille maintenant. Y aura plus de danses pour moi. »

Toi s'était tenue à l'écart des abeilles, mais elle suivit Mémé d'un pas digne quand elle se déplaça dans le jardin parmi ses herbes médicinales en touchant au passage une feuille par-ci, une autre par-là, et tout le jardin paraissait lui répondre, comme si les plantes hochaien la tête en manière de respect.

Toi plissa les yeux et jeta un regard en coin aux plantes d'un air qu'on pourrait qualifier de mécontentement félin. Un observateur aurait juré que les herbes de Mémé étaient douées d'intelligence car elles bougeaient souvent sans qu'il y ait un souffle de vent. En une occasion au moins, à la grande horreur de la chatte, elles s'étaient franchement retournées sur elle

alors qu'elle passait en catimini lors d'une expédition de chasse. Elle préférait les plantes qui faisaient ce qu'on leur disait, ce qui revenait essentiellement à rester parfaitement immobiles afin qu'elle puisse retourner dormir.

Tout au bout du Carré d'herbes, Mémé s'approcha du pommier que le vieux monsieur Pasteur lui avait donné un an plus tôt seulement et qu'elle avait planté à peu près là où n'importe qui d'autre aurait installé une clôture pour protéger le jardin – car une chaumière de sorcière n'avait nul besoin d'une véritable clôture ni d'un mur. Qui voudrait se mettre à dos une sorcière ? La méchante vieille sorcière dans les bois ? Les contes sont parfois utiles pour une sorcière dépourvue – il faut bien l'avouer – de tout talent pour édifier une clôture. Mémé examina les toutes petites pommes qui apparaissaient aux branches – elles commençaient juste à grossir et... ben, le temps était compté. Elle s'en retourna donc vers la porte de sa chaumière en remerciant toutes les racines, toutes les tiges et tous les fruits qu'elle croisait.

Elle donna à manger aux chèvres, qui la reluquèrent du coin de leurs yeux en boutonnière. Et continuèrent de l'observer quand elle en vint aux poules, qui se chamaillaient toujours pour picorer. Pas aujourd'hui pourtant – il n'y eut pas de prise de bec –, mais elles la regardèrent comme si elle n'était pas là.

Les repas des animaux réglés, Mémé Ciredutemps se rendit dans l'arrière-cuisine et en revint avec une brassée d'osier. Elle se mit au travail, tressa les tiges d'osier élastique comme il fallait. Puis, une fois l'objet conçu parfait à son goût et pour son projet, elle le laissa au pied de l'escalier, là où le remarqueraient ceux qui avaient des yeux pour voir.

Elle revint ranger les résidus de son travail dans l'arrière-cuisine et en ressortit avec un petit sac. Un sac blanc. Et un ruban rouge enroulé dans l'autre main. Elle leva les yeux vers le ciel. Le temps filait.

Elle se rendit d'un pas vif dans les bois, Toi sur ses talons, curieuse comme un chat jusqu'à ce qu'il ait au moins épuisé les huit premières de ses vies. Puis, sa tâche accomplie, Mémé Ciredutemps rebroussa chemin vers le petit cours d'eau qui traversait les bois tout près. Le ruisseau gargouillait et tintinnabulait.

Elle connaissait les bois. Chacune des souches. Chacune des branches. Chacune des bêtes qui y vivaient. Plus intimement que quiconque n'était

pas une sorcière. Quand son nez lui apprit qu'il n'y avait personne dans les parages en dehors de Toi, elle ouvrit le sac, sortit un pain de son savon et se déshabilla.

Elle entra dans le ruisseau et se lava du mieux possible. Ensuite, une fois séchée et enveloppée toute propre dans sa cape, elle revint à la chaumière, où elle offrit un repas de rabilot à Toi, dont elle caressa la tête avant de monter l'escalier grinçant jusqu'à sa chambre en fredonnant un hymne d'autrefois.

Esméralda Ciredutemps brossa alors ses longs cheveux gris, reconstitua son chignon habituel, qu'elle fixa avec une armée d'épingles, puis se rhabilla en choisissant cette fois sa meilleure robe de sorcière et sa culotte la moins rapiécée. Elle marqua une pause, le temps d'ouvrir la petite fenêtre pour laisser entrer l'air doux du soir, puis elle déposa soigneusement deux sous sur la petite table de nuit, à côté de son chapeau pointu de sorcière festonné d'épingles neuves.

La dernière chose qu'elle fit avant de s'allonger fut de prendre une carte familière sur laquelle elle avait écrit quelques mots au préalable.

Et, plus tard, quand elle bondit sur le lit, Toi eut l'impression qu'un phénomène curieux survenait. Elle entendit hululer une chouette, et un renard glapit dans le noir.

Il n'y eut alors plus que la chatte. Toute seule.

Mais si les chats pouvaient sourire, c'est ce que fit Toi.

C'était une nuit singulière ; les chouettes hululaient presque sans discontinuer, et le vent du dehors, pour une raison inconnue, faisait furieusement trembler dans la chaumière les mèches des bougies, qui s'éteignaient alors ; mais Mémé Ciredutemps, habillée sur son trente et un, était prête à tout.

Et voilà que dans l'obscurité profonde et chaude, alors que l'aube commençait en douce à rogner la nuit, son esprit reçut une visite, celle d'un individu armé d'une faux – une faux à la lame de l'épaisseur d'une ombre, capable de séparer l'âme d'un corps.

Puis les ténèbres se mirent à parler.

« ESMÉRALDA CIREDUTEMPS, VOUS SAVEZ QUI VIENT, ET J'IRAI JUSQU'À DIRE QUE C'EST POUR MOI UN PRIVILÈGE DE TRAITER AVEC VOUS.

— Je sais que c'est vous, monsieur<sup>9</sup> la Mort. Après tout, nous autres les sorcières, on sait toujours ce qui s'en vient », répondit Mémé en baissant les yeux sur sa dépouille sur le lit.

Son visiteur n'était pas un étranger, et le pays où elle allait, elle le savait, était un pays où elle avait aidé beaucoup de ses concitoyens à se rendre au fil des ans. Car une sorcière se tient à l'extrême frontière de tout, entre la lumière et les ténèbres, entre la vie et la mort ; elle y fait des choix, prend des décisions afin que d'autres puissent laisser croire qu'aucune n'a même été nécessaire. Il leur faut à l'occasion aider des âmes en peine à passer leurs dernières heures, les aider à trouver la porte et à ne pas se perdre dans le noir.

Et Mémé Ciredutemps était sorcière depuis très, très longtemps.

« ESMÉRALDA CIREDUTEMPS, NOUS NOUS SOMMES DÉJÀ TANT DE FOIS CROISÉS, N'EST-CE PAS ?

— Bien trop de fois pour que j'arrive à les compter, monsieur le Faucheur. Ben, vous avez fini par m'avoir, vieille canaille. J'ai fait mon temps, y a pas de doute, et j'ai jamais été de celles qui s'mettent en avant ou qui s'plaignent.

— J'AI SUIVI VOTRE CARRIÈRE AVEC INTÉRÊT, ESMÉRALDA CIREDUTEMPS », dit la voix dans le noir. Le visiteur parlait avec fermeté, tout en restant très poli. Mais il posa soudain une question. « DITES-MOI, JE VOUS PRIE, POURQUOI VOUS VOUS ÊTES CONTENTÉE DE VIVRE DANS CE TOUT PETIT PAYS, ALORS QUE VOUS AURIEZ PU, VOUS LE SAVEZ BIEN, DEVENIR QUELQU'UN DANS LE MONDE ?

— Le monde, j'connais pas, du moins pas beaucoup ; mais j'ai pu réaliser dans mon pays des p'tits miracles pour des gens ordinaires, répliqua sèchement Mémé. Et le monde m'a jamais intéressée, seulement une p'tite partie que je pouvais protéger, que je pouvais mettre à l'abri des tempêtes. Pas les tempêtes du ciel, si vous m'suivez, y en a d'autres sortes.

— ET DIRIEZ-VOUS QUE VOTRE VIE A PROFITÉ AUX HABITANTS DE LANCRE ET ALENTOURS ? »

L'âme de Mémé Ciredutemps mit une minute à répondre. « Ben, sans m'vanter, monsieur l'empressé, j'crois avoir bien agi, pour Lancre en tout cas. J'suis jamais allée à Lentours.

— MAÎTRESSE CIREDUTEMPS, LE MOT “ALENTOURS” SIGNIFIE... LES ENVIRONS, QUOI.

— D'accord, fit Mémé. Je m'suis pas mal déplacée, dame.

— UNE VIE BIEN REMPLIE, C'EST CERTAIN, ESMÉRALDA.

— Merci. J'ai fait de mon mieux.

— DAVANTAGE QUE VOTRE MIEUX, dit la Mort, ET J'AI HÂTE DE SUIVRE L'ÉLUE QUI VA VOUS SUCCÉDER. NOUS AVONS DÉJÀ FAIT CONNAISSANCE.

— Une bonne sorcière, c'est sûr, dit l'ombre de Mémé Ciredutemps. J'ai aucun doute là-dessus.

— VOUS PRENEZ TRÈS BIEN LA CHOSE, ESMÉ CIREDUTEMPS.

— C'est un désagrément, c'est vrai, et j'apprécie pas du tout, mais j'sais que vous le faites pour tout l'monde, monsieur la Mort. Y a une autre solution ?

— NON, IL N'Y EN A PAS, HÉLAS. NOUS FLOTTONS TOUS AU GRÉ DES VENTS DU TEMPS. MAIS VOTRE FLAMME, MAÎTRESSE CIREDUTEMPS, BRÛLERA ENCORE UN PEU AVANT DE S'ÉTEINDRE – UNE FAIBLE RÉCOMPENSE POUR UNE VIE BIEN EMPLOYÉE. CAR, À LA VUE DU BILAN, JE CONSTATE QUE VOUS AVEZ LAISSÉ LE MONDE DANS UN BIEN MEILLEUR ÉTAT QUE LE JOUR OÙ VOUS L'AVEZ TROUVÉ, ET, SI VOUS VOULEZ MON AVIS, NUL N'AURAIT PU MIEUX FAIRE... »

Il n'y avait pas de lumière, pas de point de référence en dehors des deux toutes petites têtes d'épingle bleues qui scintillaient dans les orbites de la Mort.

« Ben, le parcours en valait la peine, et j'ai vu des tas de merveilles en chemin, dont vous-même, mon ami fidèle. On y va maintenant ?

— MADAME, NOUS SOMMES DÉJÀ PARTIS. »

Aux premières lueurs de l'aube, dans l'étang d'un village près de Tranche, des bulles montèrent à la surface, suivies de miss Tique, dépisteuse de sorcières. Il n'y avait personne pour assister à cette apparition étonnante, en dehors de son mulet, Joseph, qui broutait consciencieusement au bord de la rivière. Évidemment, se dit-elle tristement en ramassant sa serviette, tout le monde me laisse seule ces temps-ci.

Elle soupira. C'était franchement dommage que les anciennes coutumes disparaissent. Elle regrettait la rude époque des bons bains forcés réservés aux sorcières qu'on lui infligeait. Elle s'était même entraînée pour ça, elle avait pris des cours doublés d'exercices avec des nœuds au collège de jeunes filles de Quirm. Elle était capable d'échapper à

la populace sous l'eau au besoin. Ou du moins de tenter de battre son propre record de libération des nœuds simples que tout le monde croyait efficaces sur une méchante sorcière.

Aujourd'hui, faire trempette en étang tenait davantage de la marotte, et elle avait la désagréable impression que d'autres la copiaient après son passage dans leurs villages. Elle avait même entendu parler d'un club de natation qui venait de se créer dans un petit hameau du côté de Bourg-sur-Seigle<sup>10</sup>.

Miss Tique se sécha avec sa serviette, regagna sa petite roulotte, donna à Joseph sa musette de petit-déjeuner et mit la bouilloire sur le feu. Elle s'installa sous les arbres pour manger son panier-repas – une tartine à la graisse que lui avait offerte une femme de paysan en remerciement d'un après-midi d'apprentissage de la lecture. Miss Tique avait souri en la quittant parce que les yeux de la femme plus toute jeune avaient scintillé. « Maintenant, avait-elle déclaré, j'comprends ce qu'y a dans ces lettres que reçoit Alfred, surtout celles qui sentent la lavande. » Miss Tique se dit que ce serait peut-être une bonne idée de ne pas s'attarder dans le coin. Avant qu'Alfred reçoive une autre lettre, en tout cas.

Le ventre plein, d'attaque pour la journée qui s'annonçait, elle sentit un malaise dans l'air ambiant ; il ne lui restait donc plus qu'à faire un fourbi.

Un fourbi est un assemblage qui facilite la concentration intérieure d'une sorcière qu'on doit confectionner au moment où on en a besoin afin de saisir l'instant. On le fabriquait à partir d'à peu près n'importe quoi, mais il fallait y inclure un élément vivant. Un œuf pouvait faire l'affaire, mais la plupart des sorcières préféraient le garder pour le dîner, au cas où il leur exploserait à la figure. Miss Tique fouilla dans ses poches. Un cloporte, un mouchoir sale, une vieille chaussette, un vieux marron, un caillou percé d'un trou et un champignon qu'elle n'identifiait pas assez bien pour prendre le risque de le consommer. Elle les attacha ensemble avec un bout de ficelle et de l'élastique à culotte qui lui restait.

Puis elle tira sur les fils. Mais quelque chose clochait. Avec un *dzinnng* qui se répercuta tout autour de la clairière, le fouillis hétéroclite bondit en l'air et pirouetta, tournoya et s'entortilla.

« Ben, voilà qui ne va rien arranger », gémit miss Tique.

Juste de l'autre côté des bois par rapport à la chaumière de Mémé Ciredutemps, Nounou Ogg faillit laisser tomber une bouteille de son meilleur cidre maison sur Gredin, son chat. Elle gardait ses bouteilles de cidre dans la source à l'ombre, près de sa chaumière. Le matou envisagea de gronder, mais après un regard à sa maîtresse il préféra filer doux : la figure d'ordinaire enjouée de Nounou Ogg était ce matin noire de colère.

Et il l'entendit marmonner : « C'aurait dû être moi. »

À Genua, au cours d'une visite royale en compagnie de son mari Vérence, la reine Magrat de Lancre, ancienne sorcière, découvrit que même si elle croyait avoir pris ses distances avec la magie, la magie n'avait pas pris les siennes avec elle. Elle frissonna quand l'onde de choc balaya le monde comme un tsunami, signe que tout allait être... différent.

Chez Pipo, la boutique de la farce et de la fantaisie à Ankh-Morpork, tous les coussins-péteurs se lâchèrent en une harmonie lugubre ; tandis qu'à Quirm Agnès Crétine, à la fois sorcière et chanteuse, se réveilla avec le sentiment pénible et familier qu'elle s'était peut-être rendue ridicule la veille au soir à la réception de la première<sup>11</sup>. Elle avait encore la nette impression qu'elle se poursuivait sous son crâne. Puis elle entendit soudain sa Perdita intérieure gémir...

Dans la grande cité d'Ankh-Morpork, à l'Université de l'Invisible, Cogite Stibon venait de conclure un petit-déjeuner interminable quand il pénétra dans le bâtiment de la magie des hautes énergies. Il s'arrêta et ouvrit grand la bouche de surprise. Devant lui, Sort calculait à une vitesse qu'il ne lui avait jamais connue jusqu'ici. Et il n'avait même pas encore entré de question ! Ni actionné le Très Gros Levier. Les tubes où circulaient les fourmis pour effectuer leurs calculs étaient flous tant elles allaient vite. Était-ce... Était-ce un accident de fourmis près de la roue dentée ?

Cogite pianota une question pour Sort : « Qu'est-ce que tu sais que je ne sais pas ? S'il te plaît, Sort. »

Ça se bouscula chez les fourmis, et Sort cracha : *Pratiquement tout*.

Cogite reformula sa question plus soigneusement en y incluant le nombre requis d'avenants commençant par « si » et « avant que ». La question en devenait délayée, tarabiscotée, extrêmement longue pour un

mage avec un seul repas dans le ventre, et personne d'autre n'aurait même compris ce qu'il voulait dire, mais, dans la foulée d'un gros hoquet de fourmis, Sort expulsa : *Il s'agit de la mort de Mémé Cireduetemps.*

Cogite partit ensuite à la recherche de l'archichancelier, Mustrum Ridculle, qui tiendrait certainement à connaître la nouvelle...

Dans le bureau oblong du Patricien d'Ankh-Morpork, le seigneur Vétérini observait d'un œil incrédule ses mots croisés du *Disque-Monde* se remplir tout seuls...

En altitude dans les montagnes du Bélier, dans le monastère d'Oi Dong, l'abbé supérieur des moines de l'histoire lécha son crayon cabalistique et en prit note...

La chatte dénommée Toi ronronnait comme une espèce de moulin à vent félin.

Et, au même instant, Eskarina, une femme qui avait jadis été mage, tint la main de son fils et connut le chagrin...

Mais, dans un monde qui miroitait de l'autre côté du Disque, un monde où les rêves pouvaient devenir réalité – où ceux qui y vivaient aimait s'insinuer dans d'autres mondes pour faire souffrir, détruire, voler et empoisonner – un seigneur elfe du nom de Fleur des Pois sentit un puissant frémissement parcourir l'espace, de la même façon qu'une araignée sent une proie se prendre dans sa toile.

Il se frotta les mains d'une joie indicible. Une barrière est tombée, se murmura-t-il. Ils seront affaiblis...

Sur le Causse, la kelda des ch'tits hommes libres regardait son feu brûler et se disait : La sorcière des sorcières s'en est allée vers les cieux plus cléments...

« Faetes atinsion ou vos metteuz les pieuds, sorcieure des sorcieures. Vos nos manquereuz cruelmaet. » Elle soupira puis appela son époux, le chef du clan. « Rob, j'ai la trouye pou not ch'tite michante sorcieure

jaeyante. Elle va avwar beswin de vos. Alleuz la vwar, Rob. Praeneuz quaeques gars et passeuz la vwar. »

Jeannie s'en alla d'un air affairé chercher son chaudron dans sa chambre. Les frontchaeres de not monde seront afaeblies, se dit-elle. Je dwas savwar ce qui risque de s'en vaeni par ichi...

Et, très loin, dans un pays inconcevable, une silhouette armée d'une faux dessellait un cheval blanc avec, il faut l'avouer, une certaine tristesse.

[8](#) Le savon de Mémé ressemblait à ses conseils : costaud, pénétrant, irritant sur le moment, mais efficace.

[9](#) La Mort est de sexe masculin, nous vous le rappelons, mais c'est bien la dernière fois ! (NdT.)

[10](#) Un courant en vogue chez les jeunes hommes, pour qui tout le monde – un « tout le monde » incluant forcément les jeunes femmes – devait nager dans le plus simple appareil.

[11](#) Mais Agnès se sert de l'excuse fort commode que ce n'est peut-être pas elle qui se conduit mal quand elle danse sur la table *Le Diable chez les Pictsies* mais son double Perdita, personnage beaucoup plus extraverti et, incidemment, bien plus mince.



### CHAPITRE 3

#### UN MONDE SENS DESSUS DESSOUS

Dans une petite chaumière d'un hameau au milieu des champs onduleux peuplés de moutons du Causse, Tiphaine Patraque, les manches relevées, transpirait autant que la future maman – une jeune femme plus âgée qu'elle de quelques années seulement – qui lui confiait son accouchement. Tiphaine avait déjà aidé à mettre au monde plus d'une cinquantaine de bébés, sans parler d'innombrables agneaux, et on la tenait pour une sage-femme compétente.

Hélas, la mère d'Émilie Lutrin et quelques autres femmes d'âges variables, toutes soi-disant de la famille et fortes de leur prétendu droit de prendre place dans la chambre exiguë, s'estimaient elles-mêmes des expertes et ne se privaient pas de dire à Tiphaine ce qu'elle faisait de travers.

Deux ou trois d'entre elles lui avaient déjà donné des conseils de bonne femme, des conseils erronés, voire des conseils dangereux, mais Tiphaine gardait son calme, s'efforçait de ne rabrouer personne et se

concentrait pour traiter la venue au monde de jumeaux. Elle espérait que personne ne l'entendait grincer des dents.

Deux bébés turbulents qui se bagarraient pour sortir en premier présageaient toujours d'une naissance difficile. Mais Tiphaine se focalisait sur les vies nouvelles, et elle n'allait pas permettre à monsieur la Mort de s'inviter dans cette chambre. Sur une nouvelle poussée de la jeune Émilie en nage, le premier bébé puis le second arrivèrent au grand jour en braillant, avant d'être confiés à leur grand-mère et à une voisine.

« Deux gars ! C'est magnifique ! » s'exclama la vieille Lutrin avec des accents de satisfaction.

Tiphaine s'essuya les mains, s'épongea le front et continua de s'occuper de la mère tandis que le troupeau de femmes roucoulait autour des nouveau-nés. C'est alors qu'elle s'aperçut de quelque chose. Il restait un enfant dans le ventre généreux de la jeune femme. Oui, un troisième s'annonçait, à peine remarqué à cause des frères batailleurs qui l'avaient précédé.

À cet instant, Tiphaine baissa les yeux et, dans une brume vaguement jaune verdâtre, vit une chatte d'un blanc pur, aussi distante qu'une duchesse, qui la fixait. C'était celle de Mémé Ciredutemps, Toi – Tiphaine la connaissait bien pour l'avoir elle-même offerte à la vieille sorcière quelques années plus tôt. À sa grande horreur, une des vieilles femmes voulut la chasser. Tiphaine faillit hurler.

« Mesdames, c'est le chat de Mémé Ciredutemps, lança-t-elle sèchement. Ce ne serait pas une bonne idée de mettre en colère une très grande sorcière. »

Le troupeau recula soudain. Même ici, sur le Causse, le nom de maîtresse Ciredutemps en imposait. Sa réputation s'était répandue très loin, plus loin que ses déplacements habituels n'avaient jamais conduit la vieille sorcière – les nains des plaines de Sto lui avaient même donné un nom qui se traduisait par « Va de l'autre côté de la montagne ».

Mais Tiphaine, qui s'était remise à transpirer, se demanda ce que le chat de Mémé fichait là. Il traînait d'habitude autour de sa chaumière au royaume de Lancre, pas ici, aussi loin sur le Causse. Les sorcières voyaient des présages partout, évidemment. S'agissait-il alors d'une sorte de présage ? En rapport avec ce qu'avait dit Jeannie ? Elle se demanda, et ce n'était pas la première fois, par quel prodige les chats paraissaient se

trouver un moment quelque part, puis, à peu près simultanément, réapparaître ailleurs<sup>12</sup>.

La jeune mère laissa échapper un cri de douleur. Tiphaine serra les dents et reporta son attention sur le travail en cours. Les sorcières s'acquittent de ce qu'elles ont sur les bras, et ce qu'elle avait en cet instant sur les bras, c'était une jeune mère en plein effort et une autre petite tête.

« Poussez un bon coup, Émilie, s'il vous plaît. Vous avez des triplés. » Émilie gémit.

« Encore un. Une petite », lança joyeusement Tiphaine à l'arrivée d'une fille indemne, assez jolie pour une nouveau-née, et de format réduit. Elle la tendit à une autre parente, puis la réalité reprit ses droits.

Alors qu'elle commençait à ranger, elle remarqua – parce qu'il est dans la nature d'une sorcière de tout remarquer – qu'on roucoulait beaucoup plus à l'intention des deux garçons qu'à celle de la fille. Il était toujours utile d'identifier de telles anomalies, de les mettre de côté et de les garder à l'esprit afin qu'un petit ennui n'en devienne pas un gros un jour.

Ces dames avaient apporté le fauteuil grinçant de la famille pour Émilie, afin qu'elle soit mieux à même de recevoir les félicitations de la cohue. Elles se félicitaient aussi abondamment entre elles, approuvaient d'un signe de tête solennel les conseils prodigués manifestement à bon escient, car la preuve était là : deux garçons costauds ! Oh, et une petite fille.

On déboucha des bouteilles, on alla chercher un gamin auquel on demanda de foncer aux champs pour trouver le père d'Émilie qui travaillait ses cultures d'orge avec son propre père à lui. La mère d'Émilie rayonnait, surtout à l'idée que sa fille serait bientôt madame Robinson, parce qu'elle avait été très, très ferme là-dessus et s'était assurée que le fils Robinson ne faillirait pas à son devoir vis-à-vis de la jeune maman. Ce qui n'avait posé aucun problème ; on était à la campagne, après tout, où les gars rencontraient les filles, comme Émilie avait rencontré son galant le soir du Porcher, puis la nature suivait son cours jusqu'à ce que la mère de la jeune fille remarque le ventre rebondi. Elle en parlait alors à son mari, lequel en touchait deux mots, autour de pintes de bière réjouissantes, au père du jeune homme, qui allait ensuite en discuter avec son fils. Et, la plupart du temps, ça marchait.

Tiphaine s'approcha de la vieille dame qui tenait la petite fille. « Est-ce que je peux la voir un petit moment, s'il vous plaît, juste pour m'assurer qu'elle... vous savez, qu'elle va bien ? »

La vieille bique édentée lui remit la petite fille avec empressement. Après tout, elle n'ignorait pas que Tiphaine, en plus d'une sage-femme, était aussi une sorcière, et on ne savait jamais comment risquait de réagir une sorcière si on se la mettait à dos. Et, quand la vieille alla toucher sa ration de boisson, Tiphaine prit l'enfant dans ses bras et lui chuchota une promesse à voix si basse que nul ne l'entendit. Cette petite fille aurait à l'évidence besoin de chance dans la vie. Et, avec de la chance, elle en aurait désormais. Elle la ramena à sa mère, que sa dernière-née ne parut pas beaucoup impressionner.

Tiphaine nota que les garçons avaient désormais un prénom, mais pas la fille. Elle s'en inquiéta. « Et votre fille ? demanda-t-elle. Vous ne lui donnez pas de prénom ? »

La mère la regarda. « Donnez-lui le vôtre. C'est un joli nom, Tiphaine. »

La sorcière était flattée, mais c'était insuffisant pour effacer l'inquiétude que lui causait la petite Tiphaine. Les gros garçons costauds allaient s'octroyer la majeure partie du lait, se dit-elle. À moins qu'elle y mette le holà, aussi décida-t-elle que cette famille-là recevrait sa visite chaque semaine pendant un temps.

Il n'y avait alors plus rien à ajouter sinon : « Tout m'a l'air en ordre, vous savez où me trouver, je passerai faire un saut la semaine prochaine. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, mesdames, j'ai d'autres gens à voir. »

Elle garda le sourire le temps de sortir de la chaumière, récupéra son balai, et la chatte blanche bondit sur le guidon, telle une figure de proue. Le monde change, songea Tiphaine, je le sens.

Elle aperçut soudain fugitivement un éclair roux, indice qu'un ou deux Feegle rôdaient derrière un bidon à lait. Tiphaine avait jadis été, pendant quelques jours, la kelda des Nac mac Feegle, ce qui tissait entre eux un lien indéfectible. Et ils étaient toujours dans les parages, toujours, à veiller sur elle, à s'assurer qu'aucun mal ne serait fait à leur ch'tite michante sorcieure jaeyante.

Mais il y avait aujourd’hui une différence. Ils ne rôdaient pas cette fois comme d’habitude, et…

« Oh, bondlae de bondlae », fit une voix. Il s’agissait de Guiton Simpleut, un Feegle parti en déplacement le jour de la distribution aux clans de leurs cerveaux, déjà sommaires au départ. Il se tut brusquement avec un *omphhh* quand Rob lui plaqua une main sur la bouche.

« Clapeuz vot goule, Guiton. C’eut une afaere de michante sorcieure, vos saveuz », dit-il en sortant de derrière le bidon pour se planter devant Tiphaine en dansant d’un pied sur l’autre et en triturant le casque en crâne de lapin qu’il tenait à deux mains. « C’eut la michante sorcieure jaeyante, reprit-il. Jeannie m’a dit de vaeni vos chercheu… »

Tous les oiseaux du jour, les chauves-souris et les chouettes de la nuit connaissaient Tiphaine Patraque et ne lui volaient pas en travers du chemin quand elle avait à faire, et le balai fendit les airs jusqu’au royaume de Lancre. C’était un long trajet depuis le Causse, et Tiphaine sentit une pensée comme une brume grise invisible lui accaparer l’esprit, et cette pensée n’était que chagrin. Elle avait conscience qu’elle cherchait à inverser le cours du temps, mais même les meilleures sorcières en étaient incapables. Elle voulait s’arrêter de cogiter, mais, on a beau faire, il est difficile d’empêcher son cerveau de travailler. Tiphaine était une sorcière, et une sorcière apprenait à respecter ses pressentiments, même si elle espérait ses craintes vaines.

C’est en début de soirée qu’elle posa son balai en douceur devant la chaumière de Mémé Ciredutemps, où elle vit la silhouette arrondie facilement reconnaissable de Nounou Ogg. La vieille sorcière, une chope d’un demi-litre dans une main, avait la figure blême.

La chatte, Toi, bondit aussitôt du balai et se dirigea vers la chaumière. Les Nac mac Feegle la suivirent, du coup Toi détala un brin plus vite, de cette manière propre aux chats quand ils veulent faire croire, oh oui, qu’ils ont eux-mêmes décidé d’accélérer et que ça n’a rien à voir, oh non, avec les petits êtres roux en train de se fondre dans les ombres de la chaumière.

« Ça fait du bien de te voir, Tiph, dit Nounou Ogg.

— Elle est morte, hein ? demanda Tiphaine.

— Oui, confirma Nounou. Esmé s’en est allée. Dans son sommeil, la nuit dernière, a ce qui m’a semblé.

— Je le savais. Son chat est venu me le dire. Et la kelda a envoyé Rob... »

Nounou Ogg regarda Tiphaine dans les yeux. « Contente de voir que tu pleures pas, ma fille ; ce sera pour plus tard. Tu sais comment Mémé voulait que ça s'passe : pas d'histoires, pas de cris et surtout pas de larmes. Y a d'autres affaires à régler d'abord. Tu peux donner un coup de main, Tiph ? Elle est en haut, et tu sais comment il est, cet escalier. »

Tiphaine se tourna vers l'escalier et vit, qui attendait au pied, le long et mince panier en osier que Mémé avait tressé. Il était à peu de chose près de la taille de Mémé. Sans son chapeau, évidemment.

« C'est tout Esmé, ça, dit Nounou. Elle se fait tout elle-même. »

La chaumière de Mémé Ciredutemps était en grande partie composée de grincements, et on aurait pu les agencer en mélodies au besoin. Dans un accompagnement harmonieux de boiseries, Tiphaine suivit Nounou Ogg tandis qu'elle montait en soufflant comme un bœuf le petit escalier étroit qui s'entortillait comme un serpent – Nounou disait toujours qu'il fallait un tirebouchon pour s'en extraire –, et elles finirent par arriver à la chambre qu'occupait le petit et triste lit de mort.

Ce pourrait être le lit d'un enfant, songea Tiphaine. Dignement étendue dessus, Mémé Ciredutemps donnait l'impression de dormir. Et Toi, la chatte, était là elle aussi, couchée près de sa maîtresse.

Tiphaine reconnut une carte familière sur la poitrine de la défunte, et une pensée soudaine la frappa comme un gong.

« Nounou, Mémé fait peut-être tout bonnement un Emprunt, vous ne croyez pas ? Pendant que son enveloppe charnelle est ici, sa vraie personne est... ailleurs, non ? » Elle observa la chatte blanche en rond sur le lit et ajouta, avec de l'espoir dans la voix : « Dans Toi ? »

Mémé Ciredutemps était une spécialiste de l'Emprunt – elle transférait son esprit dans celui d'un autre être vivant, se servait de sa morphologie, profitait de ses expériences<sup>13</sup>. C'était de la sorcellerie dangereuse, car une sorcière inexpérimentée risquait de se perdre dans l'esprit de l'autre et de n'en jamais revenir. Et, bien entendu, quand on s'absentait ainsi de sa personne physique, les gens pouvaient se faire une fausse idée...

Nounou prit sans mot dire la carte sur la poitrine de Mémé. Ensemble, elles la lurent :



Nounou Ogg la retourna tandis que Tiphaine glissait la main vers le poignet de Mémé Ciredutemps. Chaque atome de sa nature de sorcière avait beau lui dire en cet instant que la vieille femme n'était plus de ce monde, la petite fille en elle cherchait à sentir même une infime pulsation de vie.

Mais au dos de la carte était griffonné un message qui apportait l'ultime brin d'osier au panier du rez-de-chaussée.

P't-être ben que chus plus  
en vie, Nounou Ogg. Tu sais  
quoi faire et qui mettre au  
courant. Tout revient à  
Tiphaine Patraque sauf Toi,  
la chatte. Elle ira ousque  
ça y chante.

« Ce n'est plus “peut-être bien” », dit tout bas Tiphaine. Puis le reste du message s'imprima d'un coup dans sa tête. « Qu'est-ce... ? Qu'est-ce qu'elle veut dire par “Tout revient à Tiphaine”... ? » Sa voix décrut encore tandis qu'elle regardait Nounou Ogg d'un air consterné.

« Oui, fit Nounou. C'est bien l'écriture de Mémé. Moi, ça m'va. T'hérites de la chaumière et du terrain autour, des herbes médicinales, des abeilles et de tout l'reste. Mais, au fait, elle m'a toujours promis l'ensemble de la cuvette et du broc roses. » Elle observa Tiphaine et reprit : « J'espère que ça t'ennuie pas ? »

*Si ça ne m'ennuie pas ?* se répéta Tiphaine. Nounou Ogg me demande si ça ne m'ennuie pas ? Après quoi, une autre idée l'affola : *Deux exploitations ? Voyons... je n'aurai plus besoin d'habiter chez mes parents... Mais je vais devoir beaucoup me déplacer... Puis une pensée éclipsa les autres comme un coup de tonnerre. Comment marcher sur les traces de Mémé Ciredutemps ? Elle est... Elle était... impossible à suivre !*

Nounou n'était pas devenue vieille sorcière sans avoir appris deux ou trois trucs en chemin. « Te mets pas déjà la rate au bourre-couillon, Tiph, dit-elle avec entrain. Ça t'avancera à rien, à part te flanquer des coliques. On aura tout le temps qu'il faut plus tard pour causer de... tout ça. Là, tout d'suite, on a du pain sur la planche... »

Tiphaine et Nounou avaient souvent eu affaire à la mort. Dans les montagnes du Bélier, les sorcières se chargeaient de rendre le défunt présentable pour l'autre monde – les détails peu ragoûtants dont on ne parlait pas, et d'autres bricoles comme ouvrir la fenêtre pour laisser sortir l'âme. Mémé Ciredutemps avait déjà ouvert la fenêtre, en l'occurrence, même si son âme était sûrement capable de sortir de n'importe où et d'aller où ça lui chantait, se disait Tiphaine.

Nounou Ogg brandit les deux sous pris sur la table de chevet. « Elle les a laissés pour nous, dit-elle. C'est bien Esmé, ça, prévenante jusqu'au bout, dame. On commence ? »

Malheureusement, Nounou avait rapporté de l'arrière-cuisine la bouteille d'alcool de pêche triple distillation de Mémé Ciredutemps – pour usage médicinal uniquement. À l'en croire, c'était destiné à la soutenir pendant qu'elle accomplirait les rites mortuaires pour sa consœur, mais, même en manipulant la défunte comme s'il s'agissait d'un bijou précieux, les coups de gnôle de Nounou Ogg n'étaient pas d'un grand secours.

« L'a l'air bien, non ? » dit Nounou une fois qu'elles en eurent fini avec les tâches désagréables – et, par bonheur, Mémé avait toujours eu ses vraies dents. « C'est quand même quelque chose. J'ai toujours cru que j'partirais la première, avec tout ce que j'bois et lreste, surtout lreste. Je m'suis pas ménagée de ce côté-là. » Pour tout dire, Nounou Ogg ne s'était ménagée en rien, et elle passait pour avoir l'esprit si large qu'on pouvait le lui sortir par les oreilles et s'en servir pour lui attacher un chapeau sur la tête.

« Il va y avoir des obsèques ? demanda Tiphaine.

— Ben, tu connais Esmé. Elle était pas pour ces histoires-là – pas son genre de s'mettre en avant<sup>14</sup> –, et, nous autres sorcières, on aime pas trop ça, les obsèques. Pour Mémé, c'était du tintouin. »

Tiphaine songea aux seules autres obsèques de sorcière auxquelles elle avait assisté. Feue mademoiselle Trahison, pour qui elle avait travaillé, avait voulu beaucoup de tintouin. Elle avait tenu par ailleurs à ne pas manquer l'événement, aussi avait-elle envoyé des invitations à l'avance. La journée avait été... mémorable.

Alors qu'elles mettaient Mémé Ciredutemps au lit – comme Mémé appelait sa couche exiguë –, Nounou fit observer : « Faut avertir la reine

Magrat. Elle est en ce moment à Genua avec le roi, mais j'suis sûre qu'elle viendra très vite, surtout avec ces chemins de fer et chais pas quoi. Tous les autres qu'on doit mettre au courant le sont sûrement déjà, c'est moi qui te l'dis. Mais, dès demain matin, avant que tout le monde arrive, on va enterrer Mémé comme elle le voulait, discrètement et sans tintouin, dans le panier d'osier en bas. Pas chers du tout, ces paniers d'osier, et vite fabriqués, c'est ce qu'elle disait toujours, Esmé. Et tu connais Esmé, c'est quelqu'un de très économique – avec elle, rien s'perd. »

Tiphaine passa la nuit sur le lit gigogne, un tout petit modèle qu'on repoussait d'habitude quand on n'en avait pas besoin. Nounou Ogg avait porté son choix sur le fauteuil à bascule au rez-de-chaussée, qui couinait et se plaignait chaque fois qu'elle se balançait. Mais Tiphaine ne dormit pas. Elle passa par une succession de demi-sommeils tandis que le clair de lune filtrait dans la chambre, et, chaque fois qu'elle levait les yeux, elle voyait Toi, la chatte, endormie au pied du lit de Mémé, en boule ainsi qu'une petite lune blanche.

Tiphaine avait souvent veillé des morts, évidemment – la coutume voulait que l'âme trépassée ait de la compagnie la nuit précédent des obsèques ou une inhumation, comme pour bien faire comprendre à ce qui pourrait... se tapir à l'affût : cette personne comptait, quelqu'un reste ici à l'heure du danger pour s'assurer que rien de malfaisant ne surviendra en douce. La chambre retentissait à présent des grincements nocturnes des boiseries, et Tiphaine, complètement éveillée, écoutait Mémé Ciredutemps qui se mettait à émettre des bruits à mesure que son cadavre se tassait. J'ai souvent fait ça, se disait-elle. C'est le travail des sorcières. On n'en parle pas, mais on le fait. On veille les morts pour qu'aucun mal venu des ténèbres ne les frappe. Mais, comme dit Nounou, plutôt que veiller les morts, on devrait peut-être surveiller les vivants, car, malgré ce que croient la plupart des gens, les morts ne causent de tort à personne.

Je fais quoi maintenant ? s'inquiéta-t-elle aux premières heures du jour. Qu'est-ce qui va se passer demain ? Le monde est sens dessus dessous. Je ne peux pas remplacer Mémé. Jamais de la vie. Puis elle se demanda : Qu'est-ce que la jeune Esméralda a dit quand Nounou Colique lui a annoncé que son exploitation couvrait le monde entier ?

Elle s'agita et se retourna, puis ouvrit les paupières et leva soudain la tête pour découvrir une chouette qui la fixait depuis le rebord de fenêtre, ses grands yeux en suspension dans l'obscurité comme une lanterne donnant sur un autre monde. Encore un présage ? Mémé aimait bien les chouettes...

Son second degré était à présent à l'œuvre et analysait ses pensées. Tu ne peux pas alléguer que tu ne t'y connais pas assez, aucune sorcière ne dirait ça, lui soufflait-il. Enfin, quoi, tu le sais, que tu es compétente, oui ; les grandes sorcières n'ignorent pas que tu as un jour refoulé la reine des fées de notre monde, et elles t'ont vue franchir la porte avec l'hiverrier. Elles t'ont aussi toutes vue revenir.

Mais est-ce que ça suffit ? intervint sa première vue. Une fois... notre travail ici terminé, je pourrais enfiler ma culotte numéro deux et rentrer chez moi sur mon balai. Il faut de toute façon que j'y passe, même si je reprends l'exploitation. Je dois mettre mes parents au courant. Et je vais avoir besoin d'aide sur le Causse... Ça sera un cauchemar s'il faut que je me trouve en deux lieux en même temps. Je ne suis pas un chat, moi...

À cette pensée, elle baissa les yeux. Toi était là, qui l'observait, mais la minette ne se contentait pas de l'observer, elle la fixait de ce regard pénétrant propre aux seuls chats, l'air de dire : Remets-toi au boulot, ce n'est pas ça qui manque. Ne pense pas à toi. Pense à tout le monde.

Puis la fatigue finit par faire ami-ami avec elle, et Tiphaine Patraque profita de quelques heures de sommeil.

Les clic-clac crépitèrent quand la nouvelle de la mort de Mémé CireduTemps se propagea le long des lignes le lendemain matin, et ceux qui reçurent le message réagirent chacun à sa façon.

Dans le bureau de son manoir, madame Persoreille<sup>15</sup> en prit connaissance alors qu'elle écrivait son prochain livre sur la « Magye des fleurs », et elle eut l'impression que quelque chose boitait, que le monde marchait de travers. Elle se composa la tête chagrinée de circonstance et alla en informer son mari, un vieux mage, en tâchant de cacher sa joie sitôt qu'elle en comprit la conséquence : elle, madame Persoreille, allait devenir une des sorcières les plus importantes de Lancre. Peut-être arriverait-elle à caser sa dernière disciple en date dans cette vieille chaumière au milieu des bois. Son expression de ruse s'accentua encore

quand elle songea qu'elle pourrait lui donner des allures *magiques* grâce à quelques filets à sortilèges, charmes, symboles runiques, étoiles d'argent, tentures de velours noir et – ah oui – l'indispensable boule de cristal.

Elle fit venir sa dernière jeune stagiaire pour qu'elle aille lui chercher sa cape et son balai, puis elle enfila sa meilleure paire de gants de dentelle noire, ceux avec les symboles en argent cousus au bout de chaque doigt. Elle ne voulait pas rater son entrée...

Dans la boutique de la farce et de la fantaisie de Pipo, au 4 de la rue du Dixième-Œuf à Ankh-Morpork – *Tout pour la sorcière pressée* –, madame Proust commenta : « Quelle tristesse, mais la vieille fille en a bien profité. »

Les sorcières n'ont pas de chef, bien entendu, mais toutes savaient que Mémé Ciredutemps était le meilleur chef qu'elles n'avaient pas eu, aussi une autre devait-elle maintenant se faire connaître pour diriger mine de rien la profession. Et aussi pour garder un œil sur celles sujettes à glousser et radoter un peu trop.

Madame Proust étouffa un simili-glusissement tiré de son *Tableau comparatif des gloussements et radotages* et se tourna vers son fils Derek. « Il va maintenant y avoir des bisbilles ou je ne m'appelle pas Eunice Proust. Mais c'est sûrement la petite Tiphaine Patraque qui héritera de l'exploitation. On a toutes vu de quoi elle est capable. Pour ça, oui ! » Et elle se dit en son for intérieur : Vas-y, Tiphaine, avant qu'une autre se décide.

Au palais, le secrétaire Tambourinœud se rendit en hâte avec le *Disque-Monde* au bureau oblong, où le seigneur Vétérini, le Patricien de la cité, attendait qu'arrive sa grille de mots croisés quotidienne.

Mais Vétérini connaissait déjà la nouvelle importante. « Des frictions sont à prévoir. Il faut s'attendre à des prises de bec chez ces dames, notez bien ce que je dis. » Il soupira. « Des idées, Tambourinœud ? Qui va sortir du lot, à votre avis ? » Il tapota le pommeau de sa canne d'ébène tandis qu'il réfléchissait à sa propre question.

« Eh bien, monseigneur, répondit Tambourinœud, selon la rumeur que rapportent les clacs, ce sera sans doute Tiphaine Patraque. Plutôt jeune.

— Plutôt, oui. Est-elle compétente ? demanda Vétérini.

— Je le crois, monseigneur.

— Et cette madame Persoreille ? »

Tambourinœud fit la grimace. « Tout dans l'image, monseigneur, ne se salit pas les mains. Bijoux en pagaille, dentelle noire, vous voyez le genre. Des relations, mais je n'en sais pas plus.

— Ah oui, maintenant que vous le dites, je l'ai croisée. Arriviste et imbutue d'elle-même. Du type à fréquenter les soirées.

— Vous aussi, monseigneur.

— Oui, mais je suis le tyran, cela entre donc dans mes fonctions, hélas. Bon, cette petite Patraque, que savons-nous encore d'elle ? N'y a-t-il pas eu des incidents la dernière fois qu'elle est venue en ville ?

— Monseigneur, les Nac mac Feegle l'aiment beaucoup, et elle le leur rend bien. Ils tiennent à lui servir à l'occasion de gardes d'honneur.

— Tambourinœud.

— Oui, monseigneur ?

— Je vais proférer un mot pour la première fois de ma vie. Miyards ! Nous ne voulons plus de Feegle chez nous. Nous ne pouvons pas nous le permettre !

— Peu probable, monseigneur. Maîtresse Patraque les a bien en main, et il est peu probable qu'elle souhaite reproduire les événements de sa dernière visite, qui n'ont d'ailleurs pas causé de dommages durables.

— La Tête du roi n'est-elle pas devenue Le Cou du roi<sup>16</sup> ?

— Oui, effectivement, monseigneur, mais le changement a profité à beaucoup de monde, surtout au patron, qui ne cesse de s'enrichir grâce aux touristes. Il figure dans tous les guides.

— Si elle a les Nac mac Feegle dans sa manche, c'est un potentiel avec lequel il faut compter, médita Vétérini.

— Le jeune dame passe aussi pour réfléchie, serviable et habile.

— Sans être insupportable ? J'aimerais en dire autant de madame Persoreille. Hmm, fit Vétérini, il serait prudent de la tenir à l'œil... »

Mustrum Ridculle, archichancelier de l'Université de l'Invisible, le regard fixé sur le mur de sa chambre, se remit à pleurer, puis, une fois ressaisi, il fit appeler le mage Cogite Stibon, son bras droit.

« Les clic-clac confirment ce que vous a appris Sort, monsieur Stibon, dit-il avec tristesse. La sorcière Esméralda Ciredutemps de Lancre, mieux

connue sous le nom de Mémé Ciredutemps, est décédée. » L'archichancelier parut embarrassé. Il avait sur les genoux un paquet de lettres qu'il tournait et retournait. « On a eu une liaison, vous voyez, quand on était jeunes tous les deux, mais elle voulait être la meilleure de toutes les sorcières, et moi j'espérais un jour devenir archichancelier. Malheureusement pour nous, nos rêves se sont réalisés<sup>17</sup>.

— Oh là là, monsieur. Voulez-vous que j'organise votre emploi du temps pour que vous assistiez aux obsèques ? Il y aura des obsèques, j'imagine...

— Monsieur Stibon, rien à foutre de mon emploi du temps. Je pars maintenant. Tout de suite.

— Avec tout le respect que je vous dois, archichancelier, je vous rappelle que vous avez promis de vous rendre à la réunion avec la Guilde des Comptables et des Usuriers, monsieur.

— Ces rapaces à deux sous ! Dites-leur que j'dois m'occuper d'un problème urgent d'affaires internationales. »

Cogite hésita. « Ce n'est pas tout à fait vrai quand même, archichancelier.

— Oh, que si ! » riposta l'archichancelier. Les règles étaient faites pour les autres, pas pour lui. Pas plus, songea-t-il avec un pincement au cœur, qu'elles ne l'avaient été pour Esmé Ciredutemps... « Depuis quand travaillez-vous pour l'Université de l'Invisible, jeune homme ? mugit-il. La dissimulation, c'est notre fonds de commerce. J'veis maintenant enfourcher mon balai, monsieur Stibon, et je laisse la maison entre vos mains très compétentes. »

Et dans cet... autre monde, dans ce parasite cramponné par ses petits crochets malfaisants aux portes de pierre, un elfe ourdissait ses plans. Il complotait pour s'emparer du pays des fées, actuellement aux mains d'une reine qui n'avait jamais totalement retrouvé ses pouvoirs après sa défaite humiliante face à une gamine du nom de Tiphaine Patraque. Il conspirait pour bondir, sauter par une porte qui – pendant un temps du moins – serait aussi ténue que de la gaze. Parce qu'une puissante sorcière ne leur faisait plus obstacle. Et les habitants de ce monde seraient alors vulnérables.

Les yeux du seigneur Fleur des Pois étincelèrent, et sa tête s'emplit d'images glorieuses de victimes, des plaisirs de la cruauté, des splendeurs

d'un pays où les elfes pourraient à nouveau s'amuser avec de nouveaux jouets.

Au moment propice...

12 Elle n'en savait rien, mais un jeune philosophe passionné d'Éphèbe avait cogité sur la même énigme, jusqu'à ce qu'on découvre un matin son cadavre – la majeure partie de son cadavre en tout cas – entouré d'une multitude de chats qui ronronnaient, le ventre plein. À la suite de quoi personne n'a tenu à poursuivre ses expériences, semble-t-il.

13 Et de ses repas. C'est étonnant le mauvais goût dans la bouche que peut laisser une nuit passée dans une chouette qui grignote des campagnols.

14 Elle n'en avait jamais eu besoin. Mémé Cireduetemps évoquait une proue de bateau. Les mers s'ouvraient devant elle à son arrivée.

15 Prononcé Perce-raye.

16 Le seul cas connu où les Feegle ont rebâti un bistro après en avoir vidé la cave et l'avoir démolie. La nouvelle version, cependant, était devant derrière. Jusqu'au gros furoncle à maturité sur le cou en question.

17 Ce qui montre bien que les rêves qui se réalisent ne sont pas toujours souhaitables. Est-ce qu'on vit plus à l'aise en portant une pantoufle de verre ? Si tout ce qu'on touche se change en guimauve, ne vit-on pas alors une vie de... poisse ?



## CHAPITRE 4

### ADIEU – ET BIENVENUE

Descendre la dépouille de Mémé Ciredutemps par l'escalier en colimaçon aux toutes petites marches de la chaumière exiguë le lendemain matin n'était pas facilité par le gros cruchon de cidre que Nounou se dépêchait de vider, mais elles arrivèrent au bout de leur peine sans aucun heurt.

Elles étendirent délicatement la morte dans le cercueil d'osier, et Tiphaine sortit chercher dans la grange la brouette et des pelles pendant que Nounou reprenait son souffle. Puis, ensemble, elles soulevèrent prudemment le cercueil pour le déposer dans la brouette et placèrent les pelles de chaque côté.

Tiphaine empoigna les deux bras de la brouette. « Maintenant vous restez ici, Rob, dit-elle au Feegle qui venait de sortir avec ses compagnons de leurs cachettes pour se ranger derrière elle. C'est une affaire de michante sorcieure, vous savez. Vous ne pouvez pwint m'aider. »

Rob Deschamps dansa d'un pied sur l'autre. « Mais vos aetes not michante sorcieure, et vos saveuz que Jeannie... commença-t-il à expliquer.

— Rob Deschamps. » Le regard d'acier de Tiphaine le cloua. « Vous vous rappelez la michante sorcieure en chef ? Mémé Ciredutemps ? Vous voulez que son ombre s'en revienne et... *vos dise kwa faere pou toujours ?* » Le groupe lâcha un gémissement collectif et Guiton Simpleut recula en se lamentant. « Alors comprenez-moi bien, c'est un travail dont nous autres, les michantes sorcieures, on se charge toutes seules. » Elle se tourna vers Nounou Ogg d'un air résolu. « Où on va, Nounou ?

— Esmé a marqué un emplacement dans les bois, Tiph, où elle voulait qu'on l'installe, répondit Nounou. Suis-moi, j'sais où c'est. »

Le jardin de Mémé Ciredutemps était tout près du bois au-delà, mais le trajet parut interminable à Tiphaine avant qu'elles arrivent en son cœur, où on avait enfoncé dans la terre un bâton au sommet duquel était attaché un ruban rouge.

Nounou donna une pelle à Tiphaine, et toutes deux se mirent à creuser dans l'air froid du petit matin. C'était un travail pénible, mais Mémé avait bien choisi son terrain, et le sol était meuble et friable.

Le trou enfin creusé – en grande partie, il faut le dire, par Tiphaine –, Nounou Ogg, qui suait à grosses gouttes (selon elle), s'appuya sur le manche de sa pelle et s'octroya une lampée de sa cruche tandis que Tiphaine rapprochait la brouette. Elles déposèrent le cercueil d'osier doucement dans le trou puis se reculèrent un instant.

Sans un mot, ensemble, elles s'inclinèrent solennellement devant la tombe de Mémé. Après quoi elles empoignèrent à nouveau les pelles et entreprirent de la remplir. *Ker-chtonk ! Ker-chtonk !* Les pelletées s'entassèrent sur l'osier jusqu'à le recouvrir, et Tiphaine regarda s'écouler la terre jusqu'à ce que se fige le dernier grain.

Alors qu'elles égalisaient le monticule de terre, Nounou l'informa que Mémé avait déclaré ne pas vouloir d'urnes, ni de reliquaires, ni surtout de pierre tombale.

« Il faudrait quand même une pierre, dit Tiphaine. Les blaireaux, les souris et d'autres bêtes creusent sous terre, vous êtes au courant. Même si on sait que les ossements ce n'est pas elle, moi je veux être sûre que rien ne sera déterré jusqu'à... » Elle hésita.

« La fin des temps ? acheva Nounou. Écoute, Tiph, Esmé m'a demandé de te dire, si tu veux voir Esméralda Ciredutemps, que t'as juste à regarder autour de toi. Elle est là. Nous autres les sorcières, on pleure pas les morts

très longtemps. On se satisfait des bons souvenirs – ils sont là pour qu'on les entretienne. »

Sa grand-mère, Mémé Patraque, se rappela soudain à la mémoire de Tiphaine. Elle n'avait pas été sorcière – Esméralda Ciredutemps s'était pourtant montrée très intéressée d'en savoir davantage à son sujet –, mais, quand elle était morte, on avait brûlé sa cabane de berger, et ses ossements s'étaient enfouis à deux mètres de profondeur dans le calcaire des collines. Puis on avait replanté de l'herbe, et seules les roues en fer de la cabane marquaient l'emplacement de la sépulture. Mais c'était désormais un lieu sacré, un lieu de souvenirs. Et pas uniquement pour Tiphaine. Aucun berger ne passait par là sans un regard jeté vers le ciel ni une pensée pour Mémé Patraque, qui avait parcouru ces collines nuit après nuit et dont la lumière avait zigzagué dans les ténèbres. Un signe de tête approbateur de sa part valait de l'or sur le Causse.

Cette tombe dans les bois, comprit Tiphaine, serait de même nature. Un lieu saint. C'était une bonne journée pour mourir, songea-t-elle, si une telle journée existait, autant pour mourir que pour être enterrée.

Les oiseaux chantaient à présent dans les arbres, d'autres bêtes bruissaient dans les broussailles, et la forêt retentissait d'une multitude de bruits, preuve que la vie continuait, mêlée aux âmes des morts dans un requiem sylvestre.

Toute la forêt chantait à présent pour Mémé Ciredutemps.

Tiphaine vit un renard s'approcher en catimini, s'incliner puis détaler parce qu'un sanglier débarquait en compagnie de sa famille de marcassins. Un blaireau apparut ensuite et resta sans prêter attention aux précédents visiteurs, et Tiphaine n'en crut pas ses yeux quand des bêtes vinrent l'une après l'autre s'installer près de la tombe et n'en plus bouger comme autant d'animaux de compagnie.

Où est maintenant Mémé ? se demanda-t-elle. Une partie de la sorcière est-elle encore... ici ? Elle fit un bond quand quelque chose la toucha à l'épaule ; mais ce n'était qu'une feuille. Et alors, au fond d'elle-même, elle sut la réponse à sa question : *Où est Mémé Ciredutemps ?*

C'était : *Elle est ici... et partout.*

À la grande surprise de Tiphaine, Nounou Ogg pleurait tout doucement. Nounou but un autre coup à sa cruche et s'essuya les yeux. « Pleurer, ça fait du bien des fois, dit-elle. Y a pas de honte quand c'est

pour ceux qu'on a aimés. Ça m'arrive de m'souvenir d'un de mes maris et de verser une larme ou deux. Les souvenirs sont faits pour qu'on les chérisse et c'est pas bon de s'complaire dans l'morbide.

— Combien de maris vous avez vraiment eus, Nounou ? » demanda Tiphaine.

Nounou parut compter. « Trois à moi, et mettons que j'ai pas assez de doigts pour les autres, comme qui dirait. » Mais maintenant elle souriait, peut-être en se remémorant un époux qu'elle avait beaucoup chéri, puis, revenant d'un coup au présent, elle fut à nouveau la sorcière enjouée habituelle. « Allez, Tiph, dit-elle, on s'en retourne à *ta* chaumière. Comme j'dis toujours, une bonne veillée se fait pas toute seule. »

Alors qu'elles s'en revenaient vers la chaumière, Tiphaine posa à Nounou la question qui lui brûlait les lèvres. « Qu'est-ce qui va se passer ensuite, d'après vous ? »

Nounou tourna la tête vers elle. « Comment ça ?

— Ben, Mémé n'était pas exactement la sorcière en chef... sauf que tout le monde le croyait...

— Y en a pas, de sorcière en chef, Tiph, tu l'sais bien.

— Oui, mais... si Mémé n'est plus là, ce n'est pas vous qui devenez la sorcière pas en chef ?

— Moi ? » Nounou Ogg éclata de rire. « Oh non, jeune fille, j'ai eu une très belle vie, moi, beaucoup d'enfants, beaucoup d'hommes, beaucoup de plaisir et, oui, comme sorcière, j'suis pas mauvaise. Mais j'ai jamais pensé prendre la place de Mémé. Jamais.

— Ben, qui, alors ? Faut que quelqu'un la prenne. »

Nounou Ogg se renfrogna. « Elle a jamais dit qu'elle valait mieux que les autres, Mémé. Elle se mettait au boulot, montrait de quoi elle était capable, et les gens se faisaient leur idée eux-mêmes. Je te l'dis, les doyennes des sorcières vont pas tarder à se réunir pour en causer, mais moi j'sais qui Mémé choisirait – et que j'choisirais aussi. » Elle s'interrompit et parut un instant sérieuse. « C'est toi, Tiph. Esmé t'a laissé sa chaumière. Mais plus encore. Tu dois prendre la place de Mémé Cireduetemps, sinon c'est une autre moins qualifiée qui s'y installera !

— Mais... je ne peux pas ! Et les sorcières n'ont pas de chef ! C'est ce que vous venez de dire, Nounou !

— Oui, reconnut Nounou. Et faut qu’tu sois la meilleure putain d’chef qu’on a pas. Me regarde pas de travers comme ça, Tiphaine Patraque. Réfléchis. T’as pas essayé de la gagner, cette place, mais pourtant elle te revient, et, si tu m’crois pas, alors crois Mémé. Elle m’a dit que t’étais la seule sorcière qui pouvait sérieusement lui succéder, elle me l’a dit le soir après que t’as filé avec la lièvre.

— À moi, elle ne m’a jamais rien dit, fit observer Tiphaine en se sentant soudain très jeune.

— Ben, elle disait rien, évidemment. Elle était pas comme ça, Esmé, tu l’sais. Elle pouvait lâcher un grognement, et p’t-être un compliment comme “Bravo, petite”. Ce qu’elle voulait, c’est que les gens connaissent leurs propres forces – et les tiennes sont exceptionnelles.

— Mais, Nounou, vous êtes plus âgée et plus expérimentée que moi – vous en savez beaucoup plus long !

— Et y en a que j’veux oublier.

— Je suis bien trop jeune, gémit Tiphaine. Si je n’étais pas une sorcière, je ne penserais qu’aux garçons. »

Nounou Ogg faillit lui sauter dessus. « T’es pas trop jeune. La valeur attend pas le nombre des années. T’es celle qui doit s’occuper de l’avenir, c’est ce que m’a dit Mémé Ciredutemps. Et, quand on est jeune, on a beaucoup d’avenir. » Elle renifla. « Beaucoup plus qu’moi, pour sûr.

— Mais ce n’est pas comme ça qu’on procède, objecta Tiphaine. Ça devrait être une sorcière parmi les doyennes. Forcément. » Mais son second degré lui bondit dans la tête pour contester. Pourquoi ? Pourquoi ne pas faire autrement ? Pourquoi toujours répéter ce qu’on a fait jusqu’ici ? Et elle se sentit quelque part au fond d’elle-même enivrée à l’idée de relever le défi.

« Huh ! répliqua Nounou. T’as dansé avec la lièvre pour sauver la vie à tes amis, petite. Est-ce que tu t’souviens d’la fois où t’étais tellement... en colère que t’as ramassé un gros morceau de silex et qu’il t’a coulé entre les doigts comme si c’était de l’eau ? Toutes les grandes sorcières étaient là, et elles t’ont tiré leur chapeau. À toi ! Leur chapeau ! » Elle partit à pas lourds vers la chaumière en lançant un dernier argument. « Et faut pas que t’oublies, Toi t’a choisie. C’est vers toi qu’elle est allée, la chatte, quand Esmé s’en est partie. »

Et d'ailleurs la chatte blanche était là, assise sur la souche d'un vieux bouleau, elle faisait sa toilette, et Tiphaine en fut toute songeuse. Oh oui, toute songeuse.

À l'instant où elles arrivaient à la chaumière, un très gros mage débraillé s'efforçait de faire atterrir son balai près de l'enclos des chèvres.

« C'est bien que vous soyez venu, Mustrum », brailla Nounou Ogg à travers le jardin tandis que l'homme défroissait ses robes, passait près des herbes médicinales d'un pas prudent et ôtait son chapeau devant les sorcières – Tiphaine nota avec jubilation qu'il se l'était attaché sur la tête avec une ficelle. « Tiph, j'te présente Mustrum Ridculle, archichancelier de l'Université de l'Invisible. »

Tiphaine n'avait rencontré que deux ou trois mages dans sa vie, surtout de ceux qui comptent sur leurs robes, chapeaux et bourdons pour en imposer tout en espérant n'avoir jamais rien à accomplir de magique. À première vue, Ridculle avait tout de ces mages-là : la barbe, le gros bourdon avec un nœud au bout, le chapeau pointu... Minute, un chapeau pointu encombré d'une arbalète coincée dans le ruban ? Son côté sorcière la fit prendre du recul et observer Ridculle plus attentivement. Mais lui ne s'intéressait aucunement à elle. À son grand étonnement, l'archichancelier avait bel et bien l'air de pleurer.

« C'est vrai alors, Nounou ? Elle nous a réellement quittés ? »

Nounou lui tendit un mouchoir et, tandis qu'il se mouchait bruyamment, elle souffla à Tiphaine : « Esmé et lui étaient... ben, tu comprends, de bons amis quand ils étaient plus jeunes. » Elle cligna de l'œil.

L'archichancelier paraissait accablé. Nounou lui proposa sa cruche. « Mon fameux remède, m'sieur l'archichancelier. Vaut mieux l'avaler d'une traite. Souverain contre la mélancolie, ça oui. Chaque fois que j'suis pas très sûre de moi, j'en bois à tire-larigot. À usage médicinal uniquement, 'videmment. »

L'archichancelier saisit la cruche, s'envoya deux lampées d'un coup puis la brandit en direction de Nounou. « À Esméralda Ciredutemps et aux avenirs perdus, dit-il d'une voix étranglée par le chagrin. Puissions-nous les retrouver un jour ! » Il ôta son chapeau, en dévissa le bout pointu et en sortit une petite bouteille d'eau-de-vie ainsi qu'une tasse. « Pour vous,

madame Ogg, tonna-t-il. Et maintenant, est-ce que j'pourrais la voir, je vous prie ?

— On l'a déjà mise en terre là où elle voulait reposer, répondit Nounou. Vous savez ce que c'est. Elle voulait pas de tintouin. » Elle regarda le mage et ajouta : « J'regrette beaucoup, Mustrum, mais on va vous conduire où elle est maintenant. Tiphaine, tu veux bien montrer l'chemin ? »

Et c'est ainsi que le mage le plus important du monde suivit respectueusement Tiphaine et Nounou Ogg à travers bois jusqu'à la dernière demeure de la sorcière la plus importante du monde. Les arbres autour de la petite clairière étaient peuplés d'oiseaux qui chantaient à s'égosiller. Nounou et Tiphaine restèrent en arrière afin de laisser au mage un instant d'intimité près de la tombe. Il soupira. « Merci, maîtresse Ogg, maîtresse Patraque. »

Puis il fit franchement face à Tiphaine et la regarda vraiment.

« En mémoire d'Esméralda Ciredutemps, ma chère, si vous avez jamais besoin d'un ami, vous pouvez vous adresser à moi. J'suis le mage le plus important du monde, alors c'est pas rien. » Il marqua un temps. « J'ai entendu parler de vous », reprit-il. Et, comme elle en avait le souffle coupé, il ajouta : « Non, soyez pas surprise. Vous devez savoir que nous autres, les mages, on garde un... œil sur ce que vous faites, vous autres les sorcières. On sait quand la magie est perturbée, quand il... arrive quelque chose. Alors j'ai entendu parler du silex. C'est vrai, tout ça ? » Son ton était maintenant plus bourru, un ton à ne pas tenir de menus mais de trapus propos, un ton de tonnerre.

« Oui, répondit Tiphaine. Tout est vrai.

— Bon sang, fit Ridculle. J'suis maintenant sûr que votre avenir fera... des étincelles, quoi. Je vois les signes en vous, maîtresse Tiphaine Patraque – et j'en connais, des gens aux grands pouvoirs, des gens qui en ont tellement qu'ils ont pas besoin de l'exercer. Vous êtes à peine dans l'âge adulte, et pourtant j'veo ça en vous, alors je m'demande ce que vous allez nous faire le prochain coup. » Sa figure s'assombrit alors, et il reprit : « Est-ce que vous pourriez maintenant m'laisser seul avec moi-même, mesdames. J'suis certain de retrouver le chemin de la chaumière. »

Plus tard, l'archichancelier retourna à son balai, et les deux sorcières le regardèrent disparaître grosso modo dans la direction d'Ankh-Morpork. Le

balai oscillait quand il s'éleva au-dessus des bois, comme pour un dernier salut.

Nounou sourit. « C'est un mage. Il peut rester sobre s'il en a envie, et, dans l'cas contraire, ben, il arrive à piloter à peu près un balai avec deux ou trois verres dans l'nez. Après tout, on peut pas emboutir grand-chose là-haut. »

À mesure que la matinée avançait, de plus en plus de monde venait à la petite chaumière pour rendre les derniers hommages. La nouvelle s'était répandue, et on aurait dit que tous les visiteurs voulaient laisser un présent à Mémé Ciredutemps. À la sorcière qui avait toujours été là pour eux, même s'ils ne l'avaient pas toujours beaucoup aimée. Esmé Ciredutemps n'avait pas donné dans l'agréable. Elle avait donné dans l'utile. Elle avait été là pour eux quand ils passaient à la chaumière, elle était sortie à n'importe quelle heure du jour et de la nuit quand ils la réclamaient (et parfois quand ils ne la réclamaient pas, ce qui n'avait pas toujours été bien accepté), et elle leur avait d'une certaine manière donné un sentiment de... sécurité. Ils apportaient donc des jambons et des fromages, du lait et des légumes au vinaigre, des confitures et de la bière, du pain et des fruits...

On avait aussi l'impression que, de tous côtés, des balais surgissaient d'entre les arbres, et il n'y avait rien que les sorcières appréciaient autant que des provisions gratuites – Tiphaine en surprit une vieille qui tentait de se fourrer un poulet entier dans la culotte. Et, à mesure qu'elles arrivaient, le nombre de villageois se réduisait. Ça n'était pas recommandé de se trouver au milieu de tant de sorcières. Pourquoi courir des risques ? Personne ne tenait à être changé en grenouille – du coup, qui rentrerait les moissons ? Ils se trouvèrent les uns après les autres des prétextes pour prendre la tangente, entre autres ceux qui avaient tâté des fameux cocktails de Nounou Ogg et qui prenaient une tangente un brin sinueuse.

Aucune sorcière n'avait été invitée, mais Tiphaine avait l'impression qu'elles s'étaient senties attirées là, tout comme l'archichancelier. Même madame Persoreille fit son apparition. Elle arriva en voiture à deux chevaux empanachés de plumets noirs, et ses bras cliquetaient d'une multitude de bracelets et d'amulettes – comme si la section de percussions d'un orchestre avait soudain basculé d'une falaise – tandis que son

chapeau était constellé d'étoiles d'argent. Elle avait traîné son mari avec elle. Tiphaine le prit en pitié.

« Je vous salue, chères consœurs, et que les runes nous protègent en ce jour d'extrême gravité », lança madame Persoreille juste assez fort pour que l'entendent les villageois encore présents – elle aimait afficher sa nature de sorcière. Elle fixa longuement Tiphaine, ce qui fit enrager Nounou Ogg.

Nounou lui adressa une inclination du buste la plus brève possible avant de se tourner vers Tiphaine. « Regarde, lui dit-elle, v'là Agnès Crétine. Salut, Agnès ! »

Agnès – une sorcière dont le tour de taille laissait à penser qu'elle partageait le point de vue de la kelda des Feegle sur les repas – était hors d'haleine. « J'étais en tournée avec *Beaucoup de bruit pour tout le monde* de Rochemare. J'étais à Quirm quand j'ai appris la nouvelle, et je suis venue au plus vite. »

Tiphaine n'avait encore jamais rencontré Agnès, mais un seul regard à sa figure honnête et à son sourire bon enfant lui suffit pour comprendre qu'elle s'entendrait sûrement bien avec elle. Puis elle ne se sentit plus de joie quand un balai effectua sa descente en tanguant dangereusement et qu'elle entendit le « Hum » familier de son amie Pétulia.

« Hum, Tiphaine, j'ai entendu dire que tu étais là. Hum, tu veux un coup de main pour confectionner des casse-croûtes ? » proposa la nouvelle arrivante en agitant une grosse flèche de lard une fois qu'elle eut atterri. Pétulia était mariée à un éleveur de porcs et passait pour la meilleure raseuse de cochons<sup>18</sup> de Lancre. C'était aussi une des meilleures amies de Tiphaine. « Basine est là aussi, et, hum, Lucie Ruguerre », poursuivit-elle – les « hum » empiraient toujours quand elle se trouvait en compagnie d'autres sorcières ; étonnamment, elle ne les prononçait jamais quand elle rasait les cochons, ce qui en disait long sur elle-même et la gent porcine.

Tiphaine et les petits-fils de Nounou Ogg avaient dressé des tables de fortune. Après tout, nul n'ignore l'objet réel des obsèques, et la plupart des gens aiment boire et manger à la moindre occasion. Il y eut de la musique, et par-dessus tout la voix céleste d'Agnès. Elle interpréta *Le Chant funèbre de Colombine*, et, alors que la douce mélodie s'envolait par-dessus le toit jusque dans la forêt au-delà, Nounou dit à Tiphaine : « Cette voix-là, elle ferait chialer les arbres. »

Puis on dansa – les mixtures de Nounou y étaient sûrement pour beaucoup. La sorcière pouvait faire chanter et danser n’importe quelle assemblée. C’était un don, se disait Tiphaine. Elle aurait mis de l’ambiance dans un cimetière si elle avait voulu.

« Pas de têtes d’enterrement pour Mémé Ciredutemps, j’vous prie, proclama Nounou. Elle a eu une belle mort chez elle, comme tout un chacun le souhaiterait. Les sorcières savent qu’on meurt ; et, quand elles réussissent à mourir après avoir longuement vécu, laisser l’monde dans un meilleur état que l’jour où elles l’ont trouvé, ça leur donne sûrement une bonne raison de s’réjouir. Tout l’reste, c’est de la bricole. Place à la danse, maintenant ! Danser, ça fait que le monde tourne rond. Et il tourne rond encore plus vite avec une goutte de mon eau-de-vie maison dans la panse. »

Plus haut, dans le toit de la maison de Mémé, suspendus aux branches de l’arbre qui avait poussé dans le chaume, les Nac mac Feegle – Rob Deschamps, Guiton Simpleut, Grand Yann et le gonnagle Rudmaet Ch’tit Guillou Gromenton – étaient d’accord avec la dernière partie de la déclaration, mais ils réservaient la danse pour plus tard, remarquez. Ils restaient autant que possible hors de vue, d’ailleurs une ou deux sorcières seulement parmi les plus observatrices les avaient repérés, mais ils descendirent dans l’arrière-cuisine quand Tiphaine commença ce que les sorcières aînées attendaient toujours de leurs cadettes : qu’elles rangent. Les doyennes se regroupaient peu à peu dehors ; il était temps de discuter de la nomination de celle qui allait reprendre l’exploitation de Mémé Ciredutemps, et Tiphaine tenait à rester à l’écart le temps de réfléchir à ce qu’elle allait dire.

Alors que Rudmaet Ch’tit Guillou Gromenton interprétait à la sourimuse aux accents obsédants une harmonieuse mélodie funèbre, les autres Feegle entreprenaient de faire la razzia des restes que les sorcières avaient oubliés sur la table.

« Quel maleur, pove Mémé, je la counwassais bieu, soupira Grand Yann en vidant à grandes lampées une bouteille de gnôle maison de Nounou.

— Non, c’est faux, répliqua sèchement Tiphaine. Il n’y a que Mémé Ciredutemps qui connaissait vraiment Mémé Ciredutemps. » Elle trouvait la journée encore trop rude, et les sorcières dehors la rendaient nerveuse.

« Ha ha, rigola Guiton Simpleut. C'eut pwint mi cette fwas, Rob. Pwint mi qu'a fae une boulaete, cette fwas. Je vwas que la michante sorcieure eut trisse, Rob, pwint vrae ?

— Je vais vos foute mon pieud dans la goule si vos la faermeuz pwint », gronda Grand Yann. Ils avaient bu et mangé, repoussé la danse, mais c'était peut-être le moment pour une ch'tite bagarre, non ? Il serra les poings mais dut soudain battre en retraite quand les amies de Tiphaine entrèrent dans l'arrière-cuisine.

« Je crois que ça sera toi, Tiphaine, siffla Basine en la poussant dans le dos. Nounou Ogg vient de se lever et t'a demandée. Tu ferais mieux d'y aller.

— Allons, Tiph, insista Pétulia. Tout le monde sait, hum, ce que Mémé Ciredutemps pensait de toi... »

Et ainsi, poussée et tirée par ses amies, Tiphaine sortit de l'arrière-cuisine, mais elle hésita au seuil de la porte de derrière, peu disposée à franchir ce dernier pas. À faire valoir un quelconque droit. C'était la chaumièrre de Mémé, elle le sentait encore. Même si l'absence de la vieille sorcière commençait à occuper un grand espace autour d'elle. Tiphaine baissa les yeux sur ses pieds ; Toi s'entortillait autour de ses jambes, faisait le gros dos et frottait sa petite tête dure contre son soulier.

Dehors, certaines sorcières écoutaient Nounou Ogg. « Oui, mesdames, expliquait-elle, Esmé nous a dit qui devait lui succéder. » Elle se tourna et fit signe à Tiphaine de s'approcher. « J'aurais voulu être là, ajouta-t-elle, quand Nounou Colique a nommé sorcière Mémé Ciredutemps. Chaque sorcière croit qu'elle va devenir comme celle qui l'a nommée, mais on doit toutes trouver sa propre voie, p'tit à p'tit, comme qui dirait. Mémé Ciredutemps, elle a toujours été sa propre sorcière – pas une autre Nounou Colique. Et même si j'crois qu'on peut toutes parler en notre nom, d'autres comme l'archichancelier ou le seigneur Vétérini, ou encore la petite reine des nains, ben, ils veulent des fois être sûrs de s'adresser à une sorcière qui parle, disons... officiellement, au nom de toute la profession. Et j'suis certaine qu'ils voyaient en Mémé la voix de la sorcellerie. Alors faut qu'on écoute nous aussi sa voix. Et elle m'a dit qui devait lui succéder. Oui, et elle l'a écrit sur cette carte-là. » Nounou brandit en l'air la carte que Mémé Ciredutemps avait laissée sur sa poitrine.

Quelqu'un avait à l'évidence émis la suggestion que madame Persoreille pourrait reprendre l'exploitation – ou madame Persoreille avait suggéré que sa dernière apprentie obtienne la chaumière. Nounou lui adressa un regard noir, et il ne restait plus trace en elle de la sorcière rigolarde, oh non.

« Laitie Persoreille fabrique des babioles qui brillent pour ses soi-disant sorcières ! » déclara-t-elle. Elle ignora le « ounph » de l'intéressée et poursuivit : « Mais Tiphaine Patraque – oui, chères consœurs, Tiphaine Patraque –, on a toutes vu ce qu'elle fait, elle. Avec elle, pas question de talismans rutilants. Pas question de livres. Il est question de vraie sorcière qui passe par des moments pénibles, de sorcière qui soigne les plaintes et les larmes ! Il est question d'être vraie. Esmé Ciredutemps le savait, elle le savait jusqu'au fond d'elle-même. Tiphaine Patraque est pareille, et, cette exploitation, c'est la sienne. »

Tiphaine manqua de souffle quand les autres sorcières se retournèrent vers elle. Et, alors que ça commençait à marmonner, elle s'avança d'une démarche hésitante.

Puis Toi miaula, poussa un *miaou* qui transperça les murmures de l'assemblée, et la chatte blanche revint se placer à côté de Tiphaine. On entendit soudain des bourdonnements, et les abeilles arrivèrent à leur tour. Elles sortaient à flots de la ruche de Mémé Ciredutemps pour voler autour de la tête de Tiphaine à la manière d'un halo, comme pour la couronner. Essaim et jeune fille se tenaient à présent sur le seuil de la chaumière ; Tiphaine tendit les bras, et les insectes se posèrent dessus pour lui souhaiter la bienvenue.

Après quoi, en cet affreux jour d'adieu à la sorcière des sorcières, il n'y eut plus de discussions et Tiphaine Patraque devint aux yeux de toutes la sorcière à suivre.

<sup>18</sup> Le rasage de cochons évitait beaucoup de couinements désagréables. Les raseurs de cochons comme Pétilia parlaient aux bêtes jusqu'à ce qu'elles meurent tout bonnement d'ennui.



## CHAPITRE 5

### UN MONDE EN MUTATION

La reine des elfes siégeait en grande pompe sur le trône en diamant de son palais, entourée de ses courtisans, d'enfants trouvés, de garçons perdus et de bêtes rampantes indéfinies – tous les détritus du peuple des fées.

Aujourd’hui, elle avait décidé d’étinceler. On avait positionné le soleil éternel qui brillait par les fenêtres de pierre délicatement ouvragées pour qu’il tombe pile sur les tout petits joyaux de ses ailes, et que des arcs-en-ciel délicats de lumière dansent autour de la salle d’audience au gré de ses mouvements. Les courtisans qui erraient ici et là dans leur velours bordé de dentelle et leurs plumes étaient presque aussi magnifiquement vêtus, mais pas tout à fait.

La reine glissa un regard en coin, toujours à l’affût des agissements de ses seigneurs et dames. N’était-ce pas le seigneur Déon, là-bas dans l’angle, en compagnie du seigneur Graine de Moutarde ? Ils chuchotaient... Et où était le seigneur Fleur des Pois ? Un jour, se dit-elle, elle aurait sa tête au bout d’une pique. Elle ne lui faisait aucune confiance,

et son gueulamour s'était dernièrement accru pour devenir presque aussi éclatant que l'était le sien... avant.

Avant que cette jeune sorcière – Tiphaine Patraque – s'invite au royaume des fées pour l'humilier.

Elle sentait ces temps-ci des frémissements entre leurs deux mondes, devinait que des changements s'opéraient, que les lisières s'estompaient. Se ramollissaient. Quelques elfes parmi les plus forts s'étaient même parfois glissés de l'autre côté pour commettre de menus méfaits. Peut-être serait-elle bientôt en mesure d'effectuer un bon raid à la tête d'un groupe d'elfes... et d'en ramener un autre enfant avec lequel s'amuser. Histoire de prendre sa revanche sur Tiphaine Patraque. La reine sourit et se pourlécha d'avance les babines à l'idée du plaisir qu'elle en tirerait.

Mais il y avait pour l'instant une autre nouvelle inquiétante dont elle devait s'occuper. Les gobelins ! Ces vers de terre qui auraient dû remercier les seigneurs et dames elfes de daigner même poser les yeux sur eux, mais qui refusaient aujourd'hui sottement d'exécuter ses ordres. Elle allait leur montrer à tous, se promit-elle. Aux seigneurs Déon, Graine de Moutarde, Fleur des Pois – tous verraient qu'elle avait retrouvé sa puissance. Comment elle allait écraser ces rebuts gobelins...

Mais où était donc Fleur des Pois ?

Le prisonnier gobelin entra sous bonne garde dans la salle d'audience. Visuellement, le tableau était stupéfiant, songea-t-il amèrement. La parfaite illustration d'une cour des fées comme en contenaient les livres des enfants humains. Jusqu'au moment où on s'attardait sur les visages ; on trouvait alors comme des discordances dans le regard et l'expression de ces êtres magnifiques.

La reine observa un instant le gobelin, son menton aux os délicats posé sur les doigts de sa main d'une finesse exquise. Son front d'albâtre se rida.

« Toi, gobelin, tu te fais appeler De-la-Rosée-le-Soleil, je crois. Ton espèce et toi profitez depuis longtemps de la protection de cette cour. J'entends pourtant parler de rébellion. De refus d'exécuter mes ordres. Avant que je te livre à mes gardes pour qu'ils... s'amusent, j'aimerais savoir pourquoi. »

Sa voix mélodieuse débordait de charme à chaque mot, mais le gobelin y paraissait insensible. Il aurait dû tomber à genoux et implorer son

pardon, subjugué par l'impact du gueulamour royal, mais il tenait bon, solidement campé sur ses jambes, et il lui fit un grand sourire. Un grand sourire à la reine !

« Ben, reinette, c'est comme ça, voyez. Maintenant, gobelins sont traités en citoyens respectables dans monde humain. Humains disent gobelins utiles. Nous aimer être utiles. On est payés pour être utiles, pour trouver choses et fabriquer aussi. »

Le beau visage de la reine s'évanouit et elle jeta un regard noir à l'insolent devant elle.

« C'est impossible, hurla-t-elle. Vous les gobelins, vous êtes la lie de la société, tout le monde le sait !

— Ah ha, s'esclaffa le gobelin. Reinette pas si futée elle se figure. Gobelins ont vent dans arrière-train, maintenant. Gobelins savent conduire les chevaux de fer. »

Un frisson parcourut l'audience quand le gobelin prononça le mot « fer », et la lumière magique ambiante déclina. La robe de la reine changea de couleur, passa du tulle d'argent au velours rouge sang, et ses frisettes blondes se muèrent en mèches raides d'un noir de jais. Ses courtisans connurent la même métamorphose : les soies et dentelles pastel firent place à des culottes en cuir, à des ceintures écarlates et des lambeaux de fourrure sur des torses teints en bleu. Ils dégainèrent leurs couteaux de pierre en exhibant leurs dents pointues.

Le petit gobelin ne broncha pas.

« Je ne te crois pas, dit la reine. Après tout, tu n'es qu'un gobelin.

— Qu'un gobelin, ouiii, votre reinetteté, répliqua-t-il doucement. Un gobelin qui comprend fer et aussi acier. Acier qui tourne et tourne et fait *teuf-teuf*. Emporte les gens dans des pays loin. Et un gobelin qu'est un citoyen d'Ankh-Morpork, et vous savez ça veut dire, madame. L'homme noir là-bas, il se fâche quand ses citoyens sont tués.

— Tu mens, dit la reine. Le seigneur Vétérini se fiche de ce qui pourrait vous arriver. Vous les gobelins, vous mentez toujours, De-la-Rosée-le-Soleil.

— Plus mon nom. Je suis maintenant Du-Tour-les-Ébarbures, rectifia fièrement le gobelin.

— Les ébarbures, s'étonna la reine. Qu'est-ce que c'est ?

— C'est tout petits bouts de fer, reinette, répondit le gobelin, dont le regard se durcit. Du-Tour-les-Ébarbures pas menteur. Vous parlez encore à moi comme ça, votre majestérisé, j'ouvre mes poches. Alors on voit ce que c'est, les ébarbures ! »

La reine eut un mouvement de recul, les yeux rivés sur les mains du gobelin qui hésitaient près des poches de sa veste bleu foncé que des boutons de bois oblongs maintenaient sur sa poitrine maigrelette.

« Tu oses me menacer ? cracha-t-elle. Ici, dans mon propre royaume, sale petit ver de terre ? Quand je pourrais te ratatiner le cœur d'un seul mot ? Ou ordonner qu'on t'abatte sur place ? » Elle fit un geste aux gardes qui pointaient leurs arbalètes sur le gobelin, prêts à tirer.

« Pas ver de terre, reinette. J'ai les ébarbures. Tout petits bouts d'acier qui peuvent voler dans les airs. Mais je suis ici pour apporter nouvelles. Un avertissement. Du-Tour-les-Ébarbures aime toujours comme c'était avant. J'aime voir humains se tortiller. Aime voir vous autres, le peuple des fées, jouer fauteurs de troubles, parfaitement. Certains gobelins pensent comme moi, mais moins maintenant. Certains gobelins presque plus gobelins maintenant. Presque humains. J'aime pas ça, mais ils disent les temps changent. L'argent, c'est bien, voyez, reinette.

— L'argent ? répéta la reine d'un air méprisant. Je vous donne de l'argent, à vous les v... » Elle s'interrompit en voyant le gobelin glisser la main dans sa poche. La petite saleté avait-elle vraiment apporté du fer dans son monde ? Du fer – un matériau épouvantable pour le peuple des fées. Dououreux. Destructeur. Il rendait aveugle et sourd, à cause de lui un elfe se sentait plus seul qu'il n'était possible à aucun humain. Les dents serrées, elle termina sa phrase : « Valeureux gobelins.

— L'or fond quand le soleil se lève, reprit le gobelin. Ils... Nous avons du vrai argent maintenant. Je veux juste gobelins restent gobelins. Gobelins avec prestige. Respect. Voulons plus qu'on nous bouscule, ni vous ni personne. » Il lança un regard mauvais à Fleur des Pois, qui s'était soudain posté à côté de la reine.

« Je ne te crois pas, répéta la reine.

— Tant pis, reinette, répliqua le gobelin. Me croyez pas. Allez à la porte. Moins de soucis maintenant la vieille sorcière est morte. Allez voir par vous-même. Monde a changé, reinette. »

Et la reine se dit : Il a changé, oui. Elle avait senti les tremblements, avait su qu'un événement d'importance se préparait, mais sans arriver à définir quoi. Ainsi la vieille sorcière était morte. Sans elle pour nous barrer la route, eh bien, s'aperçut-elle, nous pouvons à nouveau nous lancer dans nos chevauchées fantastiques. Puis son visage s'assombrit. Sauf qu'il y avait ces... ébarbures. Ce fer.

« Attachez-lui les mains dans le dos, à cet asticot, ordonna-t-elle aux gardes en montrant le gobelin du doigt. J'ai envie de vérifier s'il dit vrai. Et il viendra avec nous... » Elle sourit. « S'il ment, nous lui arracherons la langue. »

Le lendemain matin, seule dans la chaumière de Mémé Ciredutemps – sa chaumière désormais –, Tiphaine se réveilla tôt en sachant que son monde avait changé. Toi l'observait comme un faucon.

Elle soupira. La journée s'annonçait chargée. Elle s'était souvent rendue dans des maisons que la mort avait récemment visitées, et, à chaque fois, la maîtresse de maison, quand il y en avait une, astiquait tout ce qui était astiquable et nettoyait ce qui était nettoyable. Aussi, armée de chiffons et de linges, Tiphaine Patraque nettoyait-elle tout ce qui reluisait déjà : c'était comme un mantra tacite – le monde allait mal, mais au moins l'âtre était propre et un feu y attendait qu'on l'allume.

Toi, telle une statue, ne la quittait pas une seconde des yeux. Les chats étaient-ils conscients de la mort ? se demanda-t-elle. Et qu'en était-il des chats de sorcière ? En particulier... du chat de Mémé Ciredutemps ?

Tiphaine chassa provisoirement la question pour s'attaquer à la cuisine et briquer tout ce qui pouvait être briqué, et, oui, tout brilla. Elle nettoyait ce qui était déjà propre, mais le processus du deuil exigeait qu'elle s'emploie à évacuer la mort de la maison ; et pas question d'y couper : propre ou non, il fallait tout nettoyer.

Quand elle en eut fini avec la cuisine et l'arrière-cuisine, quand la maison étincela au point de lui blesser les yeux, il ne lui restait plus qu'à monter à l'étage. À quatre pattes, munie d'un seau, d'une brosse, de chiffons et d'huile – entendez de l'huile de coude –, Tiphaine frotta et frotta jusqu'à en avoir les phalanges rougies et s'estimer pleinement satisfaite.

Mais ce n'était pas fini pour autant : il restait la petite armoire de Mémé, dans laquelle étaient accrochées à côté d'une cape quelques robes usagées mais solides. Toutes noires, évidemment. Et, rangée sur une étagère, la cape Bouffée-de-zéphyr que Tiphaine avait elle-même offerte à la vieille sorcière – jamais portée, pour autant qu'elle pouvait en juger, mais soigneusement conservée comme un bien précieux. Elle sentit ses yeux lui picoter...

À côté du lit attendaient les chaussures de Mémé Ciredutemps. De bonnes et solides chaussures, se dit Tiphaine. Et Mémé détestait gaspiller. Mais... de là à les porter ! Elle allait déjà avoir assez de mal à marcher dans les pas de la sorcière disparue. Elle déglutit. Elle était sûre de trouver une bonne maison pour les chaussures. En attendant, eh bien, elle les poussa de l'orteil hors de vue sous le lit.

Et puis il y avait le potager et, surtout, les herbes. Tiphaine trouva une paire de gants épais dans l'arrière-cuisine – on n'allait pas parmi les herbes de Mémé sans gants épais tant qu'on n'était pas connu d'elles. Mémé avait déniché, échangé et reçu des herbes d'à peu près partout, et elle avait des épinards alternants, des prunes sceptiques, des gigi-va-plus-bas, des tournoyantes, des chatouillema-racine-d'agrément, des saute-dans-la-bassine, des jeannot-va-au-lit-sans-jamais-se-lever, des marguerite-fais-mon-bonheur et des racines-du-vieux. Il y avait une touffe de saint-de-mensonges-amoureux à côté de jeanjean-sous-la-lune ainsi que des répits-de-jeune-fille. Tiphaine ignorait à quoi toutes servaient ; elle allait devoir demander à Nounou. Ou à Magrat Goussedail, qui – comme son mari Vérence, le roi de Lancre – était une mordue des herbes<sup>19</sup>. Mais, à la différence de son époux, Magrat faisait parfaitement la différence entre le toni-troublant et la racine-multiple.

Il n'était jamais facile d'être une sorcière. Oh, le balai, c'était génial, mais, pour être une sorcière, il fallait du bon sens, tellement de bon sens que c'en était parfois douloureux. On s'occupait de la réalité – pas de ce que voulaient les gens. La réalité présente se manifesta soudain sous la forme de Toi, qui miaula et se cogna la tête contre les jambes de Tiphaine pour lui réclamer sa pitance, qu'elle ignora ensuite superbement quand la jeune sorcière retourna dans la cuisine et lui en déposa une assiettée par terre.

Tiphaine ressortit et donna à manger aux poules, emmena paître les chèvres, dit quelques mots aux abeilles puis songea : J'ai fait ma part. La maison est impeccable, les abeilles sont contentes, même l'appentis est propre. Si Nounou veut bien venir donner à manger aux bêtes et surveiller Toi, alors je pourrai retourner chez moi quelques jours...

Arrivée au Causse après un long vol malheureusement très humide vu qu'il pleuvait à verse<sup>20</sup>, elle fila vers la maison de la jeune Émilie Robinson, les Feegle accrochés derrière, sous et même sur elle selon leur habitude.

Les deux petits garçons d'Émilie paraissaient bien nourris, mais la petite Tiphaine... non. La sorcière Tiphaine était hélas habituée à de telles situations, surtout quand les mamans n'étaient pas très futées ou qu'elles avaient des mères autoritaires et croyaient que, le plus important dans la vie, c'était donner à manger aux garçons. Voilà pourquoi, juste après la naissance de la petite, elle lui avait soufflé un enchantement à l'oreille. Un sortilège de pistage tout simple, comme ça elle saurait s'il lui arrivait du mal. Juste une précaution, s'était-elle dit à l'époque.

Faire des remarques désagréables n'avançait à rien, aussi prit-elle la jeune femme à part. « Écoute, Émilie, dit-elle, oui, il faut que tes garçons soient grands et forts plus tard, mais ma mère à moi me répétait toujours : *Ton fils est ton fils jusqu'à ce qu'il prenne une femme, mais ta fille reste ta fille toute ta vie.* Et c'est bien vrai, je crois. Tu continues d'aider ta mère, non ? Et elle t'aide aussi. Alors il faut partager équitablement avec la petite fille. S'il te plaît. » Puis, parce que la carotte – ou, dans le cas présent, le lait maternel – devait parfois s'accompagner du bâton, elle ajouta gravement, sous son chapeau pointu qui la faisait paraître plus âgée et sage qu'à l'ordinaire : « Je veillerai sur ses intérêts. » Un doigt de menace faisait souvent l'affaire, avait-elle appris. Et elle veillerait effectivement sur les intérêts de la petite, évidemment.

Il n'y avait ensuite qu'une seule personne à laquelle elle voulait parler, et il pleuvait encore plus dru durant sa manœuvre d'approche en douceur vers le tertre feegle sur la colline. Rob et ses compagnons dégringolèrent du balai sans attendre qu'il se pose. Guiton Simpleut exécuta un

atterrissement aussi raté que spectaculaire, la tête la première dans les ajoncs, et une joyeuse cohue de jeunes congénères fonça le dégager.

Deux des fils les plus âgés de Rob paressaient devant l'entrée. Ils étaient faméliques, même pour des Feegle, ils se partageaient à eux deux à peine quatre ou cinq poils de barbe, des spogs suspendus trop bas, donc peu pratiques, leur battaient les genoux, et ils portaient leurs kilts trop bas eux aussi sur leurs hanches maigrelettes. À son grand étonnement, Tiphaine aperçut la ceinture d'une culotte de couleur qui dépassait largement au-dessus. Une culotte ? Sur un Feegle ? Les temps changeaient, pas de doute.

« Aermontez vos kilts, les gars ! » marmonna Rob en les écartant pour passer.

La kelda était dans sa chambre, entourée de bébés feegle qui se roulaient par terre sur des peaux de moutons partis vers d'autres pâturages. Et ses premiers mots furent : « Je sais... » Elle soupira et ajouta : « Je swis fin trisse, mais la roue tourne pou tout le monde aveu le temps. » Sa figure se froissa en un grand sourire. « Je swis contaete de savwar que vos aetes la chef des sorcieures, Tiphan.

— Ben, merci », dit Tiphaine. Comment Jeannie était-elle au courant ? se demanda-t-elle un instant. Mais toutes les keldas se servaient de *screuts* pour voir des événements passés, présents et futurs... et ces secrets n'étaient connus que des keldas, qui se les transmettaient en héritage.

Elle avait aussi conscience que Jeannie, bien que très petite, était quelqu'un à qui elle pouvait faire des confidences, certaine qu'elle ne les répéterait à personne. « Jeannie, dit-elle alors en hésitant, je crois que je ne pourrai jamais prendre sa place.

— Vraemaet ? répliqua sèchement la kelda. Vos vos aetes jamais dit qu'Esméralda Ciredutemps a pit-aete counu la minme cose quand on lui a dounou son posse ? Vos croyez pwint que la michante sorcière a pesseu : Pwint mi, je suis pwint asseuz bonne ? » La petite pictsie à la grande sagesse observait Tiphaine comme on observe un nouveau spécimen, une plante peut-être, puis elle baissa la voix et ajouta : « Je sais parfaetmaet que vos sereuz un bon chef.

— Mais seulement la première entre des sorcières égales plutôt qu'un chef, rectifia Tiphaine. En tout cas, c'est ce que pensent les autres, j'en suis sûre... » Sa voix mourut en laissant ses doutes en suspension.

« Ah win ? » fit la kelda. Elle resta un instant silencieuse puis reprit doucement : « Vos qui aveuz aebracheu l'esprit de l'iver et l'aveuz aevouyeu se faer vwar, win. Je sais pourtant que ce qui vos ataene, c'eut mwins facile, Tiphan. Un canjmaet s'en vient dans le ciel, et faudra que vos soyeuz praeſente. » Sa voix se fit encore plus sombre, et ses petits yeux étaient maintenant fixés sur la jeune fille. « Faetes atinsion, Tir-farthóinn ; c'eut un temps de transiſſion. Maetresse Ciredutemps, elle est plus aveu nos, et son daeprt laeye un... tro que d'otes manqueront pwint de vwar. Nos devons surveyeu les portes, et vos deveuz faere fort atinsion. Pasquae ceux qu'il vaut mieux pwint counwate vont pit-aete vos rekercheu. »

Ça faisait du bien d'être chez soi, se dit Tiphaine quand elle y revint enfin. D'être de retour à la ferme de ses parents – on disait même la ferme familiale –, là où sa mère préparait un dîner chaud tous les soirs. Là où elle pouvait s'asseoir dans la cuisine à la grande table en bois balafrée par des générations de Patraque et redevenir une petite fille.

Mais elle n'était plus une petite fille. Elle était une sorcière. Une sorcière avec deux exploitations sur les bras. Et, au cours de la semaine suivante, alors qu'elle faisait la navette à balai du Causse à Lancre puis de Lancre au Causse, par un temps qui paraissait s'amuser à concourir pour le plus pourri possible à cette époque de l'année, elle eut l'impression d'arriver toujours en retard, trempée comme une soupe et à bout de forces. Les gens restaient presque toujours polis – devant elle, en tout cas, et sûrement devant le chapeau –, mais elle croyait deviner dans ce qu'ils ne disaient pas qu'elle aurait beau faire, ce ne serait jamais suffisant. Elle se levait plus tôt tous les jours et se couchait plus tard, mais ça ne suffisait toujours pas.

Il fallait qu'elle soit une bonne sorcière. Une sorcière forte. Et voilà qu'entre les grossesses et les soins, les aides et les écoutes, elle se sentait soudain parcourue de picotements d'alerte. Jeannie l'avait prévenue que quelque chose de terrible risquait de survenir... Serait-elle à la hauteur de la tâche ? Elle trouvait déjà qu'elle s'acquittait médiocrement de son activité habituelle.

Elle ne pourrait pas être la Mémé Ciredutemps du royaume de Lancre.

Et il lui était de plus en plus difficile d'être la Tiphaine Patraque du Causse.

Même chez ses parents. Même là. Elle s'y rendit péniblement un soir, aspirant à un bon repas, un moment de tranquillité et un lit douillet, mais, à l'instant où sa mère sortait du gros fourneau noir une grosse marmite pour la déposer au centre de la table, une querelle familiale éclata.

« Je suis tombé aujourd'hui sur Sidon Pigeon devant les Armes du Baron, disait son frère Vauchemin, un gars costaud encore trop jeune pour aller au bistro, mais sûrement assez âgé pour traîner devant.

— Sidon Pigeon ? s'étonna madame Patraque.

— Le cadet des deux frères Pigeon », précisa le père.

Le cadet, songea Tiphaine. Ça comptait beaucoup à la campagne. Ça voulait dire que l'aîné héritait de la ferme. Mais, si elle se souvenait bien, la ferme des Pigeon ne valait pas grand-chose, elle n'était pas très bien administrée. Monsieur Pigeon n'était-il pas un habitué des Armes du Baron ? Elle tenta vainement de se rappeler madame Pigeon. Mais, Sidon, oui, elle s'en souvenait. Elle l'avait vu quelques semaines plus tôt seulement, près de Deux-Chemises – un petit gamin qui avait semblait-il assumé son nom quand quelqu'un lui avait donné une casquette et un sifflet à porter en sautoir.

« Il m'a parlé des boulot au chemin de fer, poursuivit Vauchemin avec enthousiasme. Il gagne de l'argent, le Sidon. D'après qu'ils cherchent d'autres gars. C'est l'avenir, p'pa. Le chemin de fer, pas les moutons !

— Te mets pas ces âneries dans la tête, fiston, répliqua son père. Le chemin de fer, c'est pour ceux-là qu'ont pas la charge de cultiver une terre. Pas comme nous autres, les Patraque. Pas comme toi. Tu sais où est ton avenir. Il est ici, là où il a toujours été pour un Patraque.

— Mais... » Vauchemin n'était pas content. Tiphaine lui décocha un regard. Elle savait ce qu'il ressentait. Et, après tout, elle-même ne faisait pas ce qu'on avait attendu d'elle, pas vrai ? Si elle avait suivi la tradition, elle serait à présent sur le point de se marier, comme l'avaient fait ses sœurs, et se préparerait à pondre d'autres petits-enfants pour lesquels sa mère serait aux petits soins.

Sa mère, justement, devait se faire la même réflexion. « T'as toujours l'air ailleurs depuis quelque temps, dit-elle en déplaçant la conversation de Vauchemin à Tiphaine et en s'efforçant de ne pas donner l'impression

de se plaindre. J'aimerais que tu sois un peu plus avec nous, Tiph, ajouta-t-elle un peu tristement.

— Embête pas la p'tite. C'est maintenant une grande sorcière, tu sais. Elle peut pas être partout, dit son père.

— Je tâche de passer aussi souvent que je peux, ajouta Tiphaine en se sentant comme une petite fille, mais on n'a vraiment pas assez de sorcières pour répondre à tous les besoins. »

Sa mère sourit nerveusement. « Je sais que tu travailles dur, ma chérie, reconnut-elle. Les gens m'arrêtent sur la route pour me raconter que ma fille a aidé leur gamin ou leur père. Tout le monde voit que tu te décarcasses comme personne. Et tu sais ce qu'on dit ? On me dit qu'en grandissant tu deviens comme ta grand-mère. Après tout, c'est elle qui donnait des conseils au baron. Et tu fais pareil.

— Ben, Mémé Patraque, elle n'était pas sorcière, fit observer Tiphaine.

— Ça dépend », dit son père en se détournant de Vauchemin, qui sortit d'un pas rageur en claquant la porte de la cuisine derrière lui. Joseph Patraque resta un instant à regarder la porte, puis il soupira et fit un clin d'œil à Tiphaine. « Y a sûrement différentes sortes de sorcières. Tu te souviens que ta mémé voulait qu'on brûle sa cabane de berger après sa mort ? "Brûle tout", qu'elle m'a dit. » Il sourit et reprit : « J'ai fait ce qu'elle m'a demandé. Mais elle avait quelque chose qu'il fallait pas brûler, alors je l'ai emballé, et maintenant, en te voyant, ma fille... tiens, v'là un petit souvenir de Mémé Patraque. »

À la grande surprise de Tiphaine, son père pleurait sous ses sourires quand il lui remit un petit paquet enveloppé dans du papier froissé et attaché avec un vieux bout de laine. Elle l'ouvrit et retourna le petit objet strié dans sa main.

« C'est une couronne du berger, dit-elle. J'en ai déjà vu – ça se trouve facilement. »

Joseph Patraque se mit à rire. « Pas celle-là, dit-il. D'après ta mémé, elle était unique – la couronne des couronnes. Elle disait que si le berger des bergers la ramassait, elle se changerait en or. Regarde, sous le gris on voit des traces d'or. »

Tiphaine examina le petit objet tout en mangeant son ragoût, cuisiné comme seule sa mère savait le faire, et elle se rappela l'époque où Mémé

Patraque descendait prendre un repas à la ferme.

Certains se demandaient si la vieille femme n'avait pas vécu de tabac Joyeux Marin ; en revanche, ils ne doutaient pas qu'elle connaissait tout sur les moutons. L'esprit de Tiphaine se mit à vagabonder, et elle songea à tout ce que Mémé avait fait et à tout ce qu'elle avait dit. Les souvenirs défilèrent alors en cavalcade, sans lui demander son avis, et se déposèrent comme autant de flocons de neige.

Tiphaine se remémora les jours où elle arpentaient le Causse avec sa grand-mère. La plupart du temps en silence, parfois flanquées de Tonnerre et d'Éclair – les chiens de berger de Mémé Patraque. La vieille femme avait été riche d'enseignement.

Elle m'a tant appris. Elle m'a formée quand nous allions et venions derrière les moutons, et elle m'a dit tout ce que je devais savoir, en premier lieu qu'il fallait s'occuper des gens. Ensuite, bien entendu, qu'il fallait s'occuper des moutons.

Et tout ce qu'elle avait demandé, c'était sa cabane de berger et du tabac épouvantable.

Tiphaine laissa tomber sa cuiller. Il n'y avait pas de honte à sangloter dans cette cuisine familière, comme quand elle était petite.

Aussitôt, son père fut près d'elle. « Tu peux faire beaucoup, vintchaene, mais pas tout, personne le peut.

— Oui, renchérit sa mère. Et on tient ton lit prêt tous les jours. On sait aussi que tu fais beaucoup de bien, et je suis fière de toi quand je te vois voler un peu partout. Mais tu peux pas t'occuper de tout pour tout le monde. Évite de ressortir ce soir. S'il te plaît.

— On aime voir notre fille, mais on préférerait que ce soit pas toujours en coup de vent », ajouta son père en l'enveloppant du bras.

Ils terminèrent le dîner en silence, un silence chaleureux, puis, alors que Tiphaine s'apprêtait à monter à sa chambre d'enfance, madame Patraque se leva et prit une enveloppe là où elle l'avait rangée hors de vue sur le buffet, au milieu des pots bleu et blanc qui, curieusement dans une cuisine de ferme en activité, ne servaient qu'à la décoration. « Y a une lettre pour toi. De Preston, m'est avis. » Sa voix s'était faite très maternelle ; il lui suffisait de dire « Preston », et ça équivalait à une question.

Et Tiphaine, baignant dans la tendresse et l'amour de ses parents, gravit sans bruit l'escalier puis entra dans sa chambre en savourant le grincement familier du plancher. Elle posa la couronne du berger sur l'étagère à côté de ses quelques livres – un nouveau trésor – et enfila péniblement sa chemise de nuit. Ce soir, c'était décidé, elle s'efforcerait d'oublier ses craintes, elle se permettrait de n'être que Tiphaine Patraque pendant un temps. Pas la Tiphaine Patraque sorcière du Causse.

Après quoi, pendant qu'il faisait encore assez jour, elle lut la lettre de Preston, et la fatigue s'effaça un moment pour céder la place à une vague de pur bonheur. La lettre de Preston était magnifique ! Écrite dans une langue nouvelle, avec des mots nouveaux – il y disait qu'il utilisait maintenant un scalpel (en voilà un mot dur et acéré) et qu'il avait appris une autre façon de suturer. « Suturer », se répeta tout bas Tiphaine. Un mot doux, tellement plus doux que « scalpel », un mot qui n'était pas loin de guérir à lui seul. Et, d'une certaine façon, elle avait besoin de guérir. Guérir de la perte de Mémé Ciredutemps, guérir du surmenage dû à l'excès de travail – et guérir des efforts déployés pour répondre aux attentes des autres sorcières.

Elle lut soigneusement chacun des termes de la lettre, deux fois, avant de la replier et de la ranger dans une petite boîte en bois où elle gardait tout le courrier de Preston, ainsi que le superbe lièvre doré en pendentif qu'il lui avait un jour offert. Il était inutile de la recacheter : elle ne pouvait rien dissimuler aux Feegle, et elle préférait ne pas retrouver la boîte souillée de la bave d'escargot dont ils se servaient pour recoller tout ce qu'ils avaient ouvert.

Elle dormit ensuite dans la chambre de son enfance, la chatte Toi près d'elle.

Et Tiphaine était à nouveau une enfant. Une enfant avec des parents qui l'adoraient.

Mais aussi une jeune fille. Une jeune fille avec un petit ami qui lui envoyait des lettres.

Et une sorcière. Une sorcière avec un chat qui était très... particulier.

Pendant ce temps, ses parents, dans leur lit, discutaient de leur fille...

« Pour ça, j'suis rudement fier de notre fille, dame, commença par dire Joseph Patraque.

— Et c'est évidemment une très bonne sage-femme, enchaîna son épouse avant d'ajouter d'un air triste : Mais je me demande si elle aura un jour des enfants à elle. Elle me parle pas de Preston, tu sais, et j'hésite à poser trop de questions. Pas comme avec ses sœurs. » Elle soupira. « Mais y a tant de changements. Même Vauchemin, ce soir...

— Oh, te tracassee donc pas pour lui, la coupa monsieur Patraque. C'est normal pour un gars de vouloir voler de ses propres ailes, et y a des chances pour qu'il râle un peu, qu'il rouspète et rue dans les brancards, mais il sera là quand on sera partis, il s'occupera de la terre des Patraque, c'est moi qui te l'dis. Y a rien de mieux que la terre. » Il renifla. « Sûrement pas ce chemin de fer.

— Mais Tiphaine est différente, poursuivit sa femme. Ce qu'elle va faire, j'en sais franchement rien, mais ce que j'espère, c'est qu'au bout d'un moment Preston et elle s'installeront par ici. S'il est docteur et elle sorcière, y a pas de raison pour qu'ils vivent pas ensemble, pas vrai ? Tiphaine pourrait alors avoir des enfants, comme Hannah et Fastidia... » Leurs pensées dérivèrent alors vers leurs autres filles, vers leurs petits-enfants.

Joseph soupira. « Elle est pas comme nos autres filles, chérie. J'crois qu'elle pourrait même surpasser sa grand-mère », dit-il.

Puis il souffla les bougies, et ils s'endormirent en pensant à leur Tiphaine, alouette au milieu des moineaux.

19 En gros, dès que c'était à base de plantes, Magrat et Vérence estimaient que c'était bénéfique. On pouvait en douter en ce qui concernait certaines herbes du jardin de Mémé. Du moins à court terme. Et il n'était peut-être pas prudent de trop s'éloigner des cabinets.

20 Et, contrairement à la croyance populaire, aucune sorcière connue de Tiphaine n'avait encore réussi à piloter un balai en tenant un parapluie.



## CHAPITRE 6

### AUTOUR DES MAISONS

Alors qu'il marchait d'un pas régulier sur la route de Lancre, Méphistophélès trottant près de lui, sa petite carriole bringuebalant par derrière et des hirondelles plongeant en piqué au-dessus de sa tête, Geoffroy s'aperçut que son vieux pays lui paraissait maintenant très, très loin. Ça ne faisait pourtant qu'une semaine en gros, mais, plus il montait dans les montagnes du Bélier, plus il comprenait que le mot « géographie » prenait dans la réalité une autre signification que dans les livres dont monsieur Tortil lui avait conseillé la lecture – Lancre et ses villages environnants avaient vraiment beaucoup de géographie.

Au bout d'une journée de marche longue mais satisfaisante autant pour le jeune garçon que pour le bouc, ils arrivèrent devant un bistro de village, l'Étoile, dont l'enseigne vantait l'excellence des bières et de la cuisine. Bon, allons voir si elles sont aussi excellentes que ça, se dit Geoffroy. Il détacha la carriole et entra dans le bistro, suivi de près par le bouc.

L'établissement était bondé de travailleurs, qui pour l'heure ne travaillaient pas mais savouraient une pinte ou deux avant de dîner. On y

manquait un peu d'air et il flottait le traditionnel relent campagnard d'aisselles agricoles. Les habitués ne s'étonnaient pas quand des berger arrivaient avec leur chien, mais ils furent ahuris de voir un jeune gars couvert de poussière, quoique bien vêtu, amener un bouc dans leur bistro.

Le serveur, un maigrichon, lança : « Ici, on accepte que les chiens, m'sieur. »

Tous les regards de la buvette étaient maintenant braqués sur Méphistophélès. « Mon bouc est plus propre et plus intelligent qu'aucun chien, répliqua Geoffroy. Il sait compter jusqu'à vingt, et, s'il a envie, il ira dehors faire ses besoins. En fait, monsieur, si je lui montre tout de suite où sont les cabinets, il pourra y aller tout seul le moment venu. »

Un ouvrier agricole parut alors prendre ombrage. « Vous vous figurez, parce qu'on travaille la terre, qu'on y connaît rien ? J'ai là une pinte qui dit que le bouc peut pas faire ça.

— Vous avez là une pinte intelligente, alors », répliqua innocemment Geoffroy, et les clients du bistro éclatèrent de rire. Tous avaient désormais les yeux fixés sur Geoffroy quand il demanda : « Méphistophélès, il y a combien de gens ici ? »

Le bouc loucha le long de son nez – un nez qui aurait fait la fierté d'une douairière – vers les hommes présents et se mit à compter en tapant délicatement de son sabot par terre, ce qui fut soudain le seul bruit à troubler le silence.

Il donna huit coups de sabot. « Le compte est bon ! déclara le serveur.

— J'ai déjà vu un truc comme ça, dit un des clients. À un spectacle itinérant. Vous savez, des clowns, des funambules, des gens sans bras et des docteurs ambulants<sup>21</sup>. Une fête foraine, qu'on appelle ça. Et ils avaient un cheval qui savait compter, qu'ils disaient. Mais c'était truqué. »

Geoffroy sourit. « Si deux ou trois d'entre vous, messieurs, dit-il, veulent bien sortir un instant, je vais demander à mon bouc de le refaire, et vous constaterez qu'il n'y a pas de truc. »

À présent intrigués, plusieurs hommes sortirent tandis que les autres commençaient à parier entre eux.

« Messieurs, mon bouc va vous dire combien il reste de gens dans la salle », annonça Geoffroy.

Une fois encore, toujours aussi élégamment, Méphistophélès tapa le nombre exact.

En entendant les applaudissements, les clients qui étaient sortis revinrent aux nouvelles – et Méphistophélès compta chacun d'eux d'un coup de sabot quand ils entrèrent. Le serveur éclata de rire. « Pareil numéro, ça mérite un repas pour vous et votre bouc étonnant, m'sieur. Il aime quoi ?

— Ce n'est pas un numéro, je vous assure, mais merci. Méphistophélès mange à peu près de tout – c'est un bouc. Des restes, ça lui ira très bien. Et pour moi, un morceau de pain suffira. »

On apporta à Méphistophélès une gamelle de restes de la cuisine, et Geoffroy s'assit près de lui avec une pinte, une grosse tranche de pain et du beurre, tout en bavardant avec certains clients qui montraient de l'intérêt pour le bouc. Un intérêt qui s'accrut encore quand l'animal sortit en direction des cabinets et revint au bout d'un moment.

« Vous avez vraiment réussi à lui apprendre à faire ça ? s'émerveilla l'un d'eux.

— Oui, répondit Geoffroy. J'ai commencé à l'entraîner tout petit. Il est très docile, en réalité. Enfin... quand je suis avec lui.

— Comment ça ?

— Il fait ce qu'on lui dit, mais il a aussi son caractère. Je ne voudrais le perdre pour rien au monde. »

À cet instant, des voix s'élevèrent à l'autre bout du bistro lorsqu'un buveur que la bière avait enhardi déclencha une bagarre avec un type qui venait d'entrer. Les clients les plus prudents s'écartèrent quand les deux antagonistes commencèrent à échanger des coups, manifestement résolus à s'entretuer, tandis que le serveur beuglait de faire gaffe au mobilier et menaçait de leur taper dessus avec la massue de son grand-père, souvenir de la campagne klatchienne, s'ils ne s'arrêtaient pas.

Méphistophélès, sur le qui-vive, vint soudain se poster à côté de Geoffroy, et les buveurs pas encore soûls surent que ce n'était pas le moment d'embêter le jeune gars. Ils ignoraient comment ils le savaient, mais ils devinaient dans le bouc comme une puissance viscérale en attente d'être libérée.

« Pourquoi ils se battent ? Qu'est-ce qui leur prend ? demanda Geoffroy à son voisin.

— Une vieille querelle à propos d'une jeune dame, répondit l'homme en roulant des yeux. Une sale affaire. Ça va mal finir, moi je vous l'dis. »

À la surprise générale, Geoffroy traversa nonchalamment le bistro sous le regard attentif du bouc, évita les coups qui pleuvaient en tous sens et se planta entre les deux adversaires. « Pas la peine d'en venir aux mains, vous savez », dit-il.

La figure du serveur s'allongea – il savait ce qui arrivait à ceux qui voulaient s'interposer entre deux imbéciles avides de sang. Il en crut alors à peine ses yeux, parce que les deux hommes cessèrent brusquement de se battre et s'immobilisèrent, stupéfaits.

« Pourquoi est-ce que vous n'allez pas trouver la jeune dame et voir ce qu'elle en pense avant de vous taper dessus à mort ? » demanda doucement Geoffroy.

Les deux hommes se regardèrent. « Il a raison, au fond », reconnut le plus grand.

Le public du bistro éclata de rire tandis que les deux types découvraient les dégâts autour d'eux, comme étonnés qu'on puisse les en tenir pour responsables.

« Là, ça n'était quand même pas difficile, hein ? lança Geoffroy en regagnant le comptoir.

— Ah, fit le bistrotier, effaré de n'avoir pas eu à ramasser Geoffroy à la petite cuiller, vous seriez pas mage, des fois ?

— Non, répondit Geoffroy. C'est un don. Il se manifeste quand j'en ai besoin. » Il sourit. « La plupart du temps avec les bêtes et à l'occasion avec les gens. » Mais, hélas, songea-t-il, pas avec mon père, jamais.

« Ben, vous êtes forcément une espèce de mage, insista le serveur. Vous avez séparé deux des cogneurs les plus hargneux du pays. » Il adressa un regard noir aux misérables. « Quant à vous, leur dit-il, j'veux pas vous revoir chez moi tant que vous serez pas à jeun. Visez-moi le bazar que vous avez mis. » Il les empoigna tous les deux et les propulsa dehors.

Les clients restants revinrent à leurs pintes.

Le serveur se tourna vers Geoffroy, la mine calculatrice.

« Un boulot, ça vous intéresse, mon gars ? Pas payé, mais logé nourri.

— Je ne veux pas de travail, mais je ne demande pas mieux que rester quelques jours, répondit aussitôt Geoffroy. Si vous pouvez me trouver des légumes – je ne mange pas de viande. Et est-ce qu'il y aurait moyen aussi de faire une petite place à Méphistophélès ? Il ne sent pas très fort.

— Sûrement pas plus que les gens du coin, répliqua le serveur en riant. J'veais vous dire : vous et votre bouc, vous pouvez rester dans la grange, et j'veous offre le dîner et le p'tit-déjeuner, ensuite on verra. » L'homme tendit une main d'une propreté douteuse. « Marché conclu, alors ?

— Oh oui, merci. Je m'appelle Geoffroy. »

L'homme hésita. « Moi, c'est Aimé. Aimé Colombe. » Il regarda Geoffroy d'un air affligé. « Allez-y, marrez-vous. Comme tout le monde. Comme ça, ce sera fait.

— Pourquoi ? s'étonna Geoffroy. Aimé, je trouve ça joli, tout comme Colombe. En quoi est-ce que ça vous embête ? »

Cette nuit-là, monsieur Colombe dit à sa femme : « Je nous ai trouvé un nouveau garçon de salle. Un drôle de gars, d'ailleurs. Mais il m'a pas l'air... euh... méchant. On peut discuter avec lui.

— On a les moyens de le payer, Aimé ?

— Oh, répondit Aimé Colombe, il se contente du couvert – il mange même pas de viande – et d'un coin où dormir. Et il a un bouc. Un bouc drôlement futé, ça oui. Fait des tours et tout. Ça pourrait nous attirer davantage de clients.

— Ben, chéri, si tu penses que c'est une bonne idée... Il est habillé comment ? demanda madame Colombe.

— Pas mal. Et il parle comme un gars de la haute. Je m'demande s'il fuit pas quelque chose. Vaut mieux pas lui poser de questions, m'est avis. Mais j'veais te dire : avec lui et son bouc, on aura pas de chambard dans le bistro. »

Et Geoffroy resta donc deux jours à l'Étoile, pour la simple raison que monsieur Colombe appréciait sa présence dans son établissement. Et madame Colombe avoua sa tristesse après qu'il eut annoncé au bistrotier qu'il devait reprendre la route. « Un drôle de p'tit gars, ce Geoffroy. C'est comme s'il me donnait l'impression que tout va bien, même si j'sais pas ce qui va bien. Comme une... bienitude qui serait dans l'air. J'regrette vraiment qu'il s'en aille, dit-elle.

— Oui, chérie, fit monsieur Colombe. J'y ai demandé de rester, pour sûr, mais il a répondu qu'il devait aller à Lancre.

— C'est là qu'ils ont les sorcières », rappela sa femme. Elle fit la grimace.

« Ben, dit monsieur Colombe, c'est là qu'il veut aller. » Il marqua un temps et ajouta : « D'après lui, c'est le vent qui l'pousse par là-bas. »

Alors qu'elle luttait contre une brise contraire glaciale durant le long trajet de retour chez ses parents, Tiphaine se demandait si le royaume de Lancre et ses environs n'étaient pas trop ventés, tout compte fait. Enfin, au moins, il ne pleuvait pas. La pluie de la veille avait été épouvantable – de ces pluies festives où tous les nuages veulent se mettre de la partie dès lors qu'un des leurs s'est déchargé d'un premier déluge.

Elle s'était au départ sentie fière d'avoir les deux exploitations, de voler tous les deux ou trois jours entre Lancre et le Causse, mais les balais ne sont pas très rapides. Et on n'y a pas chaud<sup>22</sup>. C'était agréable de retrouver la ferme où sa mère faisait la cuisine, mais, même là, elle n'avait pas le temps de se reposer, et un séjour d'une demi-semaine à Lancre signifiait qu'elle devait répondre à une pléthore de demandes venant du Causse. On ne lui en tenait pas forcément rigueur – après tout, elle était une sorcière, et le royaume de Lancre comptait davantage d'habitants que le Causse –, mais de petites tensions commençaient à se manifester. Des récriminations. Et elle avait l'impression horrible que certaines de ces récriminations venaient des autres sorcières – des sorcières qui découvraient devant leurs portes des queues de patients revenant de chez Mémé Ciredutemps où ils étaient tombés sur une chaumière déserte.

Les deux exploitations posaient entre autres problèmes celui des vieillards qui se retrouvaient seuls après la mort de leur femme ; beaucoup ne savaient pas cuisiner. De temps en temps, des dames âgées leur venaient en aide, et on les voyait apporter une casserole de ragoût au vieux voisin. Mais la sorcière en Tiphaine ne pouvait pas s'empêcher de remarquer que le manège était plus fréquent dans le cas d'une dame âgée veuve et d'un vieux voisin propriétaire d'une jolie chaumière en plus d'un bas de laine...

Il y avait toujours à faire – et on aurait dit que certains jours n'étaient consacrés qu'aux ongles de pied. Il y avait un vieux à Lancre – un brave petit vieux – dont les ongles de pied étaient aussi acérés qu'une arme blanche, et Tiphaine avait dû demander à Jason Ogg, un forgeron, de lui façonner un sécateur assez costaud pour les tailler. Elle fermait toujours

les yeux jusqu'à ce qu'elle entende le choc des ongles percutant le plafond, mais le vieux l'appelait sa mignonne et voulait lui donner de l'argent. Par ailleurs, elle savait au moins maintenant que les Feegle avaient trouvé un emploi aux rognures d'ongle.

Les sorcières aimait ce qui était utile, songea Tiphaine, et elle s'efforça d'oublier le vent glacé qui la cinglait. Une sorcière n'avait jamais à réclamer quoi que ce soit – dame, personne ne voulait être en dette envers une sorcière –, et elle ne prenait jamais d'argent non plus. En revanche, elle acceptait ce qui pouvait lui servir : aliments, vieux vêtements, morceaux de tissu pour des pansements et chaussures en trop.

Les chaussures. Elle avait encore trébuché aujourd'hui sur celles de Mémé Ciredutemps. Elles étaient désormais rangées dans l'angle de la chambre, d'où elles avaient l'air de fixer Tiphaine quand elle se sentait trop fatiguée pour réfléchir. *Tu n'es pas encore assez compétente pour nous chausser*, semblaient-elles dire. *Il faudra d'abord travailler beaucoup plus.*

Évidemment, il y avait toujours tellement à faire. C'était comme si les gens ne pensaient pas aux conséquences de leurs actes quotidiens. Du coup, une sorcière tirée du lit devait enfourcher son balai en pleine nuit sous la pluie à cause d'un « Je voulais juste » et de ses petits copains « Je savais pas » et « C'est pas ma faute ».

*Je voulais juste voir si la lessiveuse était chaude...*

*Je savais pas qu'une casserole bouillante c'était dangereux...*

*C'est pas ma faute – personne m'a prévenu que les chiens qui aboient peuvent aussi mordre.*

Et l'excuse qu'elle préférait – *Je savais pas que ça allait exploser* – quand la boîte dans laquelle on avait livré l'objet prévenait qu'il explosait. C'était justement ce qui était arrivé quand le petit Théo Tonnelier avait fourré un pétard « explosif<sup>23</sup> » dans la carcasse d'un poulet à la soirée d'anniversaire de sa mère et avait failli tuer toute la tablée de convives. Oui, elle avait pansé et soigné tout le monde, même le plaisantin, mais elle espérait très fort que son père lui avait botté les fesses après ça.

Et, quand la sorcière n'était pas là, ma foi, quel mal y avait-il à vouloir se dépatouiller seul ? La plupart des gens savaient qu'on pouvait se servir de plantes pour soigner. Ils n'avaient aucun doute là-dessus. Mais les plantes ont ceci de particulier que beaucoup se ressemblent, et madame

Hollande, épouse du meunier du Causse, avait soigné l'épiderme en piteux état de son mari avec du saint-de-mensonges-amoureux plutôt que de la racine-de-jolijour, si bien que sa peau avait viré au violet.

Tiphaine avait soigné le meunier, mais il lui avait ensuite fallu retourner à Lancre, et elle avait renfourché son balai en espérant qu'ils avaient tous deux compris la leçon.

Elle était soulagée que Nounou Ogg n'habite pas trop loin de chez Mémé... non, de chez elle. Tiphaine se défendait dans pas mal de domaines, mais la cuisine n'en faisait pas partie, et, de même qu'elle comptait sur sa mère et son père pour ses repas dans le Causse, à Lancre elle comptait sur Nounou. Ou, plus précisément, sur son bataillon de brus, qui n'en faisaient jamais assez pour leur vieille belle-mère<sup>24</sup>.

Mais, partout où les deux sorcières prenaient leurs repas – à la petite chaumière de Tiphaine dans les bois comme à Tir Nounou Ogg, la maison surpeuplée mais très confortable où Nounou Ogg faisait la loi –, on aurait dit que Toi s'y trouvait aussi. Aucun chat ne se déplaçait aussi vite qu'elle, mais on ne la voyait jamais courir à toute allure ; elle arrivait, voilà tout. C'était déroutant. Tout aussi déroutante était la réaction de Gredin, le vieux matou de Nounou pour qui un coup de griffe dans les yeux tenait lieu de salut amical, mais qui se défilait sitôt que Toi apparaissait.

La chatte blanche s'était visiblement mis dans la tête de ne pas lâcher la jeune sorcière d'un coussinet à Lancre. Désormais, quand elle s'apprêtait à effectuer un après-midi de tournée de maisonnées, Tiphaine avait à peine le temps de se tourner vers son balai que Toi bondissait dessus, ce qui faisait rire Nounou. « Elle te connaît sur le bout des pattes, ma fille, disait-elle. P't-être même qu'elle pourrait faire les tournées toute seule ! »

À la vérité, Tiphaine impressionnait Nounou Ogg. Mais elle l'inquiétait aussi. « Franchement, lui dit un jour la vieille sorcière tandis qu'elles partageaient un repas sur le pouce, tu sais bien que t'es douée, Tiph. Moi, je l'sais. Mémé, où qu'elle soit maintenant, le savait aussi, mais t'es pas obligée de vouloir toujours tout faire toi-même, ma fille. Laisse les jeunettes du pays – les apprenties – te soulager un peu. » Elle se tut le temps de mastiquer une grosse bouchée de ragoût puis ajouta : « Tu t'souviens du jeune bûcheron dans les montagnes qu'Esmé a recousu la

veille de sa mort ? Eh ben, la p'tite Henriette Filoute est montée s'occuper de lui, et elle a fait du bon boulot. Tiph, tu travailles comme tu l'entends, j'sais bien, mais t'es pas la seule sorcière de Lancre. Des fois, faut lever l'pied et laisser passer le défilé. »

Tiphaine avait à peine eu le temps d'écouter ; elle était retournée à son balai pour filer à nouveau vers le Causse. Pas de repos pour la sorcière qu'accaparaient deux exploitations ! Mais, dans le vent cinglant qui lui engourdisait les oreilles, elle réfléchit à ce que lui avait dit Nounou. C'était vrai qu'il y avait d'autres sorcières à Lancre, mais, dans le Causse – sauf si Laititia décidait de ne plus se cantonner au rôle de baronne –, Tiphaine était la seule et unique. Et, si les prémonitions de Jeannie se confirmaient, une seule sorcière pour le Causse risquait de ne pas suffire du tout.

Elle frissonna. Elle avait hâte d'échapper au vent glacial et de retrouver la chaleur de la cuisine maternelle. Mais elle devait d'abord passer voir quelqu'un...

Tiphaine mit un moment à retrouver miss Tique, mais elle finit par atterrir dans un petit bois à la limite de Bourg-sur-Seigle où la sorcière itinérante, la dépisteuse de sorcières, avait garé sa roulotte pour le thé. Un petit mulet, attaché non loin de là, mangeait avec bonheur le contenu de sa musette. Il leva les yeux à l'approche de Tiphaine et hennit. « Il s'appelle Joseph, dit miss Tique. Un vrai mulet de sorcière. »

Il s'était remis à pleuvoir, et elle fit aussitôt signe à Tiphaine de monter les marches en bois de la roulotte. Tiphaine vit avec plaisir qu'une bouilloire était à chauffer sur un petit poêle. Elle se percha au bord d'un banc fixé à la porte, face au poêle, et prit avec reconnaissance la tasse de thé qu'on lui offrait.

L'intérieur de la roulotte était exactement tel qu'elle s'y attendait. Miss Tique avait tout bien rangé à la façon des marins dans un bateau : de petits casiers couvraient les parois, impeccablement remplis d'une multitude d'objets, et tous annotés de l'écriture soignée d'institutrice de miss Tique. Tiphaine y regarda de plus près, et... oui, ils étaient classés par ordre alphabétique. Elle vit ailleurs d'autres petits pots non libellés, si bien qu'on ne savait pas ce qu'ils contenaient, et un tableau à côté du lit

affichait toutes sortes de nœuds – l'escapologie était un passe-temps utile pour une sorcière.

« J'aimerais que tu ne touches pas à mes petits bocaux, prévint miss Tique. Certaines de ces décoctions ne sont pas vraiment efficaces, et les résultats sont souvent imprévisibles. Mais, tu sais, il faut sans cesse expérimenter. »

C'est ce qu'il y a dans tous les pots, se dit Tiphaine en buvant une gorgée de thé. Des expériences.

« Ça fait plaisir de te voir, poursuivit son hôtesse. J'entends sans arrêt parler de toi. Tu sais, presque toutes les filles que je connais t'envient. Elles te voient foncer partout sur ton balai et elles veulent toutes t'imiter, maîtresse Patraque. D'un coup, la profession de sorcière devient très courue !

— Oh oui, fit Tiphaine, ça commence ainsi, puis on leur explique à quoi elles vont passer leur vie, et un certain nombre préfèrent alors aller à la grande ville pour devenir coiffeuses ou autres.

— Ben, je n'y vais jamais par quatre chemins, assura fermement miss Tique. Je leur dis de bien réfléchir ; la sorcellerie, ce n'est pas que de la magie, des baguettes qu'on agite ni toutes ces bêtises. Il faut plonger les mains dans le caca. »

Tiphaine soupira. « Sorcière, c'est un travail d'homme ; c'est pour ça qu'il faut des femmes pour le faire. »

Miss Tique éclata de rire et reprit : « Ben, je me souviens d'une petite fille pas sûre d'elle à qui j'ai proposé de donner des leçons qu'elle ne serait pas près d'oublier. »

Tiphaine sourit. « Je me souviens. Et, ces temps-ci, où que j'aille, je suis toujours pressée. Mais, miss Tique (elle marqua un temps et sa voix baissa d'un ton), j'ai l'impression que certaines vieilles sorcières commencent à se dire que je ne suis peut-être pas de taille... » Elle déglutit. « Surtout à Lancre. Mais ça veut dire qu'il faut que je sois souvent là-bas. » Elle se mordit la lèvre – elle détestait demander de l'aide. Était-elle en train de reconnaître que le travail la dépassait ? Quelle déception pour Mémé Ciredutemps, elle qui avait proposé son nom pour le poste. Elle ne se rappelait pas avoir jamais entendu Mémé demander de l'aide. « Ici, dans le Causse, reprit-elle, je crois que j'aurai peut-être besoin de... euh... former une apprentie. Pour qu'elle m'assiste. »

Les cieux restèrent sereins. La requête ne suscita aucun hoquet d'horreur chez l'autre sorcière. Miss Tique se borna à croiser les bras d'un air sévère. « C'est Laitie Persoreille, je suis sûre, qui a monté le bourrichon aux gens. Pour elle, il faut toujours s'en tenir au même schéma, autant dire que c'est elle qui devrait prendre la succession, j'imagine. Parce qu'elle a de l'ancienneté, elle croit tout savoir, mais ce n'est que de la poudre aux yeux. L'imbécile qui a écrit *Nos amies les fées* devrait avoir honte de se prétendre sorcière, et elle ne devrait certainement pas compter prendre la suite de Mémé Ciredutemps. Hah, Laitie Persoreille serait bien incapable de s'occuper de deux exploitations à la fois. Elle ne s'en sort déjà pas avec une seule. » Miss Tique renifla d'un air moqueur. « N'oublie pas, Tiphaine, que je suis une enseignante<sup>25</sup>. Et, nous autres les enseignants, nous sommes parfois très rudes. *La Sorcellerie en dix leçons* et *Le Charme du balai* ne sont pas ce que moi, j'appellerais de bons livres. Oh, je vais bien entendu te chercher une fille ou deux – c'est une excellente idée. Mais ne t'inquiète pas de ce que peut raconter madame Persoreille, oh non... »

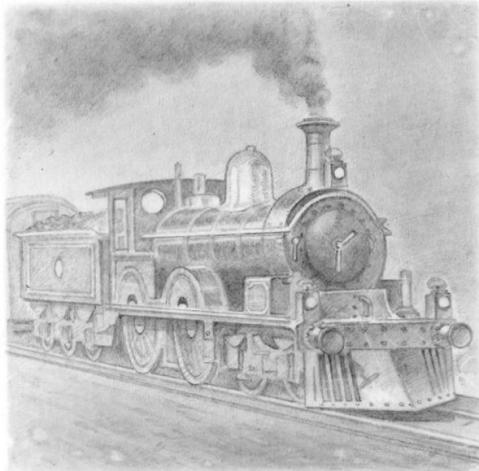
<sup>21</sup> Y figurait aussi le numéro classique de l'homme-qui-se-met-des-fouines-dans-le-pantalon. D'où la présence d'un docteur.

<sup>22</sup> Il fait un froid de canard dans les airs, et aucune sorcière douée d'un peu de bon sens ne décollait sans plusieurs couches de pilou entre le balai et son anatomie.

<sup>23</sup> Un autre petit indice.

<sup>24</sup> « Assez » n'est d'ailleurs pas un mot assez long pour évoquer la multitude de petites tâches dont toute jeune épousée entrant dans la famille Ogg se découvrait investie.

<sup>25</sup> Sur un ton qui ne laissait aucun doute là-dessus.



## CHAPITRE 7

### UNE FORCE DE LA NATURE

Laitie Persoreille n'était pas femme à baisser les bras à la première contrariété ou menace. Ni à lever les mains en l'air, d'ailleurs. Pour tout dire, c'était une force de la nature, et elle détestait s'avouer vaincue.

Il ne lui avait pas fallu longtemps pour apprendre qu'on avait un jour fait la queue devant chez Nounou Ogg. Tiphaine Patraque, décréta-t-elle, n'avait pas la carrure. Et il fallait une sorcière d'envergure pour y remédier. De l'avis de Laitie Persoreille – jamais une mince affaire –, elle seule avait l'envergure pour intervenir, surtout que cette vieille friponne de Nounou Ogg ne ferait rien.

Madame Persoreille avait épousé un ancien mage à la retraite bien des années plus tôt. « Les mages ont pas l'droit de s'marier, avait dit Nounou à Tiphaine d'un air dédaigneux. Mais ce crétin a eu ce qu'il méritait. Elle le menait pas par le bout du nez mais par le bout de l'oreille, la Persoreille. Elle lui a bouffé tout son bien, à ce qu'on raconte ! »

Tiphaine évita sagement de réagir ; il y avait de fortes chances pour que le « on » se réduise à Nounou Ogg, qui détestait Persoreille avec une

constance implacable.

Voilà pourquoi elle fut soulagée que Nounou soit absente quand, une semaine plus tard, madame Persoreille débarqua un matin à la chaumière de Mémé pour, comme elle disait, « tailler une petite bavette ». Elle aurait même préféré, à la réflexion, que madame Persoreille ne la trouve pas dans le jardin, en pleine lessive pour le vieux monsieur Leprix, jusqu’aux coudes dans l’eau savonneuse.

L’abattement la saisit en voyant la femme arriver<sup>26</sup>, mais elle s’essuya les mains à un torchon et fit entrer la visiteuse dans la chaumière avec toute la politesse dont elle était capable. Madame Persoreille avait tendance à la traiter comme une enfant, et elle avait aussi de mauvaises manières, comme s’asseoir sans qu’on l’y invite. Ce qu’elle ne manqua pas de faire – dans le vieux fauteuil à bascule de Mémé – avant d’adresser à Tiphaine un sourire d’une hypocrisie flagrante et d’aggraver encore son cas en lui susurrant un « Ma chère petite ! »

« Je suis une femme », rectifia doucement Tiphaine tandis que madame Persoreille la toisait. Elle avait une conscience aiguë des traces de savon sur son tablier et de ses cheveux en désordre.

« Bah, si tu veux, consentit madame Persoreille comme si ça n’avait aucune importance. Bon, je me suis dit que je devais faire un saut, en tant qu’amie et comme une des plus anciennes sorcières de la région, pour voir comment tu te débrouillais et te donner quelques conseils constructifs. » Elle fit le tour de la cuisine d’un regard supérieur, voire franchement noir en tombant sur la poussière qui jouait toute seule sur le carrelage en pierre, et Tiphaine se souvint soudain de la colonie d’araignées restées en résidence dans l’arrière-cuisine, dont le nombre ne cessait de s’augmenter de nouveau-nés, et qu’elle n’avait pas eu le cœur de chasser.

« Tu ne te sens pas débordée avec ces deux exploitations dont tu tiens à t’occuper, chère Tiphaine ? ajouta madame Persoreille avec un sourire mielleux.

— Oui, chère madame Persoreille, répliqua sèchement Tiphaine. J’ai effectivement du travail par-dessus la tête parce qu’il y a beaucoup à faire dans les deux secteurs et que le temps manque. » Un temps que tu me fais perdre, songea-t-elle. Mais on peut y jouer à deux, à ton petit jeu. « Si vous avez des conseils, reprit-elle avec un sourire ne le cédant en rien à celui de son aînée, je ne demande pas mieux que de les entendre. »

Madame Persoreille n'était pas femme à laisser passer une invitation. Invitation dont elle n'avait d'ailleurs pas besoin, car elle se lança immédiatement dans un discours préparé d'avance.

« Je ne dis pas que tu es incompétente, ma chère. Seulement que tu ne peux pas faire face, et les gens en causent.

— C'est possible, répliqua Tiphaine. Et souvent ils me remercient, mais je ne suis qu'une femme – une femme, pas une gamine –, et je n'ai pas quatre bras. C'est bien dommage qu'il n'y ait pas davantage de sorcières plus âgées dans le pays... » Sa voix mourut, l'image de Mémé Ciredutemps dans son cercueil d'osier encore trop présente à sa mémoire.

« Je comprends, dit madame Persoreille. Ce n'est pas ta faute. » Sa voix avait à présent la douceur de la soie, mais avec un soupçon de condescendance qui frisait la grossièreté. « On t'a affectée à des secteurs que tu ne peux pas gérer, et tu es en réalité beaucoup trop jeune, ma chère Tiphaine. Pour partir d'un bon pied sur la voie de la magye, il faudrait que tu prennes conseil auprès d'une sorcière plus mûre. » Elle renifla. « Une sorcière plus mûre et sérieuse qui ait la bonne... méthode. Sans... liens familiaux. » Il était clair qu'elle ne considérait pas Nounou Ogg comme une candidate plausible à cette tâche.

Tiphaine se rebiffa. S'il y avait une chose qu'elle détestait encore davantage que « ma chère petite », c'était bien « ma chère Tiphaine ». Et elle se souvenait parfaitement des « conseils » que madame Persoreille avait prodigués à sa protégée Annagramma Falcone, qui avait repris une chaumièr en connaissant tout sur les runes et les sortilèges bling-bling mais rien d'utile. Elle avait eu besoin de l'aide de Tiphaine. Quant à insinuer que Nounou Ogg ne serait pas un bon mentor...

« Eh bien, ma chère, poursuivit madame Persoreille, étant une des plus anciennes sorcières du pays, je me sens le devoir de prendre la place de Mémé Ciredutemps. Il en a toujours été ainsi, et pour une bonne raison : il faut aux gens une sorcière d'expérience, quelqu'un qu'ils peuvent respecter, quelqu'un qu'ils tiennent en estime. Après tout, ma chère petite, on ne verra jamais une sorcière de bonne réputation faire la lessive.

— Ah bon ? » s'étonna Tiphaine en serrant les dents. Un deuxième « ma chère petite » ? Un de plus, et non seulement elle allait expédier madame Persoreille dans l'eau de la lessive, mais elle lui maintiendrait la tête dessous un certain temps. « Mémé Ciredutemps disait toujours “Tu

fais le bien là où il se présente", et je me fiche qu'on me voie les mains dans la lessive d'un vieux bonhomme. Il y a beaucoup à faire, et ce n'est pas toujours très propre, madame Persoreille. »

Madame Persoreille s'empourpra et rectifia : « *Perce-raye*, ma chère petite.

— Pas ma chère petite, cracha Tiphaine. Madame Pers-O-reille, votre dernier livre s'intitule *Chevaucher un balai d'or*. Dites-moi donc, madame Persoreille, comment il arrive à voler, ce balai. L'or, c'est plutôt lourd. Je dirais même extrêmement lourd. »

Madame Persoreille grogna. Tiphaine ne l'avait encore jamais entendue grogner, mais ce grognement-là avait de quoi impressionner. « C'est une métaphore, répondit-elle sèchement.

— Ah oui ? » Tiphaine était à présent furieuse. « Et une métaphore de quoi, madame Persoreille ? Je suis en première ligne de la sorcellerie, ce qui veut dire que je me charge du travail qui doit être fait du mieux possible. C'est des gens qu'on s'occupe, madame Persoreille, pas des livres. Est-ce que vous avez déjà fait la tournée des maisons, madame Persoreille ? Aidé un petit gamin au derrière à moitié sorti de la culotte ? Est-ce que vous les voyez, seulement, les enfants qui vont pieds nus ? Les placards sans rien à manger dedans ? Les femmes qui accouchent d'un bébé tous les ans et dont l'homme passe son temps au bistro ? Vous avez eu la gentillesse de me proposer des conseils. Permettez donc que je vous en donne un à mon tour : passez vous aussi dans les maisons, et alors vous m'épaterez beaucoup, mais pas avant. Je suis l'héritière reconnue de Mémé Ciredutemps, élevée au rang de sorcière par Nounou Colique, qui a elle-même tout appris de collègues dont la lignée remonte à Aliss la Noire, et on n'y peut rien changer, quoi que vous pensiez. » Elle se leva et ouvrit la porte d'entrée. « Merci d'avoir pris le temps de passer me voir. Maintenant, comme vous l'avez fait remarquer, j'ai beaucoup à faire. À ma manière. Et, visiblement, ce n'est pas votre cas. »

Madame Persoreille, se dit Tiphaine, avait le chic pour les sorties théâtrales indignées. Sa dignité paraissait à ce point blessée qu'on en avait mal pour elle. Des breloques tintinnabulèrent un au revoir autour d'elle, et un talisman tenta même crânement de rester en s'accrochant au bouton de porte quand elle se retourna sur le seuil.

Ses dernières paroles à Tiphaine, tandis qu'elle décrochait le petit pendentif, furent : « J'ai essayé, j'ai vraiment essayé. Je t'ai invitée à profiter de mes connaissances en sorcellerie. Mais non. Tu m'as jeté ma bienveillance à la figure. Tu sais, on aurait franchement pu être amies, si tu n'étais pas aussi butée. Adieu, *ma chère petite !* » Ayant eu le dernier mot, madame Persoreille partit en claquant la porte derrière elle.

Tiphaine fixa un instant le battant du regard et songea : Je fais ce qui est nécessaire, madame Persoreille, pas ce que je veux.

Mais le claquement de la porte qui avait ponctué le départ de la visiteuse fit réfléchir Tiphaine, et elle se dit d'un coup : Je veux travailler à ma manière. Pas comme le voudraient les autres sorcières. Je ne serai pas pour elles Mémé Ciredutemps. Je ne peux être que moi, Tiphaine Patraque.

Mais elle s'aperçut aussi d'autre chose. « Madame Persoreille a raison sur au moins un point, reconnut-elle tout haut. Je veux en faire trop. Alors, si Jeannie ne se trompe pas et que nous guette un grand danger (elle frissonna) dont je vais devoir m'occuper, ben, j'espère sincèrement que miss Tique me trouvera une jeune assistante. J'ai vraiment besoin d'aide.

— Win, cha m'en a l'aer », dit la voix de Rob Deschamps.

Tiphaine faillit sauter au plafond. « Tu restes donc toujours à me surveiller, Rob Deschamps ?

— Oh win. Faut pwint oublieu qu'on a un jahar, on dwat vos survaeyeu jou et nwit, et c'eut un jahar important. »

Un jahar. Au fait de la tradition et de la magie, Tiphaine n'ignorait pas qu'un jahar était une obligation à laquelle aucun Feegle ne pouvait se dérober. Sauf Guiton Simpleut, évidemment, qui confondait souvent ses jahars avec un troupeau de gros oiseaux.

Elle comprenait donc Rob Deschamps, mais ça lui restait sur le jabot.

« Vous me surveillez tout le temps ? Même quand je me baigne ? » demanda-t-elle d'une voix lasse. C'était l'éternelle polémique. Tiphaine – pour une raison qui dépassait Rob – paraissait désapprouver que les Feegle ne la quittent pas d'une semelle. Ils avaient déjà trouvé un accord sur la question des cabinets<sup>27</sup>.

« Oh win, c'eut vrae. Mais sans regardeu, vos saveuz.

— Ben, fit Tiphaine, est-ce que tu pourrais me rendre un service ?

— Oh win. Vos voleuz qu'on la jaete dedaes un aetang ? »

Tiphaine soupira. « Hélas, non, je ne suis pas comme ça.

— Ah, maes nos, si, répliqua joyeusement Rob Deschamps. Et d'ayeur c'eut la tradission, vos saveuz. Et nos, on est traes forts en tradission, on faet partie du folklore... » Il eut un sourire encourageant.

« C'est très gentil, répondit Tiphaine, mais c'est quand même non. Madame Persoreille n'est pas franchement mauvaise. » C'est vrai, se dit-elle. Bête, oui, parfois arrogante, insensible et, quand on y réfléchit, pas vraiment bonne sorcière. Mais il y a en elle une âme en acier.

Tiphaine savait que Nounou Ogg faisait rarement la lessive – à quoi bon avoir des brus, sinon ? – mais elle se souvint soudain qu'elle n'avait jamais vu non plus Mémé Ciredutemps la faire pour les vieux messieurs, et elle s'arrêta un instant sur cette particularité. Il me faut du temps pour tirer ça au clair, se dit-elle en observant le chef des Nac mac Feegle debout devant elle, prêt à tout. Ce serait une rude tâche pour eux, elle le savait.

« J'ai un ch'tit jehar pou vos, dit-elle.

— Oh win ?

— Rob, faire la lessive, vous savez ce que c'est ?

— Oh win, on en a entendu parleu », répondit Rob Deschamps. Il gratta son spog, et il en tomba une pluie d'insectes crevés, d'os de pattes de poulet à demi rongés et autres débris.

« Bon, alors, dit Tiphaine, vous me feriez une grande faveur si vous passiez un moment dans mon arrière-cuisine pendant que je suis à mon travail. Vous rendriez service à un vieux monsieur, ça oui. Il aime être propre et que ses vêtements le soient aussi. » Elle laissa tomber un regard noir. « Vous pourriez en prendre de la graine, Rob. »

Elle s'approcha de la porte de l'arrière-cuisine avec inquiétude au retour de ses visites. Tout reluisait et, dehors, entre les arbres, étaient étendus les sous-vêtements du vieux monsieur Leprix, d'un blanc immaculé. Alors seulement Tiphaine se permit de respirer.

« Excellent », dit-elle à Rob Deschamps.

Il sourit. « Win, répondit-il, on savait que cha serait pwint facile.

— Heureusmaet que j'aetais aveu vos cette fwas », lança une voix. Il s'agissait de P'tit Arthur le Dingue, un Feegle que la lessive ne gênait pas car il avait été élevé par une bande de cordonniers avant de travailler dans la police de la grande ville. P'tit Arthur le Dingue, se disait souvent

Tiphaine, était le siège d'une bataille interne enragée entre sa moitié feegle et sa moitié citadine, mais comme tous les Feegle raffolaient des bonnes bagarres, ma foi, une de plus, même intérieure, c'était une aubaine.

Grand Yann écartera P'tit Arthur le Dingue. « Cha nos faet rieu d'aedeu les vieux jaeyants qui veulent aete propes comme un sou nieu, mais on est des Feegle et, not crasse, on y tient bocop. Laveu, cha arsaeke les Feegle. On aedure pwint le savon, vos saveuz.

— Mi, si, Rob, je l'aedure », lança une voix joyeuse, et Guiton Simpleut tomba de la paroi de l'enclos des chèvres. Des bulles s'envolèrent quand il roula dans l'herbe.

« Je vos l'ai daeja dit, Guiton, répliqua sèchement Rob, cha vos fait sorti des bulles des oraeyes. »

Tiphaine éclata de rire. « Ben, vous pourriez fabriquer votre propre savon, Guiton. En fabriquer aussi pour Jeannie. Rapporter un ch'tit cadeau à votre kelda. C'est facile à faire, facile à retenir, faut juste se dire “suif-soude”.

— Oh win, “swis soul”, les Feeegle se disent cha souvaet, fit observer Rob avec fierté. On est couneus pou cha, vos saveuz. »

Bah, j'aurai au moins essayé, se consola Tiphaine. Et puis ils ont l'âme pure à défaut de l'avoir très propre.

Sur le Causse, à la lisière d'une forêt obscure au sommet d'une colline surplombant Deux-Chemises (petite bourgade lasse de ne compter qu'une boutique, une auberge relais de poste et une forge), la reine des elfes souriait d'un air satisfait.

La nuit était douce et embaumait comme toujours, et le ciel avait son aspect habituel. Il existait, semblait-il, une nouvelle route ou un nouveau cours d'eau qui traversait la localité et luisait au clair de lune, mais sinon tout était exactement comme à sa dernière visite.

Elle se retourna vers son prisonnier gobelin, en croupe, les mains liées, derrière un de ses gardes. Elle sourit encore, mais cette fois d'un sourire mauvais. Elle allait le remettre au seigneur Déon, se dit-elle. L'elfe prendrait plaisir à démembrer petit à petit sa malheureuse proie, après s'être amusé avec elle, bien entendu.

Mais ce rebut gobelin les avait d'abord conduits ici, sur cette colline. La reine et sa bande de maraudeurs contemplèrent la vallée endormie plus

loin en contrebas. Ses guerriers portaient des lambeaux de fourrure et de cuir, des plumes coincées dans des bandeaux et d'autres qui leur pendaient autour du cou ; ils portaient aussi des arcs aux flèches déjà encochées.

La porte entre les mondes ne leur avait finalement guère posé de problème. Les elfes les plus costauds n'avaient pas fourni un gros effort pour la franchir – l'obstacle était effectivement désormais très affaibli. Avant, la vieille sorcière aurait veillé à sa résistance, aurait empêché les elfes de passer. Car elle tenait toujours à l'œil le peuple des fées.

Qui n'échappait pas non plus à la vigilance des bêtes. Dès l'instant où la reine avait pointé son nez sur le Causse, les lièvres de la colline s'étaient retournés pour se figer, tandis que les chouettes en chasse étaient montées à tire-d'aile en altitude, sentant la présence indésirable d'un autre prédateur.

Mais les humains étaient d'ordinaire les derniers à remarquer des anomalies. Ils en étaient d'autant plus amusants...

En dehors d'une lueur au-dessus d'un tertre à flanc de coteau et des échos lointains de fêtards dans lesquels la reine reconnut la cacophonie propre aux Nac mac Feegle, rien n'avait jusque-là perturbé la première incursion elfique sur le Disque-monde depuis de nombreuses années, et les intrus commençaient à prendre du bon temps. Ils avaient fait ribote dans deux villages, où ils avaient sorti les vaches, mis les carrioles sens dessus dessous, fait tourner le lait dans les bidons, gâté un fût de bière... bref, où ils s'étaient divertis de vétilles. Mais, à leurs pieds, la petite bourgade en expansion promettait toutes sortes de distractions à des elfes privés des plaisirs d'une bonne razzia depuis bien trop longtemps.

À l'exception des tintinnabulements délicats d'une myriade de grelots attachés aux harnais des chevaux noirs du groupe de maraudeurs, le silence régnait tandis que les elfes attendaient le signal de leur reine.

Elle leva le bras.

Mais avant qu'elle aille plus loin, un hurlement déchira soudain l'espace, comme si on tuait un cochon géant.

Le bruit enveloppait l'ensemble du Causse. Un glapissement éraillé qui encerclait les collines et agaçait les dents des elfes. Le feu parut envahir la vallée quand un immense monstre de fer fonça sur la voie argentée en direction du village en marquant son passage de nuages de vapeur.

Les elfes vacillèrent, et la panique se répandit rapidement parmi eux tandis qu'ils avaient un mouvement de recul pour échapper au bruit. À la clamour. À l'odeur de fer que leur apportait la brise.

Nonchalamment, Du-Tour-les-Ébarbures sauta de la selle, vola entre ses dents un couteau de pierre au garde qui se plaquait les mains sur ses oreilles pointues afin de se soustraire au raffut, et se trancha prestement les liens.

« Vous l'ai dit. C'est cheval de fer, dit-il d'un air important. C'est dernier train de Deux-Chemises. C'est là les gobelins travaillent. Avec fer et acier. »

La reine n'avait pas bronché. Elle savait y faire. Certains avaient tressailli, eux, mais elle s'en occuperait plus tard – aucun elfe ne devait manifester de la peur devant sa reine. Mais elle se dit intérieurement : Un *train* ? C'est gros. C'est du fer, et nous ne connaissons rien de lui. Et ce que nous ne connaissons pas risque de nous tuer. « Comment peut-on le dompter ? demanda-t-elle. Mieux, est-ce qu'on peut se l'approprier ? Nous sèmerions la désolation avec un tel engin ! »

À ses côtés, Fleur des Pois – un Fleur des Pois calme, visiblement imperméable à la terreur qui avait gagné les elfes – avait le sourire, un sourire qu'elle n'aimait pas. Il fendait le visage dramatique qu'il avait choisi d'afficher, tranchait avec ses yeux froids et impitoyables. « Nous pouvons torturer les gobelins jusqu'à ce qu'ils nous disent comment le maîtriser, suggéra-t-il. Ensuite ils le manœuvreront pour nous.

— Ils refuseront, lança Du-Tour-les-Ébarbures en regardant Fleur des Pois d'un œil mauvais. Pourquoi ils le feraient ? »

Fleur des Pois baissa le bras pour saisir le gobelin, mais Du-Tour-les-Ébarbures réagit comme l'éclair : il plongea ses petites mains dans ses poches et aspergea l'elfe d'une pluie de ferraille argentée. Fleur des Pois hurla de douleur et tomba de cheval.

Le gobelin éclata de rire tandis que les autres elfes reculaient précipitamment. « Oublié ce que j'avais dans mes poches, monsieur Fleur-du-Pipi ? Vous ai parlé des ébarbures, pourtant. C'est un peu mon nom. Fait mal, hein ? Touchez gobelin malin maintenant, des malheurs vont arriver. Surtout aux elfes. » Il montra du doigt Fleur des Pois, que le gueulamour avait complètement déserté sous la grêle toxique de limaille de fer.

L'elfe en pleurs se tordait de douleur dans l'herbe, avorton pitoyable et impuissant.

« Marrant, non ? fit le gobelin. Dans ce nouveau monde, il faut compter avec des choses insignifiantes comme les ébarbures – et les gobelins. »

26 Et en l'entendant. Car les multiples bijoux de madame Persoreille l'annonçaient par un joyeux tintamarre, à croire qu'ils ambitionnaient de passer du statut de talismans et amulettes à celui de fanfare au grand complet.

27 Mais les Feegle mentaient allègrement pour tout et n'importe quoi, aussi Tiphaine se rendait-elle aux cabinets en ouvrant l'oeil ; il lui était même arrivé de faire un cauchemar où un Feegle surgissait du second trou dans l'édicule biplace de ses parents.



## CHAPITRE 8

### LES ARMES DU BARON

Les Armes du Baron était un bistro où Jean Persil, patron et serveur héréditaire, appréciait que les clients du coin passent derrière les pompes quand il y avait affluence ou qu'il devait soulager un besoin naturel. Un bistro où des habitués venaient fièrement exhiber à leurs amis un concombre géant et tout autre légume à forme humoristique ou suggestive cueilli dans leur jardin.

On y tenait souvent des discussions animées, mais des discussions visant à déboucher sur la vérité, non sur une bagarre. De temps en temps, un client tentait de parier de l'argent, mais Jean Persil désapprouvait. On avait le droit de fumer – on y fumait en quantité industrielle –, mais pas de cracher. Et, bien sûr, on y jurait, et dans un langage aussi cru que les légumes rigolos. Après tout, nulle femme ne fréquentait l'établissement en dehors de madame Persil, qui faisait la sourde oreille et tolérait sûrement des termes comme « con », qu'elle tenait pour un vocable haut en couleur, très usité dans des expressions telles que « Comment ça va, mon con ? » et, à un degré moindre, « putain con ».

Les barons, conscients de la valeur d'un bistro prospère et ne répugnant pas à s'y montrer à l'occasion, avaient au fil des générations contribué à améliorer les distractions proposées par les tenanciers. Peu après son mariage, par exemple, le nouveau jeune baron avait offert à l'estaminet le nécessaire complet pour jouer aux fléchettes. Le succès escompté n'avait pas été au rendez-vous : au cours d'une partie animée, Serre Ladoucement, communément reconnu comme le meilleur laboureur du Causse, mais moins réputé pour ses facultés intellectuelles, avait failli perdre un œil. La population locale tenait désormais les fléchettes pour mortelles, et on avait prudemment remis à l'honneur le jeu du palet de table.

Après une longue journée de boulot dans les champs ou les hangars, le bistro était un refuge bienvenu. Joseph Patraque, métayer à la ferme familiale, s'était promis de boire une pinte au calme suite aux longues heures passées à se débattre avec des bêtes récalcitrantes et du matériel en mauvais état. Une pinte, s'était-il dit, le mettrait dans de meilleures dispositions pour la discussion qui lui pendait au nez pendant le dîner, il n'en doutait pas, à propos de son anniversaire de mariage qu'il avait oublié, à sa grande consternation. Il savait d'expérience qu'il encourait au moins une semaine de dîners froids, de regards réfrigérants, voire de lit glacial.

On était samedi, c'était une chaude soirée de fin d'été, et la nuit était claire. Il y avait du monde dans le bistro, quoique pas autant que l'aurait voulu Jean Persil. Joseph s'assit à la longue table en chêne devant l'établissement, son chien Farceur couché en rond autour de ses chevilles.

Descendant d'une longue lignée de Patraque qui avaient cultivé le Causse, Joseph connaissait tous les gars du pays ainsi que leurs familles ; il savait qui travaillait et qui se tournait souvent les pouces, et il savait qui était bête et qui malin. Personnellement, Joseph n'était pas malin, en revanche c'était un fermier compétent et ingénieux, et, surtout, tous les samedis soir, quelle que soit sa place, c'était lui qui présidait au bistro. Il y était la source du savoir.

À une table plus petite juste à côté de la porte, il entendait deux gars du coin discuter de la différence entre les empreintes du chat et du renard. L'un d'eux agita les mains dans une espèce de pavane au ralenti. « Écoute, dit-il, je te l'rétète, le chat, il marche comme ça, vieille bourrique, et

Goupil, lui, il marche comme ça. » L'autre gars refit les gestes, mimant les deux animaux. Je me demande, se dit Joseph, si on n'est pas la dernière génération à appeler le renard Goupil.

La journée avait été longue pour tous les clients, ils avaient travaillé avec des chevaux, des cochons et des moutons, sans parler des dizaines de corvées dévolues à tout campagnard. Ils s'exprimaient dans un dialecte aux accents grinçants, et ils connaissaient les noms de tous les oiseaux chanteurs d'un bout à l'autre des vallées, ainsi que de tous les serpents et renards, où on les trouvait, et tous les coins où les hommes du baron n'allait pas. En bref, ils connaissaient des tas de choses qu'ignoraient les érudits des universités. Le plus souvent, quand l'un d'eux prenait la parole, c'était au terme d'une longue réflexion et avec une extrême lenteur, et ils mettaient à profit cet intermède pour refaire le monde jusqu'à ce qu'on leur envoie un gamin les avertir que leur dîner menaçait de refroidir s'ils ne se dépêchaient pas.

Puis Richard Manipe – un gros type au menton ombré d'un fin duvet qui n'avait même pas honte de se prendre pour une barbe en une telle compagnie – lança d'un ton abrupt : « Cette bière, c'est du pissat d'pucelle !

— Comment t'appelles ma bière ? répliqua Jean Persil en débarrassant les chopes vides de la table. Elle est impeccable. J'ai ouvert le fût que ce matin.

— Je dis pas que le pissat d'pucelle c'est forcément mauvais », repartit Richard Manipe. Il obtint quelques rires, mais guère nourris. Car tout le monde se souvenait du jour où monsieur Mignarde, un vieux grippé-sou, plaçant tous ses espoirs dans les remèdes de bonne femme, avait demandé à sa fille de lui mettre de côté un peu de son urine pour soulager sa jambe endolorie, et que la jeune Margaret – gentille fille, mais peu gâtée du côté de la cervelle – avait compris de travers et servi à son père une boisson au bouquet peu ordinaire. Étonnamment, l'état de sa jambe s'était quand même amélioré.

Du coup, le patron tira une autre pinte d'un fût non entamé, et Richard Manipe la trouva à son goût. Ce qui donna matière à réflexion à Jean Persil. Mais pas longtemps. Car, entre amis, une pinte ne portait pas à conséquence, hein ?

Le patron s'assit avec ses clients. « Comment il s'adapte, d'après toi, le jeune baron ? » demanda-t-il à Joseph.

Les relations qu'entretenaient le baron et monsieur Patraque, son métayer, étaient monnaie courante à la campagne. Le baron possédait la terre. Tout le monde le savait. Il possédait aussi toutes les fermes du voisinage, et les fermiers, ses métayers, cultivaient la terre pour lui, lui payaient le fermage à chaque terme. Il pouvait, s'il le voulait, reprendre une ferme et en expulser le fermier et sa famille. On avait connu par le passé des barons qui s'étaient livrés à des démonstrations d'autorité comme réduire des chaumières en cendres et jeter dehors des familles entières, parfois par caprice, mais surtout pour démontrer bêtement qui détenait réellement le pouvoir. Ils n'avaient pas tardé à déchanter. Le pouvoir ne signifie rien sans une bonne récolte dans la grange ni un troupeau de repas dominicaux à brouter dans les collines.

Roland, le jeune baron, avait pris un départ hésitant – que n'avait pas arrangé, il faut le reconnaître, sa nouvelle belle-mère, une duchesse qui avait veillé à ce que tout le monde soit au courant. Mais il avait vite compris. Sachant qu'il manquait d'expérience pour cultiver la terre, il avait appliqué la méthode de son père : laisser judicieusement ses métayers diriger leurs fermes et leurs ouvriers comme ils le jugeaient bon. Aujourd'hui, tout le monde était satisfait.

Tout aussi judicieusement, Roland s'entretenait régulièrement avec Joseph Patraque, comme son père avant lui, et Joseph lui offrait aimablement de signaler tout ce que le régisseur et les encaiseurs de loyer du baron ne voyaient peut-être pas, comme une veuve tombée dans la misère ou une mère peinant à s'en sortir suite à la mort de son mari sous les sabots d'un jeune taureau mal luné. Joseph Patraque faisait valoir qu'un peu de charité serait une bonne idée, et le jeune baron, soyons juste avec lui, suivait le conseil, mais d'une curieuse manière : la veuve découvrait qu'elle avait, sans savoir comment, payé des loyers en avance et qu'elle ne devait donc rien pour l'instant, et un jeune homme serviable du domaine, désireux d'apprendre le travail de la ferme, se présentait un jour à la petite métairie de la jeune mère.

« J'aime pas juger à la va-vite », répondit Joseph en se renversant sur le banc et en prenant l'air solennel auquel seul pouvait prétendre l'homme

habileté à présider le samedi. « Mais, en vérité, il se débrouille plutôt pas mal. Il apprend sur le tas, on pourrait dire.

— Du coup ça va, fit Thomas Vertherbe. On dirait qu'il va suivre les traces de son père.

— Alors tant mieux pour nous. Le vieux baron était un brave type : des dehors rudes, mais il connaissait son affaire. »

Persil sourit. « Sa jeune dame, la baronne, a appris des tas de leçons sans personne pour les lui donner, vous avez remarqué ? On la voit tout l'temps parler aux gens partout, sans se donner de grands airs. Ma femme l'aime bien », ajouta-t-il en hochant solennellement la tête. Si la femme approuvait, ma foi, tout allait pour le mieux. C'était synonyme de paix au foyer, ce à quoi tout paysan aspirait après une journée de dur labeur. « D'après qu'elle va féliciter les parents chaque fois qu'une femme a des gamins. »

Robert Lépais profita de l'occasion pour annoncer : « Ma Joséphine va bientôt en avoir un autre. »

Quelqu'un se mit à rire et lança : « T'es bon pour la tournée générale, t'sais.

— Oublie pas d'en causer à la Tiphaine de Joseph, alors, dit Thomas Vertherbe. Pour ce qui est de mettre un bébé au monde, j'connais pas meilleure qu'elle. » Puis il ajouta en buvant sa pinte : « Je l'ai vue passer en trombe hier. Je m'suis senti rudement fier, dame oui, une fille du Causse. J'suis sûr que tu dois en être fier aussi, Joseph. »

Tout le monde connaissait Tiphaine Patraque, évidemment. Depuis qu'elle était toute petite et qu'elle jouait avec les autres gamins du pays. On n'aimait pas trop les sorcières sur le Causse, mais Tiphaine était leur sorcière à eux. Et une fameuse, par-dessus le marché. Plus important encore, c'était une fille du Causse. Elle savait ce que valait un mouton, et on l'avait vue courir partout en petite culotte dans son enfance. Donc tout allait bien.

Le père de Tiphaine esquissa un sourire tandis qu'il baissait le bras pour donner à son chien un bout de couenne de cochon. « Un cadeau pour toi, Farceur. » Il releva les yeux. « 'videmment, sa mère aimerait la voir plus souvent, mais elle en a pris son parti. C'est plus fort qu'elle, elle raconte à tout le monde ce que fait Tiphaine, comme moi d'ailleurs. » Il se

tourna vers le patron. « Tu me serviras une autre pinte quand t'auras une minute, Jean.

— Bien sûr, Joseph », répondit Jean Persil, qui se dirigea vers le comptoir et en revint une chope mousseuse à la main.

Alors qu'on lui passait sa pinte, Joseph fit observer : « C'est curieux, vous savez, quand j'pense à tout le temps que Tiphaine passe à Lancre depuis un moment.

— Ce serait dommage qu'elle déménage là-bas », commenta Richard Manipe. Et cette réflexion resta comme en suspension au-dessus des buveurs, mais aucun ne dit plus rien. Pas à Joseph Patraque, pas un samedi.

« Ben, elle a toujours beaucoup à faire, dit lentement Joseph en rangeant le commentaire de Richard dans un recoin de sa tête pour l'approfondir plus tard. Beaucoup de bébés dans le pays, les gars ! » Sa remarque lui valut des sourires.

« Et ça s'arrête pas aux accouchements. Elle est passée chez ma vieille mère qui se mourait, déclara Jacquot Lembrouille. L'est restée près d'elle toute la nuit. Et elle a enlevé la douleur ! Elle fait ça, vous savez !

— Oui, dit Joseph. C'est pas seulement pour les barons, mais c'est comme ça qu'il est parti, le vieux, vous voyez – il avait une infirmière, mais c'est Tiphaine qu'a fait le nécessaire. Elle a veillé à ce qu'il souffre pas. »

Le silence tomba soudain sur la tablée tandis que les buveurs se remémoraient toutes les fois où Tiphaine Patraque avait croisé leur route. Puis Oui-oui Balade dit, le souffle un peu court : « Ben, Joseph, on espère tous que ta Tiphaine restera au pays, t'sais. T'as là une bonne fille, dame oui. Pense à lui dire ça quand tu la verras.

— Pas besoin que je lui dise, Oui-oui, répondit Joseph. Sa mère aimerait 'videmment qu'elle s'installe sur le Causse avec son petit ami – vous savez, le petit Preston, celui qu'est parti apprendre le métier de docteur à la grande ville. M'est avis pourtant qu'elle le fera pas, pas avant un moment, en tout cas. Telles que j'vois les choses, y a des tas de Patraque par ici, seulement notre Tiph marche sur les traces de sa mémé, mais dans un style plus moderne, si tu vois ce que j'veux dire. M'est avis qu'elle est résolue à changer le monde, ou alors, à défaut du monde, notre petit coin qu'on appelle le Causse.

— C'est une sacrée bonne sorcière pour nous autres les bergers », ajouta Thomas Vertherbe. Des murmures d'approbation suivirent.

« Vous vous rappelez, les gars, quand les bergers s'amenaient tous chez nous et se défiaient ? demanda Richard Manipe après avoir marqué un temps pour vider son verre. On avait pas de sorcière à l'époque.

— Ouais, fit Joseph Patraque. Ces vieux bergers s'affrontaient pas avec leurs bâtons, remarquez. Ils s'affrontaient au bras de fer. Et le vainqueur gagnait le titre de berger en chef. »

Ils éclatèrent tous de rire. Et la plupart pensaient à Mémé Patraque, car elle avait réellement été le dernier berger en chef. Un hochement de tête approuveur de Mémé, et un berger se pavait comme un roi pour le restant de la journée.

Défi ou pas.

« Ben, on a plus de berger en chef de nos jours. On a une sorcière à la place. Notre Tiphaine, dit Robert Lépais après un autre long silence pendant lequel on but davantage de bière et on s'alluma des pipes.

— Alors, si on a une sorcière au lieu d'un berger en chef... vous croyez que l'un de vous devrait la défier au bras de fer ? demanda Jean Persil avec un grand sourire – et un regard en coin au père de Tiphaine.

— Une sorcière ? répliqua Robert Lépais. Je m'y risquerais pas. Et je ferais attention à ce que j'dis. »

Joseph gloussa tandis que les autres acquiesçaient de la tête.

Puis ils levèrent les yeux quand une ombre passa au-dessus d'eux et que la fille sur le balai cria : « Bonsoir, papa. Bonsoir, tout le monde. Pas le temps de m'arrêter. Cette fois, c'est des jumeaux. »

Roland de Chumsfanleigh<sup>28</sup>, le jeune baron du Causse, tenait à ressembler à son père sur bien des points. Il savait que le vieux baron avait été populaire – c'était ce qu'on appelait un « baron de la vieille école », entendez qu'on savait à quoi s'attendre, que les gardes astiquaient leurs armures, saluaient et faisaient ce qu'on attendait d'eux, pendant que le baron faisait ce qu'on attendait de lui et fichait le plus souvent la paix à tout le monde.

Mais il arrivait que son père joue les mauvais coucheurs. Et Roland tenait à oublier ces écarts. Il tenait en particulier à se montrer sous son meilleur jour quand il passait voir Tiphaine Patraque à la ferme familiale.

Parce qu'ils avaient été bons amis, et, ce qui inquiétait Roland, son épouse Laititia la considérait aussi comme une bonne amie. Il était judicieux pour tout homme avec un peu de jugeote de redouter les meilleures amies de sa femme. Car... allez savoir quels petits secrets risquaient d'être partagés. Roland, éduqué à domicile et peu au fait du monde extérieur au Causse, craignait que l'adjectif « petit » participe précisément du secret que Laititia pourrait révéler à Tiphaine.

Il choisit son moment quand il vit son balai descendre relativement tôt en ce samedi soir, à une heure où il savait que Joseph Patraque serait au bistro.

« Salut, Roland », dit Tiphaine sans se retourner quand il entra dans la cour de la ferme et descendit de cheval.

Roland frissonna. Il était le baron. La ferme du père de Tiphaine était à lui. Mais il comprit combien sa réflexion était ridicule à l'instant où il se la faisait. En tant que baron, il avait les bouts de papier prouvant qu'il était propriétaire. Mais cette ferme était celle des Patraque. Elle l'avait toujours été et le serait toujours. Et il avait conscience que Tiphaine savait parfaitement ce qu'il venait de penser, aussi rosit-il un peu quand elle se retourna.

« Euh... Tiphaine, se lança-t-il, je voulais juste te voir et... euh... ben, voilà.....

— Oh, allons, Roland, le pressa-t-elle. Sors ce que tu es venu me dire ; j'ai eu une journée chargée et il faut aussi que je retourne à Lancre ce soir. »

C'était l'ouverture dont il avait besoin. « Ben, c'est pour ça que je viens, Tiphaine. Il y a eu des... plaintes. » Ce n'était pas le mot juste, et il le savait.

Tiphaine vacilla en l'entendant. « Quoi ? répliqua-t-elle sèchement.

— Ben, tu n'es jamais là, Tiphaine. Tu es en principe notre sorcière, tu dois être là pour nous. Mais tu files dans les montagnes du Bélier quasiment tous les deux jours. » Il se redressa, un balai métaphorique dans le derrière. Il lui fallait prendre un ton officiel, ne pas se perdre en cajoleries. « Je suis ton baron, dit-il, et j'exige que tu assumes tes responsabilités, que tu fasses ton devoir.

— Que je fasse mon devoir ? » répéta Tiphaine d'une petite voix. Que croyait-il qu'elle faisait depuis des semaines ? Elle qui bandait des jambes

et pansait des plaies, qui mettait des bébés au monde et soulageait les souffrances des mourants, qui passait voir les vieux et surveillait les nourrissons, qui... oui, qui coupait les ongles de pied ! Qu'est-ce qu'il avait fait, lui, le Roland ? Animé des dîners ? Admiré les essais à l'aquarelle de Laititia ? Il aurait bien mieux valu qu'il propose l'assistance de son épouse. Car Roland savait, tout comme Tiphaine, que Laititia était naturellement douée pour la sorcellerie. Elle aurait pu se rendre utile sur le Causse.

Elle se trouva aussitôt mauvaise langue. Parce qu'elle n'ignorait pas que Laititia rendait visite à tous les nouveau-nés. Qu'elle discutait avec les femmes.

Mais elle était en colère contre Roland.

« Je vais réfléchir à ce que tu me dis », répliqua-t-elle avec une politesse exagérée qui le fit encore davantage rougir.

Le balai imaginaire toujours bien raide dans le derrière, Roland se dirigea à grands pas vers son cheval, remonta en selle et s'en alla.

Bon, j'ai essayé, se dit-il. Mais il avait la nette impression d'avoir fait un fiasco.

Quand la reine et ses suivants revinrent par le cercle de pierres, ce fut pour constater qu'il y avait eu du ramdam.

Le palais étincelant du pays des fées avait disparu, et le conseil se tenait dans une clairière, au cœur de ce qui aurait pu être un bois magique si la reine s'était souciée d'y adjoindre les éléments nécessaires tels que papillons, pâquerettes et faux agarics. Malgré tout, des branches et ramures d'arbres griffonnaient frénétiquement sur son passage des arabesques dans l'espace, et des bandes de terre de part et d'autre de son chemin faisaient la course pour produire des brins d'herbe.

Elle enrageait. Un gobelin avait osé s'en prendre à un de ses seigneurs. Lequel avait fait une chute devant ce déchet de la nature, un gobelin aux sales pattes si rapides qu'il avait échappé à la colère royale. Bien sûr, c'était Fleur des Pois qui était tombé – et la reine était secrètement ravie que le gobelin l'ait ridiculisé, lui plutôt qu'un autre de ses seigneurs –, mais elle savait que ses elfes la rendaient responsable de cette honte. De cet échec. Parce que c'était elle qui avait pris la tête du groupe de maraudeurs et qui avait emmené le gobelin avec eux.

Malgré ses ordres, Fleur des Pois était encore là. D'abord tout pâle et mal assuré sur ses jambes, il avait récupéré la majeure partie de son gueulamour habituel maintenant qu'on l'avait nettoyé de l'horrible fer. Les gardes royaux se tenaient en rang derrière lui, et elle sentait qu'ils la défiaient ouvertement.

Elle eut un regard noir dédaigneux pour Fleur des Pois et ordonna à un garde : « Emmenez cette mauviette. Hors de ma vue ! »

Mais le garde ne bougea pas. Il eut même un sourire insolent et tripota l'arbalète dans ses mains avant d'encocher nonchalamment un carreau empenné qu'il osa pointer sur elle.

« Madame, dit Fleur des Pois avec un mépris à peine voilé, nous perdons pied. Notre emprise sur le monde humain s'affaiblit. Même les gobelins se moquent maintenant de nous. Pourquoi savons-nous uniquement par l'un d'eux que les humains ont encerclé leur monde de fer ? Pourquoi n'avons-nous rien fait pour l'empêcher ? Pourquoi ne sommes-nous jamais partis en chasse ? Pourquoi ne nous avez-vous pas permis de nous conduire comme des elfes authentiques ? Ce n'est plus comme autrefois. »

Son gueulamour était à nouveau presque aussi puissant que celui de la reine, mais sa volonté était encore plus forte. Pourquoi n'ai-je pas vu clair ? songea-t-elle sans que son visage ne trahisse ses sentiments. Oserait-il me défier ? Je suis la reine. Le roi est peut-être dans un autre monde, à se prélasser dans son tumulus, à se livrer avec délices à ses plaisirs, mais je suis encore sa reine. C'est toujours une reine qui gouverne. Jamais un seigneur. Elle se redressa de toute sa hauteur et adressa au félon un regard assassin doublé de toute l'intensité de son gueulamour.

Mais un chœur d'approbations vint soutenir Fleur des Pois. Il était rare qu'un elfe s'aligne sur un congénère – le désaccord leur était bien plus naturel –, mais la masse des guerriers paraissait à présent faire bloc. Tous observaient la reine de leurs yeux froids. Mauvais. Dangereux. Impitoyables.

Elle les dévisagea un à un avant de se tourner à nouveau vers Fleur des Pois. « Sale petit cloporte, siffla-t-elle. Je pourrais t'arracher les yeux en un instant.

— Oh oui, madame, repartit Fleur de Pois, tandis que montait la tension ambiante. Et qui laisse les Feegle la bride sur le cou ? Maintenant que la vieille bique est morte, les sorcières sont faibles. Tout comme la porte entre nos mondes. Mais vous, malgré cela, vous paraissez encore craindre la petite Patraque. Elle a déjà failli vous tuer, à ce qu'on dit.

— C'est faux », rétorqua la reine.

Mais les autres elfes la fixaient à présent, ils la couvaient du regard comme un chat sa proie... Et il avait raison. Tiphaine Patraque l'avait bel et bien vaincue. La reine sentit son gueulamour vaciller, s'étioler.

« Vous êtes faible, madame », fit observer Fleur des Pois.

Elle se sentait effectivement faible. Diminuée, fatiguée. Les arbres se rapprochaient. La lumière paraissait décliner. Elle fit le tour des visages autour d'elle, puis rassembla et rappela ce qui lui restait de pouvoir. Elle était toujours la reine. Leur reine. Ils devaient l'écouter.

« Les temps changent, dit-elle en se redressant encore de toute sa taille. Fer ou non, gobelins ou non, ce monde n'est plus le même.

— Alors nous nous cachons, sur votre ordre, dit Fleur des Pois d'une voix dégoulinante de mépris. Si le monde change, c'est à nous de le changer. À nous de décider de son sort. Il en a toujours été ainsi. Et il en sera encore ainsi. »

Les elfes qui l'entouraient irradiaient leur approbation, leurs parures étincelèrent, et la lueur de leur gueulamour auréola leurs figures étroites aux yeux froids.

La reine se sentit perdue. « Vous ne comprenez pas, voulut-elle expliquer. Nous avons cet autre monde pour notre plaisir. Mais, si nous gardons nos vieilles méthodes, eh bien, le temps aura raison de nous. Nous ne serons que... des fées. C'est ce que nous dit le fer dans cet autre monde. Nous n'y avons aucun avenir. »

Fleur des Pois ricana. « Absurde, cracha-t-il. Pas d'avenir ? L'avenir, nous en décidons nous-mêmes. Nous nous fichons des humains et des gobelins. Mais vous... vous êtes indulgente avec eux. La grande reine aurait-elle peur ? Vous n'êtes pas sûre de vous, madame. Par conséquent, nous non plus. »

L'allégeance des elfes était aussi fragile qu'une toile d'araignée, et l'unité monétaire du pays des fées c'est le gueulamour. La reine sentait le sien lui filer entre les doigts à mesure que parlait son adversaire.

Puis il frappa un grand coup.

« Vous êtes devenue trop coulante, madame, rugit-il. Tout a commencé avec cette... fille. Et tout finira avec... moi ! » Son gueulamour gagnait maintenant en intensité, ses yeux luisaient et son pouvoir s'imposait aux autres elfes, qui en devenaient prudents et dociles. Fleur des Pois pointa le doigt vers la reine, observa les myriades de physionomies qui lui défilaient sur la figure – aux cheveux blonds, bruns, longs, courts, fins... rares comme sur le crâne d'un vieillard ou d'un nouveau-né. Ceux d'une femme grande, forte... faible, enfantine. Campée sur ses jambes, recroquevillée... larmoyante. « Les gobelins ne vous obéissent plus au doigt et à l'œil depuis quelque temps, siffla-t-il. Et le pays des fées ne peut pas survivre sans un chef solide. Nous autres, les elfes, avons besoin de quelqu'un qui en impose – aux gobelins, aux humains et à tout le monde. Ce qu'il nous faut aujourd'hui, ce qu'il faut à notre roi dans son tumulus, c'est un guerrier. »

Fleur des Pois rappelait à présent un serpent, son regard transperçait sa victime, qui se ratatinait de plus en plus et pleurait son gueulamour perdu. « Pas question de garder ça à notre tête », conclut-il, méprisant. Il se tourna vers ses congénères. « Qu'en dites-vous ? » demanda-t-il.

Dans leur regard vide, la reine vit son avenir s'estomper.

« Qu'allons-nous faire d'elle, seigneur Fleur des Pois ? » La question venait de Graine de Moutarde, qui s'avança d'un pas décidé pour soutenir son nouveau chef.

« Elle doit abandonner le trône ! » lança un autre elfe.

Fleur des Pois laissa tomber un regard condescendant sur son ancienne reine. « Emmenez-la, amusez-vous avec elle à votre guise... puis arrachez-lui les ailes, ordonna-t-il. Ce sera le châtiment de ceux qui échouent. Bon, enchaîna-t-il, où sont mes musiciens ? Dansons à la honte de celle qui fut notre reine. Si vous en avez envie, balancez d'un bon coup de pied son souvenir en même temps que sa personne hors du pays des fées, et qu'elle ne revienne jamais.

— Où ira-t-elle ? », lança Graine de Moutarde en attrapant la reine par un bras guère plus gros qu'une brindille.

Mais Fleur des Pois était parti, il se faufilait au milieu des courtisans qui gambadaient maintenant dans son sillage.

Alors qu'on entraînait hors de sa vue la petite elfe réduite à l'impuissance, Graine de Moutarde l'entendit, en désespoir de cause, murmurer quelques mots : « Tonnerre... Éclair... Que la fureur de Tonnerre et d'Éclair s'abatte sur toi, Fleur des Pois, ainsi que la colère de Tiphaine Patraque. Il t'en cuira dans ta chair... »

La pluie se mit alors de la partie puis vira à la grêle.

28 Prononcé « Cheuflais », conformément à la règle saugrenue voulant que, plus une famille est embourgeoisée, plus la prononciation de son patronyme tourne à l'extravagance. Tiphaine avait un jour entendu un visiteur bien né du nom de Ponsonibe-Maculefèvre (*Pmf*) mentionner Roland par *Chf*. Elle s'était demandé comment ils se débrouillaient à table quand *Pmf* présentait *Chf* à *Gm* ou à *Hmpfh*. Ça devait donner lieu à des méprises, non ?



## CHAPITRE 9

### S'Y CONNAÎTRE EN CHÈVRES

Le garçon sous la pluie qui regardait Tiphaine à la porte derrière sa chaumière – plus celle de Mémé désormais – ne ressemblait pas à ses visiteurs habituels. Il était sale, oui, mais d'une saleté due à la route plutôt qu'à la pauvreté, et un bouc l'accompagnait, ce qu'on ne voyait pas souvent. Mais il n'avait pas l'air dans le besoin.

Elle l'examina mieux. Il portait des vêtements qui avaient dû un jour coûter cher, du haut de gamme. Pas dans le besoin, mais quand même nécessiteux, se dit-elle. Et plus jeune qu'elle de quelques années.

« Êtes-vous maîtresse Patraque la sorcière ? demanda-t-il d'un ton nerveux quand elle ouvrit la porte.

— Oui », répondit Tiphaine en songeant : Ma foi, il s'est au moins renseigné au préalable, il ne débarque pas en demandant à voir Mémé Ciredutemps et il s'est présenté à la porte de derrière comme il se doit ; et moi, je viens de me servir une soupe qui va refroidir. « Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? Je suis sûre que tu as besoin de quelque chose, non ? demanda-t-elle parce qu'une sorcière n'envoie jamais promener personne.

— Non, maîtresse, ne vous en déplaise, mais j'ai entendu parler de vous pendant que je marchais sur la route. On raconte que vous êtes la meilleure.

— Ben, on raconte des fois n'importe quoi, répliqua Tiphaine, mais c'est ce que pensent les autres sorcières qui compte. En quoi je peux t'aider ?

— Je veux devenir sorcière ! » Le dernier mot retentit, comme animé d'une vie propre, mais le gars avait l'air sérieux et malheureux. Il insista obstinément. « Monsieur Tortil – mon professeur – m'a parlé d'une sorcière qui était devenue mage, alors l'opération doit forcément être possible dans l'autre sens, non ? À ce qu'on dit, ce qui est bon pour l'oie est bon pour le jars, pas vrai ?

— Ben, oui, répondit Tiphaine sans grande conviction. Mais beaucoup de femmes n'aiment pas avoir affaire à un homme qu'elles ne connaissent pas dans, disons, des circonstances intimes. Une grande partie de notre travail consiste à faire la sage-femme, tu sais, et j'insiste sur le mot "femme". »

La pomme d'Adam du gars tremblotait, mais il parvint à répondre : « Je sais qu'à la grande ville l'hôpital gratuit de dame Sybil aide les femmes tout comme les hommes. Une chose est sûre, maîtresse, quand il s'agit d'opération chirurgicale, certaines dames sont parfois très contentes de voir le chirurgien. » Le gars parut s'animer un instant puis poursuivit : « Je sens vraiment que je peux être une sorcière. J'en connais long sur la vie à la campagne, et j'ai de tout petits doigts qui ont bien été utiles il y a peu sur ma route, quand j'ai dû m'occuper d'une chèvre sur le point de mettre bas et qui y avait du mal. J'ai dû me retrousser les manches et trifouiller délicatement jusqu'à bien positionner le chevreau pour qu'il naisse. Je me suis salopé, évidemment, mais le petit était vivant, et le vieux propriétaire de la chèvre m'a remercié en pleurant.

— Tiens donc », fit Tiphaine avec froideur en se demandant depuis quand s'y connaître en chèvres était une qualification pour devenir sorcière. Mais le jeunot paraissait désorienté, aussi se laissa-t-elle flétrir et lui proposa-t-elle d'entrer prendre une tasse de thé. On conduisit le bouc vers un carré envahi de guillemette rampante sous le pommier, à l'abri de la pluie. L'animal avait l'air satisfait de rester dehors, mais Tiphaine ne put s'empêcher de remarquer – comme toute bonne sorcière – qu'il lui

jetait un drôle de regard comme on en voyait rarement dans les yeux en fente de boîte aux lettres de la gent caprine. Un de ces regards qui vous font hésiter à tourner le dos, oh oui, mais avec... quelque chose en plus.

Alors qu'elle invitait du geste son visiteur à entrer, elle vit Toi passer nonchalamment devant le pommier et s'arrêter net en découvrant le bouc, le dos arqué et la queue gonflée à plusieurs fois son volume habituel. Suivit un instant pesant tandis que les deux bêtes se toisaient – et Tiphaine aurait juré avoir aperçu un bref éclair de lumière fluorescente jaune verdâtre et violacée –, puis le calme revint soudain, comme si on avait signé et scellé un accord. Le bouc se remit à brouter, Toi retrouva sa taille normale et reprit tranquillement son chemin en frôlant les pattes du bouc. Tiphaine n'en revenait pas. Elle avait vu Gredin, le chat de Nounou Ogg, prendre la fuite devant Toi. Quelle espèce de bouc était-ce donc ? Ce gars-là, se dit-elle avec intérêt, est peut-être lui aussi davantage que ce qu'il paraît.

Quand ils furent assis à la petite table de la cuisine, elle apprit qu'il s'appelait Geoffroy et qu'il venait de loin. Elle nota qu'il n'avait manifestement pas envie de parler de sa famille, aussi opta-t-elle pour une autre approche.

« Je suis intriguée, Geoffroy, dit-elle. Pourquoi est-ce que tu veux devenir une sorcière plutôt qu'un mage, ce que tout le monde tient traditionnellement pour un emploi d'homme ?

— Moi, je ne me tiens pas pour un homme, maîtresse Tiphaine. Je ne me prends pour rien. Je ne suis que moi-même », dit-il doucement.

Bonne réponse ! le félicita intérieurement Tiphaine. Puis elle se demanda, et ce n'était pas la première fois, ce qui différenciait les mages des sorcières. La principale différence, se dit-elle, c'était que les mages se servaient de livres et de bourdons pour créer des sortilèges, des sortilèges importants pour des affaires importantes, et c'étaient des hommes. Alors que les sorcières – toujours des femmes – traitaient des affaires quotidiennes. D'affaires importantes aussi, se rappela-t-elle résolument. Qu'y avait-il de plus important que la naissance et la mort ? Mais qu'est-ce qui empêchait ce garçon de devenir sorcière ? Elle-même avait choisi d'en devenir une, alors pourquoi n'en ferait-il pas autant ? En tressaillant, elle s'aperçut que c'était sa décision à elle qui comptait ici aussi. Si elle devait être une espèce de sorcière en chef, il lui fallait savoir la prendre.

Rien ne l'obligeait à demander l'avis d'autres sorcières. Ce serait sa décision à elle. Sa responsabilité. Peut-être le premier pas d'une nouvelle démarche, non ?

Elle observa Geoffroy. Ce garçon a quelque chose et je ne sais pas quoi, conclut-elle. Mais il a l'air inoffensif, en même temps qu'accablé, alors je vais prendre ma décision, et j'opte pour lui donner sa chance. Pour ce qui est du bouc...

« Bon, dit-elle, je peux te montrer où dormir dans l'appentis, et te donner à boire et à manger pour aujourd'hui. Tu es responsable de ton bouc. Mais il commence à se faire tard, on reprendra donc la discussion demain. »

Le lendemain matin, en attendant la visite de Nounou, Tiphaine se rendit à l'appentis avec un casse-croûte. Geoffroy dormait. Elle toussa doucement, et le gars fit un bond en l'entendant.

« Très bien, Geoffroy, maintenant dis-moi la vérité. Est-ce que tu fuis quelqu'un ? Des parents, peut-être ?

— Non, je ne fuis personne », répondit Geoffroy en prenant une bouchée du pain que Tiphaine avait apporté, mais en mettant de côté la tranche de jambon.

Petit menteur, se dit-elle en bonne sorcière qui savait reconnaître un bobard<sup>29</sup>. Elle soupira. « Tu fuis ton pays, alors ?

— Ma foi, on peut dire ça, maîtresse, mais j'ai seize ans et j'avais envie de partir.

— Tu ne t'entends pas avec ton père, hein ? » Tiphaine vit le jeunot sauter métaphoriquement en l'air comme si elle avait touché un point sensible.

« À quoi vous voyez ça, maîtresse ? »

Tiphaine soupira encore. « C'est écrit "sorcière" sur la porte, non ? Je ne suis peut-être pas beaucoup plus vieille que toi, mais tu n'es pas le premier fugitif auquel j'ai affaire, et pas le dernier non plus, sûr et certain. Seulement, ajouta-t-elle, aucun n'était aussi bien né que toi, monsieur Geoffroy. Tu portes un manteau de qualité, tu vois. Bon, alors, en quoi tu vas m'être utile, à moi et à mon exploitation, Geoffroy ?

— Oh, je peux être très utile, maîtresse », répondit-il sur un ton qui se voulait catégorique mais n'arrivait qu'à exprimer un espoir.

À cet instant, Nounou Ogg apparut à l'angle de la chaumière, d'un coup, ce qui était, Tiphaine le savait, la manière d'agir de la vieille sorcière. Elle observa Geoffroy, se fit aussitôt une opinion puis adressa un clin d'œil à Tiphaine. « Je dérange, Tiph ? » demanda-t-elle. Tiphaine vit un sourire grivois fendre la figure ridée de Nounou, comme si une pomme lui jetait soudain un regard salace. Geoffroy, lui, donnait l'impression de vouloir prendre la fuite.

« Ça va, Nounou. Je vous présente Geoffroy, répliqua sèchement Tiphaine. Il veut devenir sorcière.

— Ah bon ? gloussa Nounou. Veut faire de la magie, quoi. Envoie-le chez les mages. »

Geoffroy rappelait à présent un jeune faon prêt à filer en trombe. Nounou Ogg faisait parfois cet effet-là.

« Non, il veut devenir sorcière, Nounou. Vous comprenez ? »

Tiphaine surprit une méchante petite lueur dans le regard de Nounou quand elle répondit : « Ah oui, il veut devenir sorcière, hein ? Faudrait p't-être qu'il sache, avant de prendre sa décision, ce que, nous autres les sorcières, on doit endurer. J'veux dire, il décidera p't-être quand même d'essayer les mages s'il a de la magie en lui. Je sais, il sera marmiton. » Un marmiton était l'équivalent mâle de la fille de cuisine ; il se chargeait de toutes les tâches ingrates, le plus souvent salissantes, de la maison. Par exemple tuer les poulets, mettre les faisans à faisander au bout d'une ficelle, cirer les chaussures, éplucher les patates et tout autre boulot dégoûtant, voire dangereux. Il y en avait souvent un à la ferme familiale, qui apprenait petit à petit le métier de paysan. « J'veais te dire, poursuivit Nounou en regardant l'adolescent tremblant, on va l'mettre à l'essai avec m'sieur Nimelet. Tu sais de quoi ont l'air ses ongles de pied. »

Oui, d'ongles de pied de vieux, se dit Tiphaine. Elle se tourna vers le gars tellement désireux de se rendre utile et le prit en pitié. « Pour être sorcière, c'est plus compliqué que tu ne crois, Geoffroy, mais si tu acceptes d'être mon marmiton, on verra ce que tu vaux. Et, pour commencer, j'aimerais que tu t'occupes des ongles de pied épouvantables d'un petit vieux.

— T'auras p't-être besoin d'un bouclier », précisa Nounou Ogg.

Le jeune gars adressa un regard interrogateur à Tiphaine.

« Oh là là, fit Tiphaine, les ongles de monsieur Nimelet sont très épais, très costauds et très, très difficiles à couper. Il faut des sécateurs vraiment bien affûtés, et les fichues rognures rebondissent partout sur les murs. Faut faire aussi attention aux yeux. » Elle observa Geoffroy ; il lui parut résolu à affronter tous les obstacles, même des ongles de pied vicieux. Nounou affichait un grand sourire, aussi Tiphaine ajouta : « J'ai une naissance qui m'attend. Nounou, est-ce que vous voulez bien conduire Geoffroy chez monsieur Nimelet et voir comment il s'en sort. Oh, et vous lui rappellerez de ne pas oublier de ramasser les rognures – Rob Deschamps les recycle, comme je vous dis.

— Est-ce que je peux emmener Méphistophélès avec moi ? » demanda Geoffroy.

Nounou pivota d'un bloc. « Méphis... quoi ? demanda-t-elle lentement.

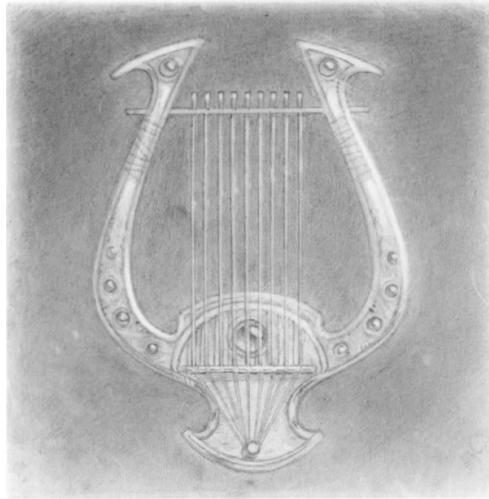
— Mon bouc, répondit Geoffroy en pointant le doigt vers l'enclos où Méphistophélès fouinait dans ce qui restait du carré de pissenlits. Enfin... il est son propre maître, mais on a voyagé ensemble. C'est un compagnon très intelligent. »

Nounou faillit s'étrangler.

« Tenez, ajouta fièrement Geoffroy tandis qu'ils regardaient Méphistophélès traverser coquettement l'enclos et ouvrir du museau la porte de la petite cabane près du hêtre. Il a même appris à se servir des cabinets. »

Et Nounou – pour une fois dans sa vie – resta sans voix.

29 Reconnaître la vérité était nettement plus difficile.



## CHAPITRE 10

### TRÉSOR

Au cœur du pays des fées, un Fleur des Pois triomphant passait sa cour en revue. Le seigneur Déon – grand, élégant, sa tunique de mousse et d'ajonc négligemment jetée par-dessus son épaulé à la peau brune – se prélassait près de lui et jouait avec une dague de bronze.

« Je suis maintenant votre roi », déclara Fleur des Pois.

Le silence se fit dans la grande salle tandis que les elfes réfléchissaient à cette situation nouvelle et aux opportunités qu'elle leur offrait.

Puis un intrépide demanda : « Et le roi ? Dans le tumulus ? Que va-t-il dire, à votre avis ?

— Quelque chose dans ce goût-là », répondit Fleur des Pois en décochant une flèche empennée à l'audacieux, qui s'abattit. Blessé, mais pas mort. Bien, se dit Fleur des Pois. Je m'amuserai davantage plus tard. Il fit un geste à l'intention de ses guerriers, et on emporta l'elfe terrassé. « Que le roi aille se faire voir ! » s'écria-t-il, et cette fois nul ne discuta.

Tous les elfes savaient que Fleur des Pois voulait une épreuve de force avec le monde des humains, des nains, des gobelins et de tout le reste, voulait que les elfes y courrent à nouveau librement.

« Nous sommes des elfes depuis l'aube des temps, tonna-t-il. Les humains ont l'avantage depuis trop longtemps. Ces arrivistes de gobelins sentiront passer notre colère ! Nous réduirons au silence les sifflements de leurs inepties mécaniques ! Nous reprendrons le monde dont on nous prive ! » Il sourit et ajouta d'une voix douce : « Ceux qui ne sont pas avec nous en pâtiront. »

Dans le monde du train et des ébarbures, le fer pouvait tuer les elfes. Mais aucun ne tenait à contredire Fleur des Pois et faire les frais de son humeur massacrante. Et tous avaient conscience qu'il savait parfaitement comment concrétiser un verbe aussi court que « pâtir » en épreuve très longue.

Alors que se fortifiait le gueulamour de leur nouveau roi qui se dressait, grand et solide, au-dessus d'eux, ils eurent le sentiment que leur monde s'éveillait une nouvelle fois.

« Que ces mortels sont bêtes ! rugit Fleur des Pois. Ils s'imaginent pouvoir nous arrêter ? Ils ont besoin de nous. Ils nous invitent. Et nous allons venir. Nous les ferons désirer ce qu'ils ne peuvent pas avoir, et ils ne recevront de nous que nos rires. Nous prendrons tout ! »

Et les elfes l'acclamèrent.

Rebecca Pardon et Nanette Toudroit, vêtues de leurs plus beaux habits, écoutaient, debout et tout excitées, miss Tique leur expliquer : « C'est davantage que des sortilèges et des balais. C'est parfois du gros labeur. Parfois désagréable. Oui, Rebecca ?

— J'étais là quand mon grand-père est mort, et j'ai bien regardé tout ce qu'il y avait à faire. Mon père n'était pas d'accord, mais ma mère a dit : « Laisse la petite voir ça. Elle découvrira tôt ou tard les réalités du monde. »

— Ce que je veux, les filles, c'est vous savoir à l'aise avec la magie. Il vous faut toutes les deux connaître de la magie élémentaire, comme éteindre une bougie rien qu'en y pensant. Qu'est-ce qu'on fait avec la magie, à votre avis ?

— On peut soigner les verrues, répondit Rebecca. Ça, je sais faire. Ma mémé le faisait. La magie peut rendre belle », ajouta-t-elle d'un ton

rêveur. Miss Tique l'observa de plus près. Oh, une méchante petite tache de vin sur une joue.

« On peut se faire de bons amis au moyen de la magie, renchérit Nanette. Ou (elle rougit un peu) s'arranger pour se faire aimer d'un garçon. »

Miss Tique éclata de rire. « Petites, je vais vous dire une bonne chose : la magie ne donne pas la beauté à qui n'en a pas. Et elle ne rend sûrement pas populaire. Ce n'est pas un jouet. »

La figure encore plus écarlate, Nanette insista : « Mais... pour ce qui est des garçons... »

Pas un muscle ne bougea sur le visage de miss Tique. « Quoi, les garçons ? » fit-elle enfin. Nanette piquait maintenant un fard impressionnant. Si elle rougit davantage, se dit la sorcière, elle va ressembler à un homard. « Pas besoin de sortilèges pour attirer les garçons, Nanette, reprit miss Tique, et si tu veux en savoir plus long sur la question, sans doute que maîtresse Tiphaine te dirigera vers Nounou Ogg, ou peut-être ta grand-mère.

— Vous avez un galant, vous, maîtresse ? demanda Nanette.

— Non, répondit miss Tique. Ce ne serait qu'une gêne. Maintenant, voyons si vous savez assembler un fourbi. Si vous ne savez pas, il y a peu de chances que vous deveniez des sorcières. Un fourbi vous permet de vous concentrer. » Elle agita la main dans le vide, et un phénomène se produisit. L'air ambiant parut bouillonner. Danser, papillonner... comme en vie. « Voyez cette turbulence, dit miss Tique, il attend – c'est là que pourrait être mon fourbi. Où il pourrait me conseiller. » Elle eut soudain un œuf en main, avec du fil, des brindilles, une petite noix. « Ces objets que j'avais sur moi pourraient composer le fourbi. » Elle observa les petits visages sérieux, soupira et ajouta : « Mais le moment est maintenant venu pour chacune de vous d'en assembler un, et il doit contenir un élément vivant. Fermez les yeux et allez-y, à partir de ce que vous avez sur vous. »

Elle ne les quitta pas du regard tandis que les apprenties, la figure aussi grave qu'un chant funèbre, sortaient des bricoles de leurs poches. Miss Tique connaissait ses sorcières, leur savait un talent magique inné, mais vouloir suivre une formation était une décision qui exigeait davantage qu'un peu de talent. Il fallait aussi travailler dur. Et souvent. Même dans ces conditions, elles auraient du mal, elle ne l'ignorait pas. Par

ailleurs, il leur fallait des parents qui approuveraient leur choix. Une fille était utile dans une maisonnée, elle pouvait s'occuper des enfants plus jeunes ou travailler dans une affaire familiale, par exemple. Après quoi se poserait la question des petits-enfants. Qui finissait toujours par se poser, oh oui, toujours.

Miss Tique savait aussi qu'on peut en apprendre long sur quelqu'un à partir de ce que contiennent ses poches, et parfois à partir de ce qu'elles ne contiennent pas. Personnellement, elle avait souvent un petit fromage dans les siennes – on ne faisait pas de bonne magie sans rien à se mettre sous la dent. Tout haut, elle précisa : « Même un ver est vivant, alors en garder un dans une petite boîte avec des feuilles humides, ça aide. »

Nanette ôta une de ses chaussures. « J'ai une chenille là-dedans, dit-elle.

— Bravo, fit miss Tique. Tu as de la chance, mais avoir de la chance ne suffit pas pour devenir sorcière. »

Rebecca avait la mine sombre. « J'ai une épingle à cheveux... J'ai le droit de m'en servir ? »

Miss Tique soupira. « Dans ton fourbi ? Évidemment, mais il te faut quand même quelque chose de vivant. Papillon, fourmi, ce que tu veux, seulement n'oublie pas... tu ne dois pas les tuer. Tu dois leur laisser la vie sauve.

— Oh, d'accord », fit Rebecca. Elle farfouilla un moment dans les buissons derrière elle puis brandit une grosse chenille verte poilue.

« Copieuse ! » lança Nanette.

Miss Tique éclata de rire. « Être une sorcière, c'est aussi faire preuve d'astuce. Se servir de ses yeux et tirer un enseignement de ce qu'on voit. Bravo, Rebecca. » Car Rebecca venait d'attacher proprement la chenille avec un bout de ficelle qu'elle avait aussi noué on ne savait comment à un doigt. Les autres doigts se démenaient pour pousser l'épingle à cheveux dans le fourbi.

Nanette fit la moue et brandit à son tour sa chenille, qui donnait l'impression de vouloir s'enfouir dans une touffe de laine de mouton.

Un coup de tonnerre retentit, un éclair fulgura, et les deux filles réagirent à l'unisson : « Ça, c'est moi avec mon petit fourbi. »

Miss Tique sourit encore. Pourquoi les gens tenaient-ils autant, devant un lever de soleil, un arc-en-ciel, un éclair ou un nuage noir, à s'en croire

les responsables ? Si jamais les filles se croyaient réellement capables de dominer une tempête dans les cieux, nul doute qu'elles fileraient à toutes jambes chez elles en hurlant de terreur – et leurs mères seraient sans doute obligées de laver leurs sous-vêtements. Malgré tout, un peu de foi en soi chez une sorcière était un bon début.

« Miss, miss ! » s'écria Rebecca, le doigt pointé. Une épingle à cheveux flottait à présent à côté de sa chenille.

« Bravo, la félicita miss Tique. Oui, bravo.

— Ben, et ça alors ? » fit à son tour Nanette tandis que son propre fourbi s'effondrait et que la laine de mouton tombait lentement à terre, la petite chenille perchée dessus telle une sorcière sur son balai. Elle leva son doigt, et du feu parut surgir de son extrémité.

« Excellent, dit miss Tique. Vous avez toutes les deux attrapé le coup. Ensuite, il n'y a plus qu'à apprendre, apprendre tous les jours », ajouta-t-elle d'un ton autoritaire.

Mais ce qu'elle pensait, c'était : Eh bien, maîtresse Tiphaine va vouloir vous voir toutes les deux, ça ne fait pas un pli.

Il y avait de la musique au pays des fées – une mélodie harmonieuse dont les notes montaient en spirale dans l'espace, où un elfe, qui se prélassait sur une branche fine près du sommet d'un arbre en fleur, s'amusait à toutes les changer en autant de couleurs pour qu'elles dansent au-dessus des têtes des courtisans ravis. Il ne faut pas grand-chose pour ravir un elfe. Faire du mal vient le plus souvent en tête de liste, mais la musique arrive tout près en deuxième position.

Le musicien était un humain que le gueulamour d'une harpe elfique avait attiré dans les bois, puis qu'on avait enlevé et ramené afin qu'il joue, joue, joue pour le seigneur Fleur des Pois. Les elfes s'y entendaient pour garder leurs jouets en vie, parfois pendant des semaines, et le flûtiste était un nouveau jouet fort agréable. Fleur des Pois se demanda paresseusement combien de temps l'homme allait durer.

Mais il était content. Ses guerriers effectuaient de petites sorties dans le monde humain et lui rapportaient des cadeaux comme ce musicien. Et il savait qu'à chaque incursion leur confiance grandissait. Ils seraient bientôt prêts à s'installer...

Il fronça les sourcils. Il lui fallait parler à Graine de Moutarde. Il voulait être sûr que l'elfe avait bel et bien jeté les restes pitoyables de la reine hors du pays des fées. Il ne voulait pas de... complications.

De même qu'il s'intéressait à la faune et la flore, Geoffroy aimait observer ses contemporains. Il les trouvait fascinants, il passait son temps à les étudier, et il en tirait sans cesse un enseignement.

Entre autres, il s'aperçut que les hommes âgés avaient l'air de gêner dans leur propre foyer. C'était franchement différent de chez lui, où son père faisait résolument la loi. Ici, quand des femmes vivaient avec des vieux, c'étaient elles qui détenaient le pouvoir dans le ménage – comme elles l'avaient détenu au long des années où les maris travaillaient à l'extérieur –, et elles n'avaient aucunement l'intention de le partager, même en partie.

Voilà à quoi il pensait quand il alla mettre de l'ordre dans les poils de nez de Marin Foulapaix, une tâche que même Nounou Ogg détestait. Madame Sarah Foulapaix – trop myope pour qu'on lui confie une paire de ciseaux dans le voisinage du nez de son conjoint, comme l'avait démontré un précédent essai – était à première vue une brave femme, mais Geoffroy avait remarqué qu'elle traitait son mari comme s'il faisait partie du mobilier, et il s'en attristait – s'attristait qu'un loup de mer qui avait connu tant de pays et de peuples fascinants passe désormais le plus clair de son temps au bistro, parce que sa femme lavait, nettoyait, astiquait et, à défaut, époussetait à longueur de journée. C'était tout juste si elle se retenait de laver, nettoyer et épousseter son conjoint quand il restait trop longtemps sans bouger.

Geoffroy comprit peu à peu que le bistro était à la fois une distraction et un refuge pour les vieux maris. Il les y rejoignit un jour et leur paya à tous une pinte, ce qui retint leur attention. Puis il leur offrit le numéro de calcul de Méphistophélès. À la deuxième pinte, les vieux le prenaient déjà sous leur aile, et Geoffroy aborda un sujet qui le travaillait depuis plusieurs jours.

« Dites, est-ce que je peux vous demander ce que vous faites, messieurs ? »

Sa question déclencha l'hilarité générale, et Réservoir Labaisse – un type dont le sourire, à l'inverse de son nom, ne retombait jamais –

répondit : « Eh ben, monsieur, vous pouvez nous appeler des rentiers, des gentilshommes des loisirs.

— On est comme des rois, renchérit Rigolard Le Crabe.

— Mais sans les châteaux, précisa Réservoir Labaisse. À moins que j'aie perdu le mien quelque part.

— Et vous aimez vos loisirs, messieurs les gentilshommes ? demanda Geoffroy.

— Pas vraiment, dit Bisou Frisson. Et même, j'ai horreur de ça. Depuis la mort de ma Judith. On a jamais eu d'enfants, non plus. » Il avait la larme à l'œil et un sanglot dans la voix, ce qu'il dissimula en s'octroyant une autre lampée de sa chope.

« Elle avait quand même une tortue, non ? lui rappela Jojo le Ridé, doté d'une carrière à soulever une vache.

— Tout juste, reconnut Bisou. Elle l'aimait bien, à ce qu'elle disait, parce que la bestiole allait pas plus vite qu'elle. J'ai toujours la tortue, mais c'est pas pareil. Pas douée pour la conversation. Judith, elle jacassait du matin au soir à propos de tout et n'importe quoi. La tortue sait écouter, remarquez, et j'pouvais pas souvent en dire autant de Judith. » Tout le monde se mit à rire.

« C'est l'jupon qui gouverne, quand on vieillit », déclara Jacquet Jaunisse le Fétide.

Geoffroy, pas mécontent d'avoir lancé la machine, demanda : « Qu'est-ce que vous entendez par là ? »

Une fois encore, tout le monde grommela.

« C'est comme ça, p'tit marmiton, répondit Jojo le Ridé. Moi, ma Babette me dit ce que j'veais manger, où et quand, et, si on est ensemble, elle me tourne autour comme une vieille poule. J'ai l'impression d'être un gamin.

— Oh, j'connais ça, ajouta le capitaine Foulapaix. Ma Sarah est merveilleuse, et j'sais bien que je serais perdu sans elle, mais... ben, disons que j'avais autrefois la responsabilité d'un tas de gars, et, quand le temps virait à la tempête, je montais sur le pont m'assurer qu'on allait pas sombrer, parce que c'était mon boulot et que j'étais le capitaine. » Il fit du regard le tour de l'assistance, vit qu'on opinait, puis il s'adressa directement à Geoffroy. « Et surtout, mon gars, j'étais un homme. Et maintenant ? Mon boulot, c'est de lever les pieds quand elle balaye autour

de moi. C'est chez nous et j'aime ma femme, mais, bizarrement, j'ai toujours l'impression de gêner.

— J'sais ce que c'est, enchaîna Jacquet le Fétide. Vous m'connaissez, j'suis encore un bon charpentier, réputé à la guilde, mais mon Émilie s'fait du mauvais sang quand j'manie mes outils et tout ; et, moi je vous l'dis, quand je sens son regard sur moi, j'ai la main qui tremble.

— Ça vous plairait qu'elles cessent de trembler ? demanda Geoffroy, même s'il avait vu Jacquet le Fétide porter une chope à ses lèvres d'une main ferme comme le roc. Parce que vous me donnez une idée, messieurs. » Il marqua un temps, dans l'espoir qu'ils lui prêtent une oreille attentive. « Mon oncle maternel venait d'Uberwald, il s'appelait Heimlich Kabanhausen – c'était le premier homme connu pour avoir une "cabane".

— J'en ai une, de cabane, moi, dit Jacquet le Fétide.

— Pardon, vous croyez en avoir une, mais qu'est-ce qu'il y a dedans ? Il existe des cabanes à chèvres, des cabanes à poules et des cabanes à vaches, mais celles dont je parle sont pour les hommes. À mon avis, ce qu'il faut par ici, ce sont des cabanes rien que pour hommes. Des cabanes à hommes. »

Il avait désormais toute leur attention. Surtout quand il héra le patron avec un : « Arrosons cela, messieurs ! Une autre tournée de pintes, s'il vous plaît ! »

Les femmes du village avaient elles aussi pris Geoffroy en sympathie. C'était ahurissant. Son empressement à s'arrêter pour discuter, son sourire aimable et ses manières courtoises les emballèrent d'emblée.

« Monsieur Geoffroy est toujours si calme. Il s'énerve jamais, dame non, et il parle si bien ! Ce jeune homme a beaucoup d'éducation, dit un jour la vieille Lisbette Sauteur à Tiphaine.

— Et son bouc ! ajouta madame Siffleur en croisant ses bras imposants sous sa poitrine qui l'était encore davantage. M'a l'air d'une bête irritable, mais ce Geoffroy le fait trotter près de lui, tranquille comme tout.

— J'aimerais qu'il en fasse autant avec mon Joseph ! » lança Lisbette en rigolant, puis madame Siffleur et elle reprirent leur chemin en gloussant.

Tiphaine les regarda s'éloigner et se mit à réfléchir à son marmiton. Elle se demanda comment il arrivait à régler aussi bien les différends, et elle se dit : J'en ai déjà vu, de ces gens-là, ceux qui ont l'air de connaître tout le monde. Ils jugent de la situation, et ils arrêtent la bagarre. Je crois que je vais maintenant l'emmener en tournée avec moi et l'observer.

Ainsi Geoffroy accompagna-t-il Tiphaine le lendemain, accroché en croupe à son balai, la figure rayonnante d'un bonheur indicible, tandis que la jeune sorcière pilotait tant bien que mal son engin alourdi au milieu des montagnes ; et les maisons s'éclairèrent dès qu'il y entra, soudain animées d'une vie joyeuse. Il savait être drôle, il chantait des chansons, et, sans qu'on sache comment, il apportait... un mieux. Les bébés en pleurs se mettaient à gazouiller au lieu de hurler, les grands cessaient de se chamailler, et les mères se calmaient et suivaient ses conseils.

Il s'y entendait aussi avec les bêtes. Les jeunes génisses acceptaient sa présence au lieu de détailler de peur devant un étranger, tandis que les chats s'amenait nonchalamment et décidaient aussitôt que c'était sur ses genoux qu'ils trouveraient le meilleur confort. Tiphaine le vit un jour adossé à une chaumière dans les bois, une famille de lapins couchée à ses pieds, alors que le chien de la ferme était près de lui.

Nounou Ogg, après avoir vu Geoffroy avec Tiphaine un jour, commenta : « L'a bon cœur, je l'sens. J'connais les hommes, tu sais. » Elle se mit à rire. « J'en ai vu beaucoup dans ma vie, dans toutes sortes de circonstances, tu peux m'croire. J'dirai pas déjà qu'il est formidable, et certaines de nos collègues risquent de pas apprécier qu'un gars entre dans la profession, mais, Tiph, les laisse pas te raconter que ça déplairait à Mémé Cireutemps. Oublie pas que c'est toi qu'elle a choisie pour lui succéder, pas elles. Et faut aussi que tu fasses à ton idée. Pas à la sienne. Alors, si t'as envie de former ce gars, eh ben, vas-y. »

Par ailleurs, Tiphaine s'intéressait de plus en plus au bouc. Méphistophélès allait et venait, mais, sauf quand Geoffroy et Tiphaine partaient sur le balai, il était le plus souvent dans le voisinage du jeune gars, et la sorcière avait l'impression que l'animal veillait sur lui. Ils avaient un code. C'était comme si le bouc s'exprimait en tapant du sabot, et il se lançait parfois dans un staccato compliqué de coups de patte. Si Méphistophélès avait été un chien, c'aurait été un chien d'arrêt, se dit-elle.

Son maître était son ami, et malheur à qui abusait de la bonne nature de Geoffroy – les sabots du bouc étaient extrêmement anguleux.

Quand Geoffroy était absent, le bouc partait souvent en balade. Il n'avait pas tardé à se faire obéir des chèvres à la chaumière de Mémé, et Nounou Ogg prétendit une fois avoir vu celui qu'elle qualifiait de « bouc démoniaque » assis au milieu d'un cercle de chèvres sauvages dans les collines. Elle l'appelait le « mince des ténèbres » à cause de sa sveltesse et de ses petits sabots, et elle avait ajouté : « Va pas croire qu'il me plaît pas, malgré son odeur. Les cornes, ça m'fait pas peur, j'ai toujours aimé ce qui reste bien dur, j'dirais. Les chèvres, c'est intelligent. Pas les moutons. Sans vouloir te vexer, ma chère. »

Le triomphe de Méphistophélès – prouvant que Nounou avait raison sur les deux tableaux – eut lieu à la lisière des bois entourant la chaumière, près des contreforts de la montagne la plus proche, alors que Geoffroy avait pris la carriole pour aller voir un petit garçon qui avait besoin qu'on le soigne.

Dans la ferme de ce petit garçon, ce jour-là, la mère observait Geoffroy. Dans son agitation, inquiète pour son fils, elle avait laissé ouverte la porte de l'enclos des moutons. Et les moutons, comme tous ceux de leur espèce, pris de folie, sortaient et se sauvaient quand elle s'en aperçut enfin en regardant par la fenêtre.

« Mon mari va pas aimer ça. Il faut un sacré bout de temps pour les calmer, gémit la jeune mère. Regardez-les qui galopent partout ! »

Geoffroy sortit la tête par la fenêtre et produisit un claquement de bouche à l'adresse de Méphistophélès, qu'il avait détaché de la carriole pour le laisser paître. Le bouc s'arrêta de manger son herbe, et ce qui se passa ensuite fit le tour de Lancre. À ce qu'il paraît, le bouc Méphistophélès rassembla le troupeau des ovins comme le meilleur des chiens de berger. Les moutons étaient plus nombreux que lui, bien entendu, mais il leur fit soigneusement, impeccablement, repasser la porte un à un.

Quand la femme expliqua plus tard à son mari que le bouc avait non seulement ramené les moutons mais également refermé la porte derrière eux, il crut qu'elle en rajoutait un peu, mais ça faisait quand même une bonne histoire à raconter au bistro, et la légende de Méphistophélès se répandit rapidement.

Geoffroy et Nounou Ogg rapportèrent l'histoire à Tiphaine. Ajoutée aux soins que le jeune homme avait administrés au petit garçon, ça faisait une journée bien employée. Mais Tiphaine ne pouvait pas s'empêcher d'observer le Méphistophélès aux yeux en fente de boîte aux lettres. Elle connaissait les boucs. Mais celui-là avait un but, elle en était sûre. Et lui observait aussi la jeune sorcière, elle s'en aperçut, ainsi que Toi, qui elle-même observait le bouc tout en feignant, comme de juste, de regarder ailleurs. Tout le monde observait tout le monde, aurait-on dit.

Tiphaine sourit.

Et prit une décision.

Le lendemain matin, elle tira Geoffroy à l'écart et lui annonça qu'elle avait une révélation peu ordinaire à lui faire.

« Il y a autre chose, lui dit-elle. De... petits amis à qui je veux te présenter. » Elle marqua un temps. « Rob, lança-t-elle, je sais que vos aetes ichi, et je vos demande de sorti maetnant. » Une autre pause. « Y a une ch'tite goutte de frottis por vos. » Elle déposa par terre une tasse contenant quelques gouttes de la liqueur.

Il y eut un déplacement indistinct, un éclair de cheveux roux, et Rob Deschamps apparut, une claymore étincelante à la main.

« Rob, je vous présente... Geoffroy », dit lentement et posément Tiphaine en se retournant pour voir comment réagissait Geoffroy face à son premier Feegle, mais Rob la prit par surprise.

« Ach, le ch'tit gars, nos le convassons daeja », dit-il.

Geoffroy rougit. « Ma foi, j'ai dormi dans le vieil appentis, expliqua-t-il. Ces messieurs ont aimablement accepté que je partage leur dortoir. »

Tiphaine n'en revenait pas. Geoffroy avait déjà fait la connaissance des Feegle ! Comment n'en avait-elle rien su ? C'était elle, la sorcière ! Elle aurait dû être au courant.

« Mais... », bafouilla-t-elle alors que d'autres Feegle commençaient à apparaître, qui se jetant au bout d'une ficelle des poutres du plafond, qui sortant de sa cachette derrière un seau commodément placé, d'autres s'approchant pour former un demi-cercle autour du frottis par terre.

« Pwint de problaeme, dit Rob avec un geste de la main. Nos avons eu des daebats traes intaeressants, vos saveuz, durant que vos dormieuz en kaemise de nwit.

— Maes nos vos survaeyons quand minme... *mmpfh, mmpfh.* » Rob venait de plaquer sa main sur la bouche de Guiton Simpleut.

« En chemise de nuit ? » voulut s’indigner Tiphaine, mais elle renonça. À quoi bon ? Les Feegle ne cesseraient jamais d’avoir l’œil sur elle, et, s’il lui fallait choisir entre vivre ou non avec des Feegle, ma foi, rien ne serait plus facile.

« Cha vos embaete pwint, maetesse ? ajouta Rob en dansant d’un pied sur l’autre comme à chaque fois qu’il devait se livrer à une Explication. D’apreus Jeannie, vos aveuz un ch’tit gars qu’est un vrae traesor. Et vos saveuz coumaet nos sommes, nos otés les Feegle, aveu les traesors : nos povons pwint nos empaecheu de les praene. »

Comme un seul homme, les Nac mac Feegle lâchèrent un soupir d’aise.

Et Tiphaine poussa la tasse vers eux. « Ben, dit-elle, ce trésor-là, vous n’allez pas le voler. Mais je sais – enfin, je crois – qu’il est temps que j’emmène Geoffroy voir la kelda. »

Il pleuvait dru, et ils se séchaient, assis devant le grand feu dans le tertre. Geoffroy exultait après le trajet et ça ne l’avait aucunement perturbé, semblait-il, de devoir se faufilet à travers les buissons et de se contorsionner pour descendre dans l’antre des Feegle.

Il se tortilla un peu involontairement<sup>30</sup> parce qu’il était le point de mire de tous les regards des Feegle. Et surtout celui de Margot, la fille aînée de Jeannie, qui venait de se trouver bravement une petite place afin de voir la ch’tite michante sorcieure jaeyante et son ami. Elle se passa les mains dans ses cheveux de feu et afficha sa moue la plus convaincante.

Jeannie soupira. Il serait bientôt temps que sa fille s’en aille. Il ne pouvait y avoir qu’une seule kelda.

Au même instant, Rob tendit les bras, et Margot traversa la salle à quatre pattes pour venir s’asseoir près de lui. « Ma fie, Margot, dit-il fièrement à Geoffroy. Va butot parti pou son propre clan, vos saveuz, maetnant qu’elle est grande. »

Margot se rebiffa. « Je peux pwint resteu ichi ? demanda-t-elle à son père d’une voix câline de gamine. J’aeme aete ichi, vos saveuz, et je veux pwint de mari (elle cracha ce dernier mot comme si c’était une abomination) ni d’afants. Je veux aete un gaerier. »

Rob éclata de rire. « Maes vos aetes une fie, Margot », dit-il en adressant un regard inquiet à Jeannie. N'avait-elle pas révélé les *screuts* à Margot ? Ne lui avait-elle pas appris ce qu'elle devait savoir pour être kelda dans un clan à elle ?

« Maes je sais mi bate, répliqua Margot d'un air boudeur. Demanduez à Ch'tit Gros-nez-de-tcheu. J'y ai dounieu un michant cop de pieud durant not derniaere bataye, vos saveuz. »

Ch'tit Gros-nez-de-tcheu – un des fils adolescents les plus décharnés de Rob – dansa d'un pied sur l'autre d'un air géné dans son coin et baissa la tête, si bien qu'on ne vit plus que son nez quand les perles de ses tresses lui claquèrent sur le menton.

« Et j'ai parleu au Crapaud<sup>31</sup>, poursuivit Margot. Il a dit que j'aetais pwint obligeu de swive la tradission, vos saveuz. C'eut les dwats de l'ome, il a dit.

— Ben, t'es pwint umaene, fit sèchement observer Jeannie. Et nos volons pwint de ces biaestries. Alleuz maetnant chercheu pou not inviteu un bon morcio de bedot, aveu un ch'tit peu de not assesonmaet espacial. »

Tiphaine connaissait l'assaisonnement des Feegle. Les escargots en étaient un des ingrédients principaux.

« Escargots », souffla-t-elle tout bas à Geoffroy tandis que Margot s'éloignait avec humeur. À son grand étonnement, la jeune Feegle sortit exactement à la manière de madame Persoreille. Sauf, bien sûr, que Margot ne faisait que quinze centimètres de haut alors que madame Persoreille était aussi grande que le père Patraque.

Jeannie avait une bonne ouïe pour une petite femme. « Win, c'eut saesichant ce que mes garchons peuvent faere aveu des caracoles, vos saveuz, dit-elle. Ils font minme du whisky de caracole. »

Geoffroy sourit poliment. « Je vous remercie infiniment, kelda, dit-il doucement, mais je ne mange rien qui courre, nage ou rampe partout. Ce qui inclut les escargots. Je préfère les laisser en vie.

— À vrai dire, les Feegle font l'élevage des escargots, expliqua Tiphaine. Faut bien que tout le monde vive, Geoffroy, on ne peut rien y changer.

— C'est vrai, reconnut-il. Mais pas aux dépens d'autrui. »

Jeannie se pencha et lui posa une petite main brune sur le bras. L'atmosphère se figea tandis que Geoffroy et Jeannie se regardaient droit

dans les yeux.

« Il y en a eu bocop come vos au temps passeu, finit-elle par dire à voix basse. J'avais raeson. Je vos vwas dans mon codron, et je vwas que vos aetes de ces jaes qui peuvent araeteu une bataye, aporteau la paes... » Elle se tourna vers Tiphaine. « Praeneuz grand swin de li, Tir-far-thóinn. »

Alors qu'ils partaient et s'en retournaient à la ferme pour y prendre le thé, Tiphaine médita les paroles de la kelda. *Arrêter une bataille. Apporter la paix.* Elle risquait d'avoir besoin d'un pareil talent. Au même moment, elle sentit un frisson lui descendre l'épine dorsale, un de ces méchants petits frissons difficiles à ignorer, annonciateurs d'un événement épouvantable imminent. D'un autre côté, se dit-elle, ça pourrait être seulement son organisme qui lui signifiait qu'elle devrait peut-être, si elle n'y voyait pas d'objection, refuser la prochaine fois l'assaisonnement à l'escargot... Elle se secoua du mieux qu'elle put pour chasser l'impression inquiétante et se concentra sur Geoffroy. *Prenez grand soin de lui.* Jeannie a vu juste sur son compte, conclut-elle. Il y a des tâches qu'un gars comme lui doit savoir mieux accomplir que n'importe qui.

Et elle prit alors une décision. Elle irait à Ankh-Morpork et y emmènerait Geoffroy. Il était temps pour elle, de toute façon, en tant que sorcière en chef, de se rendre à la ville. Imaginez que toutes les sorcières citadines aient entendu parler d'elle et la prennent pour une petite arriviste, hein ? Il lui fallait en avoir le cœur net. Et une petite voix lui souffla intérieurement : J'y verrai peut-être aussi Preston. Elle s'efforça de chasser cette pensée. Ce voyage ne serait pas celui de la jeune Tiphaine. Ce serait celui de la jeune sorcière qui accomplissait son devoir, voilà ce qu'elle dirait à Nounou Ogg quand elle lui annoncerait son absence durant plusieurs jours. Mais la perspective de revoir Preston continuait de la titiller et elle se sentait comme parcourue de... fourmillements.

Geoffroy marchait un peu plus loin devant elle sur le sentier, mais, quand Tiphaine l'appela, il revint, le regard interrogateur.

« Geoffroy, dit-elle, demain on va aller te chercher ton premier balai. »

30 Il fallait effectivement ne pas manquer de courage pour regarder un clan de Feegle et se retenir de se nouer solidement les bas de pantalon aux chevilles.

31 Le Crapaud était l'avocat des Feegle et devait son physique de batracien à un malentendu avec une marraine fée.



## CHAPITRE 11

### LA GRANDE VILLE

Le voyage était long jusqu'à Ankh-Morpork. Tiphaine et Geoffroy durent s'arrêter en route, un soir dans la chaumière d'une sorcière locale et le suivant dans la grange d'un paysan enchanté que Geoffroy lui ait donné un coup de main à mater une chèvre récalcitrante. Mais ils arrivaient à présent à destination – dans la métropole –, et Tiphaine regarda la bouche de Geoffroy s'ouvrir en grand tandis qu'ils survolaient prudemment le cours du fleuve Ankh et pénétraient au cœur de la capitale.

Eh bien, se dit-elle, il avait exprimé le désir de voir le monde. Ankh-Morpork serait un bon début.

Mais elle fut elle-même ahurie lorsqu'elle se rendit à l'adresse du vieil atelier de balais et qu'on les dirigea vers un nouveau site. Le chemin de fer en était encore à ses balbutiements – et déjà il y avait des arches ferroviaires.

Il se dégage une espèce de magie des espaces caverneux sous les arches du chemin de fer, ils recèlent un mystère connu seulement de ceux qui y travaillent. On y voit toujours des flaques, même quand il n'a pas plu

depuis des semaines, des flaques luisantes et visqueuses, et il flotte au-dessus des relents d'huile et d'aisselles de travailleurs.

Il est facile de reconnaître un habitué de ces arches. Il est (c'est rarement une femme) de ceux qui conservent des pointes encore utilisables dans d'anciens pots à confitures, et qui peuvent s'étendre à n'en plus finir sur les mérites des différents types de graisse et de pignons. Il n'est pas rare d'en entendre un proposer à voix basse : « Je peux vous en obtenir pour la semaine prochaine. » Proposition parfois accompagnée d'un regard entendu et d'un tapotement du doigt sur l'aile du nez.

Quand un acheteur vient demander quelque chose, eh bien, il y a immanquablement quelqu'un, souvent un nain, qui sait où tout se trouve, et c'est presque toujours au fin fond de l'arche, dans un recoin plongé dans le noir le plus profond. Et la pièce recherchée, une fois dénichée et rapportée, ressemble à un bout de ferraille aux yeux du commun des mortels, mais, sous l'arche, la ferraille s'est étrangement métamorphosée en l'article précis que veut à tout prix l'acheteur – nul ne sait pourquoi. C'est comme si ce morceau de ferraille attendait la venue du bon client.

Les nains Cheroqueur et David avaient transféré leur solide affaire de balais sous la deuxième arche de la rangée, juste après celle où les cacophonies d'instruments de musique assaillaient les oreilles des passants, et avant celle où la forte odeur de cuir frais d'un bourrelier leur agressait allègrement les narines.

Ce fut David qui se précipita vers Tiphaine quand elle entra, suivie de Geoffroy. Il la reconnut aussitôt – il avait passé un sale moment quand elle avait mentionné, lors de sa précédente visite un an ou deux plus tôt, qu'elle connaissait les Feegle<sup>32</sup>. Que des Feegle débarquent dans un atelier, et les nains n'ont plus qu'à mettre la clé sous la porte et retourner dans leurs montagnes. En emportant une grande hache.

Tiphaine nota que David jetait des regards de tous côtés. « Ne vous inquiétez pas, je n'ai pas amené de Nac mac Feegle avec moi », dit-elle, tout en sachant qu'elle s'avançait peut-être imprudemment, car, elle avait beau avoir spécifié à Rob Deschamps qu'il s'agissait d'une affaire de sorcière et que ses congénères et lui ne devaient pas la suivre, rien ne la garantissait que l'un d'eux n'ait pas réussi à se glisser en douce dans les brins du balai d'où il allait surgir soudain en brandissant un gros bâton et en braillant « Miyards ! » Mais, quand elle eut dit qu'ils ne

l'accompagnaient pas, elle perçut un soupir de soulagement, et le nain avait un grand sourire. Tiphaine évita une goutte qui tombait joyeusement du haut de l'arche et ajouta : « Je vous présente Geoffroy, et il a besoin d'un balai. » Elle parcourut des yeux l'enfilade d'arches. « On a eu un peu de mal à vous trouver, je dois dire. Votre nouvel atelier. »

David toisait Geoffroy. « On est bien ici, dit-il. On reçoit nos fournitures plus vite. Et c'est plus facile pour aller voir ma vieille maman. Le voyage est quand même long. » Le rot de fumée d'un train qui fonçait au-dessus des arches enveloppa le nain et Geoffroy, et, quand Tiphaine put à nouveau les voir, David – la figure à présent parsemée d'escarbilles – avait décidé du modèle idéal qu'il fallait au jeune gars. « Un numéro trois, je crois, dit-il. M'est avis qu'on a ça en stock. Haut de gamme, vous savez. Du bois en provenance directe des montagnes du Bélier. Du bois spécial mages. » Il se caressa la barbe, chassa d'une pichenette les cendres de son nez et tourna autour de Geoffroy. « En formation de mage, alors, mon gars ? »

Geoffroy ne savait trop que répondre. Il tourna le regard vers Tiphaine. Devait-il révéler à ces messieurs qu'il voulait devenir sorcière ?

« Non, dit Tiphaine en laissant la sorcière en elle répondre à la place de Geoffroy. Mon ami est un tisseur de calme. »

Le nain gratta son casque de fer et fixa Geoffroy. « Oh, dit-il, et ça fait quoi, mademoiselle ? »

Tiphaine réfléchit puis répondit : « Pour l'instant, Geoffroy se contente de m'aider. Et pour ça, messieurs, il lui faut un balai. » Elle avait deux balais en main, le sien et un autre, et elle tendit alors le second. « Mais on ne veut pas d'un neuf, ajouta-t-elle. Vous savez que, nous autres les sorcières, on se transmet nos balais. Ben, j'ai celui-ci, et je crois qu'il conviendrait parfaitement à mon ami après quelques réparations. »

Au mot « réparations », Cheroqueur surgit de l'atelier. Il avait l'air offensé. « Des réparations ? » gémit-il, comme si le client qui préférait décliner l'offre de balais neufs passait à côté d'une affaire du tonnerre. « Vous voulez que ce jeune homme débute dans la carrière avec un balai usagé ? » Il vit alors le balai en question. Il recula en chancelant et grimaça en se tenant le dos. « C'est... le balai de Mémé Ciredutemps, dit-il. Tout le monde le connaît, celui-là.

— Un défi à relever, alors, suggéra malicieusement Tiphaine. À moins que vous ne soyez pas à... la hauteur. Je trouverai bien quelqu'un d'autre, j'imagine...

— Oh, on va pas se précipiter », dit Cheroqueur en ôtant son casque et en s'épongeant le front avec un tissu de laine. Il alluma sa pipe pour se donner le temps de réfléchir puis examina le balai devant lui.

« Je vous en serais très reconnaissante », dit Tiphaine.

Cheroqueur produisit entre ses dents l'habituel petit bruit d'aspiration. « Bon, finit-il par lâcher lentement, je pourrais enlever la coque. Peut-être un nouveau manche ?

— Un de nos manches pour homme », ajouta David. Il se tapota le nez. « Vous savez, avec le... décrochement spécial pour les... parties délicates. Le vol sera bien plus agréable pour le jeune gars.

— Toujours voulu tenir ce balai entre les mains, dit Cheroqueur. Je vais faire ce qu'il faut dessus. Mais, d'après les nains des montagnes, maîtresse Ciredutemps voulait toujours... euh...

— Du rafistolage, termina David, dont le front se plissait comme si le mot lui causait une douleur réelle.

— Ben, je ne suis pas comme ça, mais c'est toujours utile d'être ami avec une sorcière. » Elle sourit doucement et ajouta : « Je me sens dans de bonnes dispositions pour l'instant... mais ça pourrait changer. »

Suivit un silence que mit à profit le rugissement puissant d'un autre train qui passait en trombe au-dessus d'eux, accompagné d'un nuage de fumée et d'escarbilles.

« Maîtresse Ciredutemps était une forte femme, ça oui, dit prudemment Cheroqueur une fois le calme revenu.

— Et il paraît qu'elle payait jamais ses factures, bougonna David.

— J'ai de quoi payer », dit Geoffroy. Il s'était tu jusqu'à présent, laissant Tiphaine parler pour lui, mais c'était de son futur balai qu'il s'agissait, après tout.

Tiphaine vit les nains relever la tête avec un sourire, et Cheroqueur se retint de justesse de se frotter les mains.

« De quoi payer un peu, rectifia-t-elle sèchement, mais je ne veux pas que mon ami dépense ses sous – je lui ai promis que je traiterais l'affaire pour lui. Alors, voici ce que je vais faire : je vais vous payer en obs. » L'ob était la monnaie tacite des nains. Pourquoi gâcher de l'or ? Les humains

appelleraient ça des faveurs, et la monnaie était négociable. L'obligation d'une sorcière avait une grande valeur, et Tiphaine le savait. « Écoutez, ajouta-t-elle, le balai n'est pas en si mauvais état que ça. »

Cheroqueur s'assit lourdement sur un coffre débordant de brins de balais<sup>33</sup>. « C'est marrant que vous parliez d'obs, dit-il lentement. Mon lumbago me fait un mal de chien. C'est dû au métier, vous savez. Vous pouvez m'arranger ça ?

— Bon, d'accord, fit Tiphaine. Restez où vous êtes. » Elle se glissa alors derrière lui. Il remua un peu puis se redressa, l'air ahuri.

« Ben, dites donc, comment vous avez fait ça ?

— Je vous ai débarrassé de la douleur, expliqua Tiphaine. Du coup, c'est maintenant la mienne. Et il faut que je vous félicite de l'avoir supportée, parce qu'elle est gratinée, je dois dire. Elle flotte maintenant en l'air, comme un chien en laisse. » Les nains regardèrent machinalement au-dessus de sa tête, des fois qu'ils y verraiient comme une grosse bulle libellée « douleur », mais ils n'eurent droit qu'à une grosse goutte d'une substance huileuse qui tomba directement dans la barbe de David.

« Est-ce qu'il y a des tailleurs de pierre sous ces arches ? demanda Tiphaine en regardant le nain ôter d'un geste vif son casque et se fourrager dans la barbe. Au cas où ils auraient besoin de fendre des moellons, je peux me servir de la douleur pour ça ! » Elle désigna avec plaisir le casque. « Mais ça, ça devrait faire l'affaire », ajouta-t-elle, et, quand David le posa par terre, elle expédia la douleur dans le fer, qui, à la grande horreur du nain, se déforma carrément et projeta en l'air de la vapeur aussitôt mêlée à celle des chemins de fer au-dessus.

Les obs étaient payées. Sa douleur disparue, Cheroqueur – un Cheroqueur tout neuf, droit comme un I et plein d'entrain – sortait déjà son mètre. Il toisa à la fois Geoffroy et le balai, mettant en œuvre sa forme personnelle de magie.

« Vous portez de quel côté, monsieur ? » demanda-t-il à un moment.

La question déconcerta Geoffroy. « Je suis droitier, alors je porte plutôt de la main droite », répondit-il.

Une petite pause suivit pendant laquelle les nains expliquèrent à Geoffroy ce que « porter » voulait dire en la circonstance.

« Ah oui, fit-il. Je n'y avais jamais pensé. »

Cheroqueur éclata de rire. « Bon, c'est réglé, dit-il. À moi de jouer maintenant, mais je pense que, si vous revenez dans le courant de la journée de demain, il volera comme sur des roulettes. »

Ils quittèrent les nains, et Tiphaine dit à Geoffroy qu'ils allaient à présent rendre visite à madame Proust, une sorcière qui aimait vivre en ville. Elle prit la direction de Pipo, la boutique de la farce et de la fantaisie que tenait la vieille sorcière, rue du Dixième-Œuf. Ce serait de toute façon instructif pour Geoffroy, se disait-elle. S'il décidait de suivre la voie de la sorcellerie, eh bien, il aurait aussi besoin à un moment de Pipo – beaucoup de jeunes sorcières raffolaient de ses faux crânes, chaudrons et verrues, qui leur donnaient l'image allant de pair avec le métier. Pour un malheureux dans le besoin, tellement au bas de la pente qu'il paraissait impossible qu'il la remonte, eh bien, une sorcière affichant les attributs typiques de sa fonction pouvait faire toute la différence. Ça confortait les croyances.

Madame Proust – une sorcière qui n'avait nul besoin d'adoindre de sinistres accessoires à sa tenue de tous les jours, vu que la nature l'avait pourvue du nez crochu, des cheveux ébouriffés et des dents noires de rigueur – entendit le grincement de cimetière fantaisie de la porte qui s'ouvrait et vint les accueillir.

Tiphaine éclata de rire. « C'est nouveau, ça, dit-elle.

— Oh oui, fit madame Proust. Ça part comme des petits pains. Contente de te voir, maîtresse Patraque, et qui est donc ce jeune homme, si je peux me permettre ?

— Je vous présente Geoffroy, madame Proust, on vient en ville pour lui fournir un balai de sorcière.

— Ah bon ? Un garçon ? Une sorcière ? Sur un balai ?

— Ben, il arrive parfois à l'archichancelier de s'en servir, répliqua Tiphaine.

— Je sais, mais ça risque de faire du vilain.

— Ben, si ça se produit, c'est moi qui le subirai. Je suis l'héritière désignée de Mémé Ciredutemps, et il est peut-être temps d'apporter quelques petits changements.

— Bravo, fit madame Proust. Bien vu ! » Elle se tourna vers Geoffroy, que captivait un étalage de crottes de chien dégoûtantes. Elle s'approcha

alors tout contre lui, posa une main griffue sur son épaule et lui demanda : « Comme ça, tu veux faire sorcière, hein ? »

Geoffroy tint bon, et Tiphaine en fut impressionnée. Tout comme madame Proust.

« Ma foi, maîtresse, dit-il, je crois en tout cas pouvoir aider les sorcières.

— Ah oui ? fit madame Proust avec une lueur dans le regard. On verra ça, jeune homme, d'accord ? » Elle se retourna vers Tiphaine. « Je suis sûre que l'idée va mettre certaines sorcières dans tous leurs états, mais tu fais comme tu l'entends, Tiphaine, ton heure est venue. Et Esmé Ciredutemps n'était pas bête. Elle voyait ce que serait l'avenir.

— On va séjourner à Ankh-Morpork le temps que les nains réparent le balai de Geoffroy, dit Tiphaine. Est-ce qu'on peut rester ici ? C'est possible qu'on doive y passer la nuit. »

Madame Proust se fendit d'un grand sourire. « Ben, ce n'est pas la place qui manque dans la chambre d'ami, et j'aimerais bien profiter de ta présence pour tailler une bavette. » Elle regarda Geoffroy. « Tu es déjà venu à la ville, jeune homme ?

— Non, madame Proust, répondit-il doucement. Nous vivions dans les Comtés, et mon père était le seul à voyager.

— Bon, ben, mon fils Derek va te faire visiter », conclut madame Proust d'un air satisfait. Puis elle brailla le nom de son fils, et Derek – un gars qu'on ne remarquerait pas dans un groupe de deux personnes, à savoir qu'il n'avait pas physiquement grand-chose en commun avec sa mère – apparut en titubant en haut de l'escalier de l'atelier en sous-sol.

Ankh-Morpork, se dit Tiphaine, serait bel et bien riche d'enseignement.

Tandis que les deux jeunes gens sortaient, madame Proust demanda : « Alors, comment ça se passe avec ton petit ami, Tiphaine ? »

Tiphaine soupira. Pourquoi les vieilles sorcières étaient-elles aussi curieuses ? Puis elle se dit : En réalité, toutes les sorcières le sont. Ça fait partie de la profession. Et elle se détendit. Au moins, madame Proust ne cherchait-elle pas une fois de plus à lui fourrer son Derek dans les bras.

« Ben, répondit-elle, j'aime bien Preston, et il m'aime bien aussi – c'est mon meilleur ami –, mais je ne suis pas sûre qu'on soit l'un comme l'autre prêts à... ben... aller plus loin. Vous voyez, il a beaucoup de travail

qui le passionne à l'hôpital. On s'écrit, et même on se rencontre des fois. » Elle marqua un temps. « Je crois qu'on est mariés à notre travail. » Elle déglutit, une boule soudain formée dans sa gorge. « Ce n'est pas qu'on ne veuille pas être ensemble... je veux dire, je... mais... » La phrase resta en suspens, et Tiphaine affichait à présent une mine franchement malheureuse.

Madame Proust fit de son mieux pour manifester sa sympathie. « Tu n'es pas la première sorcière à qui ça arrive, ma chère, dit-elle. Et tu ne seras pas la dernière non plus. »

Tiphaine sentait venir les larmes. « Mais pourquoi je me sens comme ça ? Je sais qu'une part de moi a envie de vivre avec Preston – et ma famille en serait tellement contente ! –, mais je veux aussi être une sorcière. Et je suis une bonne sorcière – je sais que c'est affreux de dire ça, mais, quand je me compare aux autres, je me rends compte que je les surpasse la plupart du temps. Il n'est pas possible que je renonce. » Une larme menaça de lui couler sur la joue. « Tout comme Preston ne peut pas renoncer à être docteur, conclut-elle d'un air triste.

— Oh, je comprends bien ça, dit madame Proust. Mais on est aujourd'hui. Ce sera bientôt demain, et la situation peut changer. Les situations changent, surtout pour les jeunes que vous êtes, qui voulez l'un et l'autre suivre des voies différentes. Attelez-vous au travail qui se présente et faites-vous plaisir. Après tout, vous êtes tous les deux encore jeunes, alors l'avenir vous réserve beaucoup d'occasions de changer de voie. Tout comme à mon Derek.

— Mais c'est ça qui est difficile, murmura Tiphaine. Je n'ai franchement pas envie de changer de voie. Je sais ce que je veux faire. Mon travail me plaît, oui, beaucoup. » Le dernier mot finit dans l'aigu. « J'aimerais seulement que Preston soit avec moi, ajouta-t-elle plus doucement. Pas ici, pas en ville.

— Mais tu m'as dit qu'il suit une formation de docteur, rappela madame Proust. Et qu'il adore son travail. Tu ne voudrais tout de même pas qu'il l'abandonne pour toi, hein ? Alors ne t'inquiète pas autant. Estime-toi chanceuse et ne va pas plus vite que la musique. Il y a un dicton : "Ne pousse pas la rivière." Sauf à Ankh-Morpork, évidemment, où on peut pousser de toutes ses forces », ajouta-t-elle en gloussant<sup>34</sup>. Plus encourageante, elle reprit : « Dans un an ou deux ton petit ami sera peut-

être docteur là où, toi, tu seras sorcière. Moi, j'ai eu mon monsieur Proust. Tu peux aussi avoir ton Preston. Mais pas tout de suite.

— Quand je suis en tournée chez les gens, dit doucement Tiphaine, je vois aussi que certains mariages... ben... ils ne sont pas vraiment... » Sa phrase resta en suspens.

« Il existe des mariages heureux, repartit madame Proust. Tiens, tes parents par exemple. C'est un mariage heureux, non ? Bon, tu as besoin que ta tantine Eunice te donne un coup de main. Tu vas aller trouver ton galant et t'expliquer avec lui. » Elle se tut un instant avant de demander d'un air finaud : « Il n'aurait pas des vues sur quelqu'un d'autre, des fois ?

— Oh non, répondit Tiphaine. Il travaille avec les Igor<sup>35</sup>, et il m'a assuré que les Igorina ne le tentaient pas parce qu'il apprécie qu'une fille reste la même d'un jour sur l'autre. Les Igorina sont friandes d'expériences. »

Geoffroy rentra à une heure indue avec Derek, en chantant une chanson digne de Nounou Ogg, mais Tiphaine eut une bonne nuit de sommeil – un bonheur rare ! – puis prit un petit-déjeuner d'œufs au jambon que lui prépara madame Proust. Comme Geoffroy et Derek dormaient encore, elle décida de passer voir Preston. Le conseil de madame Proust lui avait donné à réfléchir.

Elle prit la direction de l'hôpital de dame Sybil, rue de la Porte-Jartel, mais s'arrêta devant la grille, curieusement hésitante. Elle n'avait pas annoncé à Preston qu'elle venait en ville. Sa visite serait-elle bien acceptée, ou... ?

C'était un hôpital gratuit, il y avait donc une queue de patients qui espéraient tous trouver un docteur qui les tirerait d'affaire avant que le Camard s'amène avec sa faux. Tiphaine eut l'impression que l'attente serait longue, aussi opta-t-elle pour un subterfuge qu'elle savait malhonnête.

Elle sortit de son enveloppe corporelle, qu'elle laissa debout sagement à l'entrée. C'était un procédé facile pour une sorcière, mais quand même dangereux, et elle n'avait pas vraiment de raison de prendre un tel risque. Sauf que... les Igorina ? Elles étaient belles... dès lors qu'on oubliait les points de suture discrets, en tout cas.

Elle se glissa silencieusement à travers la foule en s'efforçant d'oublier sa première vue, son deuxième et même troisième degrés, puis elle pénétra dans l'hôpital proprement dit et flotta dans les couloirs jusqu'à ce qu'elle trouve Preston.

Il était dans son élément, concentré sur un patient qui avait un trou inquiétant dans le ventre – et, quand Preston examinait quelque chose, ce quelque chose sentait alors le poids de son regard et pouvait même se relever au garde-à-vous pour saluer. C'était particulièrement vrai pour certains organes de rechange dont se servaient les Igor – une expérience des plus déstabilisantes –, et Preston était justement entouré d'Igor. Parmi lesquels, oui, des filles. Mais, Tiphaine en fut heureuse, il ne leur prêtait aucune attention.

Elle sourit de soulagement, puis – s'autorisant à écouter son deuxième degré, qui la réprimandait d'une voix rappelant désagréablement celle de Mémé Cireutemps – elle réintégra prestement son enveloppe corporelle, qui flageola un peu quand elle en reprit possession.

La queue avait avancé de quelques centimètres. Mais le chapeau pointu l'amena en tête, et le portier la fit entrer aussitôt. Elle refusa d'un geste ses renseignements quant à la direction à suivre et enfila d'un pas assuré le couloir tandis que le portier marmonnait : « J'ai même pas eu besoin de lui dire où il était. Ça, c'est de la sorcière, pas de doute. » Il était en effet très facile dans l'hôpital de se diriger avec confiance vers une salle et de se retrouver au sous-sol – domaine ces temps-ci des gobelins chargés de l'entretien des immenses chaudières et de la fabrication d'instruments chirurgicaux haut de gamme dans l'atelier qu'ils avaient installé. La plupart des gens finissaient malgré tout par sortir du bâtiment, et de plus en plus souvent.

Preston fut très heureux de voir Tiphaine. « J'ai entendu parler de Mémé Cireutemps, dit-il. Je te félicite d'être la sorcière en chef, aucune ne le mérite autant que toi ; est-ce que tu as le droit de dire aux autres ce qu'elles doivent faire ?

— Quoi ? » Tiphaine éclata de rire. « C'est comme conduire une troupe de gobelins. Non ! Les gobelins, c'est plus facile. Bref, voilà comment ça marche : je ne leur dis pas ce qu'elles doivent faire, et elles me laissent travailler dur – tout comme j'aime.

— Pareil pour moi et les Igor, dit Preston. Mais j'ai aussi une bonne nouvelle. Le docteur Gazon commence à se faire vieux et il m'a promu chirurgien ; d'habitude, seuls les Igor peuvent être chirurgiens, alors c'est un fleuron à ma couronne. »

Tiphaine lui donna un baiser. « C'est une bonne nouvelle ; je suis très fière de toi ! Mais j'aimerais que ce docteur te laisse davantage de temps libre, tu pourrais venir me voir. On ne dit pas tout dans des lettres... » Sa voix défaillit. « Mais j'aime tellement ta manière d'écrire.

— J'aime beaucoup tes lettres aussi, dit Preston, et je voudrais bien retourner plus souvent au pays. Mais le travail ici me plaît, Tiphaine. Et on a besoin de moi. Tous les jours. J'ai un talent, ce serait criminel de ne pas m'en servir.

— Oui, je sais. Je connais ça. Nos talents, tu t'en apercevas, risquent d'être nos geôliers. » Et Tiphaine se fit alors une réflexion : si Preston examinait l'intérieur des gens – il connaissait maintenant le nom de tous les os, et il était même capable d'en saluer certains –, elle aussi apprenait à en faire autant, quoique différemment, en entrant dans leurs têtes, dans leurs esprits. « Seulement, je ne saurais rien faire d'autre, conclut-elle avec une pointe de mélancolie.

— Non, moi non plus », fit Preston.

Le temps de la discussion était à présent révolu, et il ne restait plus que Tiphaine et Preston, ensemble, qui profitaient de l'instant et dont les regards étaient plus éloquents que des discours.

C'était de la magie. Une autre espèce de magie.

Madame Proust accompagna Tiphaine et son marmiton pour récupérer le balai de Geoffroy – le balai de Mémé Ciredutemps appartenait à la légende, et elle était curieuse de voir si les nains avaient réussi à le faire marcher.

Ce fut David qui les accueillit. « Ben, voilà l'engin, dit-il. C'est un bon balai, ça oui. À mon avis, maîtresse Ciredutemps, elle en prenait aucun soin quoi qu'on fasse, nous autres les nains, pour le réparer.

— Elle passait son temps à l'injurier », ajouta Cheroqueur avec un soupçon d'aigreur. Il était clair que, pour lui, un balai équivalait à un être vivant.

Le balai brillait. Il étincelait. Il avait effectivement l'air vivant, et les brins luisaient. C'était presque le vieux balai de Mémé Ciredutemps, à condition de ne pas tenir compte de la nouvelle coque du manche et des nouveaux brins<sup>36</sup>. Tiphaine et Geoffroy le fixèrent d'un œil éberlué devant les deux nains tout sourires.

« C'est le meilleur qu'on a jamais fait... enfin... réparé, je veux dire, ajouta Cheroqueur. Mais, s'il vous plaît, faut pas le brutaliser et graissez-le régulièrement. Toujours ce qu'on fait de mieux pour maîtresse Patraque. » Il se redressa, l'air avantageux, en nain qui pouvait à nouveau se déplier de tout son mètre trente.

Madame Proust fit courir ses doigts sur le balai et hocha la tête. « Un excellent balai, dit-elle. Regarde, il a même une petite cavité pour y loger ton verre. »

Cheroqueur lui lança un drôle de regard. « Et, spécialement aujourd'hui, pour nos bons clients, dit-il, ceux qui nous donnent jamais de soucis (il jeta un coup d'œil en coin à Tiphaine), on a un petit cadeau en prime. » Il remit fièrement à Geoffroy deux cubes en peluche blanche parsemés de points noirs. « Vous pouvez les attacher à la sangle, expliqua-t-il. Beaucoup de succès auprès des jeunes pour leurs carrioles, ces trucs-là. Certains ont même des oiseaux dans des petites cages qui chantent pendant qu'ils roulent. Ils appellent ça des chariotaudios. »

Geoffroy frissonna. Un oiseau en cage ? Son cœur se serra à cette idée. Mais le balai... ma foi, il lui tardait de l'essayer.

David renifla. « Voilà, jeune homme. Alors, est-ce que vous voulez l'essayer ? » Il lui tendit le balai. « Tenez, fit-il. Allez au bout des arches, essayez-le un coup. »

Tiphaine ouvrait la bouche pour répondre, mais Geoffroy ne se tenait déjà plus d'excitation. Elle nota ses yeux brillants et lui dit : « Bon, d'accord, Geoffroy. Tu as volé avec moi sur mon balai et tu en as regardé passer dans le ciel. Vas-y doucement pour prendre de l'altitude. Monte par paliers. »

Autant parler à un mur. Geoffroy enfourcha le balai, courut devant l'arche voisine, sauta... et grimpa en flèche dans l'espace. Une succession d'images cauchemardesques défila dans la tête de Tiphaine. Elle entendit un *bang* ! au loin. Puis un petit point grossit dans le ciel, et Geoffroy

réapparut pour amorcer sa descente, la figure fendue jusqu'aux deux oreilles.

« Regardez, madame Proust, dit Tiphaine d'une voix aiguë. Il a déjà pris le coup. Moi, il m'a fallu un temps fou pour apprendre à voler.

— Ben tiens, fit madame Proust. C'est une histoire de technologie.

— Hou-là ! laissa tomber Cheroqueur. Il a ça dans le sang. Même les gobelins n'arrivent pas à faire ça. » Car Geoffroy venait de réussir un looping. Après quoi il descendit de son balai, qu'il laissa flotter au-dessus des pavés.

« Comment tu fais ça ? demanda une Tiphaine franchement impressionnée.

— Aucune idée, répondit Geoffroy. Un talent, j'imagine. »

Et Tiphaine se dit : Quand Geoffroy n'est pas angoissé, il rayonne de sérénité, ce qui signifie sans doute qu'il voit et découvre davantage de choses que tout le monde. Il est aussi ouvert à davantage de nouveautés. Oui, c'est bel et bien un talent.

En adressant un au revoir de la main aux nains et à madame Proust, Tiphaine et Geoffroy décollèrent ensemble et prirent le chemin du retour vers Lancre et les montagnes au loin. Geoffroy se sentit aussitôt en symbiose avec son balai et dépassa Tiphaine pour disparaître dans l'espace.

Elle le rattrapa après les faubourgs d'Ankh-Morpork – il montait à la verticale et descendait en piqué à une vitesse démentielle. « Tu sais que ton pantalon fume, dis ? » lui lança-t-elle en riant.

Geoffroy se tapota pour chasser la fumée avec une crainte soudaine qui fit tanguer son balai. « S'il vous plaît, ne le répétez pas à Nounou à notre retour ! Elle va rire de moi ! »

Mais une fois revenus à Lancre – au terme d'un trajet plus rapide qu'à l'aller – et avant qu'ils repartent vers le Causse, Tiphaine le répéta évidemment à Nounou Ogg. Et la vieille sorcière ne se priva évidemment pas de rigoler.

« C'était quand même étonnant, dit Tiphaine. Voler lui semblait parfaitement naturel.

— Ha ! fit Nounou. Les hommes ont tous un manche à balai sous la main, mais, la plupart du temps, ils savent pas s'en servir. »

32 Pour tout dire, les Feegle avaient accidentellement mis le feu au balai de Tiphaïne, qui avait alors dû faire poser des brins neufs.

33 Porter un nombre à deux chiffres de couches de vêtements offre certains avantages. Les nains aiment se couvrir d'une quantité de cottes de mailles, de vestes et – bien entendu – du gilet de laine traditionnel, lequel rend en réalité toute cotte de mailles inutile.

34 « Rivière », tout comme « fleuve » d'ailleurs, définit mal l'Ankh vaseux qui traverse la ville, alors que c'est évidemment un torrent digne de ce nom au royaume de Lancré en amont.

35 Serviteurs d'Uberwald, souvent docteurs ou assistants de savants fous, qui croient qu'un point de suture à temps évite bien des désagréments plus tard. Ils adorent échanger des organes dès leur plus jeune âge, souvent au sein de la même famille, si bien qu'un Igor peut affirmer sans se tromper « Il a le nez de son oncle ».

36 Donc un nouveau balai, finalement. Aussi nouveau, de toute façon, que la célèbre pioche de famille de neuf siècles que détenait le roi des nains.



## CHAPITRE 12

### UNE ELFE CHEZ LES FEEGLE

Le tonnerre grondait et les éclairs fusaiient. Il pleuvait et l'eau était partout, elle dévalait les collines calcaires.

La reine poussa un hurlement quand on la renvoya du pays des fées, les ailes arrachées, les épaules ensanglantées. Un hurlement animé d'une vie propre qui s'acheva dans une mare sur le Causse et surprit un crapaud en maraude.

Et Tiphaine Patraque se réveilla.

Son cœur battait la chamade, un frisson soudain la parcourut dans la nuit noire. Elle regarda vers la fenêtre. Qu'est-ce qui l'avait réveillée ? Où avait-on besoin d'elle ?

Elle s'assit dans son lit et tendit péniblement la main vers ses vêtements...

En haut des collines, le tertre des Feegle bourdonnait comme à son habitude d'activité et de chansons, car un tertre feegle a tout d'une ruche, quoique sans le miel, et un Feegle pouvait piquer plus douloureusement

qu'une abeille, pas de doute là-dessus. Mais, quand ils fêtaient un événement – et même un petit leur était un motif suffisant –, les Nac mac Feegle veillaient toujours à ce que les réjouissances durent longtemps.

Peu après minuit, pourtant, Grand Yann, le veilleur feegle, interrompit les festivités en surgissant à toutes jambes de la tempête qui faisait rage dehors<sup>37</sup>.

Il fit voler d'un coup de botte le casque de son chef de clan et brailla : « Y a des elfes ichi ! Je les ai saetis, vos saveuz ! »

Et, de chacune des cavités, les membres du clan des Nac mac Feegle déboulèrent par centaines pour affronter l'ennemi ancestral, la claymore et l'épée au poing, en iodlant leurs cris de guerre.

« Ah, maeteuz-vos cha dans l'trakkan ! »

« Nac mac Feegle yo ho ! »

« Fouteuz l'camp, espaece de monstre ! »

« On va vos flankeu un bon cop d'pieud ! »

« Ni rwa ! Ni rinne ! Fini de s'faire avwar ! »

Il existe un concept connu sous le nom de tohu-bohu, et les Feegle étaient experts en la matière : ils se bousculaient avec entrain dans leur empressement à se lancer le premier dans la bataille, et on aurait dit que chaque petit guerrier avait son propre cri de guerre – un guerrier qui ne demandait qu'à sauter sur le premier qui voudrait l'en priver.

« Combieu d'elfes ? » demanda Rob Deschamps en s'efforçant de rajuster son spog.

La réponse tarda à venir.

« Un, avoua Grand Yann d'un air penaude.

— Vos aetes seur ? » insista Rob Deschamps tandis que ses fils et ses frères passaient en trombe près de lui pour gagner l'entrée du tertre. Ah, il avait de quoi se sentir embarrassé en songeant à tous les guerriers de la colonie feegle, armés jusqu'aux dents, ivres d'alcool et de bravade, qui n'auraient rien en face sur quoi se défouler, semblait-il. Car ça les démangeait évidemment toujours de se battre, mais la plupart des Feegle avaient des démangeaisons en permanence, surtout au niveau du spog.

Ils couraient en tous sens sur la colline détrempée, à la recherche de l'ennemi, tandis que Grand Yann conduisait Rob à la mare au sommet. L'orage était passé et l'eau luisait sous les étoiles. Et là, à moitié sorti de la mare, un elfe mal en point gémissait.

Et c'était manifestement un elfe solitaire. On n'était pas loin d'entendre les Feegle s'étonner : Un seul elfe ? Les Feegle adoraient se colleter avec les elfes, mais... rien qu'un ? Comment était-ce possible ?

« Ach, miyards, on a pwint eu de vrae bataye depwis lonmaet, soupira Rob d'un air anormalement lugubre pour un Feegle.

— Win, mais quand y en a un, c'eut seur qu'il dwat y en avwar un tas d'otes », marmonna Grand Yann.

Rob flaira l'air ambiant. L'elfe gisait immobile. « Y a pwint d'otes elfes dans le cwin. On les saetirait », déclara-t-il. Il prit une décision. « Grand Yann, vos et Ch'tite Pwinte Dangereuse, vos alleuz atrapeu cet anmaerdeu. Vos saveuz kwa faere s'il veut se bate. Rudmaet Ch'tit Guillou Gromenton (il chercha des yeux le gonnagle du clan, le moins susceptible de mutiler les faits), fileuz vwar la kelda et raconteuz-lui ce qui nos arrive. Ce qu'on ramine au terte. » Puis il haussa la voix pour que l'ensemble du clan l'entende. « Cet elfe est not prisoneu. Un otage, kwa. Cha veut dire qu'il faut pwint le tweu tant qu'on vos le dit pwint. » Il ignora les grommellements. « Et vos otes, montez la garde preus des piaeres. S'ils s'aminent en force, montreuz-leur ce qu'un Feegle sait faere !

— Mwa, je sais joueu de l'armonica », dit Guiton Simpleut.

Rob Deschamps soupira. « Win, ben, mwa, cha me fout daeja la trouye, alors cha devrait les taeni au lwin. »

Au tertre – mais à l'extérieur, notez bien, car aucun elfe ne garderait longtemps sa place dans une colonie de Nac mac Feegle –, la kelda contempla l'elfe blessé puis se tourna vers Rob Deschamps.

« Rieu qu'un ? demanda-t-elle. Ben, un seu elfe, c'eut pwint un esplwat minme pou un jeune Feegle. Et cet elfe s'eut faet rosseu, win, on lui a aracheu les aeles du dos. C'eut nos gars qu'ont faet cha ?

— Pwint nos, Jeannie, répondit Rob. D'apreus Grand Yann, il a tribouleu du ciel dans la viaele mare proche des piaeres, vos saveuz. Il aetait daeja aeskinteu comme cha quand il est ariveu. » Il eut un regard inquiet vers son épouse qui fronçait les sourcils. « Nos otes, on est des guaeriers, pwint des boucheus, Jeannie. Les gars sont impassiens de se bate, bieu seur, et si j'avais un elfe daevant mi dans une bataye, ma claymore ferait du brwit, mais s'il a l'aer d'un ch'tit boukin de rieu du tout, y a pwint d'oneur de le tweu.

— Bieu parleu, Rob, dit la kelda tandis qu'elle observait l'être inconscient. Mais pourkwa rieu qu'un ? Vos aetes seur ? »

L'elfe geignit et remua. La claymore de Rob lui bondit dans la main, mais la kelda le retint doucement. L'elfe trempé geignit encore et murmura quelque chose d'une voix faible et hésitante. La kelda tendit l'oreille avant de se retourner avec surprise vers son époux.

« Il a dit “Tonnerre et Éclair” ! »

L'elfe murmura encore, et, Rob entendit cette fois les mots lui aussi : « *Tonnerre et Éclair.* »

Tout le monde sur le Causse connaissait les célèbres chiens de Mémé Patraque, Tonnerre et Éclair, morts depuis longtemps, mais dont l'esprit, à en croire tous les paysans du coin, continuait de hanter les collines. Quelques années plus tôt, la jeune Tiphaine Patraque avait invoqué leur aide pour débarrasser le Causse de la reine du royaume des fées. Et voici qu'un elfe, à l'entrée même d'un tertre feegle, citait leurs noms.

« Ya quaet chose que j'aeme pwint dans tout cha, déclara la kelda. Mais je peux pwint aete seure de ce qu'il en est sans not michante sorcieure. Poveuz-vos la faere veni, Rob ?

— Win, Hamish peut alleu la chercheu. Mwa, je dwas retourneu aux piaeres et y aertroueu le clan. » Nouveau regard inquiet à son épouse. « Cha ira aveu cet anmaerdeu ?

— Win, je vais l'amineu dans le terte, vos saveuz, pou qu'il se saeke au feu. Il est trop faebe pou mi faere du mal. Et les gars vont vaeyeu su mi. » Jeannie hochla la tête vers une joyeuse bande de jeunes Feegle qui sortaient en cascade du tertre en brandissant des gourdins en forme de croissant.

« Win, cha leur sera un bon aetrinmaet », convint Rob en les couvant d'un œil fier. Juste avant de se baisser vivement quand un des Feegle projeta son gourdin, qui fendit les airs et faillit lui percuter l'oreille.

À son grand étonnement, l'arme vira de bord, revint en flèche vers le jeune Feegle qui l'avait lancée et le frappa sur le crâne, évitant ainsi à Rob de le faire.

« Ach, les gars, cria-t-il, cha se daefene ! Cha, c'eut une arme pou les Feegle. Une arme doube-plaesi, vos saveuz. »

Tiphaine commençait à peine à s'habiller quand elle entendit comme un sifflement dehors, suivi du bruit sourd d'une chute, de craquements joyeux de branches brisées, puis de petits coups frappés au carreau.

Elle ouvrit la fenêtre et découvrit en dessous un méli-mélo de coton et de tissu qui, après de bons coups de pied, s'écarta pour laisser apparaître Hamish, l'aviateur feegle<sup>38</sup>.

La fenêtre ouverte, il fit soudain très froid dans la chambre. Tiphaine soupira. « Oui, Hamish, maintenant dites-moi en quoi je peux vous être utile. »

Hamish rajusta ses lunettes et bondit sur le rebord de fenêtre puis dans la chambre. « Not kelda veut vos vvar, michante sorcieure des collines. Je dwas vos ramineu au terte dare-dare. »

La journée avait été longue, mais, Tiphaine le savait, si la kelda la réclamait, même après minuit, il lui fallait aller la voir. Elle enfila donc son pantalon de voyage résistant, laissa une soucoupe de lait dans la cheminée et enfourcha son balai.

Là encore, Toi, la chatte blanche qui paraissait désormais omniprésente, ne la quittait pas des yeux.

Le feu à l'intérieur du tertre était une vraie fournaise.

Les jeunes Feegle laissés à la garde de leur kelda jetaient tous des regards assassins à l'ennemi abhorré. Quand Rob Deschamps revint, chacun d'eux tenait à passer pour celui qui avait empêché l'ammaerdeu de nuire. Surtout maintenant qu'il se trouvait à l'intérieur du tertre.

Mais l'elfe avait pleuré, semblait-il.

La kelda déplaça sa masse pour s'adresser à lui. « Bon, l'elfe, dit-elle d'une voix douce, vos veneuz chez mi. Dans quel but ? Pourkwa on vous tue pwint tout de swite ? »

Ce qui suscita des murmures d'espoir parmi les Feegle, qui aspiraient tous à tuer un elfe dans un proche avenir, et une vive inquiétude chez le prisonnier.

La kelda se détourna de lui avant d'ajouter toujours aussi doucement : « Je connais les screuts, et je vwas que tout ce qu'on faet ojordwi a aeteu daecreteu avant minme la creassion des mers. On peut pwint aertourneu en ariaere. Mais y a une breume dans ce qui s'en vient. Je vwas pwint traes bieu pus lwin qu'ojordwi, vos saveuz. »

L'elfe frissonna.

« Taeseuz-vos pou le moumaet, réfléchit tout haut Jeannie. Pasquae je me daemande coumaet je raeagirai si vos parleuz. Vos aetes si... indvintifs, vos otes. »

À ces mots, les jeunes Feegle brandirent leurs armes avec entrain, et la kelda poursuivit à l'adresse de l'elfe : « On vos a envoyeu vers mi pasquae vos aveuz mentionneu Tonnerre et Éclair. Je counwas ces deux tcheus fantomes, win, et leur proprietaere sera aetou butot aveu nos. Et maetnant, elfe tremblant, dites-mi quel est vot jahar. Pourkwa vos aetes ichi ? Qui aetes-vos ? Coumet vos vos appeleuz ? Et pwint de mintries. Pasquae je le saurai. » La kelda observa l'elfe – malingre, ratatiné, en haillons et souillé de sang séché –, un être qu'on avait rejeté de partout à coups de pied avant de l'abandonner dans une mare pour qu'il y finisse sa vie.

« Je ne demande rien, kelda, je m'abandonne à votre plaisir ou votre colère. » La reine parlait d'une toute petite voix. « Mais j'étais, jusqu'à tout récemment, la reine des elfes. »

Les jeunes Feegle cessèrent d'entrechoquer leurs armes et se regroupèrent plus près. Ce ch'tit boukin était-il réellement la reine redoutable dont leur avait parlé leur chef ? Ch'tit Gros-nez-de-tcheu se pencha et poussa courageusement l'elfe du bout du doigt, mais l'effet fut un peu gâché quand son casque en crâne de lapin lui tomba sur les yeux, se bloqua sur son nez et le fit chanceler.

« Fileuz d'ichi, les gars », lança sèchement la kelda en balançant un coup de poing sur le casque de Tcheu, qui alla valdinguer loin de l'elfe. Elle se retourna vers la reine. « On diraet que vos aveuz pwint eu de chance, vot majestae, commenta-t-elle sans aménité. Et laisseuz-mi vos dire qu'il y a bocop de rinnes des elfes, j'ai idae. Alors je me demande laquelle nos avons ichi. Ce que je veux, c'eut vot nom, madame. Atinsion, si vos mi douneuz un nom qu'est pwint le bon, vot majestae, cha risque de me maete de monvaes pwal.

— Je m'appelle Morelle, kelda », répondit l'elfe.

La kelda jeta vers Rob Deschamps un regard en coin qui disait : Qu'est-ce qu'on a là ? La vraie rinne ? Car, elle ne l'ignorait pas, quand bien même il existait beaucoup de dirigeants chez les elfes du royaume des fées, il n'y avait jamais eu qu'un roi et une reine. Le roi, bien entendu, avait abandonné la reine quelques années plus tôt pour s'en aller créer

ailleurs un monde rien que pour lui et ses plaisirs. Et la reine avait un nom à elle, même si on ne le prononçait que rarement. Un nom que connaissaient les Feegle depuis l'époque où ils vivaient au royaume des fées. Un nom que chaque kelda apprenait à son héritière. Celui de Morelle.

« Nos sommes les Nac mac Feegle, dit-elle d'une voix douce, et nos nos abachons pwint daevant les rinnen. »

Rob Deschamps se taisait, mais sa claymore chantait sur la pierre où il l'affûtait, comme une invitation à la mort. Il releva alors la tête, et son regard était terrible. « Nos sommes les Nac mac Feegle ! Les ch'tits hommes libres ! Ni rwa ! Ni rinne ! Ni djeus ! Ni maets ! Fini de s'faire avwar ! tonna-t-il. Ta vie, l'elfe, tieut qu'au fil de ma lame. »

Une bousculade se fit entendre dans leur dos, et Tiphaine arriva en rampant, suivie de Hamish et d'autres Feegle qui poussaient par-derrière.

« Je swis contaete de vos vwar, michante sorcieure des collines, lui dit Jeannie. Nos avons chae nos... une elfe. Dites-nos ce que nos devons en fae. » Au mot « elfe », toutes les armes se mirent à chanter.

Tiphaine observa la captive. Une captive en piteux état. « On n'est pas de ceux qui tuent les ennemis désarmés », dit-elle.

Rob Deschamps leva la main. « Aescuseuz-mi, maetesse, maes certains d'aeter nos, si. »

Déconcertée, Tiphaine se dit : Bon, je suis la ch'tite michante sorcieure jaeyante, et la kelda a demandé mon aide. Elle reconnut alors la prisonnière des Feegle, pourtant trempée comme une soupe. Comment aurait-elle pu l'oublier, hein ?

« Je vous connais, l'elfe, fit-elle, et je vous ai dit de ne jamais revenir par ici. » Elle fronça les sourcils. « Vous vous souvenez. Vous étiez une grande reine elfe, et moi une petite fille. Je vous ai chassée avec Tonnerre et Éclair. »

Elle observait la figure de l'elfe tout en parlant. Elle avait pâli.

« Oui, dit l'elfe d'une voix faible. Nous faisions des incursions dans votre monde, mais c'était avant l'époque du... fer. »

Son visage se tordit de peur, et Tiphaine sentit un changement dans le monde ; elle eut l'impression que s'offraient à elle deux lignes de conduite, et que sa sentence serait décisive. Elle comprit qu'elle était confrontée à ce qu'elle avait soupçonné, à ce contre quoi Jeannie l'avait mise en garde. Une sorcière se tient toujours à la frontière entre la lumière

et les ténèbres, entre le bien et le mal, elle fait des choix tous les jours, elle juge en permanence. C'est ce qui fait d'elle un être humain. Mais qu'est-ce qui fait un elfe ? se demandait-elle.

« À ce qu'il paraît, les gobelins croient que les machines du chemin de fer ont une âme, l'elfe, dit-elle doucement. Dites-moi, vous avez quelle espèce d'âme, vous ? Est-ce que vous suivez vos propres rails d'elfes ? Sans une halte ni un embranchement pour faire demi-tour ? » Elle se retourna vers la kelda. « Mémé Patraque me disait de donner à manger à celui qui a faim, des vêtements à celui qui est nu et de l'aide au malheureux. Ben, cette elfe arrive dans mon secteur – affamée, nue et malheureuse –, vous voyez ? »

La kelda haussa les sourcils. « Cette biaete est une elfe. Elle se fout de vos ! Elle se fout de tout le monde – elle se fout minme des otés elfes !

— Vous croyez qu'un bon elfe c'est une bête qui n'existe pas ?

— Vos croyez qu'un bon elfe c'eut une afaere qui existe ?

— Non, mais j'insinue seulement que c'est possible. » Tiphaine revint à l'elfe recroquevillée. « Vous n'êtes plus reine aujourd'hui. Vous avez un nom.

— Morelle, madame.

— Win, fit la kelda. Un pwason.

— Un mot, répliqua sèchement Tiphaine.

— Ben, vot mot a aeteu flankeu daehors comme si la vie aetait rieu de plus qu'une partie d'aechecs ; et maetnant la biaete se tourne vers la jonnie fie qu'elle a volu tweu y a lonmaet. On l'a rosseu durmaet, mais elle daebarque quand minme dans vot exploitassion pou daemandeu asile. » Un éclair passa dans son regard quand elle demanda : « Et maetnant, Tiphan ? C'eut vos qui vwayeuz. Vos seule poveuz daecideu. Cette elfe a daeja manqueu vo tweu, et vos voleuz quand minme l'assisteu... » La kelda avait la mine grave. « Il ne faut pwint se fieu aux faees, nos otés les Nac mac Feegle, nos le savons bieu ! Maes vos aetes la jonnie fie qui a moucheu l'iverrieu. Ayeuz pwint peur pou la rinne, maes une guaere peut arriveu par sa faute... »

Tiphaine se pencha vers l'elfe ratatinée toute tremblante jusqu'à se trouver face à face avec elle. « La dernière fois qu'on s'est croisées, Morelle, j'étais une petite fille, souffla-t-elle, je n'avais que de vagues notions de magie. » Elle s'approcha encore davantage, nez à nez. « J'en

sais maintenant bien plus long ! Je suis l'héritière de Mémé Ciredutemps, oui, et vous aviez raison de craindre son nom, vous autres les elfes. On peut dire aujourd'hui que la vie de votre espèce dépend de vous. Et, si vous me laissez tomber, je vous renvoie aux Feegle. Ils n'aiment pas les elfes. » Elle croisa le regard de la kelda et demanda : « Ça vous convient, kelda ?

— Ach, be-en, fit la kelda, il a bieu fallu que quaequ'un mange le praemieu caracole.

— Oui, dit Tiphaine. Et on traitait les gobelins comme des moins que rien jusqu'à ce que quelqu'un pense à eux. Ne fournissez pas à Morelle une raison de vous haïr, mais, si elle enfreint les règles, c'en sera fini d'elle, je vous le promets, et la promesse de la michante sorcière des collines, ce n'est pas de la gnognote, vous le savez. »

Les Feegle continuaient d'observer Morelle d'un air ouvertement dégoûté. Tiphaine avait l'impression que l'atmosphère entre eux et la reine bourdonnait de haine dans les deux sens.

« Vos, l'elfe, déclara Rob Deschamps, vos saveuz que vot espaece nos trompera pus. Et c'eut seulmaet pou maetesse Patraque que nos vos laissons la vie. Mais je vos praeviens. Cha aenerve la michante sorcière des collines quand elle nos vwat tueu des jaes, et, si elle aetait pwint ichi, vos serieuz core en sang. »

Les Feegle proférèrent en chœur des menaces – à l'évidence, s'il n'avait tenu qu'à eux, Morelle ne serait plus désormais qu'un petit tas de hachis.

Rob Deschamps abattit sa claymore par terre. « Aecouteu la ch'tite michante sorcière jaeyante, aespecies d'aepwassonneus. Win, vos, Ch'tit Baesin et Ch'tit Slogum, Ch'tit Mutri et Ch'tit Mini Minique. Elle a passeu une traeve aveu la viaele rinne, elle crwat que cette intrigueuse a pit-aete un moncho de bonteu en elle. »

Grand Yann toussa. « Je veux pwint contrarieu la michante sorcière, dit-il, mais le seu bon elfe, c'eut l'elfe mort.

— Je vos consaeye de canjeu d'avis, eum fraere. En tant que gonnagle, je dis qu'on dwat laisseu une ch'tite plache pou la bonteu, comme dans le lai de Janot Abaye, intervint Rudmaet Ch'tit Guillou Gromenton, un Feegle instruit.

— Ce serait pwint le gars qu'a gardeu un deu pou coudre en aequilibe su son neuz paedant une saemine et qui avait apreus une jolie vwas pou canteu ? demanda Guiton Simpleut.

— Non, espaece de simpleut.

— Pourkwa vos vos aenervez tous comme cha ? Vos tracasseuz donc pwint. Si cet elfe touche quaequ'un, c'eut un elfe mort, et nos saurons alors s'il est bon, dit Ch-tite Pwinte Dangereuse.

— Eh ben, fit Rob Deschamps, c'eut ce que veut la michante sorcieure, un pwint c'eut tout.

— Et je vais vous dire encore une chose, Rob Deschamps, déclara Tiphaine. J'emmène cette elfe avec moi. Je sais que vous allez me suivre, mais j'aurai besoin d'un ou deux Feegle pour rester près d'elle et me la surveiller. P'tit Arthur le Dingue ? Vous étiez dans le Guet... alors je vous prends. » Elle fit du regard le tour de l'assistance. « Et vous, Grand Yann. Ne vous laissez pas faire par cette elfe. Je tiens à vous dire à tous les deux que c'est une prisonnière. Et, les prisonniers, il faut s'en occuper. En tant qu'agent de police, vous, P'tit Arthur le Dingue, vous savez que les gens ne tombent pas au fond des puits quand on ne les y pousse pas. Je vous conseille d'y réfléchir. Et, de façon générale, ils ne dégringolent pas dans un escalier sans avoir été bousculés. Je ne veux pas entendre d'excuses minables comme : “Ach, ben, on l'a sortie faire une balade, elle s'est enfuie et une hermine enragée l'a renversée”, ou “Elle est morte en résistant à quinze Feegle qui la mettaient en état d'arrestation”. Pas question de gros essaims d'abeilles qui la piqueraient à qui mieux mieux. Ni de gros oiseau qui la lâcherait dans une mare. Ni de grand vent venu de nulle part qui emporte tout sur son passage. Pas de “Elle a chuté dans un terrier de lapin et personne ne l'a revue”. » Elle balaya tout le monde d'un regard sévère. « Je suis la méchante sorcière des collines, et je saurai comment c'est arrivé. Et alors il faudra... rendre des comptes. Vous m'avez bien comprise ?

— Oh, bondlae de bondlae », gémit Guiton Simpleut.

Suivirent des raclements de pieds tandis que les Feegle revoyaient leurs intentions à la baisse.

Grand Yann se fourra distraitemet le doigt dans le nez puis examina ce qu'il en avait extrait avant de le ranger dans son spog en vue d'une étude ultérieure plus approfondie.

« Bon, ben, c'est réglé, alors, conclut Tiphaine. Mais je ne tolérerai pas que des elfes viennent nous faire des misères sur mon territoire, messieurs. »

37 Le baron avait accordé un territoire aux Feegle et leur avait fait la promesse qu'aucun morceau de métal coupant plus grand qu'un couteau ne les approcherait, mais les Feegle mentaient eux-mêmes tout le temps, aussi préféraient-ils se tenir prêts à répondre à coups de pied, de tête et de poing à tout autre menteur qui s'aviserait de leur rendre visite.

38 C'était en réalité Morag, la buse dressée de Hamish, qui assurait le vol, bien entendu. Maîtriser la technique du pilotage ne posait pas de problème à Hamish. L'atterrissement était une autre paire de manches.



## CHAPITRE 13

### ESPIÈGLERIES... ET PIRE

Les elfes adorent faire des misères. Quand ils s'en viennent, ils chassent furtivement. Ils apportent peu de changements dans le monde, rien que des espiègleries.

Comme dans la cave des Armes du Baron, où quelque chose était arrivé à la bière. Le patron avait beau nettoyer à fond et renouveler régulièrement les robinets, elle était subitement pleine de particules, de résidus de tonneau, de cochonneries et autres, et le bistrotier s'arrachait les cheveux – qu'il avait déjà en quantité limitée.

Puis, dans le bistro, quelqu'un fit observer : « Encore les elfes. C'est leur style de blagues.

— Ben, moi, je trouve pas ça drôle », dit Thomas Vertherbe tandis que Jean Persil était au bord des larmes. Puis, comme toujours dans les débits de boissons, chacun y alla de son commentaire, on discuta des elfes, même si personne n'y croyait – mais, plus tard, une fois de retour à la maison, plus d'un client éprouva l'envie soudaine de clouer un fer à cheval tout neuf au chambranle de sa porte.

Tout le monde en rigola, et quelqu'un rappela : « De toute manière, on a notre sorcière.

— Ben, fit remarquer Jeannot Cabriol, c'est pas pour dire, mais elle est rarement par chez nous depuis un moment. On a l'impression qu'elle passe le plus clair de son temps à Lancre.

— Oh, allez, protesta Joseph, ma Tiphaine travaille tous les jours aussi dur qu'un homme. » Il réfléchit un instant (surtout parce qu'il savait que ses paroles risquaient fort de venir aux oreilles de son épouse par l'entremise de madame Persil). « Mieux encore, elle travaille aussi dur qu'une femme, ajouta-t-il.

— Comment on explique la bière, alors ?

— Mauvaise gestion ? proposa Jeannot Cabriol. Le prends pas mal, Jean. La bière, c'est pas facile.

— Quoi ? Mes tuyaux sont propres comme des sous neufs, et je me lave les mains chaque fois que je change de fût.

— C'est quoi, alors ? »

Il fallait que quelqu'un le répète, tire la conclusion du débat, ce qui fut fait : « Alors c'est forcément les fées.

— Oh, allez, fit Joseph. Ma Tiphaine leur aurait réglé leur compte en deux coups de cuiller à pot. »

Mais la bière était toujours aussi aigre...

Pendant ce temps, au royaume de Lancre, très haut dans les forêts des montagnes du Bélier, Martin Casdal et Francis Lescieur se faisaient du mouron. Ils s'étaient traînés pendant des jours depuis la dernière localité, Bondla, pour arriver jusqu'ici, et ils avaient quitté le dernier chemin de terre des heures plus tôt. Leurs ventres vides et les ombres de la fin d'après-midi les incitaient à marcher plus vite, mais ce n'était pas facile de suivre les vagues pistes sur les pentes escarpées. S'ils ne trouvaient pas bientôt le camp forestier, ce serait leur deuxième nuit à la belle étoile. Ils avaient entendu hurler les loups au loin la nuit précédente. Et maintenant, en même temps que le froid tombait, il commençait à neiger.

« M'est avis qu'on s'est perdus, Francis », s'inquiéta Martin.

Mais Francis, qui tendait l'oreille, perçut un grondement au loin. « Par là », dit-il avec assurance.

Effectivement, moins de cinq minutes plus tard leur parvenaient des échos de discussion et des parfums de cuisine, ce qui leur parut un bon signe. Puis, par une trouée dans les arbres, ils aperçurent le campement. Un certain nombre de grands costauds hirsutes allaient et venaient, alors que d'autres restaient assis sur des souches et qu'un collègue remuait le contenu d'une cocotte qui bouillonnait sur une cuisinière portative quasiment chauffée au rouge.

Quand les deux amis sortirent de la futaie, les hommes relevèrent la tête. Deux ou trois posèrent la main sur leurs grandes haches d'abattage, qu'ils gardaient toujours près d'eux, avant de se détendre en découvrant le jeune âge des arrivants. Un vieux bûcheron en grosse veste à carreaux surmontée d'une capuche bordée de fourrure – de ces hommes auxquels on hésite à adresser la parole tant qu'on n'a pas entendu le son de leur voix – vint à leur rencontre.

« Qu'est-ce que vous fichez par ici, les gars ? Qu'est-ce que vous voulez ? » Il les mesura du regard : Francis, un petit nerveux à l'air robuste, et Martin, plus musclé, mais qui dansait d'un pied sur l'autre, mal à l'aise, derrière son ami, comme c'est souvent le cas des individus généreusement pourvus de muscles à défaut d'autre chose et qui se sentent dans leurs petits souliers quand on leur demande quoi que ce soit de plus compliqué que leur nom.

« On cherche du travail, monsieur, répondit Francis. Je m'appelle Francis, et lui c'est Martin, et on veut travailler sur les flumes. »

Le vieux bûcheron les jaugea du regard puis tendit une main calleuse large comme une roue de brouette. « Mon nom à moi, c'est Loublieux, mais vous m'appellerez monsieur Loublieux. Les flumes, c'est ça, hein ? Qu'est-ce que vous savez des flumeux ?

— Pas grand-chose, reconnut Francis, mais mon grand-père en était un, et il trouvait que c'était la belle vie. » Il marqua un temps. « Il paraît qu'il y a de l'argent à se faire », ajouta-t-il avec optimisme.

Le problème pour les bûcherons qui travaillaient en altitude dans les montagnes, c'était la distance entre les campements avancés et le principal chemin de terre. Les chevaux n'étaient pas pratiques pour tracter les immenses et lourdes grumes hors de la forêt, et on avait choisi de faire descendre la montagne aux grumes le long d'un flume, large gouttière en

bois aux eaux rapides, jusqu'au dépôt dans les collines plus bas. De là, une carriole tirée par un mulet les transportait vers les villes.

C'était une superbe idée, et, une fois le premier dispositif en service, elle s'était répandue. Les hommes qui devenaient flumeux vivaient dans de petites cabanes en équilibre précaire sur des saillies dangereusement proches de virages serrés dans les flumes, et il leur fallait beaucoup de force pour venir à bout de bouchons quand plusieurs tonnes de bois dévalaient les eaux impétueuses vers eux. On ne manquait pas de jeunes gars qui prenaient la direction des montagnes, décidés à devenir flumeux, ne serait-ce que pour dire ensuite qu'ils l'avaient fait. Certains, bien sûr, n'avaient plus jamais l'occasion de rien dire à quiconque après la première erreur sur les billes de bois, mais chaque campement avait un Igor, alors certains organes de ceux-là pouvaient parfaitement connaître une deuxième vie. Et il arrivait qu'on croise un très vieux draveur de longue date pourvu de bras de jeune homme sur sa carcasse noueuse.

« Les flumes, ils aiment pas les bébés, déclara monsieur Loublieux. C'est un boulot d'homme, ça. Je vois que vous avez des muscles, tous les deux, mais ça compte pas pour moi. Y a des tas de gars comme vous avec des muscles. Ce qu'il nous faut, c'est des gars avec des muscles dans le crâne. On sait jamais de quoi les flumes sont capables dans un virage traître. » Il regarda de travers les deux amis. « Vous connaissez le petit Jeanjean Labbé ? Un jeune bûcheron qui vit au pied de la montagne avec sa brave mère et sa petite sœur ? L'a failli se trancher le pied y a une semaine. Se remet tout juste, et il le doit à une fille qui louche que les sorcières nous ont envoyée en renfort. Réfléchissez à ça, les gars, si vous croyez pouvoir courir le risque. Le flottage, c'est beaucoup plus dangereux que l'abattage. »

Les jeunes gars avaient l'air abattus.

« Et le bois dans ces hauteurs est parfois magique, reprit Loublieux. Pour les mages. C'est pour ça qu'ils ont besoin de nous, les gars. On peut pas le charger dans des trains, même une fois descendu au dépôt. Ça vous dit toujours ? La magie joue des fois de drôles de tours aux collègues par ici. » Il montra du doigt les arbres enneigés qui les entouraient et ajouta : « Ces pins-là sont pas des pins ordinaires, c'est des pins prophétiques. Ils connaissent l'avenir. Mais je suis bien incapable d'expliquer pourquoi et comment. À quoi ça lui sert, au pin, de connaître l'avenir ? Il peut prédire

quand on va l'abattre – mais on l'abat quand même. Si encore il pouvait se sauver, ha ! Seulement, si vous en touchez un et que vous lui plaisez, vous verrez ce qui va vous arriver. Alors, les gars, ça vous intéresse toujours ? »

Martin n'était pas un bavard, mais il répondit tout simplement : « J'ai juste besoin de la paye, patron. Et de la boustifaille, évidemment.

— Oh, la paye est bonne. Et vous pourrez acheter tout ce que vous voulez et vous le faire envoyer ici. » Monsieur Loublieux plongea la main dans une poche de sa veste à carreaux d'où il sortit un livre lu et relu. « Le catalogue Le Fortin. On jure que par ça. On y trouve tout ce qu'on veut. »

Francis jeta un coup d'œil interrogateur au catalogue, à sa couverture. « Je lis ici qu'on peut avoir une mariée, s'étonna-t-il. Qu'on reçoit par le train.

— Ben, y a pas de train à monter jusqu'ici – pas de fer près de ce bois-là. La tête de ligne la plus proche, c'est à Bondla. Pas trop loin. Et cette offre de mariées, c'est nouveau. Pile pour vous, les gars. Ça dit qu'on peut avoir une jeune femme – des tas de jolies filles qui cherchent des hommes. Vous vous en trouvez une, et, avec ce que vous allez gagner ici, elle pourra avoir de vrais cabinets intérieurs, bien propres, et tous les vêtements qui lui plaisent. Ça vous donne une idée de la paye. » Il marqua un temps, rempocha le catalogue et ajouta : « Les vêtements de femme, c'est chouette, vous trouvez pas ? Pas plus tard que l'autre jour, j'ai rencontré un gars qui m'a dit voyager en lingerie féminine...

— Vous êtes sûr qu'il allait bien ? » demanda Martin, un brin sceptique. Il avait entendu parler d'un campement très reculé où les bûcherons, des costauds durs à cuire, aimait manifestement s'habiller en femmes et chanter des chansons sur leurs gros outils, mais il n'en avait rien cru. Jusqu'à aujourd'hui, en tout cas.

Le bûcheron ignora la question. « Alors, toi, t'en as de bonnes, hein, Martin ? lâcha-t-il avant de se tourner vers Francis. Dis donc, petit, pourquoi tu viens courir ta chance dans cette montagne ?

— Ben, monsieur Loublieux, je sortais avec une fille, mais y avait un autre gars, vous comprenez... » Il hésita.

Monsieur Loublieux leva la main devant lui. « M'en dis pas plus, petit. Ces montagnes sont peuplées de types qui avaient très envie de se trouver ailleurs, alors j'ai idée que ça devrait vous tenter de mettre le nez dans le catalogue Le Fortin dès que vous aurez un peu d'argent en poche. Bon,

vous m'avez l'air assez costauds tous les deux. Inscrivez-vous et on en reste là. Vous commencez demain matin, après on verra. Si vous êtes pas bêtes, vous aurez de bonnes payes. Et si vous allez faire les idiots du côté des flumes, j'enverrai vos payes à vos chères mamans, comme ça elles auront de quoi vous enterrer. »

Il se cracha sur le pouce, et tous trois, l'adulte et les deux jeunes, scellèrent le classique accord au pouce commun à tous les hommes qui ont bourlingué.

« Et je vais vous expliquer ce qui va vous arriver dans la prochaine demi-heure, dit monsieur Loublieux avec un grand sourire. Vous serez là où on descend les grumes dans les flumes, pour observer et apprendre. Et y a pas besoin qu'un pin prophétique me le dise ! » Il éclata de rire et tapota l'arbre le plus proche.

Mais, au moment où ses doigts touchaient l'écorce, sa bouche s'ouvrit toute grande et sa capuche retomba de sa figure pétrifiée de peur.

« Les gars, balbutia-t-il (et qu'un type grisonnant en vienne à balbutier était déjà terrifiant), tirez-vous d'ici. Tout de suite ! Redescendez de la montagne. Va y avoir de la bagarre dans le coin – dans à peu près cinq minutes ! – et je veux avec moi que des bonshommes qui savent manier la hache. »

Il fit demi-tour et courut vers le campement en criant à l'adresse des bûcherons.

Martin et Francis, secoués, échangèrent un regard, puis Francis tendit le bras non sans hésitation et donna un coup de doigt à l'arbre. Une succession soudaine d'images lui fulgura dans la tête – des êtres superbement colorés vêtus de velours et de plumes, peints de guède, jaillissaient des arbres. Mais il n'y avait rien de superbe dans la souffrance et la mort qu'ils apportaient. Il vit alors flotter sur les eaux d'un flume une capuche bordée de fourrure qui encadrait la tête de monsieur Loublieux. Un monsieur Loublieux manifestement assez oublieux pour en avoir perdu le reste de sa personne...

Les deux jeunes filèrent à travers les bûcherons pour se diriger vers les arbres et gagner un terrain enneigé qui leur donnerait une chance de s'échapper.

Pas assez vite. Dans un bruissement soudain, une vague d'elfes déboucha des arbres en dansant – de gros elfes malfaisants que leurs

tuniques de velours et de plumes faisaient ressembler à des oiseaux de proie fondant du haut des airs enténébrés. Les deux amis eurent un mouvement de recul, figés sur place.

Les minutes suivantes virent s'affronter les elfes et les bûcherons, qu'assistait l'Igor du campement. « Arrêtez pas de touffer les pins, leur disait-il, fa les perturbe, et ils fauront pas quel vour on est. Et, le temps qu'ils trouvent, vous pouvez leur paffer un mèfant favon. »

Les bûcherons n'étaient pas hommes à fuir un combat, et le terrible métal de leurs haches décimait les elfes. Mais de plus en plus d'assaillants déferlaient dans le campement. Ils renversaient les petites cahutes, poussaient du pied les grumes, qui basculaient en vrac dans les flumes, ils se balançaient en haut des arbres et faisaient pleuvoir leurs rires sur le campement. Ils dégageaient quelque chose d'enchanteur... quelque chose qui se glissait derrière les bûcherons endurcis, lesquels tombaient alors à genoux, invoquaient leur mère en pleurant, lâchaient leur hache, autant de proies faciles pour le peuple des fées victorieux...

« Faites comme j'ai dit, tirez-vous d'ici, foncez aux flumes, les gars, brailla monsieur Loublieux en flanquant un coup de hache à un elfe qui s'approchait en douce dans son dos. Les flumes sont plus rapides que les elfes. Tout se passera bien. »

Martin le prit au mot – mais Francis avait vu l'avenir et il savait que ça ne se passerait pas franchement « bien » pour monsieur Loublieux – et il bondit dans la première benne, aussitôt suivi par son camarade. Monsieur Loublieux actionna un levier, et la benne fila ! Elle descendit le flume, dévala en serpentant la pente raide de la montagne, prit des virages si serrés que ses deux occupants devaient se pencher d'un bord sur l'autre pour ne pas tomber. Trempés comme des soupes, un fouillis de grumes devant, derrière et à côté d'eux, ils filèrent le long de gorges encaissées, évitèrent les flèches d'autres elfes qui surgissaient et gravissaient la montagne tel un essaim mortel d'insectes.

C'était délirant, c'était enivrant, c'était frôler la mort – et le verbe « frôler » leur donnait une chance de raconter plus tard leur aventure, tant il est vrai que se faire tuer rend en principe peu bavard.

C'était aussi terrifiant – l'expérience la plus terrifiante que les deux jeunots avaient jamais vécue. Malgré le rugissement de l'eau, ils entendaient les cris des bûcherons derrière eux. Il y avait aussi des...

choses qui dévalaient le flume en leur compagnie et qu'ils ne tenaient pas à regarder de trop près.

La descente se termina au dépôt dans un amoncellement de grumes. Beaucoup d'hommes s'y trouvaient, de solides gaillards aux mains armées de métal, que les dégâts causés aux billes de bois mettaient en rage, et, alors qu'ils se rassemblaient pour se lancer à l'assaut de la montagne, des rires et des cris leur parvinrent des hauteurs... puis le silence. Les elfes étaient partis.

Le meunier de Schlingue<sup>39</sup> était un dévot, et la machinerie de son moulin tenait du casse-tête, avec ses engrenages qui tournaient en permanence dans des directions différentes ; son cauchemar, qu'il espérait ne jamais vivre, c'était qu'un jour le moulin tombe en panne et que tous ces engrenages alambiqués roulent dans tous les sens. Mais, tant qu'ils continuaient de tourner, le meunier était heureux, car tout le monde a besoin de pain, après tout.

Puis, une nuit, les elfes débarquèrent et, par malheur, décidèrent de jouer avec sa farine : ils firent des trous dans ses sacs et lâchèrent une fourmilière dans son blé en se moquant de lui.

Seulement, ils avaient commis une grosse erreur.

Le meunier adressa une prière à Om. N'obtenant aucune réponse – ou, plutôt, recevant dans sa tête celle qu'il attendait du dieu –, il laissa les elfes s'amuser, et, quand les engrenages compliqués se mirent bruyamment en branle, les intrus se retrouvèrent entourés de métal – de métal admirable et froid qui tournait comme une horloge.

Le meunier ferma alors toutes les portes à clé pour les empêcher de sortir. Il entendit les hurlements toute la nuit, et, quand ses amis lui demandèrent ensuite comment il avait réussi à faire ça, il leur répondit : « Ben, les meuniers de Schlingue, ça besogne lentement, mais on sort moulu d'entre leurs mains. »

Dans la vallée, au village de Glisse-en-creux, Mémère Griggs se retrouva au réveil avec les cheveux dans un désordre épouvantable – et dans un lit envahi de chardons qui irritaient sa vieille peau... pendant qu'un elfe riait de bonheur devant sa monture, une jeune génisse, qui s'écroulait à genoux, épuisée après les festivités de la nuit...

Un vieux marchand grincheux de Tranche poussait sa carriole – son seul moyen d’existence – sur la place du marché en chantant : « Un chou chaque matin tient les gobelins au loin. Et un oignon chaque matin rend les elf... Aargh ! »

Au pied des montagnes du Bélier, une jeune femme du nom d’Élise, dont une fleur s’était mise à chatouiller le menton, lâcha soudain la main de sa petite sœur, qui alla s’égarter dans la rivière, tandis qu’Élise plongeait un regard énamouré dans les yeux de l’âne paternel... Au même moment, un voyageur imprudent sautillait de plus en plus profond dans les bois sur une musique sans fin, au milieu des elfes qui cabriolaient en se gaussant de sa détresse...

Herne le Traqué – dieu des petites bêtes à fourrure vouées à se faire dévorer – rampa sous un buisson et se cacha quand trois elfes découvrirent le plaisir sanglant que pouvait leur apporter une famille de jeunes lapins...

39 On pourrait croire qu’un nom comme Schlingue avait de quoi rebuter. Mais, à la vérité, ce village montagnard était autrefois très prisé des touristes. Ils adoraient envoyer au pays des messages du type : « On se sent bien à Schlingue. » Et rentrer chez eux avec des cadeaux pour leurs proches, comme des tuniques estampillées « À vue de nez, c’est une fringue de Schlingue ». Malheureusement, avec l’arrivée du chemin de fer – ou, dans le cas de Schlingue, sa nonarrivée –, les touristes se mirent à aller voir ailleurs ; Schlingue disparaissait désormais peu à peu dans la boue et survivait principalement en faisant des lessives.



## CHAPITRE 14

### UNE HISTOIRE DE DEUX REINES

Tiphaine ramena Morelle avec elle – un tout petit être pathétique désormais – à la ferme de son père, en la calfeutrant sous sa cape le temps du trajet avant de l'installer en compagnie des Feegle dans un des anciens fenils.

« C'est propre, il y fait chaud, et il n'y a pas de métal, dit-elle. Et je vais vous apporter à manger. » Elle eut un regard sévère pour les Feegle. Ils irradiaient l'avidité. Une elfe toute seule leur était offerte. Que pourraient-ils en faire ? « Rob, P'tit Arthur le Dingue, Grand Yann, je vais juste chercher un onguent pour soigner les blessures de Morelle, et j'interdis que vous portiez la main sur elle pendant mon absence. C'est bien clair ?

— Oh, win, maetesse, répondit joyeusement Rob. Vos poveuz foute eul camp et laeyeu cette aepwasonneu aveu nos. » Il jeta un regard noir à Morelle. « Si cette elfe nos doune des soucis, vos saveuz, nos avons nos armes. » Il secoua sa claymore d'un air donnant clairement à entendre que ça le démangeait de la dégainer et de s'en servir.

Tiphaine se tourna vers Morelle. « Je suis la méchante sorcière des collines, dit-elle, et ces Feegle feront ce que je leur commande. Mais ils ne vous aiment pas, vous et votre espèce, alors je vous conseille de vous amender, madame, et de jouer le jeu. Sinon, il y aura des comptes à régler. »

Sur ce, elle ficha effectivement le camp, mais très brièvement, vu qu'elle accordait peu de confiance à l'elfe et encore moins aux Feegle.

À son retour, Morelle prit l'onguent cicatrisant, et on aurait dit qu'à chaque application délicate la petite elfe s'épanouissait et gagnait en beauté. Elle miroitait, et c'était comme un sirop qui nappait tout ce qui l'entourait. « Ne suis-je pas belle ? s'écria-t-elle. Ne suis-je pas intelligente ? Je suis la reine des reines ! »

Tiphaine eut alors l'impression que sa conscience d'elle-même s'altérait ; mais elle s'y était attendue et elle se dit : Ça ne prend pas, ma petite. « Vous n'exercerez pas vos ruses sur moi, madame ! » assura-t-elle tout haut.

Mais elle sentait quand même la magie de l'elfe qui cherchait à l'atteindre, comme la progression insidieuse d'un lever de soleil...

« Je ne serai pas victime de ton gueulamour, l'elfe ! » hurla-t-elle. Et le comptage des moutons dont se servait Mémé Patraque lui revint à l'esprit. *In, deus, trwas, psalmodia*-t-elle résolument, car le chant des chiffres l'aidait à redevenir elle-même.

Le résultat fut probant. Morelle se tempéra peu à peu, et elle rappelait désormais une jeune employée de ferme. Elle avait fait apparaître sur elle une tenue de fille de laiterie, mais une tenue qu'aucune vraie fille de laiterie ne s'aviserait de porter, vu qu'elle s'ornait de petits nœuds et rubans, et qu'un pied délicat chaussé d'une pantoufle pointait sous l'ourlet. Au moment où un joli chapeau de paille à brides prenait forme, Tiphaine eut un mouvement de recul – l'elfe avait invoqué l'écho du costume qu'elle connaissait parfaitement, celui d'une bergère en porcelaine qu'elle avait autrefois offerte à sa grand-mère. Et ce souvenir la mit dans une colère noire. Comment cette elfe osait-elle lui infliger ça, ici, sur son territoire ?

« J'exige... commença Morelle avant de voir la tête que faisait Tiphaine. J'aimerais bien... »

Une jeune paysanne ! L'elfique quitte la scène, se dit Tiphaine avec délice. Mais elle garda les bras croisés et fixa l'elfe d'un regard mauvais. « Je t'ai secourue, dit-elle, mais d'autres ont aussi besoin de moi – d'autres qui vivraient mieux sans toi ni ceux de ton espèce. » Elle plissa les yeux. « Surtout quand les tiens jouent des tours pendables comme gâter la bière. Oui, je suis au courant, et je te connais, l'elfe, je sais ce que tu veux. Tu veux récupérer ton royaume, pas vrai, Morelle ? »

Un grognement monta des Feegle assemblés, et Grand Yann demanda avec un accent d'espoir dans la voix : « On pourraient pwint la raevoyeu cheuz elle, maetesse ?

— Win, fit Rob. Se daebarasseu de cette nuisibe.

— Eh ben, Rob, répliqua Tiphaine, je suis au regret de vous le dire, mais certains trouvent que les Feegle sont des nuisibles. »

Grand Yann se tut un instant puis fit lentement observer : « Been, on est pitaete des nuisibes, vos saveuz, mais un pove ch'tit aefant, il a pwint de raeson d'avwar peu des Feegle. » Il se redressa de toute la hauteur de ses dix-huit centimètres – Grand Yann était très grand pour un Feegle, ce dont témoignaient les cicatrices de son front, typiques des individus d'une taille au-dessus de la moyenne auxquels s'en prennent les linteaux de porte – et domina l'elfe depuis les chevrons.

Tiphaine l'ignora et s'adressa de nouveau à Morelle. « J'ai raison ? demanda-t-elle. Tu veux retourner au royaume des fées ? Qu'est-ce que tu en dis ? »

Une ombre rusée passa fugitivement sur le petit visage anguleux de Morelle. « Nous sommes comme les abeilles, dit-elle. La reine a tous les pouvoirs... jusqu'à ce qu'elle vieillisse, et alors une nouvelle reine la tue pour prendre possession de la ruche. » Une vague de colère lui déforma soudain la figure. « Fleur des Pois, siffla-t-elle. Il refuse de croire que le monde a changé. C'est lui qui m'a bannie de mon peuple. » Un sourire méprisant lui étira les lèvres. « Lui, tellement puissant qu'il fait tourner de la bière. Alors que nous pouvions jadis détruire des mondes entiers...

— Je pourrais t'aider à régler la question de ton petit copain Fleur des Pois, dit lentement Tiphaine. Je te rétablis sur ton trône si tu renvoies tous les elfes chez eux pour qu'ils y restent. Seulement, si toi et les tiens revenez pour chercher à réduire les humains en esclavage, ben... tu crois

peut-être m'avoir vue en colère, mais tu comprendras alors le vrai sens du mot rage. »

En même temps qu'elle prononçait ces paroles, elle se nimbait de feu papillotant. Et elle se rappela s'être déjà trouvée face à la reine. Le pays sous la vague. Qui savait d'où elle venait et où elle allait. Et aussi qu'on ne la bernerait plus. Même si des imprudents rêvaient des elfes et les invitaient dans le monde, elle, Tiphaine, serait là, vigilante, en rempart.

« Si tu romps ton serment, Tonnerre et Éclair seront la dernière image que tu verras, menaça-t-elle. Tonnerre et Éclair dans ta tête, et tu mourras de la foudre. Je te le promets, l'elfe. »

Devant l'ombre de terreur qui passa sur la figure de Morelle, Tiphaine sut qu'elle avait été comprise.

Le lendemain matin, elle apporta une bouillie de flocons d'avoine à Morelle.

L'elfe leva les yeux sur Tiphaine en prenant le bol. « Tu aurais pu me tuer hier... Moi, je ne m'en serais pas privée. Pourquoi ne l'as-tu pas fait ? Tu sais que je suis une elfe et que nous ignorons la pitié.

— Oui, reconnut Tiphaine, mais, nous, nous sommes des humains. On connaît la pitié. Je sais aussi que je suis une sorcière, alors je fais mon travail.

— Tu es intelligente, Tiphaine Patraque, la petite fille que j'ai failli tuer sur la colline quand le tonnerre et l'éclair se sont douloureusement matérialisés sous forme de crocs et de morsures. » Morelle était intriguée. « Que suis-je désormais sinon une miséreuse déguenillée sans amis ? Mais toi, toute seule, tu m'as acceptée alors que tu n'avais aucune raison de le faire.

— Si, j'avais une raison, répliqua Tiphaine. Je suis une sorcière et j'ai estimé que c'était possible. » Elle s'assit sur un bidon à lait. « Tu dois comprendre, reprit-elle, que les elfes passent pour d'insupportables fléaux vindicatifs, sans cœur, rancuniers, indignes de confiance, égocentriques, peu méritants – et je reste polie. J'ai entendu un tout autre langage à votre sujet, surtout de la part de gens dont vous avez enlevé les enfants, moi je te le dis. Mais rien n'est définitif – notre monde, notre fer, votre cour, votre gueulamour. Sais-tu, Morelle, que les gobelins ont des emplois à

Ankh-Morpork et qu'on les tient pour des membres utiles de la communauté ?

— Quoi ? s'étonna la reine. Les gobelins ? Mais, vous autres les humains, vous détestez les gobelins – et leur puanteur ! J'ai cru que celui que nous avons capturé mentait !

— Ben, ils puient peut-être un peu, mais leurs maîtres aussi, parce que la puanteur, pour certains d'entre eux, c'est de l'argent, et un gobelin qui sait réparer une locomotive a le droit de puer autant qu'il le veut. Qu'est-ce que vous avez à nous offrir, vous les elfes ? Vous n'êtes plus de nos jours que... du folklore. Vous avez raté le train, finalement, et il ne vous reste plus que la méchanceté et les sales tours que vous jouez aux gens.

— Je pourrais te tuer d'une pensée, dit Morelle en jetant un regard sournois.

— Oh là là, fit Tiphaine en levant la main pour arrêter les Feegle, chacun d'eux voulant être celui qui porterait le premier coup de poing. J'espère que tu te retiendras. Ce serait ta dernière pensée. » Elle observa l'elfe, dont la petite figure anguleuse frissonnait d'émotion en se voyant entourée d'êtres qu'elle ne comprenait pas. « Oh, je t'en prie, ne pleure pas. Une elfe qui a été reine – et qui veut le redevenir – ne doit sûrement pas pleurer.

— Une reine, non, mais je ne suis qu'un souvenir de reine perdu dans le néant.

— Non, tu es dans un fenil. Est-ce que tu comprends le sens des mots “travail manuel”, ma petite dame ? »

Morelle parut déconcertée. « Non, qu'est-ce que cela veut dire ?

— Ça veut dire gagner sa vie en travaillant. Comment tu te débrouilles avec une pelle ?

— Je ne sais pas. Qu'est-ce que c'est, une pelle ?

— Oh là là, fit encore Tiphaine. Écoute, tu peux rester ici jusqu'à ce que tu ailles mieux, mais il va falloir que tu travailles, et dur. Tu pourrais essayer. »

Un soulier rebondit à côté d'elle, un soulier de son père, un trou au niveau des orteils et un autre qui se formait par solidarité au talon. « J'aedure pwint de porteu des cochures aux pieuds, vos saveuz, dit P'tit Arthur le Dingue, mais, si vos vos rapeleuz, c'eut des cordjoneux qui

m'ont alveu, et ils m'ont raconteu une histware des elfes. L'anmaerdeu que vos aveuz ichi a pitaete un talent pou cha, vos saveuz. »

Morelle tourna le soulier avec précaution dans ses mains. « Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— Un soulier, répondit Tiphaine.

— Et y en a un qui va pwint tardeu à vos boteu le cul si on mi demande mon avis », gronda Grand Yann.

Tiphaine reprit la chaussure à l'elfe et la posa par terre. « On causera plus tard, Morelle, dit-elle. Merci pour ta suggestion, P'tit Arthur, et, oui, je connais l'histoire<sup>40</sup>, mais je crois que ce n'est rien d'autre que ça : une histoire.

— Be-en, je vos l'avais dit, P'tit Arthur le Dingue, vos auriez mieux fait de pwint acouteu ce tissu de cordonneries », laissa tomber Rob.

Ce fut une journée de vieux draps, de vieilles chaussures et de « système D ». Et, oh mince, se rappela Tiphaine, il lui fallait aller jeter un coup d'œil à la petite Tiphaine, passer voir Rebecca Pardon et Nanette Toudroit – miss Tique estimait que les deux filles se révéleraient sûrement utiles si elle souhaitait prendre une apprentie sur le Causse. Mais elle ne pouvait pas leur demander de s'installer à la ferme tant qu'elle y gardait Morelle, à moins de donner à chacune un collier en fer à cheval pour que le fer les protège. Ça devrait donc attendre...

Elle revint à la ferme tout au long de la journée entre chacune de ses visites. La dernière de l'après-midi fut chez monsieur Hollande. Seules quelques taches violacées marbraient encore l'épiderme du meunier, et elle laissa à madame Hollande un deuxième pot d'onguent de racine-de-jolijour en s'abstenant de répondre au regard éloquent de la femme qui disait : « Si seulement vous aviez été là, je ne lui aurais pas donné la mauvaise herbe. »

À son retour, elle trouva Morelle perchée dans l'angle du fenil. L'elfe gardait son regard implacable rivé sur Toi, qui était entrée d'un pas raide et feulait vers elle en faisant le gros dos. Les Feegle excitaient la chatte aux cris de « Ach, alleuz, minou, dounuez-y un ch'tit cado de la part des Nac mac Feegle », qu'interrompit un soudain « Miyards, les garchons, la ch'tite michante sorcieure jaeyante a rabouleu ! »

Tiphaine tapait du pied dans l'encadrement de la porte, et Rob recula.

« Ach non, gémit-il, pwint le tapotemaet de pieuds, maetesse. »  
Tiphaine croisa les bras.

« Ach, maetesse, c'eut rude de respecteu un jahar », se plaignit-il.  
Et Tiphaine éclata de rire.

Mais Morelle avait des questions à lui poser. Au cours de la journée elle avait vu du monde venir à la ferme chercher des remèdes, des conseils, voire une oreille attentive et, malheureusement, parfois un œil qui verrait les ecchymoses.

« Pourquoi viens-tu en aide à ces étrangers ? demanda-t-elle donc à Tiphaine. Ils ne sont pas de ton clan. Tu ne leur dois rien.

— Ben, répondit Tiphaine, ce sont peut-être des étrangers, mais pour moi ce sont des gens. Tous. Et on aide les gens – c'est comme ça.

— Tout le monde le fait ? demanda Morelle.

— Non. C'est hélas vrai. Mais beaucoup aident d'autres gens parce que... ben, parce que ce sont d'autres gens. Ça marche ainsi. Vous ne comprenez pas ça, vous autres les elfes ?

— Disons que je tâche d'apprendre, d'accord ?

— Et qu'est-ce que ça t'apprend ? répliqua Tiphaine avec un sourire.

— Que tu deviens une espèce de servante. » Morelle renifla en plissant son nez délicat.

« Ben, oui, reconnut Tiphaine. Mais ça n'a pas d'importance, parce que j'aurai peut-être un jour besoin de ces gens-là, et il y a des chances pour qu'ils m'aident alors. Ça marche pour nous ; ç'a toujours marché.

— Mais vous livrez des batailles, fit observer Morelle. Je le sais.

— Oui, mais pas toujours. Et on réussit de mieux en mieux à les éviter.

— Tu as pourtant du pouvoir. Tu pourrais diriger le monde, toi, dit Morelle.

— Ah bon ? Pourquoi je voudrais le diriger ? Je suis une sorcière, j'aime ce travail, et j'aime aussi les gens. Pour chaque mauvais sujet, il en existe le plus souvent un bon. "La roue tourne", à ce qu'on dit, et ça signifie qu'on se retrouve tôt ou tard au sommet, du moins pour un temps. Puis la roue tourne encore, et on n'est plus au sommet, mais il faut se résigner. »

Elle voulut regarder au fond des yeux de Morelle, y chercher ce que pensait l'elfe, mais autant se trouver devant un mur. Ses yeux étaient vides de toute émotion.

« Je me souviens aussi des ténèbres, de la pluie, du tonnerre et des éclairs, ajouta-t-elle, et qu'est-ce que ça t'a rapporté ? À toi, l'elfe qu'on a trouvée dans un fossé. »

Pour une fois, Morelle avait l'air perplexe, et elle observa attentivement Tiphaine avant de répondre : « Ton système... ne marcherait pas pour les elfes. Pour nous, chaque semblable est un concurrent. Nous tuons nos reines – toute autre reine est une rivale et nous nous battons pour la domination de la ruche. » Elle s'interrompit sous le coup d'une idée. « Vous avez pourtant vos reines de sagesse – vous avez eu Mémé Patraque, Mémé Ciredutemps, et toi aussi, Tiphaine Patraque. Tu prends de l'âge, la sagesse prospère et se transmet.

— Et vous, vous ne prospérez pas, vous vivez dans un cycle de décrépitude, répliqua doucement Tiphaine. Et vous n'êtes pas des abeilles. Elles sont fécondes, mais elles meurent jeunes et n'ont jamais, jamais la plus petite pensée... »

L'elfe tirait une drôle de mine. Il lui fallait réfléchir. Réfléchir dur. Tiphaine le voyait. Morelle avait la tête de qui envisage déjà un monde différent, un monde de fer moins accueillant pour le peuple des fées, un monde qui l'aimait bien dans les contes mais ne croyait pas vraiment en lui ; maintenant qu'elle y regardait de plus près, elle découvrait un monde nouveau auquel elle n'avait jamais songé, et elle s'efforçait de le concilier avec tout ce qu'elle savait par ailleurs.

Et Tiphaine était témoin de la bataille qui se livrait sur sa figure.

Au royaume de Lancre, la reine Magrat avait eu connaissance des événements survenus dans les montagnes du Bélier : le coup de main sur le camp de bûcherons, les morts et les billes de bois perdues.

Les elfes, se dit-elle. On leur avait damé le pion la dernière fois, mais la tâche n'avait pas été facile, et il y avait bien longtemps qu'elle ne postait plus de gardes – enfin, Shawn Ogg, en tout cas – près du cercle de pierres connues sous le nom des Danseurs, ni qu'elle veillait à ce que le château dispose d'une bonne réserve de fers à cheval.

Elle le savait : la mémoire joue des tours, les vieilles histoires ont du pouvoir et on oublie toujours que « terrifiant » signifie en réalité « porteur de terreur ». Son peuple se souvenait seulement que les elfes chantaient merveilleusement. Il avait oublié de quoi parlaient leurs chansons.

Magrat n'était pas seulement une reine mais aussi une sorcière, évidemment. Et, même si elle était surtout reine ces temps-ci, la sorcière en elle savait que l'équilibre était rompu, que Mémé Ciredutemps avait laissé un vide derrière elle et que, malgré tous les efforts de Tiphaine Patraque pour le combler – avec le sympathique marmiton qui l'a aidait à présent –, il était difficile de prendre sa suite ; Mémé avait fait barrage, un barrage qu'elle tenait d'une main ferme.

Et si le barrage n'était plus aussi solide... Magrat frissonna. Quiconque avait un jour croisé des elfes savait que la « terreur » était incontestablement la réaction appropriée, et la seule. Car les elfes étaient un fléau capable de se répandre vite, qui détruisait, endommageait, blessait et empoisonnait tout ce qu'il touchait. Elle ne voulait pas d'elfes dans son royaume de Lancre.

Ce soir-là, la reine Magrat se rendit à sa garde-robe, en sortit son balai bien-aimé, l'enfourcha et se risqua à un décollage prudent. Contrairement à ce qu'elle craignait un peu, l'engin s'éleva en douceur par-dessus le château. Elle vola joyeusement quelques minutes et songea : C'est bien vrai, sorcière un jour, sorcière toujours.

En épouse respectueuse, ce qui lui arrivait à ses heures, elle fit part de ses intentions à son mari tard dans la soirée, et, à sa grande surprise, le roi Vérence répondit : « Le vieux balai reprend du service, mon amour ? Heureux de l'entendre. Je vois ta tête quand passe une sorcière, et aucun homme ne peut garder un oiseau enchaîné. »

Magrat sourit. « Je ne me sens pas comme un oiseau en cage, mon cher, mais, maintenant que nous n'avons plus Mémé, je sens que je dois apporter mon concours.

— Bravo. Il faut bien accepter la nouvelle situation, mais je suis sûr que maîtresse Patraque suivra les traces de Mémé.

— Ce n'est pas aussi simple, répliqua la reine Magrat. Je crois qu'elle suit ses propres traces. » Elle soupira. « Mais les elfes manigacent quelque chose. Et je crois que Tiphaine arrivera à la chaumière de Mémé – non, à sa chaumière désormais – plus tard dans la journée, alors je dois passer la voir et lui proposer mon aide. » Son mari frissonna à la seule évocation des elfes. « Évidemment, reprit Magrat d'une voix ferme, je compte aussi être un bon exemple pour nos enfants. La petite Esmé grandit vite et je veux lui faire comprendre que le statut de reine ne se limite pas à

adresser des saluts de la main – nous ne voulons pas qu'elle se mette à embrasser des grenouilles, n'est-ce pas ? Nous savons tous comment cela peut finir<sup>41</sup> ! » Elle se retourna à la porte et lança à son mari un porte-bébé. « Je suis tout à fait certaine, dit-elle d'une voix suave, que tu pourras très bien t'occuper tout seul de nos enfants pendant quelque temps. »

Vérence sourit mollement.

Magrat fit une grimace que seule une sorcière aurait repérée. Il les tient parfois la tête en bas, songea-t-elle. C'est un homme très intelligent, mais, qu'on lui donne un bébé, et c'est un empoté. Elle sourit. Il apprendrait. Et, quand elle lui demandait de changer une couche les fois où Émilie Chillum allait donner un coup de main à la cuisine, il affichait une moue désapprobatrice mais s'efforçait tout de même de s'acquitter au mieux de sa tâche.

« Je veux aider », annonça Magrat d'un ton ferme à Tiphaine une fois qu'elle eut atterri devant ce qui était toujours pour elles deux la chaumière de Mémé. On était dans l'heure qui avait suivi l'arrivée de la jeune sorcière, car la nouvelle était vite parvenue au château après que la reine avait fait savoir qu'elle voulait être informée. « Je suis la reine, mais je suis aussi une bonne sorcière. »

Tiphaine regarda Magrat dans les yeux et vit qu'elle brûlait d'envie de redevenir un moment sorcière. « Des elfes sont venus chez nous, Tiphaine. Des elfes ! » Et la jeune fille se souvint que Mémé Ciredutemps lui avait raconté comment Magrat avait combattu les elfes par le passé – elle en avait même abattu un d'un carreau d'arbalète pile dans l'œil !

« J'ai de l'expérience, Tiphaine, poursuivit Magrat. Et tu vas avoir besoin de toute l'aide possible si les elfes décident de nous envahir. » Elle s'interrompit pour réfléchir. « Même des novices. En as-tu parlé à miss Tique ?

— Oui, répondit Tiphaine. Elle pense avoir trouvé une ou deux filles qui conviendraient, seulement on ne devient pas sorcière comme ça, même quand on le veut. En tout cas, ce n'est pas... possible pour l'instant d'accepter une fille sur mon exploitation du Causse.

— Pourquoi ? Et ton amie Pétulia avec sa porcherie ?

— Ben, elle a les talents qu'il faut, répondit Tiphaine en ignorant la première question. Mais elle aide son mari à la ferme – à ce qu'elle dit,

elle passe tout son temps au milieu de bêtes qui grognent, dont parfois les vieux éleveurs de cochons ! Et faut reconnaître que, le rasage de cochon, ça bénéficie à tout le monde, même aux cochons. C'est horrible de les entendre crier quand elle n'est pas là.

— Ma foi, nous aurons peut-être besoin d'elle ici même, cochons ou pas. Et de grosses bottes imperméables peuvent résister aux flèches, dit Magrat. Alors, tu as vu des traces d'elfes sur le Causse ? »

Tiphaine rougit. Elle se demandait comment Magrat allait réagir en apprenant la présence de Morelle, mais elle se dit avec un sentiment vaguement coupable que ça lui éviterait au moins d'annoncer elle-même la nouvelle à Nounou Ogg. Elle commença donc par lui parler de la bière, puis ensuite de Morelle. Elle avoua que l'elfe se trouvait à la ferme de ses parents, sous la surveillance des Feegle. Du coup, il lui était impossible d'accepter d'autres aides.

Magrat savait que les Feegle empêcheraient l'elfe de causer davantage de dégâts, mais ce que lui apprit Tiphaine la surprit. « Tu crois pouvoir faire confiance à un elfe, c'est ce que tu me dis ? » s'inquiéta-t-elle. Elle avait pâli. « On ne peut se fier à aucun d'eux. Ils ne connaissent même pas le sens du mot "confiance". Et pourtant tu accordes la tienne à celui-là ? Pourquoi ?

— Non, fit Tiphaine. Je ne lui fais pas confiance. Mais je crois qu'elle tient à la vie. Elle a déjà constaté de ses yeux que le monde change. Le fer, vous voyez. Et elle vient de découvrir des idées nouvelles pour elle. Il est possible qu'on soit sur la bonne voie, et je crois que ça vaut la peine de tenter le coup. Elle pourrait alors retourner au royaume des fées et... persuader les siens de partager son point de vue, non ? De nous laisser tranquilles. » Tiphaine marqua un temps. « La kelda des Feegle m'a mise en garde, Magrat. D'après elle, le départ de Mémé laisse un... trou béant. Il faut qu'on fasse très attention. Ce sont les elfes ! Forcément. Alors, si celle-ci peut nous aider, ben, il faut que j'essaye...

— Hmm, mais si ces autres elfes commencent à nous envahir, tu vas avoir besoin d'aide, Tiphaine. » Magrat réfléchit un instant. « J'ai cru comprendre que le baron du Causse avait une épouse sorcière... ?

— Oui. Laititia Souvenir. Mais elle n'est pas qualifiée, et son mari est un peu – comment dire ? – snob.

— Eh bien, ma chère, si tu veux, je passerai un de ces jours prendre le thé là-bas d'un coup de balai. Et je laisserai entendre à demi-mot que c'est une bonne idée d'être une sorcière du peuple. Tu sais, mon époux Vérence aime bien passer pour un roi populaire, et, j'en suis sûre, il voit en moi un bon exemple donné à ses sujets maintenant que je reprends du service comme sorcière. Il tient parfois ce type de discours, mais je l'aime quand même. L'idée de cette Laititia amie avec une reine devrait dissuader son mari de trouver à redire.

— Comme ça ? s'étonna Tiphaine. Je n'en reviens pas.

— Crois-moi, confirma la reine Magrat. Une couronne, c'est important, tu sais. »

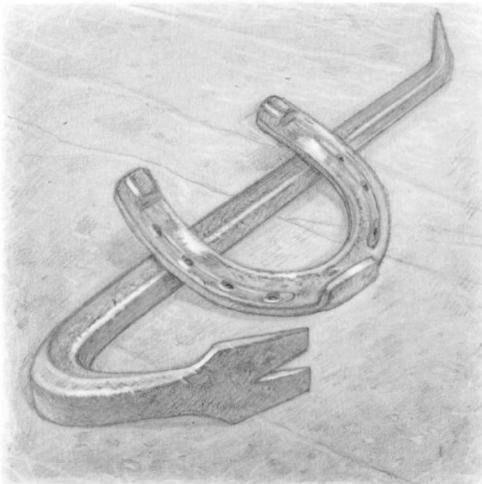
Pendant le vol du retour vers le Causse, Tiphaine se sentait d'humeur un peu plus optimiste. Magrat serait une alliée précieuse, et Laititia pourrait sans doute l'aider aussi. Mais on est quand même à court de sorcières, il faut donc en mettre un coup pour en trouver d'autres, se disait-elle. Un sacré coup. Ça veut dire battre le rappel de toutes les sorcières certifiées et de toutes les autres susceptibles d'apprendre au moins quelques ficelles du métier et comment affronter le gueulamour des elfes.

Les elfes ! Malfaisants pour être malfaisants. Comme disait Mémé Patraque, ils auraient volé la canne d'un cul-de-jatte. Méchants, désagréables, bêtes, insupportables – fauteurs de troubles et semeurs de discorde par plaisir. Pire, ils étaient sources d'horreur, de terreur et de souffrance... Et ils riaient, ce qui était terrible parce que leur rire était très musical, et on se demandait pourquoi des êtres aussi épouvantables répandaient une musique aussi belle. Ils se fichaient de tout le monde en dehors d'eux-mêmes, et encore...

Mais Morelle... Il y avait peut-être un elfe pour qui la roue tournait. En particulier les roues de fer...

[40](#) Elle figurait dans *Le Livre des contes de fées de l'enfant sage* et elle racontait comment deux petits elfes aidaient secrètement un pauvre cordonnier, mais l'expérience avait malheureusement appris à Tiphaine qu'une grande partie du recueil n'avait aucun rapport avec le vrai royaume des fées.

[41](#) La plupart des princesses n'ont toutefois jamais embrassé de crapaud, ce qui attristait depuis des années l'avocat crapaud des Feegle.



## CHAPITRE 15

### LE DIEU DANS LE TUMULUS

Au plus profond de la nuit, sur le Causse, la roue restait bloquée, ce qui était tout à fait du goût de trois elfes qui gambadaient dans les bois enténébrés. Ce monde existait pour leur plaisir, pour les divertir, pour les amuser. Et ses habitants n'étaient que des jouets ; des jouets qui émettaient parfois des cris, qui s'envoyaient en hurlant tandis que les elfes riaient et chantaient.

C'est alors qu'ils aperçurent une petite maison, une habitation d'aspect misérable dont une fenêtre était légèrement entrouverte. S'en échappaient des gargouillis joyeux de bébés endormis, repus de lait maternel, pelotonnés sous les couvertures de leurs petits lits.

Les elfes échangèrent un grand sourire et se léchèrent les babines d'avance. Des bébés !

Leurs figures s'encadrèrent à la fenêtre. Des figures de prédateurs, aux yeux à l'affût.

Puis une main s'avança et chatouilla le bébé le plus proche sous le menton. La petite fille se réveilla pour gazouiller de bonheur à la vue de

l'être merveilleux, penché au-dessus d'elle, dont le gueulamour illuminait la chambre obscure. Ses petits doigts se tendirent pour toucher une plume magnifique...

La bonne humeur de Tiphaine dura jusqu'à ce qu'elle aille au lit et qu'elle ressente un chatouillis soudain dans sa tête. Elle vit alors en esprit la petite Tiphaine Robinson – le bébé qu'elle n'avait pas encore eu le temps d'aller voir cette semaine, la petite fille à laquelle elle avait attribué un sortilège de pistage.

Mais il ne s'agissait pas d'un manque d'égards des parents de la petite Tiphaine.

Les elfes l'avaient enlevée !

Le balai de Tiphaine n'allait pas assez vite. Dans un petit bois, elle découvrit un groupe de trois elfes en train de jouer avec la petite fille, mais ce qu'elle éprouvait n'était pas de la colère. Plutôt une envie de meurtre, et, alors que le balai poursuivait sa route, Tiphaine laissa monter puis... exploser sa fureur.

Les elfes riaient, mais, quand elle piqua vers eux, la sorcière leur lança des jets de feu du bout des doigts et les regarda brûler. Elle frissonnait de rage, une rage si violente qu'elle menaçait de la submerger.

Si elle croisait d'autres elfes avant la fin de la nuit, eux aussi périraient.

Elle n'alla pas plus loin, soudain épouvantée par son acte. *Seule une sorcière convertie aux ténèbres tuerait*, se hurla-t-elle intérieurement.

Et une autre voix ajouta : *Mais ce n'étaient que des elfes. Et ils maltravaient le bébé.*

La première voix revint sournoisement : *Mais Morelle n'est qu'une elfe, elle aussi...*

Et Tiphaine le savait : quand une sorcière commence à se dire qu'un individu n'est « que » ceci ou cela, c'est le premier pas sur un chemin qui peut mener à... disons des pommes empoisonnées, des rouets, un four trop petit... ainsi qu'à la souffrance, la terreur, l'horreur et aux ténèbres.

Mais c'était fait. Et une sorcière se devait de rester pratique, aussi Tiphaine enveloppa-t-elle le bébé dans son châle avant de reprendre lentement son vol vers la maison des Robinson, bien que « cabane » aurait en réalité mieux convenu à leur logement exigu. Le jeune papa ouvrit la

porte quand elle frappa. Il parut surpris, surtout quand Tiphaine lui montra sa petite fille emmaillotée dans son châle de sorcière.

Elle passa près de lui et se planta devant sa femme. Ils sont jeunes, oui, se dit-elle, mais ça n'excuse pas la bêtise. Laisser la fenêtre ouverte en cette saison ? Et tout le monde est forcément au courant pour les elfes...

*Les dames des bois nous gardent parfois rancune...*

*Crains d'en rencontrer quelqu'une...*

« Ben, dit Émilie, je suis allée voir les garçons. Ils avaient l'air bien. » Elle rougit quand Tiphaine lui tendit le bébé, et Tiphaine s'en aperçut.

« Je vais vous dire une bonne chose, Émilie. Un grand avenir attend votre fille. Je suis une sorcière, alors je le sais. Parce qu'elle porte mon nom, je m'assurerai qu'elle ait tout ce qu'il lui faut – et n'oubliez pas, c'est de votre fille que je parle. D'une certaine manière, c'est en partie la mienne. Vos solides garçons se débrouilleront tout seuls. Et on ne laisse pas de fenêtre ouverte par des nuits pareilles ! Il y a toujours des voyeurs. Vous le savez ! Qu'il ne lui arrive aucun mal ! »

Tiphaine faillit hurler la dernière phrase. Cette famille avait besoin qu'on la secoue un peu de temps en temps, et elle y veillerait. Ah oui, alors. Et, s'ils dérogeaient à leur devoir, eh bien, ça se paierait. Peut-être pas très cher, histoire de leur faire comprendre.

Mais, dans l'immédiat, alors qu'elle rentrait chez elle, elle savait qu'il lui fallait voir une autre sorcière.

Elle prit dans sa chambre une cape bien chaude, puis l'éclat de la couronne du berger sur l'étagère lui attira l'œil, et, saisie d'une impulsion soudaine, elle se la fourra dans la poche. Ses doigts s'enroulèrent autour de la petite pierre à la forme singulière, en suivirent les cinq rides ; elle se sentit alors comme pénétrée d'une force, et la dureté au cœur du silex lui rappelait qui elle était. J'ai besoin de garder sur moi un morceau du Causse, comprit-elle. Ma terre me donne de la force, elle me soutient. Elle me rappelle qui je suis. Je ne suis pas une tueuse. Je suis Tiphaine Patraque, sorcière du Causse. Et j'ai besoin de ma terre avec moi.

Elle repartit vers Lancre dans le ciel nocturne et l'air glacé qui lui sifflait aux oreilles, telle une flèche que les chouettes suivaient des yeux au clair de lune.

L'aube allait poindre quand elle arriva chez Nounou Ogg. Nounou était déjà debout, ou plutôt elle ne s'était pas encore couchée, car elle avait

passé la nuit au chevet d'un défunt. Elle ouvrit la porte et blêmit légèrement en voyant la tête que faisait Tiphaine.

« Les elfes ? demanda-t-elle, sinistre. Magrat m'en a causé, t'sais. Y a eu du grabuge sur le Causse ? »

Tiphaine opina, et tout son calme la déserta alors que les larmes lui serraient la gorge. C'est dans la chaleur de cuisine de Nounou, devant l'indispensable tasse de thé, qu'elle lui raconta ce qui s'était passé.

Puis elle en vint à l'étape de son compte rendu la plus difficile à sortir. Elle ne put rien dire d'autre que : « Les elfes. Avec la petite Tiphaine. Ils allaient... » Elle s'étrangla un peu, puis : « Je les ai tués tous les trois », gémit-elle. Elle regarda Nounou d'un air désespéré.

« Tant mieux, fit Nounou. Bravo. Te tracasse pas pour ça, Tiph. S'ils s'en prenaient au bébé, qu'est-ce que tu pouvais faire d'autre, hein ? Tu y as pas... pris du plaisir ? » demanda-t-elle prudemment. Ses yeux luisaient d'une étincelle finaud dans sa figure ridée.

« Bien sûr que non ! se récria Tiphaine. Mais, Nounou, je... je l'ai fait presque sans réfléchir.

— Ben, c'est possible que tu doives remettre ça sous peu si les elfes continuent de venir chez nous, dit Nounou d'un ton brusque. On est des sorcières, Tiphaine. C'est pas pour rien qu'on a un pouvoir. Faut juste s'assurer qu'on s'en sert pour la bonne raison, et quand y a un elfe qui débarque pour faire du mal à un bébé, tu peux m'croire, ça, c'en est une bonne. » Elle marqua un temps. « Ceux qui font l'mal, ben, faut pas qu'ils s'étonnent des conséquences. La plupart des gens savent ça, tu vois. Je me souviens de ce qu'Esmé m'a raconté un jour : elle était dans un patelin quelconque – Toutprix ou Toutprêt, quelque chose dans ce goût-là –, où les habitants voulaient pendre un type qui avait tué deux gamins, et, d'après elle, il savait qu'il le méritait. Paraît qu'il aurait dit "J'étais sous l'emprise de l'alcool et le chanvre va me délivrer". » Nounou s'assit d'un air las et laissa Gredin sauter sur ses confortables genoux. « La réalité, Tiph, ajouta-t-elle. La vie et la mort. Tu sais ça. » Elle gratta le matou derrière ce qu'un myope au dernier degré aurait pu prendre pour une oreille. « Est-ce que la petite va bien ?

— Oui, je l'ai ramenée à ses parents, mais ils... ne sauront pas... ne s'occuperont pas d'elle comme il faut.

— Certains refusent de voir la vérité, même si on leur met le nez dedans. C'est ça, l'ennui avec les elfes, ils s'en reviennent tout l'temps. » Nounou poussa un gros soupir. « Tout le monde raconte des histoires sur eux, Tiph. On les trouve amusants, comme si leur gueulamour agissait encore après leur départ, comme s'il restait dans la tête des gens et les persuadait que les elfes sont inoffensifs. Juste un peu farceurs. » Nounou s'enfonça davantage dans son fauteuil, ce qui fit tomber de la table à côté d'elle un petit bibelot de famille. « Les Feegle, eux, sont des farceurs, d'accord. Mais les elfes ? Les elfes, c'est différent. Tu t'souviens du Rusé qui s'insinuait dans la tête des gens, Tiph ? Qui les poussait à commettre... des trucs abominables ? »

Tiphaine opina, et des images horribles lui revinrent à l'esprit tandis qu'elle fixait le bibelot par terre. Un souvenir de Quirm, cadeau d'une des belles-filles de Nounou. Qui ne s'était même pas aperçue qu'elle l'avait renversé. Nounou. Qui conservait précieusement toutes les babioles que lui offrait sa famille. Qui, dès qu'un objet était endommagé, ne manquait pas de le remarquer.

« Ben, ça c'est rien à côté de ce que les elfes pourraient faire, Tiph, poursuivit Nounou. Rien les met plus en joie que le spectacle de la souffrance et de la peur, y a rien de plus marrant pour eux. Et ils adorent enlever des bébés. T'as bien fait de les en empêcher cette fois. Mais ils reviendront.

— Ben, il faudra qu'ils meurent encore, répliqua Tiphaine tout net.

— Si tu es là... » fit prudemment observer Nounou.

Tiphaine s'affaissa. « Mais qu'est-ce qu'on peut faire d'autre ? On ne peut pas être partout.

— Ben, fit Nounou, on les a déjà repoussés. C'a été dur, c'est sûr, mais on pourra recommencer. Ton elfe, là, elle peut pas t'aider ?

— Morelle ? Ils ne l'écouteront pas dans la situation actuelle ! Ils l'ont flanquée dehors. »

Nounou cogita un instant puis parut prendre une décision. « Y a quelqu'un qu'ils pourraient écouter... En tout cas, ils l'écoutaient autrefois. Si on arrive à le persuader d'intervenir. » Elle jaugea Tiphaine du regard. « Il aime pas qu'on le dérange. Mais j'lui ai déjà rendu visite une fois, avec un ami (ses yeux se perdirent dans le vague à ce souvenir<sup>42</sup>),

et j’crois que Mémé et lui ont eu des mots par le passé. Mais il aime les femmes. Un joli brin de fille comme toi, ça pourrait bien être à son goût. »

Tiphaine se hérissa. « Nounou, tu ne veux tout de même pas dire que je...

— Bondlà, non ! Rien de tel. Suffirait de le... convaincre un peu. T’es forte pour convaincre les gens, hein, Tiph ?

— Le convaincre, ça, je peux, reconnut une Tiphaïne soulagée. Tu penses à qui et je vais où ? »

L’Homme en Long. Tiphaïne avait beaucoup entendu parler de ce tumulus qui menait au séjour du roi des elfes – surtout par Nounou Ogg, qui y était entrée un jour pour rencontrer le roi, à un moment où les elfes devenaient turbulents.

Les professeurs auraient expliqué que le roi vivait dans un long tumulus des temps anciens, quand les gens ne portaient pas de vêtements et qu’ils avaient moins de dieux, et le roi lui-même était par certains côtés une espèce de dieu – un dieu de vie et de mort, mais aussi, semblait-il à Tiphaïne, de crasse et de haillons. Les hommes venaient parfois danser en rond auprès du tumulus, des cornes sur la tête et, le plus souvent, une boisson corsée à la main. Comme de juste, ils avaient du mal à décider les jeunes femmes de les accompagner là-haut.

Il s’agissait en réalité d’un ensemble de trois tumulus, trois tumulus très suggestifs que toute petite paysanne ayant vu des bétiers et des taureaux en action aurait forcément reconnus – ils déclenchaient beaucoup de gloussements chez les jeunes apprenties sorcières la première fois qu’elles les survolaient et les découvraient depuis les airs.

Tiphaïne gravit le sentier envahi d’herbes, se fraya un passage à travers les épineux et les arbres, désenchevêtra même un moment son chapeau de sorcière d’un buisson particulièrement accrocheur, et s’arrêta devant l’entrée comme une grotte. Elle hésitait curieusement à se baisser sous le linteau, à passer devant le dessin d’un homme cornu gravé dans le roc et à descendre les marches qu’elle savait trouver une fois qu’elle aurait poussé la pierre à l’entrée.

Je ne peux pas me retrouver toute seule face à lui, songea-t-elle avec terreur. Il me faut quelqu’un qui pourra au moins dire aux gens comment je suis morte.

Et une ch'tite voix lança : « Miyards !

— Rob Deschamps ?

— Oh win. Nos vos swivons tout le temps, vos saveuz. Vos aetes la michante sorcieure des collines et, l'Homme en Long, c'eut une grosse colline.

— Attendez à la porte, Rob, s'il vous plaît, je dois faire ça toute seule. » Tiphaine avait soudain la certitude que c'était la bonne décision. Elle avait tué les trois elfes, à présent elle allait affronter leur roi. « C'est une affaire de michante sorcieure, vos saveuz.

— Mais nos counwassons le rwa, protesta Rob. Si nos allons aveu vos, nos pourrons nos bate conte cet anmaerdeu dans son prope monde.

— Oh win, ajouta Ch'tie Pwinte Dangereuse. Un grand zig, vos saveuz, mais je vais lui douneu un bon cop de tchaete de Feegle qu'il sera pwint praes d'oublieu. » À titre d'essai, il flanqua un coup de boule à une pierre de l'entrée, et sa tête rebondit sur le roc avec un *chtonk* satisfaisant.

Tiphaine soupira. « C'est ce qui me fait trouye – me fait peur, je veux dire. Je veux demander son aide au roi. Pas le mettre en colère. Et je sais que les Feegle ont eu des histoires avec lui...

— Win, c'eut nos, reconnut fièrement Rob. On counwat cha, les istwares.

— Ni rwa, ni rinne, ni djeus, ni maets ! rugit l'assemblée des Feegle.

— Ni Feegle », répliqua fermement Tiphaine. Une inspiration soudaine lui vint. « J'ai besoin de vous juste ici même, Rob Deschamps, lui dit-elle. Il faut que je règle mon affaire de michante sorcieure avec le roi sans qu'on me dérange. » Elle fit une pause. « Et des elfes mijotent quelque chose. Alors, s'il y en a qui viennent chercher leur roi, je veux que vous – Rob Deschamps, Ch'tite Pwinte Dangereuse, vous tous –, vous les empêchez de descendre m'attraper. J'ai besoin que vous fassiez ça pour moi. C'est très important. C'est bien compris ? »

Des grommellements lui répondirent, mais la figure de Rob s'était éclairée. « Adon nos pourrons leur douneu de bons cops de pieud s'ils se moutrent ichi ? demanda-t-il.

— Oui », fit Tiphaine d'un ton las.

Des acclamations saluèrent sa réponse. « Nac mac Feegle yo ho ! »

Elle s'en alla et les laissa se chamailler pour savoir qui allait garder quelle partie de l'Homme en Long, tandis que Ch'tite Pwinte Dangereuse

se frappait encore allègrement la tête contre les pierres de l'entrée en manière d'échauffement pour la rencontre future qu'il espérait, et elle s'enfonça dans l'obscurité nauséabonde en étreignant le petit pied-de-biche qu'elle avait apporté en même temps qu'un fer à cheval. Elle plongea l'autre main dans sa poche et serra la couronne du berger – son pays, son territoire. Voyons si je suis vraiment la méchante sorcière des collines, se dit-elle, et elle saisit la grosse pierre qui bloquait l'entrée.

La pierre se leva en douceur, sans l'aide du pied-de-biche, en crissant à mesure qu'elle montait et laissait apparaître les marches au-delà. Le boyau en spirale à l'intérieur la mena dans des profondeurs encore plus sombres, jusqu'au cœur du tumulus.

Jusqu'à un chemin entre les mondes.

Jusqu'au monde du roi des elfes, où il flottait entre le temps et l'espace dans son pays de plaisirs. L'atmosphère était étouffante, et pourtant il n'y avait pas de feu – la chaleur avait l'air de venir de la terre.

Et elle empestait. S'y mêlaient des relents de masculinité, de vêtements sales, de pieds et de transpiration. Des bouteilles traînaient partout, et, à un bout de la salle, des hommes nus luttaient en grognant et en gémissant, s'enlaçaient et se tortillaient entre les bras de leurs adversaires, la peau luisante, comme enduite d'un plein seau de gras de cochon. On ne voyait de femme nulle part – c'était un domaine où les hommes se faisaient plaisir sans penser à l'autre sexe. Mais, quand ils découvrirent Tiphaïne, ils s'arrêtèrent pour se plaquer les mains sur les parties précieuses – comme aurait dit Nounou –, et elle songea : Alors, les grands costauds, avec votre plat du jour d'une saucisse et de deux patates à pendouiller, vous avez peur, hein ? Je suis la pure jeune fille – et aussi la méchante sorcière.

Elle vit le roi des elfes. Il était tel que l'avait décrit Nounou Ogg, malodorant comme il se devait, mais d'une certaine façon terriblement attrant. Elle gardait les yeux fixés sur les cornes ornant sa tête en s'efforçant de ne pas les baisser sur son plat du jour, qu'il avait copieux.

Le roi soupira, étira les jambes et tapota le mur de ses sabots. Il dégageait des relents de bête, comme ceux d'un blaireau en rut, qui montaient en volutes vers elle. « Toi, jeune femme, dit-il nonchalamment d'une voix comme une invitation à l'amour, à la perversité, à des plaisirs

dont on ignorait avoir envie jusqu'ici. Tu viens dans mon monde. Tu perturbes mon divertissement. Tu es une sorcière, n'est-ce pas ?

— Tout juste, répondit Tiphaine, et je suis ici pour demander au roi des elfes d'être un souverain digne de ce nom. »

Il se rapprocha, et Tiphaine tâcha de ne pas blêmir sous le surcroît de puanteur. Il se fendit d'un sourire lascif, ce qui la fit se dire : Je sais qui et ce que tu es, et je crois que tu as dû plaire à Nounou Ogg...

« Qui es-tu ? demanda-t-il. Vu ton accoutrement, tu m'as effectivement l'air d'une sorcière, mais les sorcières sont vieilles et toutes ridées. Toi, petite... »

Il y a des jours, se dit Tiphaine, où j'en ai franchement plein le dos d'être jeune<sup>43</sup>. Ma jeunesse a attiré son attention, mais, ce que je veux, c'est son respect.

« Je suis peut-être jeune, monseigneur, dit-elle d'une voix ferme, mais, vous le voyez, je suis une méch... une sorcière. Et je viens vous informer que j'ai tué trois de vos sujets. »

Ça devrait suffire, songea-t-elle, mais le roi se contenta d'éclater de rire. « Tu m'intéresses, ma fille, dit-il en s'étirant langoureusement. Je ne fais pas de mal, ajouta-t-il paresseusement. Je rêve, sans plus, mais pour ce qui est de mes sujets, oh là là, qu'y puis-je ? Il faut bien que je les laisse s'amuser, comme je m'amuse moi-même.

— Mais leurs amusements ne sont pas à notre goût, répliqua Tiphaine. Pas dans mon monde à moi.

— “Mon monde à moi” ? gloussa le roi. Oh, tu ne manques pas d'arrogance, fillette. Tu aimerais peut-être compter parmi mes dames. Une reine se doit d'être arrogante...

— C'est dame Morelle votre reine », le coupa Tiphaine, catégorique. Elle avait les jambes flageolantes à l'idée de l'invitation contenue dans les paroles du roi. *Rester ici ? Avec lui ?* hurlait-elle sous son crâne. Elle serra plus fermement la couronne du berger. *Je suis Tiphaine Patraque du Causse*, se répeta-t-elle, *et j'ai l'âme en silex*. « Morelle est mon... invitée, ajouta-t-elle. Vous ne savez peut-être pas, monseigneur, que le seigneur Fleur des Pois a expulsé votre reine du royaume des fées. »

Un sourire nonchalant fendit la figure du roi. « Morelle... répeta-t-il d'une voix songeuse. Ma foi, j'espère que sa compagnie t'est agréable. » Il

étendit les jambes – Tiphaine faillit s'étrangler – et se pencha vers elle. « Tu commences maintenant à me fatiguer, petite. Qu'attends-tu de moi ?

— Raisonnez vos elfes, répondit Tiphaine. Sinon, ça va se payer. » Sa voix chevrotait presque quand elle prononça la dernière phrase, mais il fallait que ce soit dit, ah oui.

Après un grand soupir, le roi bâilla et se rallongea. « Tu t'invites chez moi et tu me menaces ? fit-il observer d'une voix caressante. Dis-moi, sorcière, pourquoi faudrait-il que je me préoccupe de ces elfes qui s'amusent sur tes terres ? Et même de dame Morelle ? Il y a d'autres mondes. Il y a toujours d'autres mondes.

— Ben, le mien n'est pas pour les elfes, répliqua Tiphaine. Il n'a jamais été à vous. Vous vous en êtes tout bonnement emparés, en parasites, et vous avez pris ce que vous pouviez. Mais je dois une fois de plus vous avertir qu'on vit à l'ère du fer – pas seulement du fer à cheval, mais du fer et de l'acier assemblés en grandes lignes à travers le pays. Ça s'appelle un chemin de fer, monseigneur, et il se répand sur le Disque. Les gens s'intéressent aux engins mécaniques, parce que les engins mécaniques fonctionnent, alors que les histoires de vieilles bonnes femmes ne les tuent pas la plupart du temps. Du coup ils se moquent des fées, et plus ils se moqueront, plus vous vous affaiblirez. Vous voyez, plus personne ne se soucie de vous. On a les clic-clac, le chemin de fer, et c'est un monde nouveau. Vous – et votre espèce – n'avez plus d'avenir ailleurs que dans les contes. » Elle prononça le dernier mot sur un ton méprisant.

« Les contes ? fit le roi d'un air songeur. Un moyen d'entrer dans la tête de tes semblables, maîtresse sorcière. Et je peux attendre... Les contes survivront quand ton "chemin de fer" aura disparu depuis longtemps.

— Mais on ne restera plus les bras croisés quand les elfes enlèveront des enfants pour s'en servir comme jouets, dit Tiphaine. On brûlera les ravisseurs. C'est un avertissement – je l'aimerais plus amical, mais ça paraît malheureusement impossible. Vous vivez à l'ère du chemin de fer et vous devriez nous ficher la paix. »

Le roi poussa un nouveau soupir. « Peut-être... peut-être, fit-il. Découvrir de nouvelles terres pourrait nous amuser. Mais, je te l'ai dit, je n'ai aucune envie d'aller faire un tour chez toi en cet âge de fer. En fin de compte, j'ai tout le temps que je veux...

— Et pour ce qui est des elfes qui se sont déjà introduits chez nous ?

— Oh, tuez-les si cela vous chante. » Le roi sourit encore. « Moi, je resterai peut-être ici jusqu'à la fin des temps, et je ne pense pas que tu aies envie de t'y trouver. Mais j'ai toujours aimé les dames, alors je dirai que, si les elfes sont des imbéciles, ils méritent mon blâme et ta colère. Ma chère maîtresse Patraque – eh oui, je sais qui tu es –, tu t'accroches à tes bonnes intentions comme une mère à son petit. Maintenant, dois-je même te laisser repartir ? Alors que je suis à la recherche de... plaisirs ? » Il soupira encore. « J'ai parfois un tel appétit de distractions nouvelles – peut-être pour m'occuper à quelque chose, pour découvrir de nouveaux centres d'intérêt. Et un de ces centres pourrait être toi. Crois-tu que je vais te laisser t'en aller de chez moi ? » Ses yeux aux paupières lourdes caressèrent Tiphaine.

Elle déglutit. « Oui, Votre Majesté. Vous allez me laisser m'en aller.

— En es-tu si sûre ?

— Oui. » Tiphaine entoura une fois encore de la main la couronne du berger et sentit le silex en son cœur lui donner de la force, la ramener vers son pays, son pays au-dessus de la vague. Elle recula lentement.

Et faillit trébucher sur un obstacle derrière elle.

Le roi écarquillait lui-même les yeux. C'était un chat blanc, et elle entendit le roi s'exclamer d'une voix pour la première fois surprise : « Toi ! »

Ce qui mit fin à l'entrevue. Tiphaine et Toi remontèrent le conduit en spirale par lequel elles étaient venues pour retrouver les Feegle, qui faisaient les cent pas et profitaient joyeusement de l'occasion d'en découdre avec deux ou trois arbres, vu qu'aucun elfe ne s'était manifesté, mais ces arbres, quand même de vrais anmaerdeus, ne se gênaient pas pour leur planter leurs ergots dans la barbe et la tête. Ils méritaient de bons cops de pieud.

« Bof, je ne suis pas sûre que ç'a servi à grand-chose, dit Tiphaine à Rob quand elle émergea du tunnel.

— Be-en, fit Rob Deschamps, laissez-les vaeni. Vos aureuz toudis vos Feegle. Nos les Feegle, nos sommes aeternels.

— Aeternels tant que nos avons de kwa bware ! précisa Ch'tite Pwinte Dangereuse.

— Rob, dit Tiphaine d'une voix ferme, pour l'instant, aucun de vous n'a besoin de boire. On a besoin d'un plan. » Elle réfléchit un instant. « Le

roi ne nous aidera pas – pas tout de suite. Mais il recherche des distractions nouvelles. Peut-être que, si on lui offrait quelque chose de cet ordre-là, il ne nous en estimerait que mieux et nous laisserait au moins tranquilles, non ? » Et nous laisserait tuer ses elfes, ajouta-t-elle *in petto*. Il a dit qu'il s'en fichait. Mais s'en ficherait-il encore longtemps ?

« Ach, no problaemo, dit fièrement Rob, confiant dans sa capacité à trouver un PLN. Ce rwa des elfes, il a beswin de faer quaeque cose, vos dites.

— Comme les hommes de Lancre ! lâcha soudain Tiphaine. Rob, vous savez que Geoffroy leur a tous fait bâtir des cabanes... Ben, vous avez bâti un bistro autrefois. Est-ce qu'une cabane ce serait difficile ?

— Pwint difficile du tout, pwint vrae, les garchons ? » répondit Rob, à présent joyeux. Car il avait désormais son PLN. « Allons-nos-en. » Il baissa les yeux sur Toi. « Coumaet se faet-il que vot minaete vos swit patout, maetesse ?

— Je n'en sais rien, répondit Tiphaine. C'est un chat. Les chats vont partout. Et, après tout, c'était celui de Mémé Ciredutemps, ça en dit long. »

Mais Rob n'écoutait pas. Plus maintenant. Il songeait à son PLN. Et, le lendemain, près de l'entrée de l'Homme en Long, se dressait une cabane pourvue de tout ce qui était nécessaire à un homme, y compris une ligne de pêche et tous les outils imaginables, tous en bois ou en pierre. Tiphaine se dit que le roi des elfes pourrait y trouver son bonheur. Mais elle n'avait pas l'impression qu'il l'aiderait pour autant...

Le seigneur Fleur des Pois, mollement allongé sur un divan de velours au royaume des fées, tripotait paresseusement la fraise de plumes autour de son cou en lampant un verre de vin généreux.

Le seigneur Déon venait d'entrer dans la salle. Il s'inclina devant son nouveau roi, une magnifique queue de fourrure rousse jetée négligemment à son cou, souvenir d'une razzia récente. « Je crois, monseigneur, dit-il d'une voix indolente et doucereuse, que nos guerriers ne tarderont pas à réclamer de... plus grands plaisirs dans le monde des hommes. Les barrières n'ont pas l'air infranchissables, et ceux des nôtres qui les passent pour aller chasser ne rencontrent pas de véritable opposition. »

Fleur des Pois sourit. Il savait que ses elfes avaient mis la solidité des portes à l'épreuve, certains étaient allés cabrioler entre les pierres rouges de Lancre pendant que d'autres gambadaient près des villages du Causse, en se méfiant seulement des petits bonshommes rouquins qui aimaient par-dessus tout se colleter avec des elfes. Les elfes ressemblaient aux Feegle sur un point : quand il n'y avait personne contre qui se battre, ils se battaient entre eux. Et les prises de bec étaient de rigueur au royaume des fées – même les chats ne se montraient pas aussi hargneux<sup>44</sup>.

Et les elfes prenaient facilement ombrage. Ils adoraient l'ombrage ; quant à la bouderie, c'était le summum de la distraction. Mais, partout où ils étaient passés, ils avaient ouvert de petites poches de désordre, où ils avaient joué les trouble-fêtes et causé des dégâts pour le seul plaisir. Volé des moutons, des vaches, un chien de temps en temps. Pas plus tard que la veille, Graine de Moutarde s'était amusé à arracher un bélier à son troupeau dans les collines avant de le relâcher dans une petite boutique de porcelaine, et il avait bien ri quand l'animal avait baissé les cornes pour donner des coups de... oui, de bélier dans les étagères.

Mais de telles peccadilles n'avaient ni rime ni raison. Il leur fallait montrer de quoi ils étaient vraiment capables. Peut-être, songea distraitemment Fleur des Pois, le temps était-il venu de mener ses troupes dans une razzia que tous les elfes chanteraient pendant longtemps.

Un sourire voltigea sur son mince visage anguleux ; il agita la main dans le vide et changea instantanément sa tunique contre une autre de cuir et de fourrure, une arbalète coincée à la ceinture.

« Nous allons entourer leur monde d'une gaine de gueulamour, déclara-t-il en riant. Allez-y, mes elfes, allez accomplir vos méfaits. Mais, quand cette lune encore tordue sera de nouveau pleine dans toute sa splendeur, nous nous y rendrons ensemble en force. Ce pays sera une fois encore à nous ! »

Dans le fenil de son père, Tiphaine observait le réveil de Morelle. Elle lui avait concocté la veille un nouveau remontant, recette des doyens du village : une dose bien corsée de légumes verts réciproques<sup>45</sup> qui avait plongé l'elfe dans un sommeil profond pendant toute une journée et donné à son organisme l'occasion de retrouver sa vigueur.

Et, du même coup, donné à Tiphaine celle de faire le tour des maisons sans s'inquiéter de ce que les Feegle risquaient de commettre en son absence. J'aurai même peut-être le temps de voler jusqu'à Lancre pour voir ce que devient Geoffroy, si je lui redonne une dose, se dit-elle. Elle savait que les Feegle ne feraient jamais de mal à un elfe endormi ; mais à un elfe réveillé ? Leur instinct risquait fort de reprendre le dessus si Morelle bougeait ne serait-ce qu'un de ses doigts délicats de travers. Et, bien entendu, elle-même ne faisait pas confiance non plus à l'elfe...

« On part en balade, dit-elle alors que Morelle, réveillée, s'étirait et regardait autour d'elle. Je crois qu'il est temps pour toi de rencontrer davantage d'humains. » Car comment lui apprendre autrement de quelle façon marchait ce monde si elle n'en voyait que l'intérieur du fenil et une poignée de Feegle prêts à lui sauter à la gorge ?

Elle emmena donc Morelle au village. Elles passèrent devant le bistro, où des hommes assis contemplaient d'un air morne leur bière, dans laquelle ils repêchaient de temps en temps un résidu de tonneau, passèrent devant les petites boutiques – se frayant prudemment un chemin parmi les débris de « Vaisselle pour l'Éternité » de madame Culbute – puis descendirent la route avant de remonter dans les collines. Tiphaine avait demandé à son père d'informer la population locale qu'elle mettait à l'essai une fille qui l'aiderait à préparer ses remèdes, aussi personne ne la regardait directement, mais Tiphaine ne doutait pas que tout le monde aurait enregistré le plus petit détail à leur passage. C'était pourquoi elle avait insisté pour que Morelle édulcore sa tenue de laitière, laquelle avait désormais perdu ses nœuds, ses rubans, ses boucles et ses souliers fins au profit d'une paire de bottes.

« J'ai observé les humains, dit Morelle alors qu'elles remontaient la route d'un pas lourd. Et je ne les comprends pas. J'ai vu une femme donner deux sous à un vieux clochard. Il n'était rien pour elle, alors pourquoi ce geste ? Qu'y gagne-t-elle ? Je ne comprends pas.

— C'est ce qu'on fait, répondit Tiphaine. Les mages appellent ça de l'empathie. Ça veut dire qu'on se met à la place de l'autre et qu'on voit le monde par ses yeux. À mon avis, c'est parce qu'il y a très longtemps, quand les humains devaient lutter tous les jours pour vivre, il fallait qu'ils trouvent d'autres gens pour lutter avec eux, et c'est ainsi qu'on a tous vécu

ensemble – oui, et prospéré. Les humains ont besoin d'autres humains – c'est aussi simple que ça.

— Oui, mais qu'est-ce que la vieille dame y gagne à distribuer son argent ?

— Ben, ça lui donne sans doute chaud au cœur, comme on dit, parce qu'elle a aidé quelqu'un dans le besoin. Et elle est aussi contente de ne pas être dans la même situation. On peut dire qu'elle comprend ce qu'il endure, et j'ajouterais qu'elle repart en se sentant plus optimiste.

— Le clochard avait l'air capable de faire un travail, de gagner ses propres sous, mais elle lui a quand même donné les siens. » Morelle s'efforçait toujours de comprendre le concept humain de l'argent – les elfes, évidemment, le faisaient tout bonnement apparaître chaque fois qu'ils le voulaient<sup>46</sup>.

« Ben, oui, reconnut Tiphaine, ça arrive des fois, mais pas toujours, et la vieille dame se dira quand même qu'elle a fait une bonne action. Il est possible que ce soit un vaurien, mais c'est pour elle quelqu'un de bien.

— J'ai déjà vu un roi dans votre pays – Vérence. Je l'ai observé, et il ne disait pas à ses sujets ce qu'ils devaient faire, reprit Morelle.

— Ben, il a une femme qui le lui dit, répliqua Tiphaine en riant. Les humains sont ainsi. Même les rois, les reines, les barons et les seigneurs. Nos dirigeants dirigent à l'amiable, ce qui veut dire qu'on apprécie de les avoir pour dirigeants, s'ils font ce qu'on veut qu'ils fassent. On a connu des tas de batailles il y a longtemps, mais, là encore, on a fini par comprendre qu'il valait mieux travailler en paix avec tout le monde. Parce qu'une personne toute seule ne peut pas survivre. Nous les humains, on a impérativement besoin des autres pour rester humains.

— J'ai noté que tu ne te sers pas beaucoup de magie non plus, ajouta Morelle. Tu es pourtant une sorcière. Tu as des pouvoirs.

— Ben, nous autres les sorcières, on a découvert qu'il vaut mieux laisser les pouvoirs chez soi. La magie est pernicieuse, de toute manière, elle peut se dévier, se fausser et donner de mauvais résultats. Mais, quand on s'entoure d'autres humains, on a ce qu'on appelle des amis – des gens qu'on aime et qui aiment ce qu'on est.

— Des amis. » Morelle fit rouler le mot et l'idée dans sa tête puis demanda : « Suis-je ton amie ?

— Oui, répondit Tiphaine. Tu pourrais. » Elle jeta un coup d'œil aux passants et dit à Morelle : « Écoute, essaye ça. Il y a une vieille femme qui veut monter un panier très lourd en haut de la colline. Va l'aider, je te prie, fais-en l'expérience. »

L'elfe parut horrifiée. « Qu'est-ce que je lui dis ?

— Dis-lui : “Est-ce que je peux vous aider, madame ?” »

Morelle déglutit péniblement, mais elle traversa la route et s'adressa à la vieille femme. Tiphaine écouta et entendit la vieille répondre : « Vous êtes gentille, merci beaucoup. C'est fort aimable d'aider une vieille femme. »

À sa grande surprise, Morelle porta le panier non seulement jusqu'en haut de la colline mais encore un bout de chemin, et elle l'entendit demander : « De quoi vivez-vous, madame ? »

La vieille femme soupira. « De peu. Mon mari est mort il y a des années, mais je suis bonne couturière, alors je fais des travaux d'aiguille. J'ai pas besoin qu'on me fasse l'aumône. Je m'en sors et j'ai toujours ma maison. Comme on dit, il y a pire dans la vie... »

Alors que Morelle regardait la femme s'éloigner, elle demanda à Tiphaine : « Peux-tu me donner un peu d'argent, s'il te plaît ?

— Ben, fit Tiphaine, les sorcières ont rarement de la monnaie sur elles – elles ne vivent pas dans un monde d'argent. »

Le visage de Morelle s'épanouit. « Je peux aider, alors, dit-elle. Je suis une elfe, et je suis sûre de pouvoir entrer là où il y en a.

— Ne fais pas ça, s'il te plaît. Ça nous attirerait des tas d'ennuis. »

Elle ignora un grommellement venant du bas-côté de la route. « Faut pwint se faer praene, c'eut tout.

— Nos sommes traes forts pou raetreu partout, vos saveuz », marmonna un autre Feegle<sup>47</sup>.

Morelle ne prêta aucune attention aux Feegle. Elle cherchait encore à comprendre. La vieille femme n'avait absolument rien, mais elle était quand même gaie. Il n'y avait pourtant pas de quoi, si ?

« Elle est en vie, dit Tiphaine. Ce que tu vois, Morelle, c'est une femme qui tire le meilleur parti des choses, encore un trait propre aux humains. Et, le meilleur parti, c'a parfois du bon. » Elle se tut un instant. « Quel effet ça t'a fait ? demanda-t-elle. De porter son panier. »

Morelle parut déconcertée. « Je ne suis pas sûre, répondit-elle lentement. Mais je ne suis pas sûre non plus que c'est un effet qu'un elfe devrait ressentir... C'est bien ?

— Écoute, les mages affirment qu'il y a très, très longtemps les humains ressemblaient davantage à des singes, et ça n'est pas bête d'être un singe, parce que ces animaux-là sont curieux de tout. Les singes ont un jour compris que, si l'un d'eux voulait tuer un gros loup, il ne tarderait pas à être un singe mort, mais qu'en s'y mettant à deux ils seraient des singes heureux, et que des singes heureux engendrent d'autres singes heureux. Ils ont vite été très nombreux, et ils se sont mis à jacasser, à baragouiner et à parler sans arrêt jusqu'à finir par devenir ce qu'on est. Alors un elfe pourrait changer lui aussi.

— Quand j'aurai récupéré mon royaume...

— N'en dis pas plus, la coupa Tiphaïne. Pourquoi est-ce que tu veux récupérer ton royaume ? Qu'est-ce qu'il t'a valu ? Réfléchis à ça, parce que je suis l'humaine qui a veillé sur toi, la seule personne que tu pourrais appeler une amie. » Elle posa sur l'elfe un regard grave. « Je te l'ai dit, je... on serait toutes deux contentes que tu redéviennes la reine des elfes, mais seulement si tu tires vraiment un enseignement du temps passé chez nous. Prépare-toi à vivre en paix, apprends à tes elfes que le monde a changé et qu'il n'y a pas de place pour eux ici. »

Il y avait maintenant un espoir dans sa voix, celui que les humains et les elfes puissent changer leur histoire commune.

Une princesse ne doit pas forcément être une blonde aux yeux bleus ni chauffer plus petit que son âge, se dit-elle.

On peut faire confiance aux sorcières et ne pas craindre la vieille femme qui vit dans les bois, la pauvre vieille dont le seul crime est d'avoir perdu ses dents et de parler toute seule.

Et pourquoi un elfe n'apprendrait-il pas à s'apitoyer, à découvrir l'humanité... ?

« Si tu apprends ce qu'il faut, conclut-elle d'une voix douce, tu en viendras peut-être à bâtir une autre forme de royaume. »

[42](#) L'ami de Nounou en cette occasion était le comte Casanabo, le voleur de petit chemin – un voleur de grand chemin qui transportait un escabeau sur son cheval, vu qu'il était nain et qu'il se

montrait d'une extrême galanterie envers les dames qu'il rencontrait.

43 Un point de vue qui lui passerait à coup sûr avec l'âge, en supposant qu'elle vive assez longtemps.

44 En réalité, il paraît que les elfes sont comme les chats ; mais deux chats peuvent s'entendre – par exemple quand ils partagent une proie –, alors que deux elfes se chamaillent et se bagarrent, si bien que c'est parfois un troisième qui s'en retourne avec le repas chez lui.

45 Des légumes d'un vert à l'air vénéneux tant qu'on ne les avait pas mis à cuire, mais, dans la plupart des cas, la fin justifiait les doyens.

46 Il disparaissait aussi très vite, comme tous ceux qui recevaient de l'or de fée s'en apercevaient. La plupart du temps le matin, ce qui dénonçait souvent une soirée animée au bistro. Et un lendemain soir encore plus animé s'ils retournaient dans le même établissement.

47 Tout à fait exact, mais il leur était parfois plus délicat de ressortir, en particulier quand il y avait des boissons fortes à traîner.



## CHAPITRE 16

### MONSIEUR LE CRABE

Les vieux messieurs des villages autour de la chaumière de Mémé Ciredutemps s'étaient vite pris de sympathie pour Geoffroy. Ils respectaient Nounou Ogg et Tiphaine, bien entendu, mais ils aimaient vraiment Geoffroy.

Ils le charriaient de temps en temps ; après tout, il exerçait un travail de femme, mais, quand il enfourchait son balai – parfois avec son bouc en croupe plutôt qu'attelé à sa petite carriole – et qu'il fonçait comme une flèche vers l'horizon, ils restaient sans voix.

Même quand il était très occupé, il avait toujours le temps de s'arrêter pour bavarder, et il y avait toujours un thé pour lui partout où il passait, et un bout de biscuit pour Méphistophélès. Le bouc fascinait les vieux messieurs, mais ils se méfiaient quand même de lui depuis le jour où quelqu'un lui avait fait boire une bière rien que par curiosité. À leur grand étonnement, l'animal s'était mis à danser comme une ballerine et avait décoché un coup de pied si violent à un jeune arbre que le tronc s'était fendu en deux.

« C'est comme ces types qui font du tofu, avait dit Jacquot Lepuant.

— J'crois pas que c'est ce mot-là, avait fait observer Tape Tremblote. Le tofu, c'est pas un truc qui se mange ? Ailleurs, dans... les pays étrangers.

— Tu veux dire l'Homme-debout-homme-à-terre, était intervenu le capitaine Foulapaix. Un art martial.

— C'est ça ! avait reconnu Jacquot Lepuant. Y avait un type au marché de Tranche qui en faisait.

— Y a des tas de types à Tranche qui font des trucs dans ce goût-là, avait ajouté Tape Tremblote en frissonnant. Drôle de patelin, Tranche<sup>48</sup>. »

Ils s'étaient tus un moment pour réfléchir au patelin en question. On trouvait n'importe quoi au marché de Tranche quand on savait regarder. Un jour, le fait était notoire, un homme y avait vendu sa femme, ayant pris au sens littéral l'expression « vente-achat », et s'en était reparti chez lui avec une brouette d'occasion, convaincu d'avoir réalisé l'affaire du siècle.

Puis ils avaient contemplé ce qui restait du jeune arbre et reconnu que Méphistophélès était effectivement un bouc remarquable, mais qu'il valait peut-être mieux ne pas toucher à son régime alimentaire.

Le bouc remarquable, quant à lui, se mâchait stoïquement un chemin dans les herbes hautes près de la clôture du bistro comme si rien de fâcheux ne s'était produit, puis il s'en était reparti au petit trot rejoindre Geoffroy.

Ce beau matin-là, Geoffroy se trouvait chez Rigolard Le Crabe. Tiphaine lui soignait un oignon extrêmement gênant qui résistait depuis des semaines à ses traitements. Elle envisageait de déroger à sa règle et de recourir à la magie, histoire d'en finir, quand Geoffroy avait décidé de passer le voir alors que Tiphaine était partie sur le Causse. Il avait trouvé le vieux bonhomme à la porte arrière de sa chaumière, au moment où il s'apprêtait à descendre clopin-clopant le sentier jusqu'à la vieille grange. Au lieu de revenir dans sa chaumière comme il l'aurait fait si Tiphaine lui avait rendu visite, monsieur Le Crabe fit signe à Geoffroy de le suivre à la grange branlante. Et, tandis qu'il regardait le vieux marcher péniblement dans ses anciens godillots de l'armée, Geoffroy fit une observation décisive.

« Ben ça, alors ! s'exclama monsieur Le Crabe une fois que Geoffroy eut extirpé le clou incriminé de son soulier gauche. Si j'avais su que

c'était ça, je m'en serais chargé moi-même ! » Il regarda Geoffroy, les yeux brillants. « J'te remercie, mon gars. »

Le vieux monsieur Le Crabe vivait seul, et depuis fort longtemps, pour autant qu'on s'en souvenait. Méticuleusement vêtu, on l'aurait qualifié à la ville de « sémillant ». En dehors de sa salopette de travail, régulièrement lavée mais maculée de peinture et d'huile, il était toujours impeccable. Tout comme sa petite chaumière. Le salon, qu'il maintenait dans un état de propreté immaculée, s'ornait aux murs de tableaux de gens en costumes d'autrefois – Geoffroy en déduisit qu'il devait s'agir de ses parents, même si monsieur Le Crabe n'en parlait jamais. Il s'appliquait dans tout ce qu'il faisait. Geoffroy l'aimait bien, et le bonhomme, bien que très secret, s'était attaché à lui.

La cabane que monsieur Le Crabe s'était bâtie à côté de la vieille grange était elle aussi immaculée. Sur chaque étagère étaient soigneusement empilés de vieilles boîtes de tabac et de vieux bocaux, tous consciencieusement étiquetés. Ses outils étaient accrochés aux murs, bien rangés par ordre de taille. Ils étaient aussi propres et affûtés. Tiphaine n'avait jamais été admise au-delà du salon de monsieur Le Crabe, mais Geoffroy eut vite le droit de partager une tasse de thé et un biscuit dans la cabane près de la grange.

Chacune des cabanes que Geoffroy visitait au cours de ses tournées de vieux messieurs était différente, reflet de la personnalité de l'occupant, dépourvue de toute ingérence féminine. Dans certaines régnait un véritable chaos de ferraille et d'objets à demi fabriqués éparpillés ici et là ; d'autres étaient mieux rangées – comme celle du capitaine Foulapaix, débordante de peintures, de pinceaux et de toiles, mais obéissant à un sens certain de l'ordre.

Aucun n'était pourtant aussi soigneux que monsieur Le Crabe. Puis Geoffroy remarqua qu'il manquait quelque chose. Toutes les autres cabanes avaient au moins un travail en cours bien en évidence, soit une mangeoire à moitié finie, ou une brouette démontée avec de nouveaux brancards, mais on ne voyait rien de tel dans la cabane de monsieur Le Crabe. Et il esquiva la question quand Geoffroy lui demanda sur quoi il travaillait.

« Qu'est-ce que vous avez en projet, monsieur Le Crabe ? Vous m'avez l'air d'un homme qui a réfléchi, et je sais que vous vous y entendez pour

ça. »

Monsieur Le Crabe s'éclaircit la gorge. « Ben, tu vois, mon gars, je fabrique une machine. Les mangeoires, les arbres à tasses et autres, ça m'intéresse pas. Mais les machines, alors là... » Il se tut puis observa attentivement Geoffroy. « Je me suis dit que ça pourrait être utile, avec tous les ennuis que rencontrent les gens. »

Geoffroy attendait patiemment que le vieux garçon termine son thé et en vienne à la conclusion. Monsieur Le Crabe finit par reposer sa tasse, se leva et nettoya ses genoux des miettes de biscuit, qu'il récupéra dans un petit plat à l'aide d'une balayette qu'il gardait manifestement l'un et l'autre dans ce but, lava les tasses, les essuya et les rangea soigneusement sur une étagère, puis il ouvrit la porte. « Ça te plairait d'y jeter un coup d'œil, mon gars ? »

Pendant que Geoffroy buvait sa tasse de thé avec monsieur Le Crabe à Lancre, la baronne Laititia, sur le Causse, sirotait délicatement le sien en compagnie de Magrat, la reine, arrivée inopinément sur son balai – un balai arborant le fanion du royaume, deux ours sur fond de sable et d'or, afin que nul ne doute qu'il s'agissait d'une visite royale. Elle était arrivée un bouquet de roses du château à la main, déclenchant un branle-bas de combat parmi le personnel de la maisonnée. Jusqu'à Laititia, qui avait voulu faire disparaître à coups de balai les toiles d'araignée et avait même réussi à s'en accrocher quelques-unes dans les cheveux.

Magrat avait souri à la vue de la baronne un peu tremblante. « Je ne viens pas en tant que reine, ma chère, l'avait-elle rassurée, mais en tant que sorcière. J'ai toujours été sorcière et le serai toujours. Alors pas de chichis – on sait ce que c'est, on se sent obligé. Un peu de poussière par-ci par-là, ce n'est rien. Certains secteurs de mon château en sont couverts, je dois bien l'avouer. On sait aussi ce que c'est. »

Laititia avait hoché la tête. Elle savait effectivement ce que c'était. Quant à la plomberie... eh bien, elle préférait ne pas penser à la vétusté du château. Les vieux cabinets avaient pour habitude de gargouiller au mauvais moment, et, comme disait Roland, il pourrait former, s'il avait le temps, un orchestre à partir des claquements, gargouillis et cliquetis qui suivaient parfois sa visite matinale des lieux.

Elle s'était malgré tout reprise en main, et les deux femmes, assises maintenant côté à côté dans la grande salle du château, respiraient la fumée tourbée de la cheminée – il faisait toujours froid dans la grande salle, même en été, ce qui expliquait le format démesuré des cheminées, capables de dévorer plusieurs petits arbres à la fois. Le personnel des cuisines avait apporté à la hâte un plateau chargé de thé et de petits en-cas – et, oui, on avait débarrassé de leur croûte les tranches de pain de mie afin de satisfaire le palais délicat de ces nobles dames. Magrat soupira – elle espérait sincèrement que Laititia avait au moins demandé qu'on donne les croûtes aux oiseaux.

Il y avait aussi une assiettée de petits gâteaux tremblotants<sup>49</sup>. « C'est moi qui les ai faits, précisa fièrement Laititia. Hier. J'ai trouvé la recette dans le nouveau livre de cuisine de Nounou Ogg – vous savez, *Tout ce qu'on aime fait souvent grossir*. Elle rougit un peu, et sa main glissa timidement vers son corsage qui donnait à penser que, le jour de la distribution des courbes, Laititia se trouvait manifestement en bout de queue.

Magrat prit prudemment un gâteau par son petit moule en papier. Certaines recettes de Nounou Ogg contenaient parfois des ingrédients... inhabituels, et elle avait déjà trois enfants. Elle grignota le petit gâteau du bout des dents, et les deux dames échangèrent les civilités d'usage. Magrat admira une aquarelle que Laititia avait peinte du géant de calcaire dans les dunes. Il était étonnamment détaillé, surtout du côté de son pantalon absent. Nounou aurait indubitablement apprécié.

Puis elle en vint au motif de sa visite. « Bon, attaqua-t-elle, je ne vous l'apprends pas, j'en suis sûre, Laititia, le royaume de Lancre en a souffert des elfes. Il faut y remédier.

— Oh là là, je dois vous dire que Roland compte écrire à maîtresse Patraque à propos de la vague de razzias d'elfes et pour lui demander ce qu'elle compte faire à ce propos. Nous avons reçu un grand nombre de plaintes, vous savez, et il est parti évaluer les dommages. » Laititia soupira. Elle sentait que son époux n'allait pas se contenter d'inspecter la casse et de lâcher des « tss, tss » ou des « Depuis quand est-ce que cela dure ? » Il devait assurer à ses métayers que quelqu'un se chargeait de l'affaire. Et Laititia lui avait bien fait comprendre qu'il ne s'agissait pas seulement de se montrer, mais de se relever les manches et de s'atteler à la

tâche aux côtés des hommes, ce qui serait bon pour le moral. Ce serait encore mieux s'il payait sa tournée au bistro une fois la journée de travail terminée et qu'il devenait non seulement le patron mais presque un ami. « Nous avons assez d'hommes ici, pas de doute, ajouta-t-elle, mais ils travaillent la plupart du temps dans leurs fermes. Ce serait bien vu que d'autres sorcières apportent leur soutien.

— Autant dire nous, malheureusement », traduisit aussitôt Magrat en insistant sur le « nous ».

Laititia paraissait embarrassée. « Je ne suis pas vraiment une sorcière, vous savez. »

Magrat observa la baronne. Laititia avait toujours l'air trempée comme une soupe, à donner envie de l'essorer à deux mains. Mais, des sorcières, il en existe de tous les formats et de toutes les tailles. Nounou Ogg et Agnès Crétine, par exemple, étaient franchement grassouillettes<sup>50</sup>, tandis que Sally Grande-perche-petite-boulotte faisait le yoyo en fonction des marées – et l'eau avait assurément du pouvoir. « Ma chère, vous vous sous-estimez, dit-elle. Et je sais ce que c'est. Je crois, ma chère, que vous craignez de ne pas être à la hauteur comme sorcière. Nous sommes toutes passées par là – c'est le lot des jeunes. Tiphaine m'a parlé de vous, vous savez. Personnellement, je ne sais pas comment je me débrouillerais dans une maison où rôde un squelette qui pousse des cris. C'est bien vous qui avez remis à un fantôme sans tête une citrouille à porter, non ? Et qui avez offert un nounours à un squelette hurleur pour le rassurer. Vous ne vous estimez pas sorcière, mais tout en moi m'affirme le contraire. J'aurais aimé rencontrer les opportunités qui se présentent à vous quand j'étais jeune.

— Mais je suis la baronne. Je suis une grande dame. Je ne peux pas être une sorcière. »

Magrat laissa échapper ce qui ressemblait à *pfffft*. « Et alors ? ajouta-t-elle. Je suis bien une reine, moi. Ma position ne m'empêche pas d'être une sorcière en cas de nécessité. L'heure est venue, ma chère, de cesser de penser à nous-mêmes, d'oublier qui nous sommes, de redescendre sur terre et de nous salir les mains. Tiphaine ne peut pas combattre les elfes seule, et c'est une guerre, une guerre qui durera si tout le monde n'y met pas du sien. »

Le flot d'arguments fit mouche. « Vous avez raison, bien sûr, convint la jeune baronne. Roland tombera naturellement d'accord avec moi, comme toujours. Je serai de la partie.

— Bien, fit Magrat. J'ai une cotte de mailles qui doit être à votre taille. Et maintenant, quand pouvez-vous partir pour Lancre ? Je crois que nous avons une réunion pour discuter de la situation. Vous savez voler à balai ou est-ce qu'il faut que je vous prenne sur le mien ? »

Tiphaine enfourcha son balai. Elle avait entendu dire au village que la vieille madame Pigeon était proche de la fin, et un sentiment de culpabilité l'avait submergée. Oui, elle avait deux exploitations. Oui, elle devait trouver quoi faire de Morelle. Oui, elle manquait de temps pour se reposer. Mais elle n'avait pas vu la vieille femme depuis plus d'une semaine, et une semaine suffisait pour qu'une vieille femme passe entre les mailles de la vie.

Morelle était juchée en croupe, et ses yeux perçants notaient tout. Notaient que les Pigeon n'avaient qu'un petit bout de terrain au sol si pauvre que le cultiver tenait du miracle, et que le sort de la famille dépendait essentiellement du maigre troupeau de moutons dans le champ près du cours d'eau.

Sidon Pigeon, le fils cadet, était là. Il paraissait curieusement beaucoup plus petit sans son superbe uniforme du chemin de fer. À la surprise de Tiphaine, il avait amené avec lui un nouveau copain de travail.

Morelle eut un mouvement de recul. « Un gobelin ! Chez eux. Tout puant... » dit-elle d'un air dégoûté.

Tiphaine se retint de lui flanquer un coup de pied. « Un gobelin tout à fait respectable », répliqua-t-elle d'une voix cinglante. Il était pourtant vrai qu'elle avait senti l'odeur dès son entrée dans la maison, même par-dessus les autres relents qui se côtoyaient allègrement dans l'intérieur crasseux. Elle salua le gobelin d'un signe de tête. Assis, les pieds sur la table, il mangeait ce qui ressemblait à une cuisse de poulet sur laquelle d'autres que lui – peut-être les chats – s'étaient déjà fait les dents. « L'ami de Sidon.

— Du-Piston-la-Vapeur, madame, se présenta joyeusement le gobelin. Travaille avec le fer et l'acier, moi...

— Tiphaine, dit aussitôt Sidon, vous venez voir Mémé ? Elle est couchée en haut. »

La grand-mère Pigeon était effectivement au lit, et Tiphaine ne lui donna pas de grandes chances d'en ressortir un jour. La vieille femme n'était guère plus qu'un sac d'os tout ridé, et ses doigts comme des brindilles agrippaient les bords d'une courtepointe délavée. Tiphaine tendit la main pour lui tenir la sienne et... fit ce qu'elle put pour la vieille dame, s'efforça d'extraire la douleur de la carcasse ratatinée...

Et un raffut de tous les diables monta du rez-de-chaussée.

« Sidon ! Ces sales fées ou j'sais pas qui... voilà qu'elles ont infecté la rivière. Elle est toute jaune ! Et y a des poissons crevés à flotter en surface ! Faut qu'on déplace les moutons – tout d'suite ! » Monsieur Pigeon avait l'air dans tous ses états en s'adressant à son fils.

Alors qu'un grondement de chaussures sortait de la maison, Tiphaine ne relâcha pas sa concentration, arracha davantage de douleur à la vieille Pigeon. Puis Morelle fut à ses côtés.

« Je ne comprends pas, dit-elle. Ce... gobelin est parti avec les humains.

— C'est ce qu'on appelle "aider", répliqua d'un trait Tiphaine en continuant de s'accrocher à la douleur dont elle avait débarrassé la vieille Pigeon. Tu te souviens ?

— Mais les gobelins et les humains ne s'aiment pas, insista une Morelle intriguée.

— Je te l'ai dit, Du-Piston-la-Vapeur est l'ami de Sidon. Il n'est pas question ici de s'aimer ou non. Il s'agit de se venir en aide. S'il y avait le feu ou autre chose au camp des gobelins, les humains les aideraient. » Elle baissa les yeux sur madame Pigeon ; à présent la vieille femme s'endormait. « Écoute, faut que je sorte une minute. Reste avec madame Pigeon, tu veux bien ? Préviens-moi si elle se réveille. »

Morelle était horrifiée. « Mais je ne peux pas, je suis une elfe ! J'ai déjà porté un panier. Je ne peux pas... aider encore un autre humain.

— Pourquoi ? lança sèchement Tiphaine. Du-Piston-la-Vapeur le fait bien. Les elfes vaudraient-ils moins que les gobelins ? » Mais elle n'avait pas de temps à perdre, aussi descendit-elle et balança-t-elle la douleur dehors dans un tas de pierres qui attendaient de servir à la construction d'un mur.

Malheureusement, la décharge s'accompagna d'une puissante détonation – il s'agissait d'une grosse quantité de douleur –, voilà sans doute pourquoi, quand elle remonta au premier, madame Pigeon s'était réveillée. S'était réveillée et avait demandé une tasse d'eau.

La vieille grand-mère fixait Morelle, un sourire sur sa figure poisseuse, tandis qu'elle tendait le bras vers la tasse. « Vous êtes une bonne fille, dame oui, disait-elle d'une petite voix. Une bonne fille... »

Une bonne fille ? Une bonne elfe ?

Morelle se posa les paumes sur le ventre. « Je crois que cela commence... dit-elle d'une voix douce en levant les yeux sur Tiphaine. Je sens une espèce de point chaud. Ici, dans mon ventre. Une petite chaleur. »

Tiphaine sourit, posa une main apaisante sur madame Pigeon puis prit Morelle par le bras. « J'ai besoin de ton aide, dit-elle. Les elfes ont infesté de gueulamour la rivière qui traverse plusieurs fermes... Est-ce que tu peux régler le problème ? » Elle marqua un temps. « En tant qu'amie, Morelle, je te demande de m'aider. Les Feegle peuvent m'aider pour les moutons, mais pas pour débarrasser l'eau du gueulamour. Seul quelqu'un de chez toi peut y arriver. »

Morelle se leva. « Un gueulamour de Fleur des Pois ? dit-elle. Ce sera facile de le supprimer. Cet elfe est faible. Et, oui, je t'aiderai, Tiphaine. Tu es mon... amie. » Le mot sonnait curieusement dans sa bouche, mais sa sincérité ne faisait aucun doute.

L'elfe s'en partit donc aux champs avec Tiphaine, passa devant les moutons craintifs dans la cour – dont certains, grâce aux Feegle jamais très loin, venaient de battre le record du comté de la course rivière-cour, parmi lesquels un jeune agneau carrément sur une patte – et descendit au cours d'eau bouillonnant.

Où elle régla effectivement le problème.

Et la petite chaleur en elle se mit à couver...

La vieille grange derrière la cabane de monsieur Le Crabe était remplie d'armes diverses, souvenirs d'une infinité de conflits, amoureusement graissées et scrupuleusement étiquetées.

« Je les collectionne, expliqua fièrement monsieur Le Crabe. Rapportées de toutes les campagnes que j'ai faites et puis d'autres encore. Faut toujours garder ses armes sous le coude. Comprenez, j'veux pas

médire des trolls ni des nains, mais on s'est battus contre eux plus d'une fois, alors moi j'conseille de s'tenir prêt. Suffit qu'on lâche un mot de travers, et, avant d'avoir compris, on se retrouve jusqu'aux genoux dans les nains. Y a toujours des hauts et des bas avec eux. On sait jamais à quoi s'en tenir. »

Geoffroy fit d'un œil ahuri le tour des parois de la grange. À bien y regarder, ce n'étaient partout qu'instruments de mort. Et lui se tenait là, le petit vieux souriant avec qui il venait de prendre une tasse de thé, les yeux brillants, prêt à affronter l'ennemi, surtout s'il n'était pas humain. Et on le connaissait sous le surnom du *Rigolard* ? Une chance qu'on ne l'ait pas appelé le Grognard.

« J'peux faire marcher un tour aussi bien que n'importe qui, déclara monsieur Le Crabe.

— Un tour, répéta Geoffroy. Ça vous fait des ébarbures, non ?

— Oh oui, une horreur quand on en reçoit dans les yeux. » Il sourit. « Et ça peut servir à quelque chose. » Un bref instant, il parut sur le point de reconduire Geoffroy dehors, mais il ne put résister : il fallait qu'il montre au jeune gars sur quoi il travaillait. « Viens, petit, dit-il. Vise-moi ça. Je voulais garder le secret tant que ce serait pas fini, mais à toi je peux bien le dire. »

Au fond de la grange se dressait une forme immense recouverte d'une bâche. Monsieur Le Crabe conduisit Geoffroy vers elle, leva le bras et tira d'un coup sec sur la bâche. Quand elle tomba, Geoffroy eut le souffle coupé.

La machine ressemblait à une grande sauterelle métallique, avec un contrepoids à un bout et une fronde en cuir géante à l'autre. Alors qu'il contemplait l'engin d'un air ahuri, Geoffroy se rappela en avoir vu de semblables dans les livres que monsieur Tortil lui avait montrés chez lui. « Ça m'a l'air dangereux, commenta-t-il.

— J'espère bien, répliqua monsieur Le Crabe. J'ai toujours voulu une de ces machines depuis que je les ai vues à l'œuvre. Les nains en avaient un peu dans ce goût-là qui pouvaient renverser les trolls carrément sur le dos. Les nains, ils connaissent des trucs, j'dois reconnaître, et moi j'suis un inconditionnel des engins défensifs des gnomes. » Il toussa. « L'idée m'est venue d'en fabriquer une après avoir vu les gars au bistro faire la danse des bâtons et des seaux<sup>51</sup>.

— Je vois, fit Geoffroy.

— Le capitaine Foulapaix est très impressionné, ajouta monsieur Le Crabe. Alors les gars et moi, on va l'essayer demain, mais là où personne nous verra. »

Ces vieillards ont certaines qualités, se dit Geoffroy. Ce n'est pas parce qu'ils sont vieux qu'ils sont forcément impotents.

48 Parfaitement exact. Comme le dit la blague classique, il manque à la plupart des habitants de ce village plusieurs tranches pour faire un pain.

49 La vie est ainsi faite ; dès que deux nobles dames, ou davantage, se réunissent, les petits gâteaux sont indispensables. Sinon le ciel risquerait de leur tomber sur la tête.

50 Un qualificatif très aimable pour Agnès et que seuls ses amis employaient.

51 Une danse qu'il ne faudrait pratiquer qu'hors de la présence des femmes. Quand on y a assisté, on sait pourquoi.



## CHAPITRE 17

### DÉBATS DE SORCIÈRES

*Par la porte débarrée, le seigneur Déon se glisse dans le vieux manoir décrépit. Il gravit l'escalier grinçant en mouchant au passage les bougies des appliques, puis il ouvre une porte non verrouillée et entre en catimini dans une chambre d'enfant, où une jeune bonne qui berce un bébé lève la tête, le fixe dans les yeux puis sort une épingle effilée de son panier...*

Assises dans la grande salle du château de Lancre avec leurs alliés et amis, Tiphaine et les sorcières du pays se proposaient d'élaborer un plan de bataille.

Ça n'avait pas été une mince affaire de faire venir et d'installer tout le monde. Geoffroy avait accompli un boulot formidable : il avait battu le rappel des renforts de toute la région, avait volé des heures en tous sens pour porter le message de Tiphaine à toutes les sorcières qu'elle connaissait, n'était-ce que de nom.

Même madame Fortuit, l'aveugle, et Sally Grande-perche-petite-boulotte étaient venues, avec madame Proust d'Ankh-Morpork. Et il y avait aussi un groupe de jeunes sorcières : Annagramma Falcone, Pétilia Tendon, Basine Brouhaha, Henrietta Filoute et d'autres. Sous l'œil attentif de la reine Magrat, Laititia avait coché dès leur arrivée leurs noms sur la liste de Tiphaine.

Avoir une reine en soutien était un atout, songea Tiphaine quand madame Persoreille était entrée et avait voulu régenter tout le monde – Magrat y avait mis aussitôt le holà, car même madame Persoreille sentait qu'on n'ergotait pas avec la royauté. Mais gérer tout un troupeau de sorcières, c'était comme porter un plateau chargé de billes. Les sorcières s'y entendaient pour se caresser mutuellement dans le mauvais sens du poil, et de petites querelles naissaient, s'atténuait, disparaissaient et revenaient. C'était ridicule, et tout le monde le savait, mais elles ne pouvaient pas s'en empêcher.

Geoffroy trouvait sa justification en de telles occasions. Chaque fois qu'éclatait une chamaillerie, il intervenait en trouvant le mot juste et le sourire amical. Le regarder imposer subtilement le calme était un pur bonheur, se disait Tiphaine. On n'était pas loin de voir le calme lui sortir des oreilles.

« Mesdames, dit-elle en déclarant la séance ouverte, voici le problème. Les elfes sont revenus, cette fois en force. Et, si on ne les arrête pas rapidement, la situation va vraiment s'envenimer. Je sais que certaines d'entre vous ont déjà croisé des elfes – elle lança un coup d'œil à Nounou Ogg et Magrat –, mais ce sera pour beaucoup la première fois. Ce sont des ennemis redoutables. »

Morelle se tenait debout sur un côté de la salle, presque trop réservée dans sa tenue de laitière. Elle ne paraissait pas très redoutable, mais quelques vieilles sorcières l'observaient comme si elles venaient de flairer une mauvaise odeur.

Madame Persoreille émit des *tut-tut*, comme sur le point de prendre la parole, mais Pétilia fut plus rapide. « Tiph, tu es sûre que c'est une bonne idée de permettre à une elfe de nous écouter ? demanda-t-elle.

— T'inquiète pas, ma fille, dit Nounou Ogg. Si notre petite copine tente un sale coup, ça va péter des flammes, j'veux l'garantis. Y aura plus d'elfe, sûr !

— La dernière fois que c'est arrivé, le roi des elfes est intervenu, non ? demanda Annagramma Falcone en regardant Nounou Ogg.

— Parfaitement, mais à peine. Tiphaine est déjà passée l'voir, mais le Cornu a pas l'air intéressé. On peut pas lui faire confiance, n'importe comment.

— Le temps s'écoule différemment dans son royaume, expliqua Tiphaine. Même s'il se décidait à intervenir, ça pourrait aussi bien être tout de suite que le mois prochain ou dans un an.

— Et les mages ? lança une autre sorcière. Pourquoi ils sont pas venus ?

— Ah, ceux-là ! grogna Nounou. Le temps qu'ils accouchent d'un sortilège, les elfes auront passé les montagnes du Bélier et seront loin. » Elle rajusta sa position et renifla. « Non, c'est une affaire de sorcières. Les mages, ils restent le cul collé sur leurs chaises, le nez dans des livres. » Elle cracha le dernier mot avec un regard en coin à madame Persoreille, qui était évidemment connue pour sa passion de l'écrit<sup>52</sup>.

Magrat intervint aussitôt. « Nous avons aussi tout le soutien de Lancre que Vérence et moi pourrons réunir.

— Ben, ça, c'est mon Shawn », précisa Nounou d'un air satisfait. Shawn Ogg était à lui seul l'armée de Lancre, de même que son laveur de bouteilles, majordome, jardinier, trompette et – une fonction dont il aurait bien aimé se passer – son préposé à l'inspection des garde-robés et au ramassage des pots de chambre. « Et m'est avis que mon Jason pourra nous fournir quelques fers à cheval. Vu que c'est lui le forgeron », ajouta Nounou pour qui ne le savait peut-être pas déjà.

Geoffroy toussa. « J'ai creusé quelques idées avec certains des vieux messieurs, dit-il d'une voix douce. Nous avons... quelque chose qui pourrait être utile, je crois.

— Et il y a Hodgesouille », enchaîna Magrat. Hodgesouille, le fauconnier royal, était un personnage surprenant : même le gueulamour n'avait semblait-il pas prise sur lui, sans doute parce qu'il passait tellement de temps avec ses oiseaux bien-aimés qu'il était désormais en partie faucon lui-même dans sa tête et qu'il n'acceptait pas de partager son espace avec un autre prédateur. Beaucoup croyaient que c'était aussi ce qui retenait les rapaces de lui crever les yeux.

Madame Persoreille lâcha un rire confiant. « Alors où est le problème, si je puis me permettre ? Nous sommes nombreuses ici. Sûrement plus nombreuses que nécessaire pour quelques elfes. » Elle lança un coup d’œil méprisant à Morelle.

Nounou Ogg explosa. « Non, on est pas assez nombreuses ! On est combien de sorcières ici ? » Elle fit du regard le tour de la salle. « Dix, douze p’t-être – davantage si on compte Geoffroy, Laititia et les p’tites encore en apprentissage –, mais seulement la moitié d’entre nous sont des sorcières confirmées qu’ont vraiment de l’expérience. Les elfes sont sournois. Avant qu’on s’en aperçoive, on est déjà sous l’emprise de leur gueulamour. Ils s’amènent en douce – comme un pet silencieux mais dévastateur – et on est contaminé avant d’avoir eu le temps de se boucher l’nez. Même Mémé Ciredutemps avait du mal à résister à leur pouvoir. Elle se bagarrait dur, et vous vous rappelez toutes comment elle était. Ils ont pas réussi à la battre – mais c’était à un cheveu. Mesdames, ces elfes sont atroces. On a raison d’avoir la trouille. Ils font des... trucs aux gens. Pour les posséder.

— J’en ai fait moi-même l’expérience, ajouta Magrat. Sous l’emprise du gueulamour, on se sent tout petit, moins que rien. Celles d’entre nous qui sont déjà passées par là ne pourront jamais trop mettre les autres en garde.

— Vous exagérez, je le crains. Il n’y a rien de gueulamoureux là-dedans, objecta madame Persoreille d’un ton méprisant en pointant le doigt vers Morelle.

— Ben, vous avez sûrement jamais croisé de fées. Sinon, vous en porteriez les marques », cracha Nounou. Sa figure avait pris une teinte inhabituelle, et Tiphaine s’empressa d’intervenir avant que des étincelles ne se mettent réellement à voler.

« Mesdames, mesdames, je crois qu’il serait utile d’avoir une petite démonstration du pouvoir d’un elfe. Morelle, serais-tu disposée à nous donner un aperçu de ton gueulamour ? »

Un chœur d’inspiration collective s’échappa de l’assemblée quand les sorcières comprirent ce que proposait Tiphaine.

« Fais attention, Morelle. Très attention. Celles d’entre nous qui connaissent le gueulamour vont te tenir à l’œil. J’espère sincèrement qu’on n’aura pas de problème. »

Et Morelle répondit d'un sourire – un sourire pas très agréable, nota Tiphaine.

« Mesdames, dit Magrat aux autres afin de les mettre en condition. Être une sorcière, c'est être imbu de soi – et aussi responsable de soi. Ce serait plus prudent de nous surveiller mutuellement quand le gueulamour commencera son œuvre.

— Balivernes ! lança madame Persoreille. Je suis ma propre maîtresse et le serai toujours. Je suis une sorcière, quoi que vous pensiez, et je ne donne pas dans les contes de fées.

— Vous vous contentez d'les écrire, répliqua Nounou Ogg d'une voix mielleuse.

— Mais pas comme un reflet de la réalité, se défendit madame Persoreille. C'est permis. »

Nounou Ogg la dévisagea et songea : C'est ce qu'on verra.

« Mesdames, demanda Tiphaine, vous êtes prêtes ? » Quelques hochements de tête et des « oui » lui répondirent, aussi poursuivit-elle : « Morelle, s'il te plaît, montre-nous ton gueulamour. » Et elle referma la main sur la couronne du berger dans sa poche – d'ici peu, elle le savait, il lui faudrait se cramponner fermement à sa conscience d'elle-même. *In, deus, trwas, psalmodia-t-elle tout bas. In, deus, trwas.*

Morelle commença lentement. Son petit visage rusé de laitière s'éclaira d'une lumière éclatante, s'illumina de beauté, de distinction, puis elle fut soudain l'être le plus resplendissant de la salle.

Fantastique.

Merveilleux.

Enchanteur.

Sensationnel.

L'atmosphère suait le gueulamour, et Tiphaine entendait presque les sorcières le combattre. Les inexpérimentées – Annagramma, Pétulia et Laititia, Basine et Henrietta – paraissaient soudain toutes molles, et leurs têtes évoquaient celles de poupées.

Pétulia – comme beaucoup de ses consœurs – succombait au sentiment ensorcelant que le monde lui appartenait, le monde entier, avec tout ce qu'il contenait. Puis son rêve – comme celui des autres – s'effilocha. *Pour qui se prenait-elle ? Personne ne l'aimait, personne ne tenait à elle. Elle valait moins que rien. Elle n'intéressait personne. Tout le monde savait*

*qu'elle n'avait aucun talent. La mort serait tellement préférable. Il vaudrait peut-être mieux finir piétinée dans la fange par les cochons, et même ça serait encore trop bon.* Elle hurla.

Tiphaine se dirigea vers Morelle, et, comme si une bulle éclatait, l'elfe interrompit son charme et le gueulamour disparut. Mais tout le monde dans la salle paraissait secoué. Sauf, nota Tiphaine, madame Persoreille.

« Alors, qu'est-ce qui s'est passé ? lança la vieille sorcière d'un ton autoritaire. Qu'est-ce que vous faites, toutes ?

— Madame Persoreille, vous ne vous êtes pas sentie une quantité négligeable, une peste, un gâchis d'espace ? Sans espoir de rachat ? »

La figure de madame Persoreille n'exprimait que l'ahurissement.

Morelle la regarda, puis à nouveau Tiphaine. « C'était comme se cogner contre un rocher, dit-elle. Celle-là a quelque chose d'intéressant... quelque chose qui lui manque. » Elle se tourna pour fixer madame Persoreille. « Êtes-vous sûre de ne pas être une elfe ? demanda-t-elle.

— Quel toupet ! Je suis Laitie Persoreille. Personne ne peut m'empêcher d'être moi !

— Loin de nous cette idée, la rassura Tiphaine. Mais toutes les autres ont été touchées. Et là, mesdames, il n'y avait qu'une elfe. Imaginez ce que ça donnera quand on en affrontera une horde entière.

— J'avais l'impression de voir mon père, déclara Geoffroy. J'ai entendu une voix me dire que j'étais un incapable et que je le resterais toujours. Une souris, un asticot, quelqu'un qu'on ne regrette pas. Il n'était jamais content de rien. »

Ses paroles retentirent dans la salle, et, vu la tête des sorcières, chacune comprenait exactement ce dont il était question.

La démonstration terminée et Morelle revenue dans sa modeste tenue de laitière, il n'y avait pratiquement plus de quoi se chamailler.

« Bon, chères consœurs, la cause est entendue, dit Tiphaine. On sait qui on affronte et ce qu'on doit faire, à savoir empêcher les elfes d'entrer dans notre monde. Il y a peu de chances qu'on arrive à les tuer tous. » Elle hésita. « Ce qu'il faut, c'est leur faire comprendre qu'ils n'auront pas la partie facile et que ce serait une très bonne idée pour eux de s'en retourner là d'où ils viennent.

— Alors, intervint la reine Magrat, de combien de temps disposons-nous pour nous préparer ? »

Tiphaine soupira. « On ne sait pas. Mais ils ne vont pas tarder, j'ai l'impression. » Elle se tourna vers Morelle, qui se rapprocha alors du milieu de la salle.

« Le "quand", dit l'elfe, sera sûrement à la pleine lune. Un instant de... dénouements.

— Ce soir, donc... murmura Magrat.

— Et si je connais bien Fleur des Pois, poursuivit l'elfe, le "où" sera sur tous les fronts dont les défenses risquent d'être faibles.

— Qu'esse t'en penses, Tiph ? demanda Nounou Ogg. Ils sont déjà venus dans le Causse, pas vrai ? Et même ici, à Lancre – en passant par les Danseurs. »

Morelle hocha la tête. « Ils viendront par ces deux entrées, dit-elle. Et ensuite ils se déployeront. » Elle frissonna.

Tiphaine prit alors le commandement. « Bon, on va devoir leur résister sur deux fronts, du coup. Ici, à Lancre, et plus loin dans le Causse. » Elle fit du regard le tour de la salle. « Il va falloir diviser nos forces.

— Ben, fit Nounou Ogg, tu peux compter sur moi. J'ai toujours été une battante. Faut ça pour être sorcière. On a pas à s'inquiéter – eux, si. Si vous arrivez à flanquer un elfe par terre et que vous lui balancez de bons coups de pied, il fera moins le gueulamoureux. Croyez-moi, même les elfes ont des parties sensibles qui supportent mal le contact des semelles. »

Tiphaine jeta un coup d'œil aux chaussures de Nounou. On les aurait crues sorties des mains d'un forgeron, ce qui était sûrement vrai dans leur cas. Un coup d'un de ces godillots, et... salut, l'elfe ! Ça ne les tuerait peut-être pas, mais ils ramèneraient moins leur gueulamour, pas de doute.

« Ils savent où se trouvent les cercles de pierres, dit-elle, mais, par Éclair et Tonnerre, vaudrait mieux pour eux qu'ils s'en tiennent à l'écart. Après tout, on sait nous aussi où se trouvent les pierres, et on est des malins, nous les humains. On peut être mauvais comme des teignes par-dessus le marché. Quand il le faut, m'est avis. » Elle se tourna vers Morelle, qui observait tout le monde attentivement. « Qu'est-ce que tu en dis, Morelle ? »

L'elfe sourit. « Vous autres les humains, vous êtes bizarres, répondit-elle. Parfois aimables et stupides, mais aussi extraordinairement dangereux. Vous êtes très peu nombreux, et vous avez beaucoup d'elfes

ligués contre vous. Pourtant je crois que ce traître de Fleur des Pois n'a aucune idée de ce qu'il va affronter. Et j'en suis bien contente. »

Tiphaine hocha la tête. Magrat, Nounou Ogg, madame Persoreille à la résistance surprenante – Laitie Persoreille, se dit-elle, ne se réduisait pas à ce que laissaient entendre ses bijoux magiques et ses tenues fantaisistes –, les autres sorcières de Lancre, madame Proust, Geoffroy et Méphistophélès. Faudrait bien que ça suffise.

« Je crois que vous servirez bien Lancre, dit-elle en faisant le tour des visages. Mais il faut que je retourne au Causse. C'est mon pays.

— Qui aurez-vous pour vous aider au Causse, si je puis me permettre ? demanda madame Persoreille.

— Ben, fit Tiphaine, il y a miss Tique – une femme formidable, je suis sûre que vous en conviendrez, et qui s'excuse de son absence aujourd'hui. » Disons plutôt, songea-t-elle, qu'elle aurait été présente si je l'avais retrouvée. « Et aussi Laititia. » Elle se tourna vers la jeune baronne, qui s'efforçait d'afficher un air brave. « Et il y a la terre elle-même, évidemment. Mais n'oubliez pas, j'ai d'autres alliés admirables. On n'est pas toutes seules. » Elle gardait un œil sur le tas de balais près de la porte, où elle voyait la figure de Rob Deschamps, manifestement accompagné d'un fort effectif de son clan, même s'ils n'avaient pas été invités. Elle se mit à rire ; ils avaient dû venir avec Magrat et Laititia, se dit-elle. « Mesdames, annonça-t-elle, permettez-moi de vous présenter... les Nac mac Feegle ! »

Des murmures montèrent de l'assemblée de sorcières quand une marée de peaux bleues et de tartans envahit la salle – certaines sorcières n'avaient pas encore croisé de Feegle. Tiphaine entendit Nounou Ogg chuchoter à la reine Magrat, mais pas assez bas : « Range tout ce qui s'boit à la cave.

— Ach, vos aetes une michante sorcieure cruelle, win, ou je m'apaele pwint Robin Deschamps », gémit Rob.

Magrat éclata de rire. « Rob Deschamps, vous êtes une guerre à vous seul, mon vieux ! Bienvenue au palais, mais ne buvez pas tout, s'il vous plaît. Du moins tant que nous n'aurons pas gagné la guerre.

— Cha, c'eut parleu, ma ch'tite – je veux dire, vot rinnitude. Quand y a une guaere, y a un Nac mac Feegle. »

Le clan déversa un déluge de « miyards », et Rob Deschamps s'écria : « Win, ameneuz-les-nos, et les cops de pieud vont pleuvwar. » D'autres vivats saluèrent ces paroles, et Grand Yann sauta en l'air en braillant : « Va vos falwar faere atinsion, mes ch'tits. Nos travayons pwint dans la finesse, nos dounons des cops de pieud.

— Quand Morag leu plongera sus la tchaete, son bec et ses saeres leu coperont le soufe. Et elle paese lourd.

— Réjouissons-nous de les avoir de notre côté », dit Tiphaine. Elle adressa un regard réprobateur à madame Persoreille qui prenait l'air hautain. « C'est vrai que ce sont des diamants bruts, mais on ne trouve pas sur le Disque de meilleurs combattants. » Et elle espéra que madame Persoreille n'entendait pas les marmonnements.

Guiton Simpleut : « C'eut kwa ? Nos avons voleu des djamants ?

— C'eut une maniaere de parleu, espace de simpleut. » Rob Deschamps.

« Mais nos avons pwint de maniaeres. Nos y taenons bocop, vos saveuz bieu. » À nouveau Guiton Simpleut.

« C'eut un idiome.

— Qui vos traeteuz d'idiome ? »

Tiphaine se mit à rire toute seule. La kelda avait manifestement veillé à enrichir le registre d'expressions du clan.

Rob brandit sa claymore, ce qui fit reculer deux ou trois sorcières d'un pas, puis il bondit sur une table et embrassa la salle d'un regard mauvais. « Ach, je vwas que la dame Morelle est maetnant aveu nos, dit-il. La ch'tite michante sorcieure jaeyante et la kelda crwaent que nos devons oublier cette elfe, qu'il faut la laisseu tranquie. Mais, poursuivit-il en fixant Morelle, nos allons la survaeyeu de preus, de traes preus, win. Not kelda, c'eut une tende, elle est tende comme la piaere, not kelda, vos saveuz – pwint quaestchon pour elle de laisseu un gars rompe un sermaet et s'en sorti !

— Mon cher monsieur Feegle, dit madame Persoreille, nous tenons un conseil de guerre, alors il nous faut discuter de stratégies et de tactiques.

— Ach, be-en, vos poveuz si cha vos chante, mais nos sommes des Feegle et nos perdons pwint not temps aveu des afaeres pareyes. Ce qu'il faut, c'eut manieu la claymore pou faere le plus de mo possible. Et si vos y arriveuz pwint, le dernieu aercours, c'eut le cop de boule. »

Tiphaine vit la tête que faisait madame Persoreille. « Vous vous en sentez capable, madame Persoreille ? » lança-t-elle joyeusement.

Elle eut droit à un regard mauvais. « Je donnerai le coup de boule si je le juge utile », répondit madame Persoreille. À la grande surprise de Tiphaine, les autres sorcières applaudirent une madame Persoreille pour une fois tout sourire.

« Ben mwa, je vourwa pwint contrarieu une sorcieure aussi michante, déclara Rob Deschamps.

— Ni mwa, renchérit Grand Yann. Elle est aussi monvaese qu'une leuve.

— Alors la bataye sera dans quel plache, michante sorcieure des collines ? » demanda Rob.

Un nouveau rugissement fusa du groupe de Feegle, et une forêt d'épées et de gourdins miniatures se dressa d'un coup.

« Nac mac Feegle yo ho !

— Un bon cop de pieud aux ch'tits enmaerdeus.

— Ni rwa ! Ni rinne ! Fini de s'faire awwar ! »

Tiphaine sourit. « Si Morelle ne se trompe pas, les elfes arriveront la nuit prochaine – quand la pleine lune brillera dans le ciel. Mesdames et Geoffroy, dit-elle à l'assemblée de sorcières, allez vous reposer. Je dois maintenant retourner à mon exploitation, mais bonne nuit et bonne chance.

— Que les runes de la providence nous guident et nous protègent tous », ajouta d'un air solennel madame Persoreille, toujours désireuse d'avoir le dernier mot.

Tiphaine adorait sa petite chambre, la même depuis son enfance. Ses parents n'y avaient rien changé, et, sauf en cas de pluie ou de tempête, elle y dormait la fenêtre ouverte.

Pour l'heure, fatiguée par le vol retour, tendue dans l'attente de ce que la nuit allait apporter mais espérant prendre quelques heures de repos, elle y savourait l'atmosphère familière dans laquelle elle puisait des forces.

Des forces venant du sentiment qu'elle se trouvait exactement à sa place. Elle était une Patraque.

« Je me lève Patraque et je me couche Patraque », murmura-t-elle en souriant. Une des blagues de son père, et elle roulait des yeux étant plus

jeune quand elle l'entendait répétée à longueur de temps, mais, aujourd'hui, c'était comme une chaleur qui l'enveloppait.

Et il y avait la bergère en porcelaine sur l'étagère.

Mémé Patraque.

Et, à côté, elle avait rangé la couronne du berger.

Transmise de Patraque en Patraque au fil des générations.

Pays sous la vague. C'était ce que voulait dire le nom de Tiphaine en langue feegle. Tir-far-thóinn ; « Tiphan », l'appelait la kelda. Le son de son nom était magique, de la magie de l'aube des temps.

La nuit était douce. Elle se dit qu'il lui fallait vraiment dormir – elle ne serait bonne à rien si elle ne se reposait pas –, mais, allongée sur le lit, la chatte Toi pelotonnée contre sa chaleur, elle écoutait les chouettes. Les hullements venaient de partout, comme s'ils voulaient la prévenir.

Par la fenêtre, elle voyait monter la lune, sphère d'argent qui éclairait le ciel, qui montrait le chemin aux elfes...

Les yeux de Tiphaine se fermèrent.

Et, quelque part au fond de son être, son moi profond se retrouva dans un puits de calcaire, la couronne du berger à la main. La lumière de la pleine lune éclairait les cinq replis de l'objet, qui luisait comme un aquarium hors du temps.

Elle entendit alors sous elle le rugissement de la mer ancienne dont la voix était prise au piège des millions de tout petits coquillages qui constituaient le Causse.

Et elle nageait...

Un poisson étrange à grosses dents venait vers elle, grand et massif.

À cet instant, le docteur Billebaude<sup>53</sup> lui apparut en pensée et y alla de son explication. « *Dunkleosteus* », dit-il alors qu'une autre bête de la taille d'une maison passait près d'elle. Le *mégalodon* était un gigantesque carnivore, hérissé de plus de dents que n'en avait jamais vu Tiphaine en même temps. Puis il y eut les scorpions de mer – des horreurs cuirassées et griffues. Mais aucun ne lui prêta attention. Comme si elle avait le droit d'être là.

Puis arriva une bête plus petite, véritable explosion d'épines bleues qui remarqua Tiphaine.

« *Echinoïde*, souffla Sensibilité Billebaude.

— Exact, dit l'animal. Et je suis la couronne du berger. J'ai le silex en mon cœur. Et j'ai beaucoup d'usages. Certains m'appellent oursin, d'autres céraunie, mais ici et maintenant appelez-moi couronne du berger. Je cherche un vrai berger. Où trouve-t-on un vrai berger ?

— On va voir ça, s'entendit répondre Tiphaine. Je m'appelle Tiphaine Patraque, et mon père est le roi des bergers.

— Nous le connaissons. C'est un bon berger, mais pas le meilleur. Vous devez trouver le roi des bergers.

— Ben, fit Tiphaine, je ne suis qu'une sorcière, mais je vous aiderai si je peux. Je travaille dur, surtout pour les autres.

— Oui, fit l'échinoïde. Nous le savons. »

Je parle à une bête qui vit sous la mer, songea Tiphaine. C'est normal, ça ? Première vue, pas second degré, se souvint-elle.

« C'est curieux, dit la voix du docteur Billebaude sous son crâne. Mais pas plus que tomber dans un trou de lapin avec un paquet de cartes. »

Voyons voir, faut réfléchir, dirent son deuxième et troisième degré. Si des bêtes douées de la parole étaient monnaie courante, on le saurait, alors il doit s'agir de quelque chose qui ne s'adresse qu'à moi.

La voix vint de nulle part, comme si elle participait de cet océan des premiers âges : « *Tiphaine Patraque est la première parmi les bergers parce qu'elle place les autres avant elle-même...* »

Et la couronne du berger était chaude dans sa main, une lueur d'or s'échappait de ses profondeurs. Un héritage transmis dans sa famille de génération en génération, jusqu'à Mémé Patraque puis Joseph Patraque, et maintenant Tiphaine...

Après quoi la mer disparut, et elle fut de nouveau dans le puits, mais la magie était toujours là, car elle vit des ossements s'extraire tout, tout doucement du calcaire et se redresser, se rassembler... pour former deux silhouettes...

Tonnerre et Éclair ! Les chiens de Mémé Patraque. Les meilleurs dont puisse rêver un berger. Des chiens pour le meilleur d'entre eux.

Ils étaient à présent à ses pieds, les oreilles dressées, et Tiphaine avait l'impression de pouvoir les toucher en tendant la main. *Presque*. Mais pas vraiment. Car, si elle les touchait, si elle se liait aux deux chiens, ne risquait-elle pas de finir comme eux, dans le calcaire sous forme d'ossements... ?

« Viens, Tonnerre. Approche, Éclair », murmura-t-elle, et les ordres familiers lui donnèrent du courage.

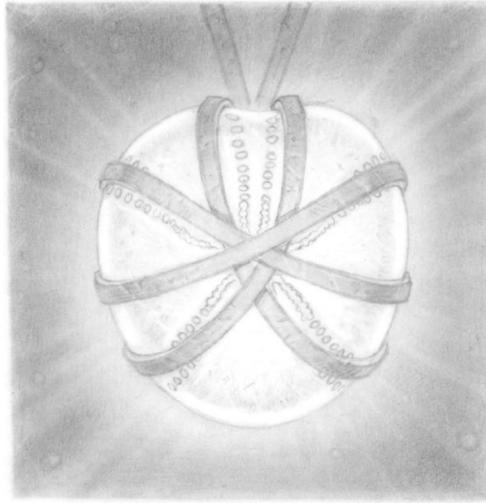
Puis elle se réveilla d'un coup, de retour dans sa chambre, Toi étendue en travers de ses pieds et les yeux immenses d'une chouette en suspension dans l'obscurité des arbres dehors.

Et quelqu'un tapait à la fenêtre.

*Tandis que la pleine lune brillait de tous ses feux au-dessus des cercles de pierres, éclairant un chemin pour ses enfants indociles qui arrivaient à cheval dans toute leur splendeur...*

[52](#) La plupart des sorcières classiques en activité estimaient qu'un livre était surtout utile accroché à un clou dans les cabinets.

[53](#) Une partie du docteur, en tout cas, ses souvenirs s'étant relogés dans la tête de Tiphaine suite à certains événements dans les premiers temps de sa carrière de sorcière. Les connaissances assez pédantes du mage, surtout dans le domaine des langues anciennes, se révélaient parfois bien pratiques, comme lorsqu'elle voulait déchiffrer certains menus de restaurant à Ankh-Morpork.



## CHAPITRE 18

### LA COURONNE DU BERGER

Tiphaine reconnut la figure de Rob Deschamps. « Les enmaerdeus ont passeu la porte, maetessse Tiphaine. Cha coumaeche !

— Alors criez “miyards” et lâchez le clan ! » ordonna-t-elle tandis qu’un petit groupe de Feegle sortait tant bien que mal de sous le lit où ils montaient la garde. L’un d’eux s’était visiblement caché dans ses chaussures... et il donnait des coups de poing aux lacets en braillant : « Praeneuz cha, espacees de sales monstres torteyeux ! »

Les chaussures, songea Tiphaine. Je regrette de ne pas avoir apporté celles de Mémé Ciredutemps pour le combat de cette nuit. Elles m’auraient donné de la force. Puis elle se reprit : Non. C’est mon pays. Mon territoire. Mes pieds. Mes chaussures. Ma manière d’agir...

Mais elle se morigéna quand même en se démenant pour enfiler sa robe et se dit qu’elle aurait dû dormir habillée.

Tu parles d’un chef !

Tandis qu’elle chaussait ses souliers en trébuchant, elle sentit un poids dans la poche profonde de sa belle robe noire... et elle en sortit la

couronne du berger qu'elle avait cru poser sur l'étagère. L'avait-elle mise dans sa poche plus tôt dans la nuit ? En prévision de cet instant ?

« C'est quoi, cette couronne du berger ? demanda-t-elle à la lune. Elle sert à qui ? »

Et la réponse lui tomba dans la tête. « À Tiphaine Patraque, Pays sous la Vague. »

Elle entoura le silex d'une lanière de cuir qu'elle se passa autour du cou. Elle irait à la bataille avec son pouvoir près du cœur, se dit-elle. Le pouvoir de générations de Patraque. De Mémé Patraque. Des bergers de tous les temps.

Puis elle dévala l'escalier dans le noir, sortit en verrouillant la porte derrière elle, et ne s'étonna pas de voir Toi, la chatte, perchée à l'avant de son balai, où elle ronronnait d'un air avantageux, pendant que Morelle arrivait en trébuchant du fenil, Ch'tit Arthur le Dingue à ses côtés.

Peu après elle fendait la nuit argentée sur son balai, l'elfe Morelle cramponnée à sa taille, les Feegle accrochés aux brins, suivie des chouettes, en escadron volant de soutien...

À Lancre, Nounou Ogg dormait, et ses ronflements auraient scié des rondins. Une petite explosion se produisit soudain – *grumph !* – et le chat, Gredin, se réveilla et flaira l'atmosphère.

Nounou, elle, avait dormi tout habillée. Après tout, se disait-elle, qui savait à coup sûr quand les elfes allaient débarquer ?

« Gredin, ordonna-t-elle, sonne la cloche du château. »

Il n'y eut d'un coup plus de chat mais une traînée féline indistincte qui filait vers le château, suivie de l'odeur inimitable et persistante de Gredin. Quand le garde le vit foncer dans sa direction et le dépasser, il se précipita sur ses traces dans le clocher.

Dès que la grande cloche se mit à sonner, des lumières fleurirent à mesure qu'on allumait des bougies aux fenêtres du château, bientôt à celles de tout Lancre. La cloche ! Qui annonçait quel danger ?

Dans la chambre royale, la reine Magrat poussa du coude son époux, qui se frottait encore les yeux. « Vérence, dit-elle, aide-moi à boucler mon écusson, tu veux bien, chéri ? »

Le roi soupira. « Écoute, pourquoi n'irais-je avec toi ? Ce sera dangereux. »

Magrat lui fit un sourire. De ceux dont on gratifie des maris aimants mais parfois agaçants. Elle était en terrain connu. « Eh bien, il faut que quelqu'un reste chez nous, dit-elle. C'est comme aux échecs, tu sais. La reine sauve le roi.

— Oui, chérie », fit le roi avant d'ouvrir le placard qui contenait l'armure de la reine Ynci. Ynci avait été la reine guerrière la plus redoutable que Lancre ait connue. Enfin, à ce qu'on racontait, vu qu'elle n'avait jamais existé. Mais le peuple de Lancre n'avait pas voulu qu'un détail aussi insignifiant l'empêche de l'inclure dans son Histoire, aussi avait-on fabriqué une armure en accord avec un portrait. Magrat la portait la dernière fois qu'elle avait affronté les elfes, et il lui paraissait normal de la porter à nouveau.

Lorsque le placard s'ouvrit, elle crut entendre l'écho lointain d'un appel aux armes. L'armure de la reine Ynci avait une vie propre, et elle brillait en permanence, même dans le noir. Vérence l'aida à boucler la cuirasse – qu'elle préférait appeler en secret corselet, ça faisait plus féminin –, puis elle glissa les pieds dans les sandales à pointes aux semelles épaisses et se coiffa du casque ailé. Enfin le baudrier de cuir paracheva le harnachement.

Vérence voulut la prendre dans ses bras mais préféra y renoncer. Il y avait trop de pointes, de toute façon. Il aimait cependant sa femme à la folie, aussi proposa-t-il encore de participer à la bataille annoncée.

« Magrat, mon amour, murmura-t-il, je trouve humiliant qu'un roi ne combatte pas.

— Tu es un très bon roi, Vérence, lui assura son épouse, mais c'est un travail de sorcières. Et il faut que quelqu'un veille sur le peuple et nos enfants. » La reine – Magrat, en l'occurrence – chancela sous le poids de l'armure, et elle fit appel tout bas à un peu de magie. « Reine Ynci, reine Ynci, allégez votre armure. » Soudain, elle se sentit forte, plus forte qu'elle ne l'avait jamais été.

Elle saisit une arbalète d'une main, son balai de l'autre et descendit l'escalier presque en volant jusqu'à la grande salle, où les autres sorcières, pour la plupart en peignoir, la regardèrent fixement en imaginant les hypothèses les plus folles. Les hypothèses les plus folles prennent des formes diverses, et celles que ses consœurs, certaines encore en sous-

vêtements, lancèrent à son propos restèrent accrochées dans les poutres du plafond.

De la voix de la reine Ynci, Magrat s'écria : « Debout, les filles, sus à l'ennemi. C'est parti, mesdames, alors enfilez vos culottes les plus robustes et tenez vos balais prêts ! » Elle adressa un regard noir à la seule sorcière habillée des pieds à la tête et tirée à quatre épingles en trois minutes, à la surprise générale. « Cela vaut aussi pour vous, madame Persoreille. »

Un vague remue-ménage se produisit au fond de la salle, suivi d'un craquement soudain, et un groupe de sorcières se figea.

« Qu'est-ce qui se passe ? s'écria Magrat de la voix de la reine Ynci.

— C'est seulement Sally Grande-perche-petite-boulotte : elle a mis les deux pieds dans la même jambe de culotte ! » expliqua madame Proust. Entourée de collègues, Sally Grande-perche-petite-boulotte – pour l'heure petite et courtaude, comme un orage à basse altitude – fut vite remise debout.

« J'ai consulté mes diagrammes, déclara madame Persoreille d'un air avantageux. Les présages sont bons.

— Bah, les présages, on en a dix pour un sou, répliqua madame Proust. J'en ai à revendre. Après tout, on est des sorcières. »

Et le fantôme de la reine Ynci ordonna par l'entremise de Magrat : « À nos balais ! »

Dans la vieille grange de monsieur Le Crabe, Méphistophélès posa doucement un sabot sur la forme endormie de Geoffroy. Le jeune homme bondit de la paille et découvrit que les vieux, qui avaient bivouaqués avec lui dans la grange en prévision de la bataille à venir, s'étaient déjà levés dans un concert de craquements et faisaient leur toilette dans un seau.

Il les observa. Ils avaient passé la majeure partie de la soirée à riboter et raconter des histoires de l'époque où ils étaient tous jeunes, beaux, en bonne santé et n'avaient pas à se soulager la vessie trop souvent.

Ils avaient réussi à obtenir de leurs épouses une libération conditionnelle en leur faisant croire qu'ils se réunissaient à la grange pour boire quelques coups et évoquer des souvenirs. Les épouses, comme à leur habitude, avaient affublé leurs hommes de grosses écharpes, de moufles

réunies par une ficelle et de bonnets de laine sur lesquels culminait hélas un pompon.

Le capitaine Foulapaix – le chef militaire attesté de la bande – annonça : « Il est temps d'aller chercher le putain d'engin de Rigolard. »

Geoffroy contempla les guerriers du capitaine et soupira intérieurement. Y arriveraient-ils ? C'étaient des vieux. Puis il réfléchit : Oui, ce sont des vieux. Et depuis longtemps, autant reconnaître qu'ils ont appris plein de trucs. Comme mentir, avoir de l'astuce et, plus important, simuler.

« Nous nous battrons sur les montagnes. Nous nous battrons sur les rochers. Nous nous battrons par-dessus les collines et dans les vallées<sup>54</sup>. Nous ne nous rendrons jamais ! » rugit le capitaine Foulapaix, aussitôt acclamé.

« Ils vont pas aimer ce qui va leur arriver ! s'écria Tape Tremblote en faisant des moulinets inquiétants – très en rapport avec son nom – avec ce qui ressemblait à une baïonnette rouillée au-dessus de sa tête. Ils vont pas aimer ça, ah non, pas du tout ! »

Méphistophélès grogna quand Geoffroy l'attacha à sa petite carriole, que les vieux avaient remplie de sacs mystérieux avant de boire le reste de la nuit, et tous deux sortirent de la grange à la suite de la bande.

Le capitaine Foulapaix n'avait pas besoin de dire à ses hommes de se déplacer discrètement. C'est ce qu'ils faisaient naturellement. C'étaient les pointes de vitesse qui risquaient d'être plus épineuses. Ils pénétrèrent donc tout doucement dans le bois avant d'arriver là où ils avaient caché l'engin de monsieur Le Crabe, camouflé sous des branchages.

Geoffroy les regarda tracter la machine dans la clairière. Ils l'arrêtèrent au milieu, l'air menaçant. Entourée de buissons. Attendant son heure. Comme un gros insecte.

Un insecte au dard mauvais...

Plus haut, du côté du cercle de mégalithes connu sous le nom des Danseurs, le seigneur Déon exultait. Ses elfes gambadaient autour des pierres, voltigeaient entre elles et tordaient métaphoriquement le nez au Cornemuseux, au Tambourineur et au Sauteur, les plus connus des mégalithes. La résistance de la porte était dérisoire, et le gueulamour des elfes... redoutable.

« Ils ne sont même pas ici à nous attendre ! jubilait le seigneur Déon. Crétins d'humains ! Il nous suffit de descendre par ces bois, et nous serons au centre de Lancre en une seule charge irrésistible. Sans compter que la lune est pleine et de notre côté. »

Et, dans la lumière argentée de la lune, les elfes, certains à cheval, dans un tintement de grelots et un cliquetis de harnais, descendirent la colline en direction des bois.

Mais, alors qu'ils approchaient de la lisière des arbres, Déon vit un jeune garçon sortir sur le sentier, accompagné d'un animal. Un bouc.

« Qui es-tu, petit ? demanda-t-il. Écarte-toi. Je suis un prince des elfes et tu me bouches le passage. Écarte-toi si tu ne veux pas que je me fâche.

— Ma foi, répondit Geoffroy, je ne vois pas pourquoi je vous obéirais. Je vous conseille de faire demi-tour, monsieur, et de repartir d'où vous venez, ou il vous en cuira. »

Le seigneur Déon éclata d'un rire sonore. « Nous allons t'emmener, mon garçon, et les épreuves que tu subiras quand nous te ramènerons chez nous seront très désagréables. Ce sera ta punition pour t'être opposé à un prince des elfes.

— Mais pourquoi, monsieur ? Je ne vous veux aucun mal. Je n'ai pas d'armes. Pourrions-nous en discuter calmement ? Il semble que je vous ai mécontenté, et je vous en demande pardon. » Geoffroy marqua un temps. Il voulait établir la paix entre eux, mais autant demander au marteau d'être d'accord avec l'enclume. « Nous sommes quand même entre gens civilisés, conclut-il.

— Là, petit, tu viens de marcher sur la queue du serpent, s'exclama le seigneur Déon.

— Je ne crois pas, non, répliqua tranquillement Geoffroy. Je vous connais, monsieur. Je sais ce que vous êtes. Vous êtes une petite brute. Je les connais, les petites brutes, oh oui ! Je les connais depuis toujours. Et, croyez-moi, j'en ai vu de pires que vous.

— Tu n'es rien, petit. Nous allons te tuer de toute façon. Et pourquoi un bouc, si je peux me permettre ? Ces bêtes-là sont idiotes. »

Geoffroy sentit son calme le quitter. Il ne valait rien. Un asticot. Un incapable. Il était impuissant, redevenu bébé... Et, tandis que l'elfe parlait, il entendit un écho sous son crâne. *Même si je te laisse vivre, tu*

*resteras un moins que rien.* Cette fois, c'était la voix de son père, et il resta comme pétrifié.

« Tu pleures, petit bébé ? demanda le prince des elfes d'une voix doucereuse.

— Non, répondit Geoffroy, mais, vous, c'est pour bientôt. » Car il venait d'apercevoir l'éclat d'une fourrure rousse de renard suspendue à une lanière de cuir sur la poitrine du prince, et la rage commençait à grandir en lui. « Nous ne sommes pas ici pour vous... divertir », lança-t-il en rejetant le gueulamour de son esprit dans un puissant effort de volonté.

Il claqua des dents, et Méphistophélès bondit sur l'elfe.

Suivit un véritable ballet en accéléré. Le « mince des ténèbres » pirouettait en portant des coups terribles. Il se servit d'abord de ses dents, puis de ses sabots et enfin de ses cornes. Le seigneur Déon tourbillonnait, projeté de tous côtés dans les airs, et les autres elfes reculèrent hors de portée du maelström.

« Vous n'êtes qu'un illusionniste, dit Geoffroy au prince meurtri. Et vous ne faites plus illusion. » Puis il s'écria : « Il a son compte, messieurs ! C'est le moment de le faire payer. »

Les branchages s'écartèrent, et on entendit un claquement quand monsieur Le Crabe brailla : « Gardez vos chapeaux sur la tête, les gars, et masquez-vous les yeux. » Puis sa machine chanta, sa fronde décrivit un arc de cercle et projeta dans l'espace un nuage d'ébarbures scintillantes mortelles qui retombèrent comme une pluie venue de nulle part sur les elfes.

Tape Tremblote applaudit. « Ça leur plaît pas ! Oh, ça non !

— Des ébarbures », commenta Nounou Ogg d'un ton approbateur depuis un côté du bois, où elle attendait en compagnie de plusieurs sorcières – prêtes à intervenir pour ce que le capitaine Foulapaix avait appelé un mouvement de tenailles, madame Persoreille et d'autres sorcières étant postées de l'autre côté. « Des copeaux de ferraille, expliqua Nounou à ses collègues. Des bouts tout p'tits. Très malin, ça. On les balance sur les elfes, et ils endurent le martyre. Ils en ont partout, de ces p'tits bouts. Et j'dis bien partout. »

La machine du Bâton et du Seau de Lancre chanta encore. Et encore. Chacune de ses détentes était suivie de cris de guerre qui remontaient à

d'antiques batailles et rivalisaient avec ceux des Feegle. En ce jour entre tous, les vieux étaient plus jeunes qu'ils le croyaient.

Les elfes étaient bel et bien vaincus, ils hurlaient de douleur et se convulsaient sous l'effet du métal dévastateur qui mettait leur gueulamour en lambeaux. Beaucoup remontèrent la colline en se traînant vers les Danseurs, tandis que ceux qui avaient échappé à la pluie d'ébarbures se retrouvaient pris en sandwich entre les deux groupes de sorcières.

D'un côté, Magrat s'évertuait à rendre la vie impossible aux rescapés. Son armure la protégeait de leur gueulamour pendant que son arbalète leur décochait des carreaux mortels et que du feu lui fusait des doigts ; du coup, les cavaliers venus combattre sur du chaume d'achillée tombaient comme des mouches à mesure que les flammes embrasaient les tiges.

De l'autre côté, les elfes essayaient l'assaut de madame Persoreille. Et ils ne savaient pas comment s'y prendre avec elle. Elle les invectivait comme une terrifiante directrice d'école sur laquelle ils n'exerçaient aucune prise ; elle restait imperméable à leur gueulamour. Elle brandissait en outre un parapluie qu'elle avait ouvert, et c'était étonnant la misère qu'il causait aux elfes : ses baleines métalliques les repoussaient, les piquaient aux points sensibles.

« Je suis une dame de fer, pas de celles qui font volte-face », rugit-elle. Elle tourbillonnait au milieu de l'ennemi comme une trombe et, quand l'un tombait à terre, Sally Grande-perche-petite-boulotte, soudain très grosse et très lourde, s'asseyait et rebondissait dessus à coups redoublés. Dans le même temps, madame Proust projetait ses articles fantaisie – qui opéraient désormais comme le prétendait la publicité – pour enfermer les elfes dans des spirales de sortilèges qui aspiraient leur gueulamour et se l'appropriaient.

Les jeunes sorcières entraient et ressortaient de la mêlée, elles plongeaient avec leurs balais du haut des cieux et lançaient des sortilèges sur tous les elfes qu'elles voyaient : le feu grillait les envahisseurs sur place, et le vent soufflait la poussière dans les yeux des chevaux et la folie dans leurs têtes, si bien que les bêtes se cabraient et jetaient leurs cavaliers à terre. Suivaient alors des craquements quand Nounou Ogg s'aménait avec ses très, très grosses chaussures. Celles constellées de clous.

Pétulia, confrontée à un elfe, livrait une autre forme de bataille : l'elfe projeta vers elle son gueulamour sous forme de tessons qui scintillaient

dans l'espace, et Pétulia répliqua de sa voix douce et de toute la puissance de sa volonté, en usant de ses paroles hypnotiques, irrésistibles, qui rasèrent l'elfe comme elles rasaient ses chers cochons, qui l'anesthésierent jusqu'à ce qu'il s'écroule d'un air théâtral à ses pieds.

« Hah ! Plus facile que les cochons ! réagit Pétulia. Moins intelligents. » Et elle se tourna vers l'adversaire suivant...

Durant une accalmie arriva Hodgesouille, son gerfaut favori au poignet : dame Elisabeth, une descendante de la célèbre dame Jeanne. Il ôta le chaperon du rapace, qui se jeta avec entrain dans la bagarre et frappa de ses serres acérées l'elfe le plus proche entre les deux yeux. Puis son bec entra dans la danse...

En définitive, la bataille de Lancre fut de courte durée. La reine Magrat se fit amener tous les elfes survivants devant elle. « Même les gobelins sont plus malins que vous – ils travaillent avec nous désormais », leur dit-elle. Elle paraissait grande et invincible dans son armure hérissée de pointes, coiffée de son casque dont les ailes luisaient d'un éclat d'argent au clair de lune. « Cela ne peut plus durer. Vous auriez pu tout avoir. Maintenant, repartez vers vos terres de désolation. Et revenez en bons voisins – ou ne revenez pas du tout. »

Les elfes eurent un mouvement de recul. Mais le seigneur Déon, que les ébarbures dévastatrices avaient mis en sang et dont la tenue guerrière n'était plus que lambeaux avachis, défia encore les sorcières en battant péniblement en retraite : « Nous avons peut-être perdu cette bataille, gronda-t-il, mais nous n'avons pas perdu la guerre. Parce que notre seigneur Fleur des Pois forcera quand même votre monde à s'incliner devant nous. »

Puis ils disparurent.

« J'ai comme dans l'idée, les filles, déclara Nounou Ogg, que c'est toujours pareil. On s'bat contre les elfes à tout bout d'champ, et faut toujours qu'ils reviennent. C'est p't-être une bonne chose, non ? Pour qu'on garde l'œil ouvert, pour qu'on s'endorme pas. Nous donner du pain sur la planche, pour qu'on oublie pas comment faut s'battre. Et, au bout du compte, vivre, c'est s'battre contre tout. »

Elle éclata pourtant de rire quand elle entendit les vieux messieurs gravir la colline en chantant : « Il était une fille qui s'appelait Suzon, Et qui aimait à rire avec tous les garçons, Ah, la sal... » La suite de la

chanson se volatilisa obligéamment quand le capitaine se rappela juste à temps comment se terminait le couplet.

Le capitaine Foulapaix se pencha vers Nounou. « Ils sont venus par les Danseurs, c'est ça ? demanda-t-il. On va répandre un anneau d'ébarbures tout autour des pierres. Ça leur fera passer le goût de s'amuser. Ils seront coincés hors de notre monde pour toujours.

— Ben, m'est avis que ce serait un bon début », reconnut Nounou.

Mais le seigneur Déon avait raison sur un point. Les elfes avaient peut-être perdu la bataille à Lancre, mais la guerre n'était pas finie pour autant. Car, bien des kilomètres plus loin vers le Bord, le seigneur Fleur des Pois avait effectivement passé le cercle de pierres sur le Causse, suivi d'une meute des siens.

Une effervescence indescriptible secoua le tertre des Feegle quand les guerriers du clan surgirent de chaque faille et recoin pour combattre. Ce n'était partout que chaleur et vacarme. On aurait pu qualifier les lieux de termitière géante – pas devant les Feegle, à moins d'avoir envie de ramasser ses dents par terre –, car il y régnait la même agitation. L'avant-garde fila même pour ainsi dire à toute vapeur, mais, comme il s'agissait des Feegle, ça se chamaillait dans les rangs, ainsi qu'il était notoirement d'usage dans le clan.

Quand Tiphaine arriva au tertre avec Morelle, la foule se dispersa en direction des mégalithes.

La porte était tombée aux mains des elfes.

Qui se dirigeaient maintenant vers eux en une troupe magnifique de seigneurs et de dames dont le clair de lune rehaussait la splendeur. Leur gueulamour saturait l'atmosphère.

Miss Tique attendait. Une miss Tique devant un tableau appuyé sur plusieurs bâtons qu'elle avait commodément attachés ensemble pour former un chevalet. Et sur le tableau était écrit PLN. Telle une maîtresse d'école résolue à ne pas se laisser interrompre au milieu d'une leçon, elle réclamait d'une voix insistant l'attention des jeunes Feegle tandis qu'elle attachait à son balai un curieux filet, enchevêtrément intriqué de nœuds et de boucles soigneusement entrelacés.

« N'oubliez pas, je veux que vous le gardiez en un seul morceau », insistait-elle.

Quelques minutes plus tard, ce fut la mêlée. Plus précisément, une mêlée de mêlées. Il flottait une odeur piquante, et Tiphaine identifia l'afflux d'électricité statique. Comment les elfes pouvaient-ils être bêtes au point de se lancer à l'assaut en plein orage ? se demanda-t-elle. Ne se rappelaient-ils pas qu'elle s'était autrefois servie du tonnerre et des éclairs pour les vaincre ? Le ciel crépitait. Elle avait des fourmillements dans les cheveux. Elle voyait partout l'arrivée d'un déluge, elle reconnaissait les signes d'une tempête épouvantable en formation.

Au moment où la sourimuse de Rudmaet Ch'tit Guillou Gromenton glapissait un hymne de guerre – dans le ton idéal pour mettre à mal les oreilles des elfes – s'éleva le hurlement lointain d'un train à Deux-Chemises. Un rugissement de fer et d'acier, un mugissement qui décrétait : Ce monde n'est pas pour les elfes !

Feegle et elfes étaient à présent aux prises et se livraient un combat sans merci d'un côté ni de l'autre. Tiphaine voyait que les Feeble employaient leurs méthodes bien à eux, entre autres en se faufilant sous les vêtements des elfes pour les assaillir de l'intérieur. S'il y avait bien une chose que les elfes détestaient, c'était porter une tenue pleine d'accrocs, et un œil au beurre noir nuisait aussi à leur image. Les manières doucereuses en prennent un coup avec un coquart, se dit Tiphaine.

Elle éclata soudain de rire. Ça faisait un bail qu'elle n'avait pas croisé Horace le fromage<sup>55</sup>, mais elle le voyait à présent rouler lourdement sur tous les elfes à terre, et, une fois qu'ils étaient aplatis, les jeunes Feeble se mettaient à leur tour à l'œuvre avec leurs gros souliers, mais aussi avec leurs gourdins double-plaisir qui décrivaient des courbes dans l'espace, frappaient les elfes à la tête puis revenaient joyeusement pour un nouveau lancer. Et, oui, Margot était parmi eux – une Feeble combattant aux côtés de ses frères ! Et combattant même plus rageusement qu'eux. Une Ynci en miniature, songea Tiphaine. La jeune Feeble attendait une occasion comme celle-ci pour faire ses preuves, alors malheur aux elfes qui lui barraient le chemin. C'était un petit pas pour une fille feeble, mais un grand pas pour toutes les femmes feeble !

Miss Tique survolait à présent la bataille, le curieux filet de corde accroché sous son balai rempli de jeunes Feeble. À mesure qu'elle défaisait les nœuds, les ch'tits hommes libres en tombaient pile sur les crânes ennemis. *Crac ! Bing ! Vlan ! Puis Aargh !* de la part des elfes.

La sorcière transportait aussi de petites bouteilles – des mixtures préparées dans sa roulotte qu'elle vidait désormais avec jubilation sur la tête des chevaux des elfes dans des piqués vertigineux. Les chevaux marquaient un temps après avoir absorbé la mixture, puis ils se mettaient à loucher et à s'emmêler les sabots. Ils perdaient alors l'équilibre et s'écroulaient en jetant à terre leurs cavaliers aussitôt submergés de Feegle.

Laititia était désormais arrivée, à l'appel de Hamish, et elle sauta à la volée de cheval, la mine résolue, une cotte de mailles d'emprunt pardessus sa robe. Elle ondoya entre les elfes – ses déplacements avaient quelque chose de magique et on aurait dit une déesse des eaux qui s'insinuait partout : sans réfléchir, mais sans que rien puisse l'arrêter non plus. Les chevaux ennemis encore debout s'enlisèrent brusquement dans une fondrière où les Feegle se trouvaient pour les maintenir dans le bourbier.

On avait pourtant l'impression que les Feegle, miss Tique et Laititia peinaient à triompher des elfes. Malgré les ch'tits hommes libres qui se répandaient dans les sous-vêtements de l'ennemi et les mettaient en charpie, Tiphaine comprit que les Nac mac Feegle risquaient bel et bien d'avoir le dessous.

Morelle pointa le doigt vers Fleur des Pois en selle sur un destrier noir, et Tiphaine piqua du balai pour aller affronter le chef des envahisseurs. Les favoris de l'elfe s'éparpillèrent à son arrivée en voyant son air fulminant.

Fleur des Pois riait. « Ah, la petite paysanne. Quel plaisir de te revoir ! »

Elle sentit l'attraction qu'exerçait son gueulamour, mais la rage est un outil précieux, et elle ne supportait pas la mine rigolarde de l'elfe, une mine imbue d'elle-même. Qui s'adulait plus que tout au monde.

« Fleur des Pois, c'est un nom franchement ridicule pour un elfe de votre importance », dit-elle un peu puérilement.

Puis, d'un coup, l'elfe bondit de son cheval et se dressa devant elle, le sabre à la main. Il ne riait plus, et ses yeux n'exprimaient plus que le mal.

« Ne la touche pas, Fleur des Pois », lança une voix.

Morelle s'avancait, son gueulamour revenu dans toute sa gloire, les cheveux veinés d'argent au clair de lune, ses nouvelles ailes resplendissantes. Elle avait retrouvé un port de reine, et son regard passait

lentement en revue les guerriers derrière son seigneur félon. Sa présence dégageait une telle force que même les Feegle se figèrent dans le silence soudain.

« Pourquoi suivez-vous ce... renégat ? demanda-t-elle aux guerriers. C'est moi votre reine légitime, et je dis que vous ne devez pas vous commettre dans de telles actions. Il existe... d'autres moyens. » Elle pivota d'un bloc, et ses robes tournèrent en spirale autour de sa silhouette élancée. « Voilà ce que j'ai appris. Et cette jeune fille – elle montra Tiphaine du doigt – est mon amie. »

Tiphaine ne put empêcher ce qui suivit.

« Ton amie ? cracha Fleur des Pois. Il n'y a pas d'amis pour les elfes. »

Il leva le bras, et son sabre pourfendit Morelle dans un chuintement horrible. La reine bascula, s'écroula aux pieds de Tiphaine, où elle se convulsa pendant ce qui sembla durer une éternité : des myriades de visages et de formes apparurent et disparurent en tremblotant, comme dénués de substance, avant de se figer enfin en un tas pitoyable. Tiphaine recula en chancelant, horrifiée. *Fleur des Pois avait tué la reine des fées !*

Pire, il avait tué son amie.

Fleur des Pois, savourant cet instant, tourna vers elle un visage anguleux dépourvu de pitié. « Tu n'as plus d'amie maintenant ! »

L'atmosphère se chargea soudain de glace. « Vous avez tué l'une des vôtres pour m'atteindre, maudit elfe, dit Tiphaine avec froideur tandis qu'une colère portée au rouge bouillonnait en elle. Morelle voulait explorer une nouvelle voie, une alliance d'humains et d'elfes, et vous l'avez tuée.

— Petite imbécile ! persifla Fleur des Pois. Tu crois pouvoir te dresser contre moi ? Faut-il que tu sois bête ! Nous les elfes, nous avons bien connu la sorcière qui patrouillait autrefois aux limites de ce monde... mais, toi, tu n'es qu'une gamine bouffie d'orgueil parce que tu as un jour eu de la chance contre une reine défaillante – il jeta un regard méprisant au petit tas qui avait jadis régné sur le royaume des fées – et je vais maintenant te faire mourir à côté de ton amie. » Il cracha le dernier mot, et son gueulamour serpenta vers Tiphaine, se faufila sous son crâne jusque dans ses pensées.

Tiphaine eut un mouvement de recul tandis que lui revenait subitement en mémoire la voix de Nounou Ogg : *T'es celle qui doit s'occuper de*

*l'avenir, c'est ce que m'a dit Mémé Ciredutemps. Et, quand on est jeune, on a beaucoup d'avenir.* Eh bien, Mémé Ciredutemps avait peut-être eu tort. Il ne lui restait pas beaucoup d'avenir.

Elle avait déçu tout le monde.

Elle avait voulu être la sorcière de deux exploitations. Et avait laissé tomber tout le monde...

Elle était allée voir le roi des elfes. Il l'avait envoyée promener...

Elle s'était fait une amie de Morelle. À présent la reine des elfes était morte...

Elle affrontait un puissant seigneur elfe qui allait la tuer...

Elle méritait de mourir...

Elle était seule...

Puis elle se ressaisit. Elle ne méritait pas de mourir. Et elle n'était pas seule. Elle ne le serait jamais. Pas tant qu'elle foulait sa terre. Sa terre à elle. La terre des Patraque.

Elle était Tiphaine Patraque. Pas Mémé Ciredutemps, et pourtant une sorcière à part entière. Une sorcière qui savait exactement qui elle était et comment elle voulait travailler. À sa manière. Et elle n'avait pas déçu, parce qu'elle avait à peine commencé...

Elle releva la tête. Glaciale. Furieuse. « Vous m'avez traitée de paysanne, dit-elle, et je vais veiller à ce que le pays vous mette à mort. »

La terre lui parlait à présent, se répandait en elle, balayait le gueulamour de l'elfe ainsi qu'une poussière négligeable, et l'atmosphère crépitait, comme chargée d'éclairs.

Oui, se dit-elle. Éclair et Tonnerre. Les deux chiens étaient morts depuis longtemps, on les avait enterrés dans les collines à côté de Mémé Patraque, mais leur force habitait la jeune sorcière.

Et elle se tenait fermement sur ses jambes, les pieds dans l'herbe, et le murmure de la mer d'autrefois enflait à travers ses semelles. La terre. L'eau.

Elle leva les bras. « Tonnerre et Éclair, à mes ordres. » Le feu et l'air. Au moment où elle absorbait le pouvoir des deux chiens, un éclair zébra le ciel et le tonnerre gronda. La couronne du berger s'éclaira d'une lueur d'or sur sa poitrine – au centre de tout, au tréfonds de son être. La lueur monta de son sommet pour envelopper la jeune sorcière, pour la protéger, pour adjoindre son énergie à la sienne.

Et le ciel se fendit en deux.

Jamais n'avait éclaté pareil orage. Un orage vengeur que fuyaient les elfes, ou plutôt qu'ils cherchaient à fuir, parce que les Feegle faisaient front en travers de leur route et qu'ils n'avaient aucune tendresse pour les elfes. Au milieu du carnage et des cris, Tiphaine eut l'impression qu'elle ne maîtrisait plus les événements. Elle n'était plus qu'un canal pour la colère du Causse.

La terre tremblait sous ses pieds, se secouait comme un animal blessé au bout d'une laisse, qui aspire à se libérer. Et la couronne du berger brillait devant elle comme un objet vivant.

Une couronne du berger, pas une couronne royale.

Une couronne pour qui savait d'où il venait.

Une couronne pour la lumière solitaire qui zigzaguait dans le ciel nocturne, à la recherche d'un unique agneau perdu.

Une couronne pour le berger qui ne faisait point défaut pour éloigner les prédateurs.

Une couronne pour le berger capable de travailler avec les meilleurs chiens dont pouvait rêver un éleveur de moutons.

Une couronne du berger.

Et elle entendit encore la voix. *Tiphaine Patraque est la première parmi les bergers parce qu'elle place les autres avant elle-même...*

Un roi des bergers.

Non... une reine.

Il lui fallait présenter des excuses à la couronne, elle le savait, des excuses pour avoir laissé les elfes s'introduire et menacer le pays, aussi murmura-t-elle : « Je suis Tiphaine Patraque, et je suis partie intégrante du Causse. Purifions le Causse ! »

Et le monde changea.

Dans la cité d'Ankh-Morpork, Sort cracha des calculs pour Cogite Stibon, qui remarqua qu'une réponse était soulignée...

Au même instant, un petit garçon prenait la main de sa mère et disait : « Maman, les gros méchants sont partis... » Il tenait un train en bois dans l'autre main et portait en bandoulière un petit sac à dos rempli d'outils. Il

fera peut-être mécanicien dans ce nouveau monde quand il sera grand, songea sa mère.

Et, au royaume des fées, retentit un claquement soudain, comme si un fil reliant les deux mondes venait d'un coup de se rompre...

La bataille faisait toujours rage – il était difficile d'arrêter les Feegle une fois lancés –, et Tiphaine s'y déplaçait comme dans un rêve. Les elfes s'efforçaient maintenant de fuir, mais la terre donnait l'impression de les retenir, et elle chuchota : « Je te demande, Causse, de m'amener le roi des elfes ! »

La danse pesante du pays suivit alors un autre tempo.

De la poussière s'éleva, et apparut soudain le roi des elfes – la puanteur, les cheveux longs et les bois sur la tête ne laissaient place à aucun doute. Oh, cette puanteur ! Elle avait sa vie propre. Mais, d'une certaine façon, se dit Tiphaine, elle exprimait la virilité.

La silhouette immense se dressa au-dessus d'elle. « Alors, maîtresse Tiphaine, je ne dirai pas “ravi de te revoir”, lui jeta le roi. Mais je dois avouer ma... surprise. Tu m'as déjà surpris, se rappela-t-il tout haut, par le cadeau que tu m'as laissé. Une... cabane. À quoi vous servent, à vous autres les humains, ces cabanes, comme vous lesappelez ? » Il paraissait intrigué.

« À assouvir nos... passions. On y invente l'avenir, répondit Tiphaine. Et ceux qui ont longtemps vécu y retrouvent leurs souvenirs.

— J'ai beaucoup de souvenirs, dit le roi. Mais j'ignorais que tu avais le pouvoir de m'offrir de nouvelles distractions, de m'initier à de nouveaux plaisirs. Rares sont ceux en ce monde ou en d'autres capables d'en faire autant. »

Le roi voyait maintenant en Tiphaine davantage qu'une jeune fille, elle en était consciente. Il lui témoignait cette fois du respect. Mais lui aussi méritait du respect, aussi inclina-t-elle la tête à son intention, mais très brièvement.

« Je te prie de m'excuser pour les têtes brûlées de mon royaume, reprit-il paresseusement d'une voix douce exquise. C'est très agaçant pour moi. Sûrement aussi pour toi. » Il eut un regard noir pour Fleur des Pois, tout tremblant, puis pour le cadavre de Morelle. « Toi, l'elfe, tu as tué ma

reine, Morelle, ma dame, par pur dépit », gronda-t-il. Le roi des elfes se redressa alors de toute sa taille et frappa d'une main qui abandonna un cadavre à terre. Son recours insouciant et désinvolte à la violence secoua Tiphaine, malgré tout ce qu'elle savait des elfes. « Je regrette d'en être arrivé là, dit-il, mais ils ne comprennent rien d'autre. L'univers tourne, malheureusement ; il tourne, et nous devons nous adapter au changement ou aller voir ailleurs. Nous avions ici un monde agréable, maîtresse. » Le roi haussa les épaules. « Dommage, l'inconvénient de ce fer. Mais, comme l'univers tourne, maîtresse Tiphaine, peut-être aurons-nous l'occasion de nous revoir, lors d'un prochain tour et en de meilleures circonstances.

— Oui, dit Tiphaine, peut-être. Maintenant, disparaissez de mon pays. » Sa voix était dure. Un sifflement aigu fusa au loin, auquel répondit le crissement du premier train du matin quittant la gare de Deux-Chemises. « Écoutez, Votre Majesté. C'est la chanson du cinq heures vingt-cinq pour Lancre, et c'est ça votre avenir, monseigneur. Une vie de métal si vous restez.

— Ces mécaniques sont intéressantes. J'ai des outils dans ma cabane, et je me demande si on ne pourrait pas fabriquer de tels "trains"... sans fer, dit le roi avant d'ajouter d'un air rêveur : Je suis un homme de magie, alors je devrais pouvoir obtenir ce que je veux.

— Mais c'est impossible, objecta Tiphaine. Les chemins de fer ne sont pas pour vous. »

Et, quand il s'en alla, le roi des elfes lui parut songeur.

Alors que les derniers elfes s'esquiaient en clopinant pour regagner leur pays, elle se tourna vers Rob Deschamps. « Rob, on va enterrer dame Morelle ici, là où elle est tombée, dit-elle doucement. Je marquerai l'emplacement par un cairn. On se souviendra de cette journée. On se souviendra d'elle. » Puis elle ajouta tout bas, quasiment pour elle seule : « Il faut qu'on s'en souvienne. »

54 Rien de tout ça ne manquait à Lancre, il avait donc le choix en matière de champs de bataille. Du moment qu'ils se situaient sur des bosses ou dans des creux.

55 Horace était un fromage cannibale, membre adopté du clan feegle.



## CHAPITRE 19

### LA PAIX

À mesure que la matinée avançait, les Feegle s'installaient pour un banquet, l'occasion pour eux de boire, manger, boire encore et raconter des histoires de hauts faits, certains plus hauts qu'eux-mêmes.

Rob Deschamps s'adressa à Tiphaine : « Ben, maetnant, nos sommes maetes du taerin ! Dekaeneuz adon dans le terte. Jeannie sera traes binaese de vwar vot jolie frimousse. »

Et Tiphaine se glissa dans le tertre, qui lui parut plus vaste que la dernière fois. La grande salle grouillait de silhouettes bondissantes et de kilts virevoltants : les Feegle dansaient leurs *reels* – il n'y avait pas d'heure pour un bon reel, et le claquement des chaussures par terre était comme un défi lancé à l'univers. Et puis, bien entendu, chacun d'eux voulait que ses congénères n'ignorent rien de sa conduite exemplaire face aux elfes.

Tous les jeunes sans exception tenaient à ce que Tiphaine – leur michante sorcière des collines – sache combien ils avaient été braves.

Tandis qu'ils se rassemblaient autour d'elle, elle leur demanda : « Comment vous vous appelez, les gars ? »

Ch'tit Colomb, intimidé, répondit : « Mwa, c'eut Colomb, maetesse.

— Enchantée, fit Tiphaine.

— Win, maetesse, et li, c'eut mon fraere Colomb.

— Tous les deux ? s'étonna-t-elle. Ça n'est pas gênant ?

— Ach non, je sais qui je swis, et li sait qui il est aetou, tout come not ote fraere Colomb.

— Et la bataille vous a plu ?

— Ach win, nos les avons bieu batus. Le chef nos fait travayeu dur, vos saveuz. Nos devons savwar manieu la massue, la lance et la hache. Et, bieu seur, les pieuds. Chaque fwas que nos trwas faisions tombeu un enmaerdeu par terre, nos cochures entraient en acsion. »

Les vieux messieurs descendaient le sentier au pas.

Et ils avaient désormais une nouvelle chanson, une chanson qui commençait par : « Du sol, du sol, du soldat, oui, j'envie la vie ! » Et, à chaque couplet, à chaque pas, ils se redressaient, plus grands et plus forts.

*Du sol, du sol, du soldat, oui, j'envie la vie !  
Pour le, pour le, pour le roi, la gendarmerie,  
La pile, la pile, la pile à l'ennemi nous foustrons,  
Car il, car il, car il se la prendra bien profond !*

Et ceux qui étaient mariés embrassèrent leurs femmes – qui n'avaient pas vu leurs époux aussi sémillants depuis des années – avant de se rendre au bistro pour tout raconter à leurs copains.

Assis sur une borne devant la buvette, une bière réjouissante à la main, le capitaine Foulapaix déclama : « Peuple de Lancre, nous les rares élus, les très vieux élus, nous avons humilié les elfes ignominieux. On dit que les vieux oublient, mais nous oublierons pas. Pas demain la veille. Nous nous croyions vieux, mais nous avons découvert aujourd'hui que nous étions toujours jeunes. »

Une autre tournée s'imposait. Puis une autre, tout le monde tenant à payer un coup aux vieux héros, jusqu'à ce que plus personne ne tienne à

rien, surtout pas debout. Ce qui n'empêcha pas un cri de s'élever : « On a bien le temps de prendre un dernier cruchon, non ? »

Le lendemain, alors que la lune montante annonçait la tombée de la nuit, Geoffroy descendit de son balai, qu'il laissa en vol stationnaire à proximité. Tiphaine lui cria : « Je ne comprends toujours pas comment tu réussis à faire ça !

— Aucune idée, Tiphaine – tout le monde le fait, non ? répliqua-t-il. Voilà les autres, demandons-leur. »

Effectivement, les autres sorcières approchaient, Nounou Ogg et Magrat en tête. Le moment était venu de regarder à nouveau vers l'avenir, un avenir que les elfes n'encombraient plus désormais. Mais le présent, ma foi, le présent s'encombrat, lui, de bavardages et papotages de sorcières échangeant leurs récits des deux batailles.

Rob Deschamps avait allumé un fanal, et Tiphaine regarda les dernières sorcières décrire des cercles dans le ciel, le temps de trouver l'une après l'autre leur piste d'atterrissage. Mais aucune ne laissa son balai en vol stationnaire – Geoffroy était manifestement le seul capable d'un tel exploit.

« Je me demande s'ils vont se ramener en douce, dit Nounou Ogg au bout d'un moment. On peut pas faire confiance au Velu. Il a essayé de te charmer, Tiph, d'après ce que tu racontes.

— C'est vrai, mais je ne suis pas charmée, répondit Tiphaine. Pas depuis la mort de la seule elfe qui a voulu s'amender. Tu sais, Nounou, on a marqué l'emplacement de sa tombe. Et s'ils tentent de revenir, on sera prêts à les recevoir. On peut déposer du fer sur les pierres, ici sur le Causse, de la même façon que vous avez répandu des ébarbures autour des Danseurs de Lancre. » Sa voix se durcit. « J'ai maintenant une âme en fer. Et c'est avec une trempe de fer que je les affronterai s'ils s'avisent de revenir un jour.

— Eh bien, fit la reine Magrat, nous les avons maintenant si souvent vaincus qu'à mon avis le roi pensait ce qu'il a dit. Il y a peu de risques qu'ils reviennent, je crois.

— J'vais boire un coup à leur non-retour, alors, décida Nounou Ogg.

— Mesdames, dit Tiphaine, je veux profiter de ce qu'on est réunies pour vous parler de Geoffroy. Il nous a été d'un appui précieux – et vous

avez toutes vu comment il a fait des vieux de Lancre une force armée. Il est habile, malin et consciencieux. Il sait écouter. Et il a une sorte de pouvoir magique.

— C'est vrai, renchérit Nounou. Les gens l'aiment bien, Geoffroy. On dirait qu'il comprend tout l'monde, j'sais pas comment il s'débrouille. Croyez-moi, même les p'tites vieilles seraient ravies qu'il s'occupe de leurs bobos, de leurs douleurs et du reste. Y a du calmant en lui. Vous le savez toutes. Il est le calme personnifié, et le calme reste quand lui-même est parti. Il fait mieux que réconforter. Après son départ, on se sent mieux, comme si la vie valait encore le coup d'être vécue. Des gars comme ça, comme Geoffroy, ben, ils rendent le monde... meilleur, quoi.

— Je suis entièrement d'accord avec vous, déclara madame Persoreille.

— Z'êtes d'accord avec moi ? s'étonna une Nounou presque sans voix.

— Oui, ma chère, parfaitement. »

Et Tiphaine songea : On aura enfin la paix. « Merci, Geoffroy, souffla-t-elle tout bas. Maintenant que nous sommes toutes là, ajouta-t-elle plus haut, je dois vous annoncer que je ne peux pas m'occuper de l'exploitation de Mémé. Je ne vais plus dormir dans son lit. Parce que je ne suis pas elle. »

Nounou se fendit d'un grand sourire. « Je m'demandais quand t'allais t'en rendre compte, Tiph. Faut que tu vives ta vie, après tout.

— Mes racines sont dans le Causse, et le Causse est ma force, poursuivit Tiphaine. Mes ossements finiront dans ces collines comme ceux de ma Mémé Patraque. »

Un murmure parcourut les sorcières. Elles avaient désormais toutes entendu parler de Mémé Patraque.

« Et j'ai aussi de très bonnes chaussures. De la même façon que je ne peux pas dormir dans le lit de Mémé Ciredutemps, je ne peux pas porter ses chaussures non plus. »

Nounou gloussa. « Je les récupérerai le prochain coup que j'monterai à la chaumièrre, Tiph. J'les connais, les bottines de Mémé, et j'connais une jeune sorcière à qui elles iront comme un gant.

— À propos de jeunes sorcières, ajouta Tiphaine, miss Tique m'a recruté des filles qui ont du potentiel. Est-ce que je peux les envoyer dans

les montagnes pour qu'elles y commencent leur formation ? J'aurai dans quelque temps besoin d'aide dans le Causse. »

Les sorcières opinaient. Évidemment. Parce que c'était la norme : les jeunes filles – Nanette Toudroit et Rebecca Pardon – suivaient un stage avec les sorcières confirmées pour apprendre les rudiments du métier.

Tiphaine inspira un bon coup. « Et ce que je propose, c'est que Geoffroy s'occupe de la chaumière et de l'exploitation de Mémé Ciredutemps à ma place », dit-elle en jetant en même temps un regard à Nounou, qui lui répondit par un clin d'œil.

Elle eut un autre regard, cette fois pour madame Persoreille, et fut étonnée de la voir approuver de la tête puis déclarer : « C'est un jeune homme très bien, nous l'avons vu à l'œuvre, et nous vivons aujourd'hui à l'ère du chemin de fer, alors nous pourrions sans doute changer nos habitudes. Oui, je crois que monsieur Geoffroy devrait s'occuper de l'exploitation de Mémé – de Tiphaine – à Lancre. Il n'est pas sorcière, mais il vaut assurément beaucoup plus que le marmiton traditionnel. » Tiphaine voyait le cerveau de madame Persoreille travailler à plein régime, et elle ne douta pas qu'à leur prochaine rencontre la sorcière aurait un jeune gars quelque part dans son exploitation.

« Comment tu l'as appelé, Tiph ? demanda Nounou tout haut. Un tisseur de calme ? On s'en tient là pour le moment ? »

Mais Magrat elle aussi voulait placer son mot. « Vérence a entendu parler de ce qu'il a fait pour les vieux. À son avis, il faudrait le récompenser. Et je crois savoir ce qui lui conviendrait pile... »

Et ainsi, quelques semaines plus tard, le seigneur Tournant fut très surpris de voir son troisième fils remonter fièrement sa longue, très longue allée, un héraut à son côté<sup>56</sup> ainsi qu'un fanion aux insignes royaux de Lancre voltigeant au vent. Les mêmes insignes ornaient le manteau de velours qui couvrait les flancs de Méphistophélès.

« Son Ambassaderie royale Geoffroy Tournant », proclama le héraut avant de souffler quelques notes de la trompette serrée dans sa main.

La mère de Geoffroy sanglota de bonheur, tandis que son père – un homme sur qui aucun tissage de calme n'aurait jamais prise – bouillait intérieurement de rage quand il dut s'incliner devant le fils qu'il avait traité de nullité. Mais qui contesterait le pouvoir d'une couronne ?

Cette visite avait cependant un but. Après les courbettes et autres génuflexions dues à tout émissaire royal, Geoffroy gratifia l'assemblée présente d'un large sourire et annonça : « Père, j'ai de grandes nouvelles ! Certains d'entre nous à la campagne ont peut-être souvent l'impression que ceux de la ville les négligent, mais permettez-moi de vous assurer qu'il n'en est rien. D'importants progrès ont, à vrai dire, vu le jour tout récemment en matière de... poulaillerie. Des jeunes gens d'Ankh-Morpork... des jeunes dont les parents ont les moyens de céder à leurs caprices (il se tapota le nez du doigt pour suggérer que son père devait sûrement connaître ces parents importants) estiment qu'il n'est plus nécessaire de chasser le rusé maître Goupil pour protéger nos poulets. » Sa figure s'éclaira. « Ils ont mis au point un nouveau poulailler parfaitement inaccessible aux renards. Et vous êtes, père, le très heureux propriétaire choisi pour essayer ce nouveau modèle. »

Tandis que son père bafouillait et que son frère Hugues s'écriait « « hourrah » sans autre raison que quelqu'un devait selon lui le faire, Geoffroy observa tout le monde autour de lui. Il vit la tête de sa mère. En temps ordinaire, elle donnait l'impression d'une femme que le monde avait si souvent piétinée que c'en était comme une invitation à en faire autant, mais elle se tenait en cet instant bien droite, le menton relevé.

« Harold, notre fils a accompli des merveilles, et voici qu'un roi l'honne et le traite en ami, déclara-t-elle fièrement. Ne me regardez pas ainsi, Harold, parce que je prends la liberté aujourd'hui de parler. Et la reine de Lancre m'a invitée à lui rendre visite », ajouta-t-elle d'un air satisfait.

Méphistophélès bêla, et, au moment où le père de Geoffroy pivotait pour s'en aller d'un pas raide, le bouc pivota lui aussi et décocha une ruade de sabots démoniaques en plein dans le derrière du seigneur Tournant. Suivie d'un pet retentissant qui faillit couvrir – mais pas tout à fait – le bruit de l'homme qui s'écrasait la figure par terre.

« Un bouc très offensif mais utile », souffla Geoffroy à McTavish, venu se placer à son côté.

Le vieux garçon d'écurie se tourna vers lui. « Et un bouc auquel votre père peut pas toucher, ajouta-t-il avec un clin d'œil. Pas avec ce joli manteau sur son dos. » Il renifla. « Mais, tout d'même, le Méphistophélès, il agresse les narines. Il schlingue encore pire que dans mon souvenir.

— Oui, reconnut Geoffroy, mais il grimpe aux arbres. Et il fait dans les cabinets. Il sait même compter. C'est une bête singulière ; il peut changer un jour sombre en jour radieux. Regardez-le un de ces quatre dans les yeux. »

McTavish y regarda et détourna aussitôt les siens.

56 Shawn Ogg, dans une autre de ses fonctions royales.



## ÉPILOGUE

### MURMURE SUR LE CAUSSE

Deux jours après la bataille, Tiphaine conduisit un des chevaux de la ferme en haut des collines. C'était une journée idéale du début de l'automne. Le ciel était d'un superbe bleu d'azur, des buses y glapissaient, et on distinguait nettement au loin les montagnes de Lancre, aux sommets enneigés même en cette saison.

Il y avait toujours une poignée de moutons dans ce secteur des collines, par tous les temps. On y voyait à cette époque de l'année des agneaux à mi-croissance gambader et courir de droite à gauche pendant que les brebis paissaient à proximité. Il y avait là un repère célèbre pour les initiés. Un emplacement réservé aux moutons comme aux fermiers. Un emplacement où, sous l'herbe, reposait désormais Mémé Patraque.

Seuls les roues de fer de sa cabane et le vieux fourneau ventru avec sa cheminée étaient encore visibles, mais la terre, là, était une terre sacrée : Tiphaine venait y faire un tour chaque fois que le monde lui pesait, et, dans le vent qui ne cessait jamais de souffler, elle s'y sentait de taille à tout affronter.

S'aidant du cheval et d'une corde solide, elle arracha les roues oxydées de l'herbe où elles s'étaient enfoncées, puis elle les graissa et les réunit à nouveau au prix de beaucoup d'efforts. Rob Deschamps, dont elle venait de repousser l'assistance, l'avait observée un moment avant de s'en repartir, l'air déconcerté, en marmonnant à propos de jahars et du sort qu'il aimerait leur réservier.

Le lendemain, Tiphaine rendit visite à monsieur Billot, le vieux menuisier du pays. Il lui avait autrefois fabriqué une maison de poupée quand elle était petite ; elle envisageait aujourd'hui une plus grande.

Il fut content de la voir mais tomba des nues en découvrant ce qu'elle attendait de lui.

« Monsieur Billot, je voudrais que vous m'appreniez la menuiserie. Je vais me construire une cabane. Une cabane de berger. »

Le menuisier, un brave homme, proposa de lui donner un coup de main. « Tu es une sorcière, dit-il. Moi, un menuisier. Une petite cabane comme ça, je mettrai pas longtemps à la faire. Ta grand-mère a souvent dépanné notre famille, et tu as aidé ma sœur Margaret. Ça me ferait plaisir de te rendre service. »

Mais Tiphaine resta catégorique. « C'est gentil de votre part, dit-elle, mais c'est à moi de construire entièrement la cabane. Elle sera à moi, de haut en bas, et je l'installerai là où les alouettes prennent leur essor. Et je serai toujours une sorcière quand on m'appellera. Mais c'est là que je vivrai. »

Toute seule, se dit-elle. Pour l'instant, en tout cas, car on ne sait pas ce que réserve l'avenir... Et sa main glissa vers sa poche où elle gardait la dernière lettre de Preston, dans l'attente qu'on la savoure.

Tiphaine s'initia donc à la menuiserie tous les soirs après sa journée de travail. Il lui fallut des semaines pour venir à bout de la construction, mais une nouvelle cabane de berger finit par se dresser près de la tombe de Mémé Patraque.

Trois marches menaient à sa porte en bois, sur laquelle étaient déjà cloués un fer à cheval et une touffe de laine de mouton – les attributs du berger –, et le toit s'incurvait au-dessus d'un petit espace vital dans lequel elle avait monté de ses mains un lit, un petit placard, quelques étagères et prévu un emplacement pour une cuvette. Depuis le lit, par une petite fenêtre, elle avait une vue imprenable sur les collines, et au-delà jusqu'à

l'horizon. Elle voyait même le lever et le coucher du soleil, ainsi que les déplacements de la lune dans tous ses aspects – la magie de tous les jours qui en valait bien d'autres.

Elle chargea à nouveau le vieux cheval de son couchage et de ses quelques biens récupérés dans sa petite chambre à la ferme puis dit au revoir à ses parents avant de reprendre la direction des collines.

« T'es sûre, vintchaene, que c'est vraiment ce que tu veux ? avait demandé son père.

— Oui. »

Sa mère avait pleuré et lui avait donné une courtepointe neuve ainsi qu'une miche de pain frais pour accompagner le fromage que Tiphaine avait fait le matin même.

À mi-pente de la colline, elle se retourna vers la ferme et vit ses parents qui se tenaient toujours par le bras. Elle leur fit signe de la main et reprit son ascension sans autre regard en arrière. La journée avait été longue. Elles étaient toujours longues.

Plus tard ce soir-là, après avoir fait son lit dans la cabane, elle sortit ramasser du petit bois. Toi, la chatte blanche, lui emboîta le pas.

Tiphaine connaissait bien les petits sentiers du Causse. Elle les avait parcourus avec Mémé Patraque des années plus tôt. Au moment où elle approchait du bois en haut de la montée, elle crut voir bouger dans l'ombre épaisse sous les arbres.

Elle devina non pas une mais deux silhouettes, l'une et l'autre étrangement familières. Près d'elles, à l'affût du premier geste, du premier hochement de tête, du premier coup de sifflet, trottinaient deux chiens de berger.

Mémé Ciredutemps, se dit Tiphaine. À côté de Mémé Patraque, Tonnerre et Éclair sur leurs talons. Et deux petites phrases résonnèrent de leur propre chef sous son crâne : *C'est toi la couronne du berger, vintchaene. C'est toi la couronne du berger.*

Une des silhouettes tourna les yeux vers elle et lui adressa un bref salut de la tête, tandis que l'autre s'arrêtait pour en faire autant. Tiphaine le leur rendit d'un air solennel, avec respect.

Puis les silhouettes disparurent.

Sur le chemin du retour vers la cabane, Tiphaine baissa les yeux vers la chatte et, prise d'une impulsion soudaine, se mit à lui parler.

« Où est Mémé Ciredutemps, Toi ? »

Après un bref silence, la chatte poussa un long miaulement qui parut s'achever par un *Miaou...artout*. Puis elle ronronna, comme tout chat du commun, et frotta sa petite tête dure contre la jambe de la jeune sorcière.

Tiphaine songea à la petite tombe dans les bois où reposait Mémé Ciredutemps. Elle se souvint.

Et sut que Toi avait raison. Mémé Ciredutemps était ici. Et là. Pour tout dire, elle était et serait toujours partout.

Un long flot de visiteurs défila à la cabane de berger quand on sut que Tiphaine était revenue sur le Causse pour de bon.

Joseph Patraque monta lui remettre des messages – ainsi qu'une nouvelle lettre de Preston ! – et des bricoles dont elle aurait, selon sa mère, forcément besoin. Il fit d'un regard approbateur le tour de la petite cabane bien tenue. Tiphaine s'était aménagé un intérieur très confortable. Il jeta un coup d'œil aux livres sur l'étagère et sourit. Tiphaine avait laissé *Les Maladies du mouton* de Mémé Patraque à la ferme, mais *Fleurs du Causse* et *Le Livre des contes de fées de l'enfant sage* avaient tous deux leur place près de la petite couronne du berger qu'il lui avait donnée. Sur une patère en bois au dos de la porte était accroché son chapeau de sorcière.

« M'est avis que ça aussi te sera utile », dit son père en sortant de sa poche une bouteille de liniment spécial pour moutons (préparé selon la recette de Mémé Patraque), qu'il posa sur l'étagère.

Tiphaine éclata de rire et espéra que son père n'avait pas entendu le « miyards » qu'on venait de crier au plafond de la cabane.

Il leva la tête quand un peu de poussière tomba de là où Grand Yann s'était assis sur Guiton Simpleut pour le réduire au silence. « J'espère que t'as pas déjà des vers du bois, Tiph. »

Elle répondit encore par un rire alors qu'il la serrait dans ses bras pour lui dire au revoir.

Monsieur Billot passa très tôt la voir lui aussi. Il gravit la colline, le souffle court, et trouva la jeune sorcière installée, Toi sur les genoux, à trier des chiffons.

Elle suivit d'un regard nerveux le vieux menuisier qui inspectait l'ensemble de la cabane, même le dessous, d'un œil de professionnel.

Quand il eut terminé, elle lui offrit une tasse de thé et lui demanda ce qu'il en pensait.

« T'as bien travaillé, petite. Rudement bien. J'ai jamais vu d'apprenti garçon se mettre aussi vite à la menuiserie, et toi t'es une fille.

— Pas une fille, rectifia Tiphaine. Une sorcière. » Elle baissa les yeux sur la petite chatte près d'elle et ajouta : « C'est comme ça, pas vrai, Toi ? »

Monsieur Billot la regarda un moment d'un air soupçonneux.  
« T'aurais pas fait appel à la magie pour bâtir ta cabane, des fois ?

— Pas besoin, répondit Tiphaine. La magie était déjà là. »

FIN

*1948 – 2015*



**GLOSSAIRE FEEGLE**  
À L'USAGE DES NATURES DÉLICATES  
(travail en cours de miss Perspicacia Tique, sorcière)

*Aeputant.* — Bizarre, étrange. Signifie parfois oblong, pour une raison inconnue.

*Aepwasonneu.* — Personne déplaisante.

*Ambaetant.* — Personne souvent déplaisante.

*Anmaerdeu.* — Personne vraiment déplaisante.

*Bedots.* — Animaux à poil laineux qui broutent de l'herbe et font « bêê ». À ne pas confondre avec les sonneurs de cloches.

*Biaestries.* — Bêtises, idioties.

*Bondlae.* — Cri de désespoir.

*Boukin.* — Animal à fourrure et à queue blanche en touffe, ce qui le rend facilement repérable. Appelé parfois lapin. Bon à manger, surtout accompagné d'un soupçon d'assaisonnement à l'escargot.

*Carbos.* — Grands oiseaux noirs qu'on connaît le plus souvent sous le nom de corbeaux.

*Cwit.* — On m'a assuré que ça voulait dire « fatigué ».

*Dandin.* — Envie pressante, comme dans « J'ai le dandin de bware un cop ».

*Dernier monde.* — Les Feegle sont convaincus d'être morts. Ce monde est tellement agréable, affirment-ils, qu'ils ont dû faire preuve d'une conduite vraiment exemplaire dans une vie antérieure, puis qu'ils sont morts pour s'y retrouver. « Mourir » ici signifie tout bonnement retourner dans le dernier monde, qu'ils croient insipide.

*Faewe.* — Une personne faible.

*Gonnagle.* — Le barde du clan, expert en instruments de musique, poèmes, histoires et chansons.

*Ieus.* — Yeux.

*Jaeyants.* — Êtres humains.

*Jahar.* — Une obligation impérative relevant de la tradition et de la magie. Pas un oiseau.

*Kelda.* — La cheftaine du clan et, finalement, la mère de la majeure partie de ses membres. Les bébés feegle sont tout petits, et une kelda en met au monde des centaines au cours de sa vie.

*Liniment spécial pour moutons.* — Sûrement de la gnôle de contrebande, j'ai le regret de le dire. Nul ne connaît ses effets sur les moutons, mais on raconte qu'une goutte est excellente pour les bergers durant les nuits d'hiver glacées et pour les Feegle n'importe quand. N'essayez pas d'en distiller chez vous.

*Michante sorcieure.* — Sorcière, méchante ou non, vieille ou non.

*Michante sorcieure des michantes sorcieures.* — Une sorcière de haut niveau.

*Miyards.* — Exclamation qui peut tout vouloir dire, de « Bonté divine ! » à « Je sens la colère qui monte et va y avoir du vilain ».

*Raviseu mon/vot/son sort.* — Faire face au sort qui m'est/t'est/lui est réservé.

*Screuts.* — Secrets.

*Sorcieulrie.* — Tout ce que fait une sorcière.

*Spog.* — Escarcelle de cuir que le Feegle porte sur le devant de son kilt afin de recouvrir ce qu'il estime sans doute devoir cacher, et qui contient

en principe des aliments qu'il n'a pas fini de consommer, des objets qu'il a trouvés et dont il est désormais propriétaire, et très souvent – parce que même un Feegle peut attraper un rhume – tout ce qui lui a tenu lieu de mouchoir et qui n'est pas nécessairement mort.

*Sweu.* — Ne se trouve que dans les grands tertres feegle des montagnes où il y a assez d'eau pour prendre des bains réguliers : c'est une sorte de sauna. Les Feegle du Causse, eux, sont plutôt partisans d'attendre que la couche de crasse soit suffisamment épaisse pour qu'elle se détache toute seule.

*Tchotes.* — Cabinets.

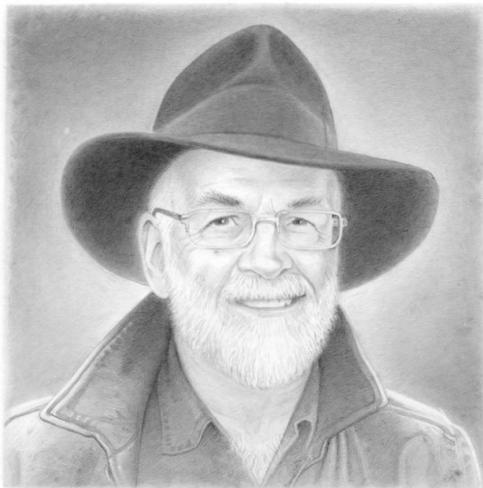
*Tracasseu.* — Inquiéter.

*Viaeple.* — Vieille femme.

*Vorieu.* — Personne inutile.

*Y a lonmaet.* — Il y a longtemps.





## POSTFACE

*La Couronne du berger* est l'ultime roman de Terry Pratchett. Il l'a écrit durant sa dernière année, avant de finir par succomber, au début de 2015, à l'« emmerdement » d'une atrophie corticale postérieure. Sa maladie avait été diagnostiquée en 2007, l'année où il travaillait sur *Nation*. Terry ne se donnait alors pas plus de deux ans à vivre, ce qui entraînait un nouveau caractère d'urgence à sa production. Il n'avait jamais été lambin de ce côté-là, mais tout s'était dès lors mesuré en fonction de la perte en temps d'écriture. Les tâches qui exigeaient qu'il quitte son bureau devaient en valoir vraiment la peine (donner à manger à ses poules ou s'occuper de ses tortues, par exemple). Il lui restait tant de livres à écrire.

Les cinq autres longs romans à succès qu'il a écrits entre *Nation* et *La Couronne du berger* (en plus de sa collaboration avec Stephen Baxter pour

cinq romans de *La Longue Terre*) en disent long sur sa résistance et sa détermination à ne pas se laisser aller sans combattre. Et, les derniers mois de sa vie, il travaillait encore sur de nouvelles idées<sup>57</sup>.

Terry avait d'ordinaire plus d'un livre sur le feu à la fois, et il découvrait en cours de route le thème de chacun. Il partait d'un épisode quelconque, se racontait l'histoire à mesure qu'il l'écrivait, rédigeait les parties qu'il avait clairement en tête et les rassemblait pour former un tout – comme un puzzle littéraire géant – quand il en avait fini. Une fois ce tout formé, il continuait d'écrire, enrichissait certains passages, en remaniait d'autres, peaufinait sans cesse et ajoutait des paragraphes de transition, une péripétie de plus ou une nouvelle note de bas de page. Ses éditeurs devaient souvent lui arracher de force ses manuscrits, car il pensait toujours pouvoir faire mieux, alors même qu'il était déjà bien avancé dans l'histoire suivante qui le tirait par la manche. Le roman finissait par être envoyé à l'imprimeur, et Terry, à contrecœur, n'y revenait plus.

Il réfléchissait aux éléments clés de la dernière aventure de Tiphaine Patraque et Mémé Ciredutemps depuis quelques années. Il a écrit les scènes essentielles pendant qu'il rédigeait *Déraillé*, puis il les a réécrites plusieurs fois tandis qu'il tissait autour d'elles la trame de *La Couronne du berger*.

*La Couronne du berger* a un début, un milieu et une fin, et tout ce qu'il faut de texte entre eux. Terry a tout écrit. Mais ce n'était quand même pas aussi abouti qu'il l'aurait souhaité quand il est mort.

Si Terry avait vécu plus longtemps, il aurait certainement encore développé ce roman. Il reste des points sur lesquels on aimerait en savoir davantage. Mais, tel qu'il est, c'est un livre remarquable, le dernier de Terry, et tout ce que vous aimeriez savoir de plus sur cette histoire, vous êtes invités à l'imaginer.

Rob Wilkins,  
mai 2015,  
Salisbury, Royaume-Uni.

57 On ne saura jamais comment les vieux héros de *Twilight Canyons* (Les canyons du crépuscule) viennent à bout du mystère d'un trésor disparu et brisent l'ascension du Seigneur Noir malgré leur mémoire défaillante, pas plus qu'on n'apprendra le secret de la caverne de cristal et des plantes carnivores de *The Dark Incontinent* (L'incontinent noir), ni comment l'agent Finet résout une énigme policière dans le milieu des gobelins congénitalemen convenables et honnêtes, ni ce qu'aurait donné le deuxième roman mettant en scène le redoutable chat Maurice à bord d'un bateau. Et ce ne sont là que quelques-unes des idées connues de son bureau et de sa famille.



## **REMERCIEMENTS**

Malgré les effets de la maladie d'Alzheimer, Terry voulait continuer d'écrire le plus longtemps possible, et il y est parvenu en grande partie grâce à l'assistance de sa formidable équipe de rédaction. Lyn, Rhianna et Rob aimeraient tout particulièrement remercier Philippa Dickinson et Sue Cook pour leur aide et leurs encouragements infatigables qui ont permis aux phrases de s'aligner.

TERRY PRATCHETT À L'ATALANTE

LES ANNALES DU DISQUE-MONDE

1. *La huitième couleur* – 2. *Le huitième sortilège* – 3. *La huitième fille* 4. *Mortimer* – 5. *Sourcellerie* – 6. *Trois sœurcières* – 7. *Pyramides*
8. *Au Guet !* – 9. *Éric* (illustré par Josh Kirby) – 10. *Les zinzins d'Olive-Oued* – 11. *Le faucheur* – 12. *Mécomptes de fées* – 13. *Les petits dieux* – 14. *Nobliaux et sorcières* – 15. *Le Guet des Orfèvres*
16. *Accros du roc* – 17. *Les tribulations d'un mage en Aurient*
18. *Masquarade* – 19. *Pieds d'argile* – 20. *Le père Porcher*
21. *Va-t-en-guerre* – 22. *Le dernier continent* – 23. *Carpe jugulum*
24. *Le cinquième éléphant* – 25. *La vérité* – 26. *Procrastination* 27. *Le dernier héros* (illustré par Paul Kidby) – 28. *Le fabuleux Maurice et ses rongeurs savants* – 29. *Ronde de nuit* – 30. *Les ch'tits hommes libres* – 31. *Le régiment monstrueux* – 32. *Un chapeau de ciel* 33. *Timbré* – 34. *Jeu de nains* – 35. *L'hiverrier* – 36. *Monnayé* 37. *Allez les mages !* – 38. *Je m'habillerai de nuit* – 39. *Coup de tabac* 40. *Déraillé* – 41. *La couronne du berger*

OUVRAGES DANS LE DISQUE-MONDE

(avec Ian Stewart & Jack Cohen)

- La science du Disque-monde* – *La science du Disque-monde II : le Globe* – *La science du Disque-monde III : l'horloge de Darwin* *La science du Disque-monde IV : Le Jugement dernier*

*Disque-monde : le nouveau vade-mecum* (avec Stephen Briggs)

*Nouvelles du Disque-monde* – *Fond d'écran*

*Le monde merveilleux du caca par Mlle Félicité Bidel*

*L'art du Disque-monde* (album illustré par Paul Kidby)

*Au Guet !* (BD : dessin de G. Higgins, adaptation de S. Briggs)

*Le guide de Mme Chaix* (avec le Discworld Emporium)

*La carte du Disque-monde* (avec S. Briggs, dessin de S. Player)  
*Tout Ankh-Morpork* (avec le « Discworld Emporium »)

ROMANS HORS DU DISQUE-MONDE

*Nation – Roublard*

TERRY PRATCHETT & STEPHEN BAXTER

*La longue Terre – La longue guerre – La longue Mars*  
*La longue utopie*

## THE SHEPHERD'S CROWN

Copyright © Terry & Lyn Pratchett, 2015

1<sup>re</sup> publication : Random House Children's Books, a division of The Random

House Group Ltd., Londres. All rights reserved

© Paul Kidby, 2015, pour les illustrations

© Librairie L'Atalante, 2016, pour la traduction française

Suivi éditorial : Gilles Ganache

ISBN 978-2-36793-432-7

Librairie L'Atalante, 15, rue des Vieilles-Douves, et 4, rue Vauban  
44000 Nantes

## Sur la toile

Retrouvez tous les ouvrages de L'Atalante sur notre site  
[www.l-atalante.com](http://www.l-atalante.com)

Suivez notre actualité sur les réseaux sociaux

<http://www.l-atalante.fr/blog/>

<https://www.facebook.com/EditionsLAtalante>

<https://twitter.com/Latalante>

<https://instagram.com/edlatalante>

<https://www.pinterest.com/edlatalante>